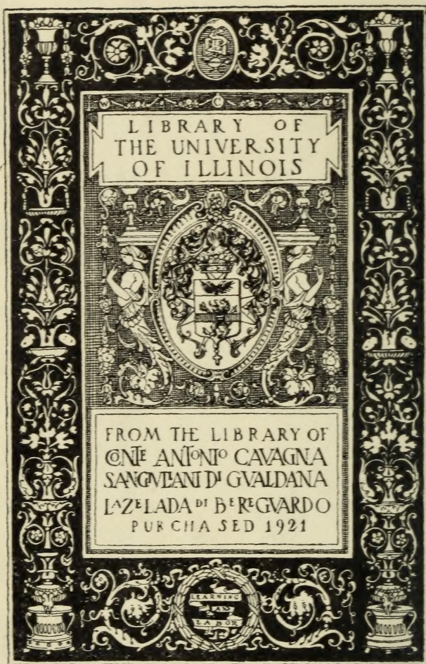



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921
LEARNING
AND
LABOR

Sangiuliani

LE JUIF ERRANT.

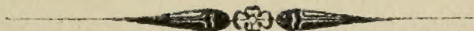
LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SUE.

TOME TROISIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1844

SIXIÈME PARTIE

(SUITE).

L'HOTEL DE SAINT-DIZIER.

I

Une jésuitesse.

Pendant que les scènes précédentes se passaient dans la rotonde Pompadour, occupée par mademoiselle de Cardoville, d'autres événements avaient lieu dans le grand hôtel occupé par madame la princesse de Saint-Dizier.

L'élégance et la somptuosité du pavillon du jardin contrastaient étrangement avec le sombre intérieur de l'hôtel, dont la princesse habitait le premier étage; car la disposition du rez-de-chaussée ne le rendait propre qu'à don-

ner des fêtes, et depuis longtemps madame de Saint-Dizier avait renoncé à ces splendeurs mondaines ; la gravité de ses domestiques, tous âgés et vêtus de noir, le profond silence qui régnait dans sa demeure, où l'on ne parlait pour ainsi dire qu'à voix basse, la régularité presque monastique de cette immense maison donnaient à l'entourage de la princesse un caractère triste et sévère.

Un homme du monde, qui joignait un grand courage à une rare indépendance de caractère, parlant de madame la princesse de Saint-Dizier (à qui Adrienne de Cardoville *allait,* selon son expression, *livrer une grande bataille*), disait ceci :

« Afin de ne pas avoir madame de Saint-Dizier pour ennemie, moi qui ne suis ni plat ni lâche, j'ai, pour la première fois de ma vie, fait une platitude et une lâcheté. »

Et cet homme parlait sincèrement.

Mais madame de Saint-Dizier n'était pas tout d'abord arrivée à ce haut degré d'*importance.*

Quelques mots sont nécessaires pour poser nettement diverses phases de la vie de cette femme dangereuse, implacable, qui, par son affiliation à l'ORDRE, avait acquis une puissance occulte et formidable ; car il y a quelque chose de plus menaçant encore qu'un *jésuite*... c'est

une *jésuitesse;* et quand on a vu un certain monde, on sait qu'il existe malheureusement beaucoup de ces affiliées, de robe plus ou moins courte [1].

Madame de Saint-Dizier, autrefois fort belle, avait été, pendant les dernières années de l'empire et les premières années de la restauration, une des femmes les plus à la mode de Paris ; d'un esprit remuant, actif, aventureux, dominateur, d'un cœur froid et d'une imagination vive, elle s'était extrêmement livrée à la galanterie, non par tendresse de cœur, mais par amour de l'intrigue, qu'elle aimait comme les hommes aiment le jeu... à cause des émotions qu'elle procure.

Malheureusement tel avait toujours été l'aveuglement ou l'insouciance de son mari, le prince de Saint-Dizier (frère aîné du comte de Rennepont, duc de Cardoville, père d'Adrienne), que, durant sa vie, il ne dit jamais un mot qui pût faire penser qu'il soupçonnait les aventures de sa femme.

Aussi ne trouvant pas sans doute assez de difficultés dans ces liaisons, d'ailleurs si commodes sous l'empire, la princesse, sans renon-

[1] On sait que les membres laïques de l'ordre se nomment jésuites *de robe courte.*

cer à la galanterie, crut lui donner plus de mordant, plus de verdeur, en la compliquant de quelques intrigues politiques.

S'attaquer à Napoléon, creuser une mine sous les pieds du colosse, cela du moins promettait des émotions capables de satisfaire le caractère le plus exigeant.

Pendant quelque temps, tout alla pour le mieux ; jolie et spirituelle, adroite et fausse, perfide et séduisante, entourée d'adorateurs qu'elle fanatisait, mettant une sorte de coquetterie féroce à leur faire jouer leur tête dans de graves complots, la princesse espéra ressusciter la Fronde, et entama une correspondance secrète très-active avec quelques personnages influents à l'étranger, bien connus pour leur haine contre l'empereur et contre la France ; de là datèrent ses premières relations épistolaires avec le marquis d'Aigrigny, alors colonel au service de Russie, et aide de camp de Moreau.

Mais un jour, toutes ces belles menées furent découvertes, plusieurs chevaliers de madame de Saint-Dizier furent envoyés à Vincennes, et l'empereur, qui aurait pu sévir terriblement, se contenta d'exiler la princesse dans une de ses terres près de Dunkerque.

A la restauration, les *persécutions* dont madame de Saint-Dizier avait souffert pour la

bonne cause lui furent comptées, et elle acquit même alors une assez grande influence, malgré la légèreté de ses mœurs.

Le marquis d'Aigrigny, ayant pris du service en France, s'y était fixé ; il était charmant, et aussi fort à la mode ; il avait correspondu et conspiré avec la princesse sans la connaître ; ces *précédents* amenèrent nécessairement entre eux une liaison.

L'amour-propre effréné, le goût des plaisirs bruyants, de grands besoins de haine, d'orgueil et de domination, l'espèce de sympathie mauvaise dont l'attrait perfide rapproche les natures perverses sans les confondre, avaient fait de la princesse et du marquis plutôt deux complices que deux amants. Cette liaison, basée sur des sentiments égoïstes, amers, sur l'appui redoutable que deux caractères de cette trempe dangereuse pouvaient se prêter contre un monde où leur esprit d'intrigue, de galanterie et de dénigrement leur avait fait beaucoup d'ennemis, cette liaison dura jusqu'au moment où, après son duel avec le général Simon, le marquis entra au séminaire, sans que l'on connût la cause de cette résolution subite.

La princesse, ne trouvant pas l'heure de la conversion sonnée pour elle, continua de s'abandonner au tourbillon du monde avec une

ardeur âpre, jalouse, haineuse, car elle voyait finir ses dernières belles années.

On jugera, par le fait suivant, du caractère de cette femme.

Encore fort agréable, elle voulut terminer sa vie mondaine par un éclatant et dernier triomphe, ainsi qu'une grande comédienne sait se retirer à temps du théâtre, afin de laisser des regrets. Voulant donner cette consolation suprême à sa vanité, la princesse choisit habilement ses victimes ; elle avisa dans le monde un jeune couple qui s'idolâtrait, et, à force d'astuce, de manége, elle enleva l'amant à sa maîtresse, ravissante femme de dix-huit ans dont il était adoré. Ce succès bien constaté, madame de Saint-Dizier quitta le monde dans tout l'éclat de son aventure. Après plusieurs longs entretiens avec l'abbé marquis d'Aigrigny, alors prédicateur fort renommé, elle partit brusquement de Paris, et alla passer deux ans dans sa terre près de Dunkerque, où elle n'emmena qu'une de ses femmes, madame Grivois.

Lorsque la princesse revint, on ne put reconnaître cette femme autrefois frivole, galante et dissipée ; la métamorphose était complète, extraordinaire, presque effrayante. L'hôtel de Saint-Dizier, jadis ouvert aux joies, aux fêtes, aux plaisirs, devint silencieux et austère ; au

lieu de ce qu'on appelle *le monde élégant*, la princesse ne reçut plus chez elle que des femmes d'une dévotion retentissante, des hommes importants, mais cités pour la sévérité outrée de leurs principes religieux et monarchiques. Elle s'entoura surtout de certains membres considérables du haut clergé; une congrégation de femmes fut placée sous son patronage; elle eut confesseur, chapelle, aumônier, et même directeur, mais ce dernier exerçait *in partibus;* le marquis abbé d'Aigrigny resta véritablement son guide spirituel; il est inutile de dire que depuis longtemps leurs relations de galanterie avaient complétement cessé.

Cette conversion soudaine, complète et surtout très-bruyamment prônée, frappa le plus grand nombre d'admiration et de respect; quelques-uns, plus pénétrants, sourirent.

Un trait, entre mille, fera connaître l'effrayante puissance que la princesse avait acquise depuis son affiliation. Ce trait montrera aussi le caractère souterrain, vindicatif et impitoyable de cette femme qu'Adrienne de Cardoville s'apprêtait si imprudemment à braver.

Parmi les personnes qui sourirent plus ou moins de la conversion de madame de Saint-Dizier, se trouvait le jeune et charmant couple qu'elle avait désuni si cruellement avant de

quitter pour toujours la scène galante du monde : tous deux, plus passionnés que jamais, s'étaient réunis dans leur amour, après cet orage passager, bornant leur vengeance à quelques piquantes plaisanteries sur la conversion de la femme qui leur avait fait tant de mal...

Quelque temps après, une terrible fatalité s'appesantissait sur les deux amants.

Un mari, jusqu'alors aveugle, était brusquement éclairé par des révélations anonymes ; un épouvantable éclat s'ensuivit ; la jeune femme fut perdue.

Quant à l'amant, des bruits vagues, peu précisés, mais remplis de réticences perfidement calculées et mille fois plus odieuses qu'une accusation formelle, que l'on peut au moins combattre et détruire, étaient répandus sur lui avec tant de persistance, avec une si diabolique habileté, et par des voies si diverses, que ses meilleurs amis se retirèrent peu à peu de lui, subissant à leur insu l'influence lente et irrésistible de ce bourdonnement incessant et confus, qui pourtant peut se résumer par ceci :

— Eh bien ! vous savez ! *** ?

— Non !

— On dit de bien vilaines choses sur lui !

— Ah ! vraiment ? Et quoi donc ?

— Je ne sais, de mauvais bruits... des rumeurs fâcheuses pour son honneur.

— Diable... c'est grave... Cela m'explique alors pourquoi il est maintenant reçu plus que froidement.

— Quant à moi, désormais je l'éviterai.

— Et moi aussi, etc., etc.

Le monde est ainsi fait, qu'il n'en faut souvent pas plus pour flétrir un homme auquel d'assez grands succès ont mérité beaucoup d'envieux. C'est ce qui arriva à l'homme dont nous parlons. Le malheureux, voyant le vide se former autour de lui, sentant, pour ainsi dire, la terre manquer sous ses pieds, ne savait où chercher, où prendre l'insaisissable ennemi dont il sentait les coups ; car jamais il ne lui était venu à la pensée de soupçonner la princesse, qu'il n'avait pas revue depuis son aventure avec elle. Voulant à toute force savoir la cause de cet abandon et de ces mépris, il s'adressa à un de ses anciens amis ; celui-ci lui répondit d'une manière dédaigneusement évasive ; l'autre s'emporta, demanda satisfaction... son adversaire lui dit :

— Trouvez deux témoins de votre connaissance et de la mienne... et je me bats avec vous.

Le malheureux n'en trouva pas un...

Enfin, délaissé par tous sans avoir jamais pu s'expliquer ce délaissement, souffrant atrocement du sort de la femme qui avait été perdue pour lui, il devint fou de douleur, de rage, de désespoir, et se tua...

Le jour de sa mort, madame de Saint-Dizier dit qu'une vie aussi honteuse devait avoir nécessairement une pareille fin; que celui qui pendant si longtemps s'était fait un jeu des lois divines et humaines ne pouvait terminer sa misérable vie que par un dernier crime... le suicide!... Et les amis de madame de Saint-Dizier répétèrent et colportèrent ces terribles paroles d'un air contrit, béat et convaincu.

Ce n'était pas tout, à côté du châtiment se trouvait la récompense.

Les gens qui observent remarquaient que les favoris de la coterie religieuse de madame de Saint-Dizier arrivaient à de hautes positions avec une rapidité singulière. Les jeunes gens *vertueux*, et puis religieusement assidus aux prônes, étaient mariés à de riches orphelines du *Sacré-Cœur* que l'on tenait en réserve; pauvres jeunes filles qui, apprenant trop tard ce que c'est qu'un mari dévot, choisi et imposé par des dévotes, expiaient souvent par des larmes bien amères la trompeuse faveur d'être ainsi admises parmi ce monde hypocrite et faux où

elles se trouvaient étrangères, sans appui, et qui les écrasait si elles osaient se plaindre de l'union à laquelle on les avait condamnées.

Dans le salon de madame de Saint-Dizier se faisaient des préfets, des colonels, des receveurs généraux, des députés, des académiciens, des évêques, des pairs de France, auxquels on ne demandait, en retour du tout-puissant appui qu'on leur donnait, que d'affecter des dehors pieux, de communier quelquefois en public, de jurer une guerre acharnée à tout ce qui était impie ou révolutionnaire, et surtout de correspondre confidentiellement, sur *différents sujets de son choix,* avec l'abbé d'Aigrigny, distraction fort agréable d'ailleurs, car l'abbé était l'homme du monde le plus aimable, le plus spirituel et surtout le plus accommodant.

Voici à ce propos un fait *historique* qui a manqué à l'ironie amère et vengeresse de Molière ou de Pascal.

C'était pendant la dernière année de la restauration ; un des hauts dignitaires de la cour, homme indépendant et ferme, ne *pratiquait pas,* comme disent les bons pères, c'est-à-dire qu'il ne communiait pas. L'évidence où le mettait sa position pouvait rendre cette indifférence d'un fâcheux exemple ; on lui dépêcha l'abbé marquis d'Aigrigny : celui-ci, connaissant le ca-

ractère honorable et élevé du récalcitrant, sentit que s'il pouvait l'amener à *pratiquer*, par quelque moyen que ce fût, l'*effet* serait des meilleurs ; en homme d'esprit et sachant à qui il s'adressait, l'abbé fit bon marché du dogme, du fait religieux en lui-même ; il ne parla que des convenances, de l'exemple salutaire qu'une pareille résolution produirait sur le public.

— M. l'abbé, dit l'autre, je respecte plus la religion que vous-même, je regarderais comme une jonglerie infâme de communier sans conviction.

— Allons, allons, homme intraitable, *Alceste* renfrogné, dit le marquis abbé en souriant finement, on mettra d'accord vos scrupules et le profit que vous aurez, croyez-moi, à m'écouter : *on vous ménagera* UNE COMMUNION BLANCHE ; car, après tout, que demandons-nous ? l'apparence.

Or, une *communion blanche* se pratique avec une hostie non consacrée.

L'abbé marquis en fut pour ses offres rejetées avec indignation ; mais l'homme de cour fut destitué.

Et cela n'était pas un fait isolé ; malheur à ceux qui se trouvaient en opposition de principes et d'intérêts avec madame de Saint-Dizier ou ses amis : tôt ou tard, directement ou indi-

rectement, ils se voyaient frappés d'une manière cruelle, presque toujours irréparable, ceux-ci dans leurs relations les plus chères, ceux-là dans leur crédit, d'autres dans leur honneur, d'autres enfin dans les fonctions officielles dont ils vivaient; et cela par l'action sourde, latente, continue, d'un dissolvant terrible et mystérieux, qui minait invisiblement les réputations, les fortunes, les positions les plus solidement établies, jusqu'au moment où elles s'abîmaient à jamais au milieu de la surprise et de l'épouvante générale.

On concevra maintenant que sous la restauration la princesse de Saint-Dizier fût devenue singulièrement influente et redoutable. Lors de la révolution de juillet, elle s'était *ralliée*, et, chose bizarre, tout en conservant des relations de famille et de société avec quelques personnes très-fidèles au culte de la monarchie déchue, on lui attribuait encore beaucoup d'action et de pouvoir.

Disons enfin que le prince de Saint-Dizier étant décédé sans enfants depuis plusieurs années, sa fortune personnelle, très-considérable, était retournée à son frère puîné, le père d'Adrienne de Cardoville; ce dernier étant mort depuis dix-huit mois, cette jeune fille se trouvait donc alors la dernière et seule représen-

tante de cette branche de la famille des Rennepont.

La princesse de Saint-Dizier attendait sa nièce dans un assez grand salon tendu de damas vert sombre ; les meubles recouverts de pareille étoffe, étaient d'ébène sculptée, ainsi que la bibliothèque remplie de livres pieux. Quelques tableaux de sainteté, un grand christ d'ivoire sur un fond de velours noir, achevaient de donner à cette pièce une apparence austère et lugubre.

Madame de Saint-Dizier, assise devant un grand bureau, achevait de cacheter plusieurs lettres, car elle avait une correspondance fort étendue et fort variée. Alors âgée de quarante-cinq ans environ, elle était belle encore ; les années avaient épaissi sa taille, qui, autrefois d'une élégance remarquable, se dessinait pourtant encore assez avantageusement sous sa robe noire montante. Son bonnet fort simple, orné de rubans gris, laissait voir ses cheveux blonds lissés en épais bandeaux.

Au premier abord, on restait frappé de son air à la fois digne et simple ; on cherchait en vain sur cette physionomie, alors remplie de componction et de calme, la trace des agitations de sa vie passée ; à la voir si naturellement grave et réservée, l'on ne pouvait s'habituer à

la croire l'héroïne de tant d'intrigues, de tant d'aventures galantes; bien plus, si par hasard elle entendait un propos quelque peu léger, la figure de cette femme, qui avait fini par se croire environ une mère de l'Église, exprimait aussitôt un étonnement candide et douloureux, qui se changeait bientôt en un air de chasteté révoltée et de commisération dédaigneuse.

Du reste, lorsqu'il le fallait, le sourire de la princesse était encore rempli de grâce et même d'une séduisante et irrésistible bonhomie; son grand œil bleu savait, à l'occasion, devenir affectueux et caressant; mais si l'on osait froisser son orgueil, contrarier ses volontés ou nuire à ses intérêts, et qu'elle pût, sans se commettre, laisser éclater ses ressentiments, alors sa figure, habituellement placide et sérieuse, trahissait une froide et implacable méchanceté.

A ce moment, madame Grivois entra dans le cabinet de la princesse, tenant à la main le *rapport* que Florine venait de lui remettre sur la matinée d'Adrienne de Cardoville.

Madame Grivois était depuis vingt ans au service de madame de Saint-Dizier; elle savait tout ce qu'une femme de chambre intime peut et doit savoir de sa maîtresse, lorsque celle-ci a été fort galante. Était-ce volontairement que la princesse avait conservé ce témoin si bien

instruit des nombreuses erreurs de sa jeunesse? C'est ce que l'on ignorait généralement. Ce qui demeurait évident, c'est que madame Grivois jouissait auprès de la princesse de grands priviléges, et qu'elle était plutôt considérée par elle comme une femme de compagnie que comme une femme de chambre.

— Voici, madame, les notes de Florine, dit madame Grivois en remettant le papier à la princesse.

— J'examinerai cela *tout à l'heure*, répondit madame de Saint-Dizier ; mais, dites-moi ; ma nièce va se rendre ici. Pendant la conférence à laquelle elle va assister, vous conduirez dans son pavillon une personne qui doit bientôt venir et qui vous demandera de ma part.

— Bien, madame.

— Cet homme fera un inventaire exact de tout ce que renferme le pavillon qu'Adrienne habite. Vous veillerez à ce que rien ne soit omis : ceci est de la plus grande importance.

— Oui, madame... Mais si Georgette ou Hébé veulent s'opposer...

— Soyez tranquille, l'homme chargé de cet inventaire a une qualité telle, que lorsqu'elles le connaîtront, ces filles n'oseront s'opposer ni à cet inventaire, ni aux autres mesures qu'il a encore à prendre... Il ne faudrait pas manquer,

tout en l'accompagnant, d'insister sur certaines particularités destinées à confirmer les bruits que vous avez répandus depuis quelque temps...

— Soyez tranquille, madame, ces bruits ont maintenant la consistance d'une vérité...

— Bientôt enfin cette Adrienne si insolente et si hautaine sera donc brisée et forcée de demander grâce... et à moi encore...

Un vieux valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte et annonça :

— M. l'abbé d'Aigrigny !

— Si mademoiselle de Cardoville se présente, dit la princesse à madame Grivois, vous la prierez d'attendre un instant.

— Oui, madame, dit la duègne, qui sortit avec le valet de chambre.

Madame de Saint-Dizier et M. d'Aigrigny restèrent seuls.

II

Le complot.

L'abbé marquis d'Aigrigny était, on l'a facilement deviné, le personnage que l'on a déjà vu rue du Milieu-des-Ursins, d'où il était parti pour Rome, il y avait de cela trois mois environ.

Le marquis était vêtu de grand deuil, avec son élégance accoutumée. Il ne portait pas de soutane; sa redingote noire, assez juste, et son gilet bien serré aux hanches, faisaient valoir l'élégance de sa taille; son pantalon de casimir noir découvrait son pied, parfaitement chaussé de brodequins vernis. Enfin sa tonsure disparaissait au milieu de la légère calvitie qui avait un peu dégarni la partie postérieure de sa tête. Rien dans son costume ne décelait, pour ainsi dire, le prêtre, sauf peut-être le manque absolu de favoris, remarquable sur une figure aussi virile; son menton, fraîchement rasé, s'appuyait sur une haute et ample cravate noire nouée avec une crânerie militaire qui rappelait que cet abbé marquis, que ce prédicateur en renom, alors l'un des chefs les plus actifs et les plus

influents de son ordre, avait, sous la restauration, commandé un régiment de hussards, après avoir fait la guerre avec les Russes contre la France.

Arrivé seulement le matin, le marquis n'avait pas revu la princesse depuis que sa mère à lui, la marquise douairière d'Aigrigny, était morte auprès de Dunkerque, dans une terre appartenant à madame de Saint-Dizier, en appelant en vain son fils pour adoucir l'amertume de ses derniers moments ; mais un ordre auquel M. d'Aigrigny avait dû sacrifier les sentiments les plus sacrés de la nature lui ayant été subitement transmis de Rome, il était aussitôt parti pour cette ville, non sans un mouvement d'hésitation remarqué et dénoncé par Rodin ; car l'amour de M. d'Aigrigny pour sa mère avait été le seul sentiment pur qui eût constamment traversé sa vie.

Lorsque le valet de chambre se fut discrètement retiré avec madame Grivois, le marquis s'approcha vivement de la princesse, lui tendit la main et lui dit d'une voix émue :

— Herminie... ne m'avez-vous pas caché quelque chose dans vos lettres?... A ses derniers moments, ma mère m'a maudit?

— Non, non, Frédérik... rassurez-vous... Elle eût désiré votre présence... Mais bientôt

ses idées se sont troublées, et dans son délire… c'était encore vous… qu'elle appelait…

— Oui, dit le marquis avec amertume, son instinct maternel lui disait sans doute que ma présence aurait peut-être pu la rendre à la vie…

— Je vous en prie… oubliez de si tristes souvenirs… Ce malheur est irréparable.

— Une dernière fois, répétez-le-moi… vraiment, ma mère n'a pas été cruellement affectée de mon absence?… Elle n'a pas soupçonné qu'un devoir plus impérieux m'appelait ailleurs?

— Non, non, vous dis-je… lorsque sa raison s'est troublée, elle savait que vous n'aviez pas encore eu le temps d'être rendu près d'elle… Tous les tristes détails que je vous ai écrits à ce sujet sont de la plus exacte vérité. Ainsi rassurez-vous…

— Oui… ma conscience devrait être tranquille… j'ai obéi à mon devoir en sacrifiant ma mère, et pourtant, malgré moi, je n'ai jamais pu parvenir à ce complet détachement qui nous est commandé par ces terribles paroles : *Celui qui ne hait pas son père, et sa mère et jusqu'à son âme, ne peut être mon disciple* [1].

[1] A propos de cette recommandation, on trouve ce commentaire dans les *Constitutions des Jésuites :* « Pour

— Sans doute, Frédérik, ces renoncements sont pénibles ; mais en échange que d'influence!... que de pouvoir !

— Il est vrai, dit le marquis après un moment de silence, que ne sacrifierait-on pas pour régner dans l'ombre sur ces tout-puissants de la terre qui règnent au grand jour? Ce voyage à Rome que je viens de faire... m'a donné une nouvelle idée de notre formidable pouvoir.

— Oh ! oui, ce pouvoir est grand, bien grand, dit la princesse, et d'autant plus formidable et plus sûr qu'il s'exerce mystérieusement sur les esprits et sur les consciences.

— Tenez, Herminie, dit le marquis, j'ai eu sous mes ordres un régiment magnifique ; bien souvent, j'ai éprouvé la mâle et profonde jouissance du commandement... à ma voix, mes cavaliers s'ébranlaient, les fanfares sonnaient, mes officiers, étincelants de broderies d'or, couraient au galop répéter mes ordres : tous ces soldats braves, ardents, cicatrisés par la bataille, obéissaient à un signe de moi; je me sentais fier et fort, tenant pour ainsi dire dans ma main tous ces courages que je maîtrisais,

que le caractère du langage vienne au secours des sentiments, il est sage de s'habituer à dire non pas J'AI des parents, ou J'AI des frères, mais J'AVAIS des parents, J'AVAIS des frères.» (*Examen général,* pag. 29, *Constitutions.*)

comme je maitrisais la fougue de mon cheval de bataille... Eh bien ! aujourd'hui. malgré nos mauvais jours... je me sens mille fois plus d'action. plus d'autorité, plus de force, plus d'audace, à la tête de cette milice noire et muette, qui pense, veut, va et obéit machinalement selon ma volonté !

— Combien vous avez raison, Frédérik !... reprit vivement la princesse, pour peu qu'on réfléchisse, avec quel mépris on songe au passé !... Comme vous, souvent, je le compare au présent, et alors quelle satisfaction je ressens d'avoir suivi vos conseils ! Car enfin, sans vous je jouerais le rôle misérable et ridicule que joue toujours une femme sur le retour lorsqu'elle a été belle et entourée... Que ferais-je à cette heure ? Je m'efforcerais en vain de retenir autour de moi ce monde égoïste et ingrat, ces hommes grossiers qui ne s'occupent des femmes que tant qu'elles peuvent servir à leurs passions ou flatter leur vanité ; ou bien il me resterait la ressource de tenir ce qu'on appelle une maison agréable... pour les autres... oui... donner des fêtes, c'est-à-dire recevoir une foule d'indifférents, et offrir des occasions de se rencontrer à ces jeunes couples amoureux qui, se suivant chaque soir de salon en salon, ne viennent chez vous que pour se trouver en-

semble ; stupide plaisir en vérité que d'héberger cette jeunesse épanouie, riante, amoureuse, qui regarde le luxe et l'éclat dont on l'entoure, comme le cadre obligé de ses joies et de ses amours insolents.

Il y avait tant de dureté dans les paroles de la princesse, et sa physionomie exprimait une envie si haineuse, que la violente amertume de ses regrets se trahissait malgré elle.

—Non, non, reprit-elle, grâce à vous, Frédérik, après un dernier et éclatant triomphe, j'ai rompu sans retour avec ce monde qui bientôt m'aurait abandonnée, moi si longtemps son idole et sa reine ; j'ai changé de royaume;... au lieu d'hommes dissipés, que je dominais par une frivolité supérieure à la leur, je me suis vue entourée d'hommes considérables, redoutés, tout-puissants, dont plusieurs gouvernaient l'État ; je me suis dévouée à eux comme ils se sont dévoués à moi. Alors seulement j'ai joui du bonheur que j'avais toujours rêvé... j'ai eu une part active, une forte influence dans les plus grands intérêts du monde ; j'ai été initiée aux secrets les plus graves ; j'ai pu frapper sûrement qui m'avait raillée ou haïe ; j'ai pu élever au delà de leurs espérances ceux qui me servaient, me respectaient et m'obéissaient.

— Et il y a des fous... des aveugles qui nous

croient abattus parce que nous avons à lutter contre quelques mauvais jours, dit M. d'Aigrigny avec dédain, comme si nous n'étions pas surtout fondés, organisés pour la lutte... comme si dans la lutte nous ne puisions pas une force, une activité nouvelle... Sans doute les temps sont mauvais... mais ils deviendront meilleurs... Et vous le savez, il est presque certain que dans quelques jours, le 13 février, nous disposerons d'un moyen d'action assez puissant pour rétablir notre influence un moment ébranlée...

— Ah ! sans doute ! cette affaire des médailles est si importante !

— Je n'avais autant de hâte d'être de retour ici que pour assister à ce qui peut être pour nous un si grand événement.

— Vous avez su... la fatalité qui encore une fois a failli renverser tant de projets si laborieusement conçus.

— Oui, tout à l'heure en arrivant j'ai vu Rodin...

— Il vous a dit...

— L'inconcevable arrivée de l'Indien et des filles du général Simon au château de Cardoville après le double naufrage qui les a jetés sur la côte... de Picardie... Et l'on croyait les jeunes filles à Leipzig... l'Indien à Java... Les

précautions étaient si bien prises... En vérité, ajouta le marquis avec dépit, on dirait qu'une invisible puissance protége cette famille !

— Heureusement Rodin est homme de ressources et d'activité, reprit la princesse; il est venu hier soir... nous avons longuement causé.

— Et le résultat de votre entretien est excellent. Le soldat va être éloigné pendant deux jours... le confesseur de sa femme est prévenu, le reste ira de soi-même... demain ces jeunes filles ne seront plus à craindre... Reste l'Indien... il est demeuré à Cardoville assez dangereusement blessé ; on aura donc du temps pour agir...

— Mais ce n'est pas tout, reprit la princesse, il y a encore, sans compter ma nièce, deux personnes qui, pour nos intérêts, ne doivent pas se trouver à Paris le 13 février.

—Oui, M. Hardy ; mais son ami le plus cher, le plus intime, le trahit, et, par lui, on a attiré M. Hardy dans le Midi, d'où il est impossible qu'il revienne avant un mois. Quant à ce misérable ouvrier vagabond, surnommé Couche-tout-Nu...

— Ah!... fit la princesse avec une exclamation de pudeur révoltée.

— Cet homme n'est plus inquiétant... Enfin Gabriel, sur qui repose notre immense et certaine espérance, ne sera pas abandonné d'une minute jusqu'au grand jour ;... tout semble donc promettre le succès... et plus que jamais... il faut à tout prix obtenir ce succès. C'est pour nous une question de vie ou de mort... car en revenant, je me suis arrêté à Forli... J'ai vu le duc d'Orbano ; son influence sur l'esprit du roi son maître est toute-puissante... absolue... il a complétement accaparé son esprit, c'est donc avec le duc seul qu'il est possible de traiter....

— Eh bien ?

— D'Orbano se fait fort, et il le peut, je le sais, de nous assurer une existence légale, hautement protégée dans les États de son maître, avec le privilége exclusif de l'éducation de la jeunesse... Grâce à de tels avantages, il ne nous faudrait pas en ce pays plus de deux ou trois ans pour y être tellement enracinés, que ce serait au duc d'Orbano à nous demander soutien et protection à son tour ; mais aujourd'hui, il peut tout, et il met une condition absolue à ses services.

— Et cette condition ?

— Cinq millions comptant, et une pension annuelle de cent mille francs.

— C'est beaucoup !...

— Et c'est peu, si l'on songe qu'une fois le pied dans ce pays, on rentrerait promptement dans cette somme qui, après tout, est à peine la huitième partie de celle que l'affaire des médailles, heureusement conduite, doit assurer à l'ordre.

— Oui... près de quarante millions..., dit la princesse d'un air pensif.

— Et encore... ces cinq millions que d'Orbano demande ne seraient qu'une avance... ils nous rentreraient par les dons volontaires, en raison même de l'accroissement d'influence que nous donnerait l'éducation des enfants, car, par eux, nous aurions la famille. Eh! mon Dieu ! ceux qui gouvernent ne voient donc pas qu'en faisant nos affaires nous faisons les leurs... qu'en nous abandonnant l'éducation, ce que nous demandons avant toute chose, nous façonnerons le peuple à cette obéissance muette et morne, à cette soumission de serf et de brute, qui assure le repos des États par l'immobilité de l'esprit ; ils ne voient donc pas enfin que cette foi aveugle, passive, que nous demandons à la masse, doit leur servir de frein pour la conduire et la mater... tandis que nous demandons aux heureux du monde seulement des apparences qui devraient, s'ils avaient seulement

l'intelligence de leur corruption, donner un stimulant de plus à leurs plaisirs.

— Il n'importe, Frédérik, reprit la princesse, ainsi que vous le dites, un grand jour approche... avec près de quarante millions que l'ordre peut posséder par l'heureux succès de l'affaire des médailles... on peut tenter sûrement bien de grandes choses... Comme levier, entre vos mains un tel moyen d'action serait d'une portée incalculable, dans ce temps où tout se vend et s'achète.

— Et puis, reprit M. d'Aigrigny d'un air pensif, il ne faut pas se le dissimuler... ici la réaction continue... l'exemple de la France est tout... C'est à peine si en Autriche et en Hollande nous pouvons nous maintenir;... les ressources de l'ordre diminuent de jour en jour. C'est un moment de crise; mais il peut se prolonger. Aussi, grâce à cette ressource immense... de l'affaire des médailles, nous pouvons non-seulement braver toutes les éventualités, mais encore nous établir puissamment; grâce à l'offre du duc d'Orbano, que nous acceptons... alors, de ce centre inexpugnable, notre rayonnement serait incalculable... Ah!... le 13 février! ajouta M. d'Aigrigny, après un moment de silence, en secouant la tête, le 13 février peut être pour notre puissance une date aussi

fameuse que celle du concile qui nous a donné, pour ainsi dire, une nouvelle vie.

— Aussi ne faut-il rien épargner, dit la princesse, pour réussir à tout prix... Des six personnes que vous avez à craindre, cinq sont ou seront hors d'état de vous nuire... Il reste donc ma nièce... et vous savez que je n'attendais que votre arrivée pour prendre une dernière résolution... Toutes mes dispositions sont prises, et, ce matin même... nous commencerons à agir.

— Vos soupçons ont-ils augmenté depuis votre dernière lettre?

— Oui... je suis certaine qu'elle est plus instruite qu'elle ne veut le paraître;... et dans ce cas, nous n'aurions pas de plus dangereuse ennemie.

— Telle a toujours été mon opinion... Aussi, il y a six mois, vous ai-je engagée à prendre en tous cas les mesures que vous avez prises, à provoquer de sa part cette demande d'émancipation dont les conséquences rendent facile aujourd'hui ce qui sans cela eût été impossible.

— Enfin, dit la princesse avec une expression de joie haineuse et amère, ce caractère indomptable sera brisé; je vais enfin être vengée de tant d'insolents sarcasmes que j'ai été

obligée de dévorer, pour ne pas éveiller ses soupçons ; moi... moi avoir tant supporté jusqu'ici... car cette Adrienne a pris comme à tâche, l'imprudente... de m'irriter contre elle...

— Qui vous offense... m'offense... vous le savez. mes haines sont les vôtres...

— Et vous-même... combien de fois avez-vous été en butte à sa poignante ironie !

— Mes instincts m'ont rarement trompé ;... je suis certain que cette jeune fille peut être pour nous un ennemi dangereux... très-dangereux, dit le marquis d'une voix brève et dure.

— Aussi faut-il qu'elle ne soit plus à craindre, répondit madame de Saint-Dizier en regardant fixement le marquis.

— Avez-vous vu le docteur Baleinier et le subrogé tuteur. M. Tripeaud ? demanda-t-il.

— Ils seront ici ce matin... je les ai prévenus de tout.

— Vous les avez trouvés bien disposés contre elle ?

— Parfaitement... Ce qui est précieux, c'est qu'Adrienne ne se défie en rien du docteur, qui a toujours su conserver sa confiance... Du reste, une circonstance qui me semble inexplicable vient encore à notre aide.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce matin, madame Grivois est allée, selon

mes ordres, rappeler à Adrienne que je l'attendais à midi pour une affaire importante. En approchant du pavillon, madame Grivois a vu ou a cru voir Adrienne rentrer par la petite porte du jardin.

— Que dites-vous?... Serait-il possible! En a-t-on la preuve positive? s'écria le marquis.

— Jusqu'à présent, il n'y a pas d'autre preuve que la déposition spontanée de madame Grivois; mais j'y songe, dit la princesse en prenant un papier placé auprès d'elle, voici le rapport que me fait chaque jour une des femmes d'Adrienne.

— Celle que Rodin est parvenu à faire placer auprès de votre nièce?

— Elle-même, et comme cette créature se trouve dans la plus entière dépendance de Rodin, elle nous a parfaitement servis jusqu'ici... Peut-être dans ce rapport trouvera-t-on la confirmation de ce que madame Grivois affirme avoir vu.

A peine la princesse eut-elle jeté les yeux sur cette note, qu'elle s'écria presque avec effroi :

— Que vois-je?... mais c'est donc le démon que cette Adrienne!

— Que dites-vous?

— Le régisseur de Cardoville, en écrivant à ma nièce pour lui demander sa protection, l'a

instruite du séjour du prince indien au château. Elle sait qu'il est son parent... et elle vient d'écrire à son ancien professeur de peinture Norval de partir en poste, afin de ramener ici ce prince Djalma... lui... qu'il faut, à tout prix, tenir éloigné de Paris...

Le marquis pâlit et dit à madame de Saint-Dizier :

— S'il ne s'agit pas d'un nouveau caprice de votre nièce... l'empressement qu'elle met à mander ici ce parent... prouve qu'elle en sait encore plus que vous n'aviez osé le soupçonner... Il n'y a pas à en douter, elle est instruite de l'affaire des médailles. Elle peut tout perdre... prenez garde.

— Alors, dit résolûment la princesse, il n'y a plus à hésiter... il faut pousser les choses encore plus loin que nous ne l'avions pensé... et que ce matin même tout soit fini...

— C'est presque impossible.

— Tout se peut; le docteur et M. Tripeaud sont à nous, dit vivement la princesse.

— Quoique je sois aussi sûr que vous-même du docteur... et de M. Tripeaud dans cette circonstance, dit le marquis en réfléchissant, il ne faudra aborder la question d'agir aujourd'hui... qui les effrayera d'abord... qu'après l'entretien que nous allons avoir avec votre

nièce... Il nous sera facile, malgré sa finesse, de savoir à quoi nous en tenir... Et si nos soupçons se réalisent... si elle est instruite de ce qu'il serait si dangereux qu'elle sût... alors aucun ménagement, surtout aucun retard. Il n'y a pas à hésiter.

— Avez-vous pu faire prévenir l'homme en question? dit la princesse après un moment de silence.

— Il doit être ici... à midi... il ne peut tarder.

— J'ai pensé que nous serions ici très-commodément pour ce que nous voulons... cette pièce n'est séparée du petit salon que par une portière, on l'abaissera... et votre homme pourra se placer derrière.

— A merveille.

— C'est un homme sûr?...

— Très-sûr... nous l'avons déjà souvent employé dans des circonstances pareilles; il est aussi habile que discret...

A ce moment on frappa légèrement à la porte.

— Entrez, dit la princesse.

— M. le docteur Baleinier fait demander si madame la princesse peut le recevoir, dit un valet de chambre.

— Certainement, priez-le d'entrer.

— Il y a aussi un monsieur à qui M. l'abbé a donné rendez-vous ici à midi, et que selon ses ordres j'ai fait attendre dans l'oratoire.

— C'est l'homme en question, dit le marquis à la princesse, il faudrait d'abord l'introduire ; il est inutile, quant à présent, que le docteur Baleinier le voie.

— Faites venir d'abord cette personne, dit la princesse, puis, lorsque je sonnerai, vous prierez M. le docteur Baleinier d'entrer ; dans le cas où M. le baron Tripeaud se présenterait, vous le conduiriez de même ici ; ensuite ma porte sera absolument fermée, excepté pour mademoiselle Adrienne.

Le valet de chambre sortit.

III

Les ennemis d'Adrienne.

Le valet de chambre de la princesse de Saint-Dizier rentra bientôt avec un petit homme pâle, vêtu de noir et portant des lunettes ; il avait

sous son bras gauche un assez long étui de maroquin noir.

La princesse dit à cet homme :

— M. l'abbé vous a prévenu de ce qu'il y avait à faire?

— Oui, madame, dit l'homme d'une petite voix grêle et flûtée, en faisant un profond salut.

— Serez-vous convenablement dans cette pièce? lui dit la princesse.

Et ce disant, elle le conduisit à une chambre voisine, seulement séparée de son cabinet par une portière.

— Je serai là très-convenablement, madame la princesse, répondit l'homme aux lunettes avec un nouveau et profond salut.

— En ce cas, monsieur, veuillez entrer dans cette chambre, j'irai vous prévenir lorsqu'il sera temps...

— J'attendrai vos ordres, madame la princesse.

— Et rappelez-vous surtout mes recommandations, ajouta le marquis en détachant les embrasses de la portière.

— M. l'abbé peut être tranquille...

La portière de lourde étoffe retomba et cacha ainsi complétement l'homme aux lunettes.

La princesse sonna; quelques moments après, la porte s'ouvrit, et on annonça le docteur Ba-

leinier, l'un des personnages importants de cette histoire.

Le docteur Baleinier avait cinquante ans environ, une taille moyenne, replète, la figure pleine, luisante et colorée. Ses cheveux gris, très-lisses et assez longs, séparés par une raie au milieu du front, s'aplatissaient sur les tempes; il avait conservé l'usage de la culotte courte en drap de soie noir, peut-être parce qu'il avait la jambe belle; des boucles d'or attachaient ses jarretières et les boucles de ses souliers de maroquin bien luisants; il portait un gilet, un habit et une cravate noirs, ce qui lui donnait l'air quelque peu clérical; sa main blanche et potelée disparaissait à demi cachée sous une manchette de batiste à petits plis, et la gravité de son costume n'en excluait pas la recherche.

Sa physionomie était souriante et fine, son petit œil gris annonçait une pénétration et une sagacité rares; homme du monde et de plaisir, gourmet très-délicat, spirituel causeur, prévenant jusqu'à l'obséquiosité, souple, adroit, insinuant, le docteur Baleinier était l'une des plus anciennes créatures de la coterie congréganiste de la princesse de Saint-Dizier.

Grâce à cet appui tout-puissant dont on ignorait la cause, le docteur, longtemps ignoré

malgré un savoir réel et un mérite incontestable, s'était trouvé nanti, sous la restauration, de deux sinécures médicales très-lucratives, et peu à peu d'une nombreuse clientèle; mais il faut dire qu'une fois sous le patronage de la princesse, le docteur se prit tout à coup à observer scrupuleusement ses devoirs religieux; il communia une fois la semaine et très-évidemment, à la grand'messe de Saint-Thomas d'Aquin.

Au bout d'un an, une certaine classe de malades, entraînée par l'exemple et par l'enthousiasme de la coterie de madame de Saint-Dizier, ne voulut plus d'autre médecin que le docteur Baleinier, et sa clientèle prit bientôt un accroissement extraordinaire.

On juge facilement de quelle importance il était pour l'ordre d'avoir parmi ses *membres externes* l'un des praticiens les plus répandus de Paris.

Un médecin a aussi son sacerdoce.

Admis à toute heure dans la plus secrète intimité de la famille, un médecin sait, devine, peut aussi bien des choses...

Enfin, comme le prêtre, il a l'oreille des malades et des mourants.

Or, lorsque celui qui est chargé du salut du corps, et celui qui est chargé du salut de l'âme,

s'entendent et s'entr'aident dans un intérêt commun, il n'est rien... (certains cas échéants) qu'ils ne puissent obtenir de la faiblesse ou de l'épouvante d'un agonisant, non pour eux-mêmes, les lois s'y opposent, mais pour des tiers appartenant plus ou moins à la classe si commode des *hommes de paille*.

Le docteur Baleinier était donc l'un des membres externes les plus actifs et les plus précieux de la congrégation de Paris.

Lorsqu'il entra, il alla baiser la main de la princesse avec une galanterie parfaite.

— Toujours exact, mon cher M. Baleinier.

— Toujours heureux, toujours empressé de me rendre à vos ordres, madame.

Puis se retournant vers le marquis auquel il serra cordialement la main, il ajouta :

— Enfin, vous voilà... savez-vous que trois mois, c'est bien long pour vos amis ?...

— Le temps est aussi long pour ceux qui partent que pour ceux qui restent, mon cher docteur... Eh bien ! voilà le grand jour... Mademoiselle de Cardoville va venir...

— Je ne suis pas sans inquiétude, dit la princesse ; si elle avait quelque soupçon ?

— C'est impossible, dit M. Baleinier, nous sommes les meilleurs amis du monde... Vous savez que mademoiselle Adrienne a toujours

été en confiance avec moi... Avant-hier encore nous avons ri beaucoup... Et comme je lui faisais, selon mon habitude, des observations sur son genre de vie au moins excentrique... et sur la singulière exaltation d'idées où je la trouvais parfois...

— M. Baleinier ne manque jamais d'insister sur ces circonstances en apparence fort insignifiantes, dit madame de Saint-Dizier au marquis d'un air significatif.

— Et c'est en effet très-essentiel, reprit celui-ci.

— Mademoiselle Adrienne a répondu à mes observations, reprit le docteur, en se moquant de moi, le plus gaiement, le plus spirituellement du monde; car, il faut l'avouer, cette jeune fille a bien l'un des esprits les plus distingués que je connaisse.

— Docteur!... docteur!... dit madame de Saint-Dizier, pas de faiblesse au moins!

Au lieu de lui répondre tout d'abord, M. Baleinier prit sa boîte d'or dans la poche de son gilet, l'ouvrit et y puisa une prise de tabac qu'il aspira lentement en regardant la princesse d'un air tellement significatif qu'elle parut complétement rassurée.

— De la faiblesse!... moi, madame? dit enfin M. Baleinier en secouant de sa main blanche et

potelée quelques grains de tabac épars sur les plis de sa chemise, n'ai-je pas eu l'honneur de m'offrir volontairement à vous afin de vous sortir de l'embarras où je vous voyais?

— Et vous seul au monde pouviez nous rendre cet important service, dit M. d'Aigrigny.

— Vous voyez donc bien, madame, reprit le docteur, que je ne suis pas un homme à *faiblesse*... car j'ai parfaitement compris la portée de mon action... mais il s'agit, m'a-t-on dit, d'intérêts si immenses...

— Immenses... en effet, dit M. d'Aigrigny, un intérêt capital.

— Alors je n'ai pas dû hésiter, reprit M. Baleinier, soyez donc sans inquiétude! laissez-moi, en homme de goût et de bonne compagnie, rendre justice et hommage à l'esprit charmant et distingué de mademoiselle Adrienne, et quand viendra le moment d'agir, vous me verrez à l'œuvre...

— Peut-être... ce moment sera-t-il plus rapproché que nous ne le pensions.... dit madame de Saint-Dizier en échangeant un regard avec M. d'Aigrigny.

—Je suis et serai toujours prêt..., dit le médecin; à ce sujet je réponds de tout ce qui me concerne... Je voudrais bien être aussi tranquille sur toutes choses.

— Est-ce que votre maison de santé n'est pas toujours aussi à la mode... que peut l'être une maison de santé? dit madame de Saint-Dizier en souriant à demi.

— Au contraire... je me plaindrais presque d'avoir trop de pensionnaires... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; mais en attendant mademoiselle Adrienne, je puis vous dire deux mots d'une affaire qui ne la touche qu'indirectement, car il s'agit de la personne qui a acheté la terre de Cardoville, une certaine madame de la Sainte-Colombe qui m'a pris pour médecin, grâce aux manœuvres habiles de Rodin.

— En effet, dit M. d'Aigrigny, Rodin m'a écrit à ce sujet... sans entrer dans de grands détails.

— Voici le fait, reprit le docteur. Cette madame de la Sainte-Colombe, qu'on avait crue d'abord assez facile à conduire, s'est montrée très-récalcitrante à l'endroit de sa conversion... Déjà deux directeurs ont renoncé à faire son salut. En désespoir de cause, Rodin lui avait détaché le petit Philippon. Il est adroit, tenace, et surtout d'une patience... impitoyable;... c'était l'homme qu'il fallait. Lorsque j'ai eu madame de la Sainte-Colombe pour cliente, Philippon m'a demandé mon aide, qui lui était naturellement acquise; nous sommes convenus

de nos faits... Je ne devais pas avoir l'air de le connaître le moins du monde... il devait me tenir au courant des variations de l'état moral de sa pénitente... afin que, par une médication très-inoffensive, du reste, car l'état de la malade est peu grave, il me fût possible de faire éprouver à celle-ci des alternatives de bien-être ou de mal-être assez sensibles, selon que son directeur serait content ou mécontent d'elle... afin qu'il pût lui dire : « Vous le voyez, madame : êtes-vous dans la bonne voie, la grâce réagit sur votre santé, et vous vous trouvez mieux... Retombez-vous au contraire dans la voie mauvaise, vous éprouvez certain malaise physique, preuve évidente de l'influence toute-puissante de la foi, non-seulement sur l'âme, mais sur le corps. »

— Il est sans doute pénible, dit M. d'Aigrigny avec un sang-froid parfait, d'être obligé d'en arriver à de tels moyens pour arracher les opiniâtres à la perdition ; mais il faut pourtant bien proportionner les modes d'action à l'intelligence ou au caractère des individus.

— Du reste, reprit le docteur, madame la princesse a pu observer, au couvent de Sainte-Marie, que j'ai mainte fois employé très-fructueusement, pour le repos et pour le salut de l'âme de quelques-unes de nos malades, ce

moyen, je le répète, extrêmement innocent. Ces alternatives varient, tout au plus, entre le mieux et le moins bien; mais si faibles que soient ces différences... elles réagissent souvent très-efficacement sur certains esprits... Il en avait été ainsi à l'égard de madame de la Sainte-Colombe. Elle était dans une si bonne voie de guérison morale et physique, que Rodin avait cru pouvoir engager Philippon à conseiller la campagne à sa pénitente... craignant à Paris l'occasion des rechutes... Ce conseil, joint au désir qu'avait cette femme de jouer à la dame de paroisse, l'avait déterminée à acheter la terre de Cardoville, bon placement du reste; mais ne voilà-t-il pas qu'hier ce malheureux Philippon est venu m'apprendre que madame de la Sainte-Colombe était sur le point de faire une énorme rechute, morale... bien entendu, car le physique est maintenant dans un état de prospérité désespérant. Or, cette rechute paraissait causée par un entretien qu'aurait eu cette dame avec un certain Jacques Dumoulin, que vous connaissez, m'a-t-on dit, mon cher abbé, et qui s'est, on ne sait comment, introduit auprès d'elle.

— Ce Jacques Dumoulin, dit le marquis avec dégoût, est un de ces hommes que l'on emploie et que l'on méprise;... c'est un écrivain rempli

de fiel, d'envie et de haine... ce qui lui donne une certaine éloquence brutale et incisive... Nous le payons assez grassement pour attaquer nos ennemis, quoiqu'il soit quelquefois douloureux de voir défendre par une telle plume les principes que nous respectons... Car ce misérable vit comme un bohémien, ne quitte pas les tavernes, et est presque toujours ivre... Mais, il faut l'avouer, sa verve injurieuse est inépuisable... et il est versé dans les connaissances théologiques les plus ardues, ce qui nous le rend parfois très-utile...

— Eh bien!... quoique madame de la Sainte-Colombe ait soixante ans... il paraît que ce Dumoulin aurait des visées matrimoniales sur la fortune considérable de cette femme... Vous ferez bien, je crois, de prévenir Rodin, afin qu'il se défie des ténébreux manéges de ce drôle... Mille pardons de vous avoir si longtemps entretenu de ces misères;... mais à propos du couvent de Sainte-Marie, dont j'avais tout à l'heure l'honneur de vous parler, madame, ajouta le docteur en s'adressant à la princesse, y a-t-il longtemps que vous y êtes allée?

La princesse échangea un vif regard avec M. d'Aigrigny et répondit :

— Mais... il y a huit jours... environ.

— Vous y trouverez alors bien du changement : le mur, qui était mitoyen avec ma maison de santé, a été abattu, car l'on va construire là un nouveau corps de bâtiment et une chapelle... l'ancienne étant trop petite. Du reste, je dois dire à la louange de mademoiselle Adrienne, ajouta le docteur avec un singulier demi-sourire, qu'elle m'avait promis pour cette chapelle la copie d'une vierge de Raphaël.

— Vraiment... c'était plein d'à-propos, dit la princesse ; mais voici bientôt midi, et M. Tripeaud ne vient pas.

— Il est le subrogé tuteur de mademoiselle de Cardoville, dont il a géré les biens comme ancien agent d'affaires du comte-duc, dit le marquis visiblement préoccupé, et sa présence nous est absolument indispensable ; il serait bien à désirer qu'il fût ici avant l'arrivée de mademoiselle de Cardoville, qui peut entrer d'un moment à l'autre.

— Il est dommage que son portrait ne puisse pas le remplacer ici, dit le docteur en souriant avec malice, et tirant de sa poche une petite brochure.

— Qu'est-ce que cela, docteur? lui demanda la princesse.

— Un de ces pamphlets anonymes qui paraissent de temps à autre... Il est intitulé : *le*

Fléau, et le portrait du baron Tripeaud y est tracé avec tant de sincérité, que ce n'est plus de la satire... Cela tombe dans la réalité ; tenez, écoutez plutôt. Cette esquisse est intitulée : TYPE DU LOUP-CERVIER.

« *M. le baron Tripeaud.* — Cet homme, qui se montre aussi bassement humble envers certaines supériorités sociales qu'il se montre insolent et grossier envers ceux qui dépendent de lui ; cet homme est l'incarnation vivante et effrayante de la partie mauvaise de l'aristocratie bourgeoise et industrielle, *de l'homme d'argent*, du spéculateur cynique, sans cœur, sans foi, sans âme, qui jouerait à la hausse ou à la baisse sur la mort de sa mère, si la mort de sa mère avait action sur le cours de la rente.

« Ces gens-là ont tous les vices odieux des nouveaux affranchis, non pas de ceux qu'un travail honnête, patient et digne, a noblement enrichis, mais de ceux qui ont été soudainement favorisés par un aveugle caprice du hasard, ou par un heureux coup de filet dans les eaux fangeuses de l'agiotage.

« Une fois parvenus, ces gens-là haïssent le peuple, parce que le peuple leur rappelle l'origine dont ils rougissent ; impitoyables pour l'affreuse misère des masses, ils l'attribuent à la

paresse, à la débauche, parce que cette calomnie met à l'aise leur barbare égoïsme.

« Et ce n'est pas tout.

« Du haut de son coffre-fort et du haut de son double droit d'électeur éligible, M. le baron Tripeaud insulte comme tant d'autres à la pauvreté, à l'incapacité politique :

« De l'officier de fortune qui, après quarante ans de guerre et de service, peut à peine vivre d'une retraite insuffisante ;

« Du magistrat qui a consumé sa vie à remplir de tristes et d'austères devoirs, et qui n'est pas mieux rétribué à la fin de ses jours ;

« Du savant qui a illustré son pays par d'utiles travaux, ou du professeur qui a initié des générations entières à toutes les connaissances humaines ;

« Du modeste et vertueux prêtre de campagne, le plus pur représentant de l'Évangile dans son sens charitable, fraternel et démocratique, etc., etc.

« Dans cet état de choses, comment M. le baron de l'industrie n'aurait-il pas le plus insolent mépris pour cette foule imbécile d'honnêtes gens, qui, après avoir donné au pays leur jeunesse, leur âge mûr, leur sang, leur intelligence, leur savoir, se voient dénier les droits dont il jouit, lui, parce qu'il a gagné un million

à un jeu défendu par la loi ou à une industrie déloyale?

« Il est vrai que les optimistes disent à ces parias de la civilisation, dont on ne saurait trop vénérer, trop honorer la pauvreté digne et fière :

« — *Achetez des propriétés*, vous serez éligibles et électeurs.

« Arrivons à la biographie de M. le baron :

« André Tripeaud, fils d'un palefrenier d'auberge... »

A ce moment, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le valet de chambre annonça :

— M. le baron Tripeaud !

Le docteur Baleinier remit sa brochure dans sa poche, fit le salut le plus cordial au financier, et se leva même pour lui serrer la main.

M. le baron entra en se confondant en salutations depuis la porte.

— J'ai l'honneur de me rendre aux ordres de madame la princesse... elle sait qu'elle peut toujours compter sur moi.

— En effet, j'y compte, M. Tripeaud, et surtout dans cette circonstance.

— Si les intentions de madame la princesse sont toujours les mêmes au sujet de mademoiselle de Cardoville...

— Toujours, monsieur, et c'est pour cela que nous nous réunissons aujourd'hui.

— Madame la princesse peut être assurée de mon concours, ainsi que je le lui ai déjà promis... Je crois aussi que la plus grande sévérité doit être enfin employée... et que même s'il était nécessaire de...

— C'est aussi notre opinion, se hâta de dire le marquis en faisant un signe à la princesse et lui montrant d'un regard l'endroit où était caché l'homme aux lunettes; nous sommes tous parfaitement d'accord, reprit-il; seulement, convenons encore bien de ne laisser aucun point douteux dans l'intérêt de cette jeune personne, car son intérêt seul nous guide; provoquons sa sincérité par tous les moyens possibles...

— Mademoiselle vient d'arriver du pavillon du jardin, elle demande si elle peut voir madame, dit le valet de chambre en se présentant de nouveau après avoir frappé.

— Dites à mademoiselle que je l'attends, dit la princesse; et maintenant je n'y suis pour personne... sans exception... vous l'entendez... pour personne, absolument.

Puis, soulevant la portière derrière laquelle l'homme était caché, madame de Saint-Dizier lui fit un dernier signe d'intelligence.

Et la princesse rentra dans le salon.

Chose étrange! pendant le peu de temps qui précéda l'arrivée d'Adrienne, les différents acteurs de cette scène semblèrent inquiets, embarrassés, comme s'ils eussent vaguement redouté sa présence.

Au bout d'une minute, mademoiselle de Cardoville entra chez sa tante.



IV

L'escarmouche.

En entrant, mademoiselle de Cardoville jeta sur un fauteuil son chapeau de castor gris, qu'elle avait mis pour traverser le jardin; on vit alors sa belle chevelure d'or qui tombait de chaque côté de son visage en longs et légers tire-bouchons, et se tordait en grosse natte derrière sa tête.

Adrienne se présentait sans hardiesse, mais

avec une aisance parfaite ; sa physionomie était gaie, souriante ; ses grands yeux noirs semblaient encore plus brillants que de coutume. Lorsqu'elle aperçut l'abbé d'Aigrigny, elle fit un mouvement de surprise, et un sourire quelque peu moqueur effleura ses lèvres vermeilles ; après avoir fait un gracieux signe de tête au docteur et passé devant le baron Tripeaud sans le regarder, elle salua la princesse d'une demi-révérence du meilleur et du plus grand air.

Quoique la démarche et la tournure de mademoiselle de Cardoville fussent d'une extrême distinction, d'une convenance parfaite et surtout empreintes d'une grâce toute féminine, on y sentait pourtant un *je ne sais quoi* de résolu, d'indépendant et de fier, très-rare chez les femmes, surtout chez les jeunes filles de son âge ; enfin ses mouvements, sans être brusques, n'avaient rien de contraint, de roide ou d'apprêté ; ils étaient, si cela se peut dire, francs et dégagés comme son caractère ; on y sentait circuler la vie, la séve, la jeunesse, et l'on devinait que cette organisation, complétement expansive, loyale et décidée, n'avait pu jusqu'alors se soumettre à la compression d'un rigorisme affecté.

Chose assez bizarre ! quoiqu'il fût homme

du monde, homme de grand esprit, homme d'Église des plus remarquables par son éloquence, et surtout homme de domination et d'autorité, le marquis d'Aigrigny éprouvait un malaise involontaire, une gêne inconcevable, presque pénible... en présence d'Adrienne de Cardoville; lui toujours si maître de soi, lui habitué à exercer une influence toute-puissante, lui qui avait souvent, au nom de son ordre, traité au moins d'égal à égal avec des têtes couronnées, se sentait embarrassé, au-dessous de lui-même, en présence de cette jeune fille, aussi remarquable par sa franchise que par son esprit et sa mordante ironie... Or, comme généralement les hommes habitués à imposer beaucoup aux autres sont très-près de haïr les personnes qui, loin de subir leur influence, les embarrassent et les raillent, ce n'était pas précisément de l'affection que le marquis portait à la nièce de la princesse de Saint-Dizier.

Depuis longtemps même et contre son ordinaire, il n'essayait plus sur Adrienne cette séduction, cette fascination de la parole, auxquelles il devait habituellement un charme presque irrésistible; il se montrait avec elle sec, tranchant, sérieux, et se réfugiait dans une sphère glacée de dignité hautaine et de rigidité austère qui

paralysaient complétement les qualités aimables dont il était doué et dont il tirait d'ordinaire un si excellent et si fécond parti... De tout ceci Adrienne s'amusait fort, mais très-imprudemment, car les motifs les plus vulgaires engendrent souvent des haines implacables.

Ces antécédents posés, on comprendra les divers sentiments et les intérêts variés qui animaient les différents acteurs de cette scène.

Madame de Saint-Dizier était assise dans un grand fauteuil au coin du foyer.

Le marquis d'Aigrigny se tenait debout devant le feu.

Le docteur Baleinier, assis près d'un bureau, s'était remis à feuilleter la biographie du baron Tripeaud.

Et le baron semblait examiner très-attentivement un tableau de sainteté suspendu à la muraille.

— Vous m'avez fait demander, ma tante, pour causer d'affaires importantes? dit Adrienne, rompant le silence embarrassé qui régnait dans le salon depuis son entrée.

— Oui, mademoiselle, répondit la princesse d'un air froid et sévère, il s'agit d'un entretien des plus graves.

— Je suis à vos ordres, ma tante... Voulez-

vous que nous passions dans votre bibliothèque?

— C'est inutile... nous causerons ici.

Puis, s'adressant au marquis, au docteur et au baron, elle leur dit :

— Messieurs, veuillez vous asseoir.

Ceux-ci prirent place autour de la table du cabinet de la princesse.

— Et en quoi l'entretien que nous devons avoir peut-il regarder ces messieurs, ma tante? demanda mademoiselle de Cardoville avec surprise.

— Ces messieurs sont d'anciens amis de notre famille ; tout ce qui vous peut intéresser les touche, et leurs conseils doivent être écoutés et acceptés par vous avec respect...

— Je ne doute pas, ma tante, de l'amitié toute particulière de M. d'Aigrigny pour notre famille ;... je doute encore moins du dévouement profond et désintéressé de M. Tripeaud ; M. Baleinier est un de mes vieux amis ; mais avant d'accepter ces messieurs pour spectateurs... ou si vous l'aimez mieux, ma tante, pour confidents de notre entretien, je désire savoir de quoi nous devons nous entretenir devant eux.

— Je croyais, mademoiselle, que parmi vos singulières prétentions vous aviez du moins... celle de la franchise et du courage.

— Mon Dieu, ma tante, répondit Adrienne souriant avec une humilité moqueuse, je n'ai pas plus de prétentions à la franchise et au courage que vous n'en avez à la sincérité et à la bonté ; convenons donc bien, une fois pour toutes, que nous sommes ce que nous sommes... sans prétention...

— Soit, dit madame de Saint-Dizier d'un ton sec, depuis longtemps je suis habituée aux boutades de votre esprit indépendant ; je crois donc que courageuse et franche comme vous dites l'être, vous ne devez pas craindre de dire devant des personnes aussi graves et aussi respectables que ces messieurs ce que vous me diriez à moi seule...

— C'est donc un interrogatoire en forme que je vais subir? et sur quoi?

—Ce n'est pas un interrogatoire ; mais comme j'ai le droit de veiller sur vous, mais comme vous abusez de plus en plus de ma folle condescendance à vos caprices... je veux mettre un terme à ce qui n'a que trop duré, je veux devant des amis de notre famille vous signifier mon irrévocable résolution quant à l'avenir... Et d'abord jusqu'ici vous vous êtes fait une idée très-fausse et très-incomplète de mon pouvoir sur vous.

— Je vous assure, ma tante, que je ne m'en

suis fait aucune idée juste ou fausse, car je n'y ai jamais songé.

— C'est ma faute; j'aurais dû, au lieu de condescendre à vos fantaisies, vous faire sentir plus rudement mon autorité; mais le moment est venu de vous soumettre; le blâme sévère de mes amis m'a éclairée à temps... votre caractère est entier, indépendant, résolu; il faut qu'il change, entendez-vous? et il changera de gré ou de force, c'est moi qui vous le dis.

A ces mots, prononcés aigrement devant des étrangers, et dont rien ne semblait autoriser la dureté, Adrienne redressa fièrement la tête; mais, se contenant, elle reprit en souriant :

—Vous dites, ma tante, que je changerai; cela ne m'étonnerait pas... On a vu des conversions... si bizarres.

La princesse se mordit les lèvres.

— Une conversion sincère... n'est jamais bizarre, ainsi que vous l'appelez, mademoiselle, dit froidement l'abbé d'Aigrigny; mais au contraire très-méritoire et d'un excellent exemple.

— Excellent? reprit Adrienne; c'est selon;... car enfin, si l'on convertit ses défauts... en vices...

— Que voulez-vous dire, mademoiselle? s'écria la princesse.

— Je parle de moi, ma tante : vous me reprochez d'être indépendante et résolue... Si j'allais, par hasard... devenir hypocrite et méchante, tenez... vrai... je préfère garder mes chers petits défauts, que j'aime comme des enfants gâtés... Je sais ce que j'ai... je ne sais pas ce que j'aurais.

— Pourtant, mademoiselle Adrienne, dit M. le baron Tripeaud d'un air suffisant et sentencieux, vous ne pouvez nier qu'une conversion...

— Je crois M. Tripeaud extrêmement fort sur la conversion de toute espèce de choses en toute espèce de bénéfice, par toute espèce de moyens, dit Adrienne d'un ton sec et dédaigneux ; mais il doit rester étranger à cette question.

— Mais, mademoiselle, reprit le financier en puisant du courage dans un regard de la princesse, vous oubliez que j'ai l'honneur d'être votre subrogé tuteur... et que...

— Il est de fait que M. Tripeaud a cet honneur-là, et je n'ai jamais trop su pourquoi, dit Adrienne avec un redoublement de hauteur, sans même regarder le baron ; mais il ne s'agit pas de deviner des énigmes ; je désire donc, ma tante, savoir le motif et le but de cette réunion.

— Vous allez être satisfaite, mademoiselle ; je vais m'expliquer d'une façon très-nette, très-précise ; vous allez connaître le plan de la conduite que vous aurez à tenir désormais, et si vous refusiez de vous y soumettre avec l'obéissance et le respect que vous devez à mes ordres, je verrais ce qu'il me resterait à faire...

Il est impossible de rendre le ton impérieux, l'air dur de la princesse en prononçant ces mots qui devaient faire bondir une jeune fille jusqu'alors habituée à vivre, jusqu'à un certain point, à sa guise ; pourtant, peut-être contre l'attente de madame de Saint-Dizier, au lieu de répondre avec vivacité, Adrienne la regarda fixement et dit en riant :

— Mais c'est une véritable déclaration de guerre ; cela devient très-amusant...

— Il ne s'agit pas de déclaration de guerre, dit durement l'abbé d'Aigrigny, blessé des expressions de mademoiselle de Cardoville.

— Ah ! M. l'abbé, reprit celle-ci, vous, un ancien colonel, vous êtes bien sévère pour une plaisanterie... Vous qui devez tant à la guerre... vous qui, grâce à elle, avez commandé un régiment français après vous être battu si longtemps contre la France... pour connaître le fort et le faible de ses ennemis, bien entendu.

A ces mots, qui lui rappelaient des souvenirs pénibles, le marquis rougit; il allait répondre lorsque la princesse s'écria :

— En vérité, mademoiselle, ceci est d'une inconvenance intolérable.

— Soit, ma tante, j'avoue mes torts, je ne devais pas dire que ceci est amusant, car en vérité, ça ne l'est pas du tout... mais c'est du moins très-curieux... et peut-être même, ajouta la jeune fille après un moment de silence, peut-être même assez audacieux... et l'audace me plaît... Puisque nous voici sur ce terrain, puisqu'il s'agit d'un plan de conduite auquel je dois obéir sous peine... de...

Puis s'interrompant et s'adressant à sa tante :

— Sous quelle peine? ma tante...

— Vous le saurez... Poursuivez...

— Je vais donc aussi moi, devant ces messieurs, vous déclarer d'une façon très-nette, très-précise, la détermination que j'ai prise; comme il me fallait quelque temps pour qu'elle fût exécutable, je ne vous en avais pas parlé plus tôt, car vous le savez... je n'ai pas l'habitude de dire « Je ferai cela... » mais « Je fais ou j'ai fait cela. »

— Certainement, et c'est cette habitude de coupable indépendance qu'il faut briser.

— Je ne comptais donc vous avertir de ma

détermination que plus tard ; mais je ne puis résister au plaisir de vous en faire part aujourd'hui, tant vous me paraissez disposée à l'entendre et à l'accueillir... Mais... je vous en prie, ma tante, parlez d'abord... Il se peut, après tout, que nous nous soyons complétement rencontrées dans nos vues.

— Je vous aime mieux ainsi, dit la princesse, je retrouve au moins en vous le courage de votre orgueil et votre mépris de toute autorité : vous parlez d'audace... la vôtre est grande.

— Je suis du moins fort décidée à faire ce que d'autres par faiblesse n'oseraient malheureusement pas... moi j'oserai... Ceci est net et précis, je pense.

— Très-net... et très-précis, dit la princesse en échangeant un signe d'intelligence et de satisfaction avec les autres acteurs de cette scène. Les positions, ainsi établies, simplifient beaucoup les choses... Je dois seulement vous prévenir dans votre intérêt que ceci est très-grave, plus grave que vous ne le pensez, et que vous n'auriez qu'un moyen de me disposer à l'indulgence, ce serait de substituer à l'arrogance et à l'ironie habituelle de votre langage la modestie et le respect qui conviennent à une jeune fille.

Adrienne sourit, mais ne répondit rien.

Quelques secondes de silence et quelques regards échangés de nouveau entre la princesse et ses trois amis, annoncèrent qu'à ces escarmouches plus ou moins brillantes allait succéder un combat sérieux.

Mademoiselle de Cardoville avait trop de pénétration, trop de sagacité pour ne pas remarquer que la princesse de Saint-Dizier attachait une grave importance à cet entretien décisif; mais la jeune fille ne comprenait pas comment sa tante pouvait espérer de lui imposer sa volonté absolue; les menaces de recourir à des moyens de coercition lui semblaient avec raison une menace ridicule. Néanmoins, connaissant le caractère vindicatif de sa tante, la puissance ténébreuse dont elle disposait, les terribles vengeances qu'elle avait quelquefois exercées; réfléchissant enfin que des hommes dans la position du marquis et du médecin ne seraient pas venus assister à cet entretien sans de graves motifs, un moment la jeune fille réfléchit avant d'engager la lutte.

Mais bientôt, par cela même qu'elle pressentait vaguement, il est vrai, un danger quelconque, loin de faiblir, elle prit à cœur de le braver et d'exagérer, si cela était possible, l'indépendance de ses idées, et de maintenir,

en tout et pour tout, la détermination qu'elle allait de son côté notifier à la princesse de Saint-Dizier.

V

La révolte.

—Mademoiselle.... dit la princesse à Adrienne de Cardoville d'un ton froid et sévère, je me dois à moi-même, je dois à ces messieurs de rappeler en peu de mots les événements qui se sont passés depuis quelque temps. Il y a six mois, à la fin du deuil de votre père, vous aviez alors dix-huit ans... vous m'avez demandé à jouir de votre fortune et à être émancipée... j'ai eu la malheureuse faiblesse d'y consentir... Vous avez voulu quitter le grand hôtel et vous établir dans le pavillon du jardin, loin de toute surveillance... Alors a commencé une suite de dépenses plus extravagantes les unes que les autres. Au lieu de vous contenter d'une ou deux femmes de chambre prises dans

la classe où on les prend ordinairement, vous avez été choisir des femmes de compagnie que vous avez costumées d'une façon aussi bizarre que coûteuse; vous-même, dans la solitude de votre pavillon, il est vrai, vous avez revêtu tour à tour des vêtements de siècles passés... Vos folles fantaisies, vos caprices déraisonnables ont été sans bornes, sans frein ; non-seulement vous n'avez jamais rempli vos devoirs religieux, mais vous avez eu l'audace de profaner un de vos salons en y élevant je ne sais quelle espèce d'autel païen où l'on voit un groupe de marbre représentant un jeune homme et une jeune fille... (la princesse prononça ces mots comme s'ils lui eussent brûlé les lèvres), objet d'art, soit, mais objet d'art on ne peut plus malséant chez une personne de votre âge. Vous avez passé des jours entiers absolument renfermée chez vous, sans vouloir recevoir personne, et M. le docteur Baleinier, le seul de mes amis en qui vous ayez conservé quelque confiance, étant parvenu à force d'instances à pénétrer chez vous, vous a trouvée plusieurs fois dans un état d'exaltation si grande, qu'il en a conçu de graves inquiétudes pour votre santé... Vous avez toujours voulu sortir seule sans rendre compte de vos actions à personne ; vous vous êtes plu sans cesse à mettre enfin votre

volonté au-dessus de mon autorité... tout ceci est-il vrai?

— Ce portrait du passé... est peu flatté, dit Adrienne en souriant, mais enfin il n'est pas absolument méconnaissable.

— Ainsi, mademoiselle, dit l'abbé d'Aigrigny en comptant et accentuant lentement sa parole, vous convenez positivement que tous les faits que vient de rapporter madame votre tante sont d'une scrupuleuse vérité?

Et tous les regards s'attachèrent sur Adrienne comme si sa réponse devait avoir une extrême importance.

— Sans doute, monsieur, et j'ai l'habitude de vivre assez ouvertement pour que cette question soit inutile...

— Ces faits sont donc avoués, dit l'abbé d'Aigrigny, se retournant vers le docteur et le baron.

— Ces faits nous demeurent complétement acquis, dit M. Tripeaud d'un ton suffisant.

— Mais pourrai-je savoir, ma tante, dit Adrienne, à quoi bon ce long préambule?

— Ce long préambule, mademoiselle, reprit la princesse avec dignité, sert à exposer le passé afin de motiver l'avenir.

— Voici quelque chose, ma chère tante, un peu dans le goût des mystérieux arrêts de la

sibylle de Cumes... Cela doit cacher quelque chose de redoutable.

— Peut-être, mademoiselle... car rien n'est plus redoutable pour certains caractères que l'obéissance, que le devoir, et votre caractère est du nombre de ces esprits enclins à la révolte...

— Je l'avoue naïvement... ma tante, et il en sera ainsi jusqu'au jour où je pourrai chérir l'obéissance et respecter le devoir.

— Que vous chérissiez, que vous respectiez ou non mes ordres, peu m'importe, mademoiselle, dit la princesse d'une voix brève et dure; vous allez pourtant, dès aujourd'hui, dès à présent, commencer par vous soumettre, absolument, aveuglément, à ma volonté ; en un mot, vous ne ferez rien sans ma permission ; il le faut, je le veux, ce sera...

Adrienne regarda d'abord fixement sa tante, puis elle partit d'un éclat de rire frais et sonore qui retentit longtemps dans cette vaste pièce...

M. d'Aigrigny et le baron Tripeaud firent un mouvement d'indignation.

La princesse regarda sa nièce d'un air courroucé.

Le docteur leva les yeux au ciel et joignit les mains sur son abdomen en soupirant avec componction.

— Mademoiselle..., de tels éclats de rire sont peu convenables, dit l'abbé d'Aigrigny ; les paroles de madame votre tante sont graves, très-graves, et méritent un autre accueil.

— Mon Dieu ! monsieur, dit Adrienne en calmant son hilarité, à qui la faute si je ris si fort ? Comment rester de sang-froid quand j'entends ma tante me parler d'aveugle soumission à ses ordres ?... Est-ce qu'une hirondelle habituée à voler à plein ciel... à s'ébattre en plein soleil... est faite pour vivre dans le trou d'une taupe ?...

A cette réponse, M. d'Aigrigny affecta de regarder les autres membres de cette espèce de conseil de famille avec un profond étonnement.

— Une hirondelle ? que veut-elle dire ?... demanda l'abbé au baron en lui faisant un signe que celui-ci comprit.

— Je ne sais..., répondit Tripeaud en regardant à son tour le docteur, elle a parlé de taupe... c'est inouï... incompréhensible...

— Ainsi, mademoiselle, dit la princesse, semblant partager la surprise des autres personnes, voici la réponse que vous me faites...

— Mais sans doute, répondit Adrienne, étonnée à son tour que l'on feignît de ne pas comprendre l'image dont elle s'était servie, ainsi

que cela lui arrivait assez souvent, dans son langage souvent poétique et coloré.

— Allons, madame, allons, dit le docteur Baleinier en souriant avec bonhomie, il faut être indulgente... ma chère mademoiselle Adrienne a l'esprit naturellement si original, si exalté !... c'est bien en vérité la plus charmante folle que je connaisse... je le lui ai dit cent fois en ma qualité de vieil ami... qui se permet tout...

— Je conçois que votre attachement à mademoiselle vous rende indulgent... Il n'en est pas moins vrai, M. le docteur, dit M. d'Aigrigny en paraissant reprocher au médecin de prendre le parti de mademoiselle de Cardoville, que ce sont des réponses extravagantes lorsqu'il s'agit de questions aussi sérieuses.

— Le malheur est que mademoiselle ne comprend pas la gravité de cette conférence, dit la princesse d'un air dur. Elle le comprendra peut-être maintenant que je vais lui signifier mes ordres....

— Voyons ces ordres... ma tante...

Et Adrienne, qui était assise de l'autre côté de la table, en face de sa tante, posa son petit menton rose dans le creux de sa jolie main, avec un geste de grâce moqueuse charmant à voir.

— A dater de demain, reprit la princesse, vous quitterez le pavillon que vous habitez... vous renverrez vos femmes... vous reviendrez occuper ici deux chambres, où l'on ne pourra entrer qu'en passant dans mon appartement... vous ne sortirez jamais seule... vous m'accompagnerez aux offices... votre émancipation cessera pour cause de prodigalité bien et dûment constatée... je me chargerai de toutes vos dépenses... je me chargerai même de commander vos robes, afin que vous soyez modestement vêtue, comme il convient... enfin, jusqu'à votre majorité, qui sera du reste indéfiniment reculée, grâce à l'intervention d'un conseil de famille... vous n'aurez aucune somme d'argent à votre disposition... Telle est ma volonté...

— Et certainement on ne peut qu'applaudir à votre résolution, madame la princesse, dit le baron Tripeaud, on ne peut que vous encourager à montrer la plus grande fermeté, car il faut que tant de désordres aient un terme...

— Il est plus que temps de mettre fin à de pareils scandales, ajouta l'abbé.

— La bizarrerie, l'exaltation du caractère... peuvent pourtant faire excuser bien des choses, se hasarda de dire le docteur d'un air patelin.

— Sans doute, M. le docteur, dit sèchement la princesse à M. Baleinier, qui jouait parfaite-

ment son rôle ; mais alors on agit avec ces caractères-là comme il convient.

Madame de Saint-Dizier s'était exprimée d'une manière ferme et précise ; elle paraissait convaincue de la possibilité d'exécuter ce dont elle menaçait sa nièce. M. Tripeaud et M. d'Aigrigny venaient de donner un assentiment complet aux paroles de la princesse ; Adrienne commença de voir qu'il s'agissait de quelque chose de fort grave ; alors sa gaieté fit place à une ironie amère, à une expression d'indépendance révoltée.

Elle se leva brusquement et rougit un peu, ses narines roses se dilatèrent, son œil brilla, elle redressa la tête en secouant légèrement sa belle chevelure ondoyante et dorée, par un mouvement rempli d'une fierté qui lui était naturelle, et elle dit à sa tante d'une voix incisive, après un moment de silence :

— Vous avez parlé du passé, madame, j'en dirai donc aussi quelques mots, mais vous m'y forcez... oui, je le regrette... J'ai quitté votre demeure, parce qu'il m'était impossible de vivre davantage dans cette atmosphère de sombre hypocrisie et de noires perfidies...

— Mademoiselle..., dit M. d'Aigrigny, de telles paroles sont aussi violentes que déraisonnables.

— Monsieur ! puisque vous m'interrompez, deux mots, dit vivement Adrienne en regardant fixement l'abbé ; quels sont les exemples que je trouvais chez ma tante?

— Des exemples excellents, mademoiselle.

— Excellents, monsieur ? Est-ce parce que j'y voyais chaque jour sa conversion complice de la vôtre?

— Mademoiselle... vous vous oubliez..., dit la princesse en devenant pâle de rage.

— Madame... je n'oublie pas... je me souviens... comme tout le monde... voilà tout... Je n'avais aucune parente à qui demander asile... j'ai voulu vivre seule... j'ai désiré jouir de mes revenus, parce que j'aime mieux les dépenser que de les voir dilapider par M. Tripeaud.

— Mademoiselle ! s'écria le baron, je ne comprends pas que vous vous permettiez de...

— Assez, monsieur ! dit Adrienne en lui imposant silence par un geste d'une hauteur écrasante, je parle de vous... mais je ne vous parle pas...

Et Adrienne continua :

— J'ai donc voulu dépenser mon revenu selon mes goûts ; j'ai embelli la retraite que j'ai choisie. A des servantes laides, mal apprises, j'ai préféré des jeunes filles jolies, bien élevées,

mais pauvres; leur éducation ne me permettant pas de les soumettre à une humiliante domesticité, j'ai rendu leur condition aimable et douce; elles ne me servent pas, elles me rendent service; je les paye, mais je leur suis reconnaissante... Subtilités, du reste, que vous ne comprendrez pas, madame, je le sais... Au lieu de les voir mal ou peu gracieusement vêtues, je leur ai donné des habits qui vont bien à leurs charmants visages, parce que j'aime ce qui est jeune, ce qui est beau; que je m'habille d'une façon ou d'une autre, cela ne regarde que mon miroir. Je sors seule parce qu'il me plaît d'aller où me guide ma fantaisie; je ne vais pas à la messe, soit; si j'avais encore ma mère, je lui dirais quelles sont mes dévotions, et elle m'embrasserait tendrement... J'ai élevé un autel païen à la jeunesse et à la beauté, c'est vrai; parce que j'adore Dieu dans tout ce qu'il fait de beau, de bon, de noble, de grand, et mon cœur, du matin au soir, répète cette prière fervente et sincère : Merci, mon Dieu! merci... M. Baleinier, dites-vous, madame, m'a souvent trouvée, dans ma solitude, en proie à une exaltation étrange;... oui... cela est vrai... c'est qu'alors, échappant par la pensée à tout ce qui me rend le présent si odieux, si pénible, si laid, je me réfugiais dans l'avenir; c'est qu'a-

lors j'entrevoyais des horizons magiques... c'est qu'alors m'apparaissaient des visions si splendides que je me sentais ravie dans je ne sais quelle sublime et divine extase... et que je n'appartenais plus à la terre...

En prononçant ces dernières paroles avec enthousiasme, la physionomie d'Adrienne sembla se transfigurer, tant elle devint resplendissante. A ce moment, ce qui l'entourait n'existait plus pour elle.

— C'est qu'alors, reprit-elle avec une exaltation croissante, je respirais un air pur, vivifiant et libre... oh ! libre... surtout... libre... et si salubre... si généreux à l'âme... Oui, au lieu de voir mes sœurs péniblement soumises à une domination égoïste, humiliante, brutale... à qui elles doivent les vices séduisants de l'esclavage : la fourberie gracieuse, la perfidie enchanteresse, la fausseté caressante, la résignation méprisante, l'obéissance haineuse... je les voyais, ces nobles sœurs, dignes et sincères parce qu'elles étaient libres ; fidèles et dévouées, parce qu'elles pouvaient choisir ; ni impérieuses, ni basses, parce qu'elles n'avaient pas de maître à dominer ou à flatter ; chéries et respectées enfin, parce qu'elles pouvaient retirer d'une main déloyale une main loyalement donnée. Oh ! mes sœurs... mes sœurs... je le

sens... ce ne sont pas là seulement de consolantes visions, ce sont encore de saintes espérances !

Entraînée malgré elle par l'exaltation de ses pensées, Adrienne garda un moment le silence afin de *reprendre terre,* pour ainsi dire, et ne s'aperçut pas que les acteurs de cette scène se regardaient d'un air radieux.

—Mais... ce qu'elle dit là... est excellent..., murmura le docteur à l'oreille de la princesse, auprès de qui il était assis; elle serait d'accord avec nous, qu'elle ne parlerait pas autrement.

— Ce n'est qu'en la mettant hors d'elle-même par une excessive dureté qu'elle arrivera *au point où il nous la faut,* ajouta M. d'Aigrigny.

Mais on eût dit que le mouvement d'irritation d'Adrienne s'était pour ainsi dire dissipé au contact des sentiments généreux qu'elle venait d'éprouver.

S'adressant en souriant à M. Baleinier, elle lui dit :

— Avouez, docteur, qu'il n'y a rien de plus ridicule que de céder à l'enivrement de certaines pensées en présence de personnes incapables de les comprendre. Voici une belle occasion de vous moquer de l'exaltation d'esprit que vous me reprochez quelquefois... m'y lais-

ser entraîner dans un moment si grave!... car il paraît décidément que ceci est grave. Mais que voulez-vous, mon bon M. Baleinier, quand une idée me vient à l'esprit, il m'est aussi impossible de ne pas suivre sa fantaisie qu'il m'était impossible de ne pas courir après les papillons quand j'étais petite fille...

— Et Dieu sait où vous conduisent les papillons brillants de toutes couleurs qui vous traversent l'esprit... Ah! la tête folle!... la tête folle! dit M. Baleinier en souriant d'un air indulgent et paternel. Quand donc sera-t-elle aussi raisonnable qu'elle est charmante?

— A l'instant même, mon bon docteur, reprit Adrienne; je vais abandonner mes rêveries pour des réalités, et parler un langage parfaitement positif, comme vous allez le voir.

Puis s'adressant à sa tante, elle ajouta :

— Vous m'avez fait part, madame, de vos volontés; voici les miennes. Avant huit jours je quitterai le pavillon que j'habite pour une maison que j'ai fait arranger à mon goût, et j'y vivrai à ma guise... Je n'ai ni père ni mère, je ne dois compte qu'à moi de mes actions.

— En vérité, mademoiselle, dit la princesse en haussant les épaules, vous déraisonnez... vous oubliez que la société a des droits de moralité imprescriptibles et que nous sommes

chargés de faire valoir ; or, nous n'y manquerons pas... comptez-y.

— Ainsi, madame... c'est vous, c'est M. d'Aigrigny, c'est M. Tripeaud qui représentez la moralité de la société... Cela me semble bien ingénieux... Est-ce parce que M. Tripeaud a considéré, je dois l'avouer, ma fortune comme la sienne? Est-ce parce que...

— Mais enfin, mademoiselle..., s'écria Tripeaud.

— Tout à l'heure, madame, dit Adrienne à sa tante sans répondre au baron, puisque l'occasion se présente, j'aurai à vous demander des explications sur certains intérêts que l'on m'a, je crois, cachés... jusqu'ici...

A ces mots d'Adrienne, M. d'Aigrigny et la princesse tressaillirent. Tous deux échangèrent rapidement un regard d'inquiétude et d'angoisse.

Adrienne ne s'en aperçut pas et continua :

— Mais pour en finir avec vos exigences, madame, voici mon dernier mot : Je veux vivre comme bon me semblera... Je ne pense pas que, si j'étais homme, on m'imposerait, à mon âge, l'espèce de dure et humiliante tutelle que vous voulez m'imposer, pour avoir vécu comme j'ai vécu jusqu'ici, c'est-à-dire honnêtement, li-

brement et généreusement, à la vue de tous.

— Cette idée est absurde ! est insensée ! s'écria la princesse ; c'est pousser la démoralisation, l'oubli de toute pudeur jusqu'à ses dernières limites que de vouloir vivre ainsi !

— Alors, madame, dit Adrienne, quelle opinion avez-vous donc de tant de pauvres filles du peuple, orphelines comme moi, et qui vivent seules et libres, ainsi que je veux vivre ? Elles n'ont pas reçu comme moi une éducation raffinée qui élève l'âme et épure le cœur. Elles n'ont pas comme moi la richesse qui défend de toutes les mauvaises tentations de la misère... et pourtant elles vivent honnêtes et fières dans leur détresse.

— Le vice et la vertu n'existent pas pour ces canailles-là !... s'écria M. le baron Tripeaud avec une expression de courroux et de mépris hideux.

— Madame, vous chasseriez un de vos laquais qui oserait parler ainsi devant vous, dit Adrienne à sa tante sans pouvoir cacher son dégoût, et vous m'obligez d'entendre de telles choses !...

Le marquis d'Aigrigny donna sous la table un coup de genou à M. Tripeaud, qui s'émancipait jusqu'à parler dans le salon de la princesse comme il parlait dans la coulisse de la bourse,

et il reprit vivement pour réparer la grossièreté du baron :

— Il n'y a, mademoiselle, aucune comparaison à établir entre ces gens-là... et une jeune personne de votre condition...

— Pour un catholique... M. l'abbé, cette distinction est peu chrétienne, répondit Adrienne.

— Je sais la portée de mes paroles, mademoiselle, reprit sèchement l'abbé; d'ailleurs, cette vie indépendante que vous voulez mener, contre toute raison, aurait pour avenir les suites les plus fâcheuses; car votre famille peut vouloir vous marier un jour, et...

— J'épargnerai ce souci à ma famille, monsieur; si je veux me marier... je me marierai moi-même... ce qui est assez raisonnable, je pense, quoiqu'à vrai dire, je sois peu tentée de cette lourde chaîne que l'égoïsme et la brutalité nous rivent à jamais au cou.

— Il est indécent, mademoiselle, dit la princesse, de parler aussi légèrement de cette institution.

— Devant vous surtout, madame... il est vrai, pardon de vous avoir choquée... Vous craignez que ma manière de vivre indépendante n'éloigne les prétendants... ce m'est une raison de plus pour persister dans mon indépendance, car j'ai horreur des prétendants. Tout

ce que je désire, c'est les épouvanter, c'est leur donner la plus mauvaise opinion de moi ; et pour cela il n'y a pas de meilleur moyen que de paraître vivre absolument comme ils vivent eux-mêmes... Aussi je compte sur mes caprices, mes folies, sur mes chers défauts, pour me préserver de toute ennuyeuse et conjugale poursuite.

— Vous serez à ce sujet complétement satisfaite, mademoiselle, reprit madame de Saint-Dizier, si malheureusement (et cela est à craindre) le bruit se répand que vous poussez l'oubli de tout devoir, de toute retenue, jusqu'à rentrer chez vous à huit heures du matin, ainsi qu'on me l'a dit... Mais je ne veux ni n'ose croire à une telle énormité...

— Vous avez tort, madame... car cela est...

— Ainsi... vous l'avouez? s'écria la princesse.

— J'avoue tout ce que je fais, madame... Je suis rentrée ce matin à huit heures...

— Messieurs, vous l'entendez! s'écria la princesse.

— Ah !... fit M. d'Aigrigny d'une voix de basse-taille.

— Ah ! fit le baron d'une voix de fausset.

— Ah ! murmura le docteur avec un profond soupir.

En entendant ces exclamations lamentables, Adrienne fut sur le point de parler, de se justifier peut-être; mais à une petite moue dédaigneuse qu'elle fit, on vit qu'elle dédaignait de descendre à une explication.

— Ainsi... cela était vrai?... reprit la princesse. Ah! mademoiselle... vous m'aviez habituée à ne m'étonner de rien... mais je doutais encore d'une pareille conduite... Il faut votre audacieuse réponse pour m'en convaincre...

— Mentir... m'a toujours paru, madame, beaucoup plus audacieux que de dire la vérité.

— Et d'où veniez-vous, mademoiselle? et pourquoi...

— Madame, dit Adrienne en interrompant sa tante, jamais je ne mens... mais jamais je ne dis ce que je ne veux pas dire; puis, c'est une lâcheté de se justifier d'une accusation révoltante. Ne parlons donc plus de ceci... vos insistances à cet égard seraient vaines; résumons-nous. Vous voulez m'imposer une dure et humiliante tutelle; moi je veux quitter le pavillon que j'habite ici pour aller vivre où bon me semble, à ma fantaisie... De vous ou de moi, qui cédera? nous verrons; maintenant... autre chose... Cet hôtel m'appartient... il m'est

indifférent de vous y voir demeurer, puisque je le quitte ; mais le rez-de-chaussée est inhabité... il contient, sans compter les pièces de réception, deux appartements complets ; j'en ai disposé pour quelque temps.

— Vraiment, mademoiselle ? dit la princesse en regardant M. d'Aigrigny avec une grande surprise ; et elle ajouta ironiquement : Et pour qui, mademoiselle, en avez-vous disposé ?

— Pour trois personnes de ma famille.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit madame de Saint-Dizier de plus en plus étonnée.

— Cela signifie, madame, que je veux offrir ici une généreuse hospitalité à un jeune prince indien, mon parent par ma mère ; il arrivera dans deux ou trois jours, et je tiens à ce qu'il trouve ses appartements prêts à le recevoir.

— Entendez-vous, messieurs ? dit M. d'Aigrigny au docteur et à M. Tripeaud en affectant une stupeur profonde.

— Cela passe tout ce qu'on peut imaginer, dit le baron.

— Hélas ! dit le docteur avec componction, le sentiment est généreux en soi, mais toujours cette folle petite tête...

— A merveille ! dit la princesse, je ne puis du moins vous empêcher, mademoiselle, d'énoncer les vœux les plus extravagants... Mais il

est présumable que vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin. Est-ce tout ?

— Pas encore... madame ; j'ai appris ce matin même que deux de mes parentes aussi par ma mère... deux pauvres enfants de quinze ans... deux orphelines... les filles du maréchal Simon, étaient hier arrivées d'un long voyage et se trouvaient chez la femme du brave soldat qui les amène en France du fond de la Sibérie...

A ces mots d'Adrienne, M. d'Aigrigny et la princesse ne purent s'empêcher de tressaillir brusquement et de se regarder avec effroi, tant ils étaient éloignés de s'attendre à ce que mademoiselle de Cardoville fût instruite du retour des filles du maréchal Simon ; cette révélation était pour eux foudroyante.

— Vous êtes sans doute étonnés de me voir si bien instruite, dit Adrienne ; heureusement, j'espère vous étonner tout à l'heure davantage encore ;... mais pour en revenir aux filles du maréchal Simon, vous comprenez, madame, qu'il m'est impossible de les laisser à la charge des dignes personnes chez qui elles ont momentanément trouvé un asile ; quoique cette famille soit aussi honnête que laborieuse, leur place n'est pas là... je vais donc aller les chercher pour les établir ici dans l'autre apparte-

ment du rez-de-chaussée... avec la femme du soldat qui fera une excellente gouvernante.

A ces mots, M. d'Aigrigny et le baron se regardèrent, et le baron s'écria :

— Décidément, la tête n'y est plus.

Adrienne ajouta, sans répondre à M. Tripeaud :

— Le maréchal Simon ne peut manquer d'arriver d'un moment à l'autre à Paris. Vous concevez, madame, combien il me sera doux de pouvoir lui présenter ses filles et de lui prouver qu'elles ont été traitées comme elles devaient l'être. Dès demain matin, je ferai venir des modistes, des couturières, afin que rien ne leur manque... Je veux qu'à son retour leur père les trouve belles... belles à éblouir... Elles sont jolies comme des anges, dit-on... Moi, pauvre profane... j'en ferai simplement des amours...

— Voyons, mademoiselle, est-ce bien tout cette fois? dit la princesse d'un ton sardonique et sourdement courroucé pendant que M. d'Aigrigny, calme et froid en apparence, dissimulait à peine de mortelles angoisses. Cherchez bien encore, continua la princesse en s'adressant à Adrienne. N'avez-vous pas encore à augmenter de quelques parents cette intéressante colonie de famille? Une reine, en vérité,

n'agirait pas plus magnifiquement que vous.

— En effet, madame, je veux faire à ma famille une réception royale... telle qu'elle est due à un fils de roi, et aux filles du maréchal duc de Ligny. Il est si bon de joindre tous les luxes au luxe de l'hospitalité du cœur.

— La maxime est généreuse assurément, dit la princesse de plus en plus agitée; il est seulement dommage que pour la mettre en action vous ne possédiez pas les mines du Potose.

— C'est justement à propos d'une mine... et que l'on prétend des plus riches, que je désirais vous entretenir, madame; je ne pouvais trouver une occasion meilleure. Si considérable que soit ma fortune, elle serait peu de chose auprès de celle qui d'un moment à l'autre pourrait revenir à notre famille... et ceci arrivant, vous excuseriez peut-être alors, madame, ce que vous appelez mes prodigalités royales...

M. d'Aigrigny se trouvait sous le coup d'une position de plus en plus terrible...

L'affaire des médailles était si importante, qu'il l'avait cachée même au docteur Baleinier, tout en lui demandant ses services pour un intérêt immense; M. Tripeaud n'en avait pas non plus été instruit, car la princesse croyait avoir fait disparaître des papiers du père d'Adrienne

tous les indices qui auraient pu mettre celle-ci sur la voie de cette découverte. Aussi non-seulement l'abbé voyait avec épouvante mademoiselle de Cardoville instruite de ce secret, mais il tremblait qu'elle ne le divulguât.

La princesse partageait l'effroi de M. d'Aigrigny, aussi s'écria-t-elle en interrompant sa nièce :

— Mademoiselle... il est certaines choses de famille qui doivent se tenir secrètes, et, sans comprendre positivement à quoi vous faites allusion, je vous engage à quitter ce sujet d'entretien...

— Comment donc, madame?... ne sommes-nous pas ici en famille... ainsi que l'attestent les choses peu gracieuses que nous venons d'échanger?

— Mademoiselle... il n'importe :... lorsqu'il s'agit d'affaires d'intérêt plus ou moins contestables, il est parfaitement inutile d'en parler, à moins d'avoir les pièces sous les yeux.

— Et de quoi parlons-nous donc depuis une heure, madame, si ce n'est d'affaires d'intérêt? En vérité, je ne comprends pas votre étonnement... votre embarras...

— Je ne suis ni étonnée ni embarrassée... mademoiselle ;... mais depuis deux heures,

vous me forcez d'entendre des choses si nouvelles, si extravagantes, qu'en vérité un peu de stupeur est bien permis.

— Je vous demande pardon, madame, vous êtes très-embarrassée, dit Adrienne en regardant fixement sa tante, M. d'Aigrigny aussi... ce qui, joint à certains soupçons que je n'ai pas eu le temps d'éclaircir...

Puis, après une pause, Adrienne reprit :

—Aurais-je donc deviné juste ?... Nous allons le voir...

— Mademoiselle, je vous ordonne de vous taire! s'écria la princesse, perdant complétement la tête.

— Ah! madame, dit Adrienne, pour une personne ordinairement si maîtresse d'elle-même... vous vous compromettez beaucoup.

La Providence, comme on dit, vint heureusement au secours de la princesse et de l'abbé d'Aigrigny, à ce moment si dangereux.

Un valet de chambre entra; sa figure était si effarée, si altérée, que la princesse lui dit vivement :

— Eh bien! Dubois, qu'y a-t-il ?

— Je demande pardon à madame la princesse de venir l'interrompre malgré ses ordres formels ; mais M. le commissaire de police demande à lui parler à l'instant même ; il

est en bas... plusieurs agents sont dans la cour avec des soldats.

Malgré la profonde surprise que lui causait ce nouvel incident, la princesse, voulant profiter de cette occasion pour se concerter promptement avec M. d'Aigrigny au sujet des menaçantes révélations d'Adrienne, dit à l'abbé en se levant :

— M. d'Aigrigny, auriez-vous l'obligeance de m'accompagner? car je ne sais pas ce que peut signifier la présence du commissaire de police chez moi.

M. d'Aigrigny suivit madame de Saint-Dizier dans la pièce voisine.



VI

La trahison.

La princesse de Saint-Dizier, accompagnée de M. d'Aigrigny et suivie du valet de chambre, s'arrêta dans une pièce voisine de son cabinet

où étaient restés Adrienne, M. Tripeaud et le médecin.

— Où est le commissaire de police? demanda la princesse à celui de ses gens qui était venu lui annoncer l'arrivée de ce magistrat.

— Madame, il est là dans le salon bleu.

— Priez-le de ma part de vouloir bien m'attendre quelques instants.

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

Dès qu'il fut dehors, madame de Saint-Dizier s'approcha vivement de M. d'Aigrigny dont la physionomie, ordinairement ferme et hautaine, était pâle et sombre.

— Vous le voyez, s'écria-t-elle d'une voix précipitée, Adrienne sait tout maintenant; que faire?... que faire?...

— Je ne sais..., dit l'abbé, le regard fixe et absorbé, cette révélation est un coup terrible.

— Tout est-il donc perdu?

— Il n'y aurait qu'un moyen de salut, dit M. d'Aigrigny, ce serait... le docteur...

— Mais comment? s'écria la princesse, si vite? aujourd'hui même?

— Dans deux heures il sera trop tard; cette fille diabolique aura vu les filles du maréchal Simon...

— Mais... mon Dieu... Frédérik... c'est impossible... M. Baleinier ne pourra jamais;... il

aurait fallu préparer cela de longue main, comme nous devions le faire après l'interrogatoire d'aujourd'hui.

— Il n'importe, reprit vivement l'abbé, il faut que le docteur essaye à tout prix.

— Mais, sous quel prétexte?

— Je vais tâcher d'en trouver un...

— En admettant que vous trouviez ce prétexte, Frédérik, s'il faut agir aujourd'hui, rien ne sera préparé... *là-bas*.

— Rassurez-vous; par prévision habituelle, on est toujours prêt.

— Et comment prévenir le docteur à l'instant même? reprit la princesse.

— Le faire demander... cela éveillerait les soupçons de votre nièce, dit M. d'Aigrigny pensif, et c'est, avant tout, ce qu'il faut éviter.

— Sans doute, reprit la princesse, cette confiance est l'une de nos plus grandes ressources.

— Un moyen! dit vivement l'abbé; je vais écrire quelques mots à la hâte à Baleinier; un de vos gens les lui portera, comme si cette lettre venait du dehors... d'un malade pressant...

— Excellente idée! s'écria la princesse, vous avez raison... tenez... là sur cette table... Il y a tout ce qui est nécessaire pour écrire... Vite, vite!... mais le docteur réussira-t-il?

— A vrai dire, je n'ose l'espérer, dit le mar-

quis en s'asseyant près de la table avec un courroux contenu. Grâce à cet interrogatoire, qui, du reste, a été au delà de nos espérances, et que notre homme, caché par nos soins derrière la portière de la chambre voisine, a fidèlement sténographié ; grâce aux scènes violentes qui doivent avoir nécessairement lieu demain et après, le docteur, en s'entourant d'habiles précautions, aurait pu agir avec la plus entière certitude... Mais lui demander cela aujourd'hui... tout à l'heure... Tenez... Herminie... c'est folie que d'y penser !

Et le marquis jeta brusquement la plume qu'il avait à la main, puis il ajouta avec un accent d'irritation amère et profonde :

— Au moment de réussir, voir toutes nos espérances anéanties... Ah ! les conséquences de tout ceci... seront incalculables... Votre nièce... nous fait bien du mal... oh ! bien du mal...

Il est impossible de rendre l'expression de sourde colère, de haine implacable, avec laquelle M. d'Aigrigny prononça ces derniers mots.

— Frédérik ! s'écria la princesse avec anxiété, en appuyant vivement sa main sur la main de l'abbé, je vous en conjure, ne désespérez pas encore... l'esprit du docteur est si fécond en

ressources, il nous est si dévoué... essayons toujours...

— Enfin, c'est du moins une chance..., dit l'abbé en reprenant la plume.

— Mettons la chose au pis..., dit la princesse, qu'Adrienne aille ce soir... chercher les filles du maréchal Simon... Peut-être ne les trouvera-t-elle plus...

— Il ne faut pas espérer cela, il est impossible que les ordres de Rodin aient été si promptement exécutés... nous en aurions été prévenus.

— Il est vrai... écrivez alors au docteur... je vais vous envoyer Dubois; il lui portera votre lettre. Courage, Frédérik, nous aurons raison de cette fille intraitable...

Puis, madame de Saint-Dizier ajouta avec une rage concentrée :

— Oh! Adrienne, Adrienne... vous payerez bien cher... vos insolents sarcasmes et les angoisses que vous nous causez.

Au moment de sortir, la princesse se retourna et dit à M. d'Aigrigny :

— Attendez-moi ici; je vous dirai ce que signifie la visite de ce commissaire, et nous rentrerons ensemble.

La princesse disparut.

M. d'Aigrigny écrivit quelques mots à la hâte d'une main convulsive.

VII

Le piége.

Après la sortie de madame de Saint-Dizier et du marquis, Adrienne était restée dans le cabinet de sa tante avec M. Baleinier et le baron Tripeaud.

En entendant annoncer l'arrivée du commissaire, mademoiselle de Cardoville avait ressenti une vive inquiétude, car sans doute, ainsi que l'avait craint Agricol, le magistrat venait demander l'autorisation de faire des recherches dans l'intérieur de l'hôtel et du pavillon, afin de retrouver le forgeron, que l'on y croyait caché.

Quoiqu'elle regardât comme très-secrète la retraite d'Agricol, Adrienne n'était pas complétement rassurée; aussi, dans la prévision d'une éventualité fâcheuse, elle trouvait une occasion très-opportune de recommander instamment son protégé au docteur, ami fort intime, nous l'avons dit, de l'un des ministres les plus influents de l'époque.

La jeune fille s'approcha donc du médecin, qui causait à voix basse avec le baron, et de sa voix la plus douce, la plus câline :

— Mon bon M. Baleinier... je désirerais vous dire deux mots...

Et du regard, la jeune fille lui montra la profonde embrasure d'une croisée.

— A vos ordres... mademoiselle..., répondit le médecin en se levant pour suivre Adrienne auprès de la fenêtre.

M. Tripeaud, qui, ne se sentant plus soutenu par la présence de l'abbé, craignait la jeune fille comme le feu, fut très-satisfait de cette diversion ; pour se donner une contenance, il alla se remettre en contemplation devant un tableau de sainteté qu'il semblait ne pas se lasser d'admirer...

Lorsque mademoiselle de Cardoville fut assez éloignée du baron pour n'être pas entendue de lui, elle dit au médecin qui, toujours souriant, toujours bienveillant, attendait qu'elle s'expliquât :

— Mon bon docteur, vous êtes mon ami, vous avez été celui de mon père... Tout à l'heure, malgré la difficulté de votre position, vous vous êtes courageusement montré mon seul partisan...

— Mais pas du tout, mademoiselle, n'allez

pas dire de pareilles choses, dit le docteur en affectant un courroux plaisant : peste! vous me feriez de belles affaires... Voulez-vous bien vous taire... *Vade retro, Satanas!* ce qui veut dire : Laissez-moi tranquille, charmant petit démon que vous êtes !

— Rassurez-vous, dit Adrienne en souriant, je ne vous compromettrai pas ; mais permettez-moi seulement de vous rappeler que bien souvent vous m'avez fait des offres de services... vous m'avez parlé de votre dévouement.

— Mettez-moi à l'épreuve... et vous verrez si je m'en tiens à des paroles.

— Eh bien ! donnez-moi une preuve sur-le-champ? dit vivement Adrienne.

— A la bonne heure, voilà comme j'aime à être pris au mot... Que faut-il faire pour vous?

— Vous êtes toujours fort lié avec votre ami le ministre?

— Sans doute ; je le soigne justement d'une extinction de voix ; il en a toujours la veille du jour où on doit l'interpeller ; il aime mieux ça...

— Il faut que vous obteniez de votre ministre quelque chose de très-important pour moi.

— Pour vous?... Et quel rapport?...

Le valet de chambre de la princesse entra, remit une lettre à M. Baleinier, et lui dit :

— Un domestique étranger vient d'apporter à l'instant cette lettre pour M. le docteur : c'est très-pressé...

Le médecin prit la lettre, le valet de chambre sortit.

— Voici les désagréments du mérite, lui dit en souriant Adrienne ; on ne vous laisse pas un moment de repos, mon pauvre docteur.

— Ne m'en parlez pas, mademoiselle, dit le médecin, qui ne put cacher un mouvement de surprise en reconnaissant l'écriture de M. d'Aigrigny ; ces diables de malades croient en vérité que nous sommes de fer et que nous accaparons toute la santé qui leur manque ;... ils sont impitoyables... Mais vous permettez, mademoiselle, dit M. Baleinier en interrogeant Adrienne du regard avant de décacheter la lettre.

Mademoiselle de Cardoville répondit par un gracieux signe de tête.

La lettre du marquis d'Aigrigny n'était pas longue ; le médecin la lut d'un trait ; et malgré sa prudence habituelle, il haussa les épaules, et dit vivement :

— Aujourd'hui... mais c'est impossible... il est fou...

— Il s'agit sans doute de quelque pauvre malade qui a mis en vous tout son espoir...

qui vous attend, qui vous appelle... Allons, mon cher M. Baleinier, soyez bon... ne repoussez pas sa prière... il est si doux de justifier la confiance qu'on inspire!...

Il y avait à la fois un rapprochement et une contradiction si extraordinaires entre l'objet de cette lettre écrite à l'instant même au médecin par le plus implacable ennemi d'Adrienne, et les paroles de commisération que celle-ci venait de prononcer d'une voix touchante, que le docteur Baleinier en fut frappé.

Il regarda mademoiselle de Cardoville d'un air presque embarrassé, et répondit :

— Il s'agit, en effet... de l'un de mes clients qui compte beaucoup sur moi... beaucoup trop même... car il me demande une chose impossible... Mais pourquoi vous intéresser à un inconnu?

— S'il est malheureux... je le connais... Mon protégé, pour qui je vous demande l'appui de votre ministre, m'était aussi à peu près inconnu... et maintenant, je m'y intéresse on ne peut plus vivement ; car, puisqu'il faut vous le dire, mon protégé est le fils de ce digne soldat qui a ramené ici, du fond de la Sibérie, les filles du maréchal Simon.

— Comment... votre protégé est...

— Un brave artisan... le soutien de sa fa-

mille;... mais je dois tout vous dire... voici comme les choses se sont passées...

La confidence qu'Adrienne allait faire au docteur fut interrompue par madame de Saint-Dizier, qui, suivie de M. d'Aigrigny, ouvrit violemment la porte de son cabinet.

On lisait sur la physionomie de la princesse une expression de joie infernale à peine dissimulée par un faux semblant d'indignation courroucée.

M. d'Aigrigny, en entrant dans le cabinet, avait jeté rapidement un regard interrogatif et inquiet au docteur Baleinier.

Celui-ci répondit par un mouvement de tête négatif.

L'abbé se mordit les lèvres de rage muette; ayant mis ses dernières espérances dans le docteur, il dut considérer ses projets comme à jamais ruinés, malgré le nouveau coup que la princesse allait porter à Adrienne.

— Messieurs, dit madame de Saint-Dizier d'une voix brève, précipitée, car elle suffoquait de satisfaction méchante, messieurs, veuillez prendre place... j'ai de nouvelles et curieuses choses à vous apprendre au sujet de cette... demoiselle.

Et elle désigna sa nièce d'un regard de haine et de mépris impossible à rendre.

— Allons... ma pauvre enfant, qu'y a-t-il? que vous veut-on encore? dit M. Baleinier d'un ton patelin, avant de quitter la fenêtre où il se tenait à côté d'Adrienne; quoi qu'il arrive, comptez toujours sur moi.

Et ce disant, le médecin alla prendre place à côté de M. d'Aigrigny et de M. Tripeaud.

A l'insolente apostrophe de sa tante, mademoiselle de Cardoville avait fièrement redressé la tête.

La rougeur lui monta au front; impatientée, irritée des nouvelles attaques dont on la menaçait, elle s'avança vers la table où la princesse était assise et dit d'une voix émue à M. Baleinier :

— Je vous attends chez moi le plus tôt possible... mon cher docteur; vous le savez, j'ai absolument besoin de vous parler.

Et Adrienne fit un pas vers la bergère où était son chapeau.

La princesse se leva brusquement et s'écria :

— Que faites-vous, mademoiselle?

— Je me retire, madame... Vous m'avez signifié vos volontés, je vous ai signifié les miennes; cela suffit; quant aux affaires d'intérêt, je chargerai quelqu'un de mes réclamations.

Mademoiselle de Cardoville prit son chapeau.

Madame de Saint-Dizier, voyant sa proie lui échapper, courut précipitamment à sa nièce, et, au mépris de toute convenance, lui saisit violemment le bras d'une main convulsive en lui disant :

— Restez !

— Ah!... madame..., fit Adrienne avec un accent de douloureux dédain ; où sommes-nous donc ici ?...

— Vous voulez vous échapper... vous avez peur? lui dit madame de Saint-Dizier en la toisant d'un air de dédain.

Avec ces mots : *Vous avez peur*... on aurait fait marcher Adrienne de Cardoville dans la fournaise. Dégageant son bras de l'étreinte de sa tante par un geste rempli de noblesse et de fierté, elle jeta sur le fauteuil le chapeau qu'elle tenait à la main, et, revenant auprès de la table, elle dit impérieusement à la princesse :

— Il y a quelque chose de plus fort que le profond dégoût que tout ceci m'inspire... c'est la crainte d'être accusée de lâcheté ; parlez, madame... je vous écoute.

Et la tête haute, le teint légèrement coloré, le regard à demi voilé par une larme d'indignation, les bras croisés sur son sein, qui, malgré elle, palpitait d'une vive émotion, frappant convulsivement le tapis du bout de

son joli pied, Adrienne attacha sur sa tante un coup d'œil assuré.

La princesse voulut alors distiller goutte à goutte le venin dont elle était gonflée, et faire souffrir sa victime le plus longtemps possible, certaine qu'elle ne lui échapperait pas.

— Messieurs, dit madame de Saint-Dizier d'une voix contenue, voici ce qui vient de se passer... On m'a avertie que le commissaire de police désirait me parler; je me suis rendue auprès de ce magistrat; il s'est excusé d'un air peiné du devoir qu'il avait à remplir. Un homme, sous le coup d'un mandat d'amener, avait été vu entrant dans le pavillon du jardin...

Adrienne tressaillit; plus de doute, il s'agissait d'Agricol.

Mais elle redevint impassible, en songeant à la sûreté de la cachette où elle l'avait fait conduire.

— Le magistrat, continua la princesse, me demanda de procéder à la recherche de cet homme, soit dans l'hôtel, soit dans le pavillon. C'était son droit. Je le priai de commencer par le pavillon et je l'accompagnai... Malgré la conduite inqualifiable de mademoiselle, il ne me vint pas un moment à la pensée, je l'avoue, de croire qu'elle fût mêlée en quelque chose à

cette déplorable affaire de police... Je me trompais.

— Que voulez-vous dire, madame? s'écria Adrienne.

— Vous allez le savoir, mademoiselle, dit la princesse d'un air triomphant. Chacun son tour... Vous vous êtes, tout à l'heure, un peu trop hâtée de vous montrer si railleuse et si altière... J'accompagne donc le commissaire dans ses recherches... Nous arrivons au pavillon... Je vous laisse à penser l'étonnement, la stupeur de ce magistrat à la vue de ces trois créatures costumées comme des filles de théâtre... Le fait a été d'ailleurs, à ma demande, consigné dans le procès-verbal ; car on ne saurait trop certifier aux yeux de tous... de pareilles extravagances.

— Madame la princesse a fort sagement agi, dit le Tripeaud en s'inclinant. Il était bon d'édifier aussi la justice à ce sujet.

Adrienne, trop vivement préoccupée du sort de l'artisan pour songer à répondre vertement à Tripeaud ou à madame de Saint-Dizier, écoutait en silence, cachant son inquiétude.

— Le magistrat, reprit madame de Saint-Dizier, a commencé par interroger sévèrement ces jeunes filles, et leur a demandé si aucun homme ne s'était, à leur connaissance, intro-

duit dans le pavillon occupé par mademoiselle ;... elles ont répondu avec une incroyable audace qu'elles n'avaient vu personne entrer...

— Les braves et honnêtes filles ! pensa mademoiselle de Cardoville avec joie ; ce pauvre ouvrier est sauvé ;... la protection du docteur Baleinier fera le reste...

— Heureusement, reprit la princesse, une de mes femmes, madame Grivois, m'avait accompagnée ; cette excellente personne, se rappelant avoir vu mademoiselle rentrer chez elle, ce matin, à huit heures, dit *naïvement* au magistrat qu'il se pourrait fort bien que l'homme que l'on cherchait se fût introduit par la petite porte du jardin, laissée involontairement ouverte... par mademoiselle... en revenant.

— Il eût été bon, madame la princesse, dit Tripeaud, de faire aussi consigner au procès-verbal que mademoiselle était rentrée chez elle à huit heures du matin...

—Je n'en vois pas la nécessité, dit le docteur, fidèle à son rôle, ceci était complétement en dehors des recherches auxquelles se livrait le commissaire.

— Mais, docteur..., dit Tripeaud.

— Mais, M. le baron, reprit M. Baleinier d'un ton ferme, c'est mon opinion.

— Et ce n'est pas la mienne, docteur, dit la princesse; ainsi que M. Tripeaud, j'ai pensé qu'il était important que la chose fût établie au procès-verbal, et j'ai vu, au regard confus et douloureux du magistrat, combien il lui était pénible d'avoir à enregistrer la scandaleuse conduite d'une jeune personne placée dans une si haute position sociale...

— Sans doute, madame, dit Adrienne impatientée, je crois votre pudeur à peu près égale à celle de ce candide commissaire de police; mais il me semble que votre commune innocence s'alarmait un peu trop promptement; vous et lui auriez pu réfléchir qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'étant sortie, je suppose, à six heures du matin, je fusse rentrée à huit.

— L'excuse, quoique tardive... est du moins adroite, dit la princesse avec dépit.

— Je ne m'excuse pas, madame, répondit fièrement Adrienne; mais comme M. Baleinier a bien voulu dire un mot en ma faveur, par amitié pour moi, je donne l'interprétation possible d'un fait qu'il ne me convient pas d'expliquer devant vous...

— Alors le fait demeure acquis au procès-verbal... jusqu'à ce que mademoiselle en donne l'explication, dit le Tripeaud.

L'abbé d'Aigrigny, le front appuyé sur sa main, restait pour ainsi dire étranger à cette scène, effrayé qu'il était des suites qu'allait avoir l'entrevue de mademoiselle de Cardoville avec les filles du maréchal Simon, car il ne fallait pas songer à empêcher matériellement Adrienne de sortir ce soir-là.

Madame de Saint-Dizier reprit :

-- Le fait qui avait si cruellement scandalisé le commissaire n'est rien encore... auprès de ce qui me reste à vous apprendre, messieurs... Nous avons donc parcouru le pavillon dans tous les sens sans trouver personne... nous allions quitter la chambre à coucher de mademoiselle, car nous avions visité cette pièce en dernier lieu, lorsque madame Grivois me fit remarquer que l'une des moulures dorées d'une fausse porte ne rejoignait pas hermétiquement ;... nous attirons l'attention du magistrat sur cette singularité ; ses agents examinent... cherchent ;... un panneau glisse sur lui-même... et alors... savez-vous ce que l'on découvre ?... non... non, cela est tellement odieux, tellement révoltant... que je n'oserai jamais...

— Eh bien ! j'oserai, moi, madame, dit résolûment Adrienne, qui vit avec un profond chagrin la retraite d'Agricol découverte ; j'épargnerai, madame, à votre candeur le récit de

ce nouveau scandale... et ce que je vais dire n'est d'ailleurs nullement pour me justifier.

— La chose en vaudrait pourtant la peine... mademoiselle, dit madame de Saint-Dizier avec un sourire méprisant, un homme caché par vous dans votre chambre à coucher.

— Un homme caché dans sa chambre à coucher!... s'écria le marquis d'Aigrigny en redressant la tête avec une indignation qui cachait à peine une joie cruelle.

— Un homme dans la chambre à coucher de mademoiselle! ajouta le baron Tripeaud. Et cela a été, je l'espère, aussi consigné au procès-verbal?

— Oui, oui, monsieur, dit la princesse d'un air triomphant.

— Mais cet homme, dit le docteur d'un air hypocrite, était sans doute un voleur? Cela s'explique ainsi de soi-même, tout autre soupçon... n'est pas vraisemblable...

— Votre indulgence pour mademoiselle vous égare, M. Baleinier, dit sèchement la princesse.

— On connaît cette espèce de voleurs-là, dit Tripeaud, ce sont ordinairement de beaux jeunes gens très-riches...

— Vous vous trompez, monsieur, reprit madame de Saint-Dizier, mademoiselle n'élève pas

ses vues si haut… elle prouve qu'une erreur peut être non-seulement criminelle, mais encore ignoble… Aussi, je ne m'étonne plus des sympathies que mademoiselle affichait tout à l'heure pour le populaire… C'est d'autant plus touchant et plus attendrissant, que cet homme, caché par mademoiselle chez elle, portait une blouse.

— Une blouse!… s'écria le baron avec l'air du plus profond dégoût, mais alors… c'était donc un homme du peuple? C'est à faire dresser les cheveux sur la tête…

— Cet homme est un ouvrier forgeron; il l'a avoué, dit la princesse; mais il faut être juste, c'est un assez beau garçon, et sans doute mademoiselle, dans la singulière religion qu'elle professe pour le beau…

— Assez, madame… assez, dit tout à coup Adrienne qui, dédaignant de répondre, avait jusqu'alors écouté sa tante avec une indignation croissante et douloureuse; j'ai été tout à l'heure sur le point de me justifier à propos d'une de vos odieuses insinuations… je ne m'exposerai pas une seconde fois à une pareille faiblesse… Un mot seulement, madame… cet honnête et loyal artisan est arrêté sans doute?

— Certes, il a été arrêté et conduit en prison sous bonne escorte… cela vous fend le

cœur, n'est-ce pas, mademoiselle?... dit la princesse d'un air triomphant; il faut, en effet, que votre tendre pitié pour cet intéressant forgeron soit bien grande, car vous perdez votre assurance ironique.

— Oui, madame, car j'ai mieux à faire que de railler ce qui est odieux et ridicule, dit Adrienne, dont les yeux se voilaient de larmes en songeant aux inquiétudes cruelles de la famille d'Agricol prisonnier.

Et, prenant son chapeau, elle le mit sur sa tête, en noua les rubans, et s'adressant au docteur :

— M. Baleinier, je vous ai tout à l'heure demandé votre protection auprès du ministre...

— Oui, mademoiselle... et je me ferai un plaisir d'être votre intermédiaire auprès de lui.

— Votre voiture est en bas?

— Oui, mademoiselle..., dit le docteur singulièrement surpris.

— Vous allez être assez bon pour me conduire à l'instant chez le ministre... Présentée par vous, il ne me refusera pas la grâce ou plutôt la justice que j'ai à solliciter de lui.

—Comment, mademoiselle..., dit la princesse, vous osez prendre une telle détermination sans mes ordres, après ce qui vient de se passer?... mais c'est inouï.

— Cela fait pitié, ajouta M. Tripeaud, mais il faut s'attendre à tout.

Au moment où Adrienne avait demandé au docteur si sa voiture était en bas, l'abbé d'Aigrigny avait tressailli...

Un éclair de satisfaction radieuse, inespérée, avait brillé dans son regard, et c'est à peine s'il put contenir sa violente émotion lorsque, adressant un coup d'œil aussi rapide que significatif au médecin, celui-ci lui répondit en baissant par deux fois les paupières en signe d'intelligence et de consentement.

Aussi, lorsque la princesse reprit, d'un ton courroucé, en s'adressant à Adrienne : « Mademoiselle, je vous défends de sortir! » M. d'Aigrigny dit à madame de Saint-Dizier avec une inflexion de voix particulière :

— Il me semble, madame, que l'on peut confier mademoiselle *aux soins de M. le docteur*.

Le marquis prononça ces mots *aux soins de M. le docteur* d'une manière si significative, que la princesse, ayant regardé tour à tour le médecin et M. d'Aigrigny, comprit tout, et sa figure rayonna.

Non-seulement ceci s'était passé très-rapidement, mais la nuit était déjà presque venue : aussi Adrienne, plongée dans la préoccupation pénible que lui causait le sort d'Agricol, ne put

s'apercevoir de ces différents signes échangés entre la princesse, le docteur et l'abbé, signes qui d'ailleurs eussent été pour elle incompréhensibles.

Madame de Saint-Dizier, ne voulant pas cependant paraître céder trop facilement à l'observation du marquis, reprit :

— Quoique M. le docteur me semble avoir été d'une grande indulgence pour mademoiselle, je ne verrais peut-être pas d'inconvénients à la lui confier... Pourtant... je ne voudrais pas laisser établir un pareil précédent, car d'aujourd'hui mademoiselle ne doit avoir d'autre volonté que la mienne.

— Madame la princesse, dit gravement le médecin, feignant d'être un peu choqué des paroles de madame de Saint-Dizier, je ne crois pas avoir été indulgent pour mademoiselle, mais juste... je suis à ses ordres pour la conduire chez le ministre, si elle le désire ; j'ignore ce qu'elle veut solliciter, mais je la crois incapable d'abuser de la confiance que j'ai en elle, et de me faire appuyer une recommandation imméritée.

Adrienne, émue, tendit cordialement sa main au docteur, et lui dit :

— Soyez tranquille, mon digne ami... vous me saurez gré de la démarche que je vous fais

faire, car vous serez de moitié dans une noble action.

Le Tripeaud, qui n'était pas dans le secret des nouveaux desseins du docteur et de l'abbé, dit tout bas à celui-ci d'un air stupéfait :

— Comment ! on la laisse partir ?

— Oui, oui, répondit brusquement M. d'Aigrigny en lui faisant signe d'écouter la princesse qui allait parler.

En effet, celle-ci s'avança vers sa nièce, et lui dit d'une voix lente et mesurée, appuyant sur chacune de ses paroles :

— Un mot encore, mademoiselle... un dernier mot devant ces messieurs. Répondez : malgré les charges terribles qui pèsent sur vous, êtes-vous toujours décidée à méconnaître mes volontés formelles ?

— Oui, madame.

— Malgré le scandaleux éclat qui vient d'avoir lieu, vous prétendez toujours vous soustraire à mon autorité ?

— Oui, madame.

— Ainsi, vous refusez positivement de vous soumettre à la vie décente et sévère que je veux vous imposer ?

— Je vous ai dit tantôt, madame, que je quitterais cette demeure pour vivre seule et à ma guise.

— Est-ce votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Réfléchissez... ceci est bien grave... prenez garde !

—Je vous ai dit, madame, mon dernier mot... je ne le dis jamais deux fois...

— Messieurs... vous l'entendez, reprit la princesse, j'ai fait tout au monde et en vain pour arriver à une conciliation ; mademoiselle n'aura donc qu'à s'en prendre à elle-même des mesures auxquelles une aussi audacieuse révolte me force de recourir.

— Soit, madame, dit Adrienne.

Puis s'adressant à M. Baleinier, elle lui dit vivement :

— Venez... venez, mon cher docteur, je meurs d'impatience, partons vite... chaque minute perdue peut coûter des larmes bien amères à une honnête famille.

Et Adrienne sortit précipitamment du salon avec le médecin.

Un des gens de la princesse fit avancer la voiture de M. Baleinier ; aidée par lui, Adrienne y monta sans s'apercevoir qu'il disait quelques mots tout bas au valet de pied qui avait ouvert la portière.

Lorsque le docteur fut assis à côté de mademoiselle de Cardoville, le domestique ferma la

voiture. Au bout d'une seconde, il dit à haute voix au cocher :

— A l'hôtel du ministre, par la petite entrée !

Les chevaux partirent rapidement.

VIII

Un faux ami.

La nuit était venue, sombre et froide.

Le ciel, pur jusqu'au coucher du soleil, se voilait de plus en plus de nuées grises, livides ; le vent, soufflant avec force, soulevait çà et là par tourbillons une neige épaisse qui commençait à tomber.

Les lanternes ne jetaient qu'une clarté douteuse dans l'intérieur de la voiture du docteur Baleinier, où il était seul avec Adrienne de Cardoville.

La charmante figure d'Adrienne, encadrée dans son petit chapeau de castor gris, faible-

ment éclairée par la lueur des lanternes, se dessinait blanche et pure sur le fond sombre de l'étoffe dont était garni l'intérieur de la voiture, alors embaumée de ce parfum doux et suave, on dirait presque voluptueux, qui émane toujours des vêtements des femmes d'une exquise recherche ; la pose de la jeune fille, assise auprès du docteur, était remplie de grâce; sa taille élégante et svelte, emprisonnée dans sa robe montante de drap bleu, imprimait sa souple ondulation au moelleux dossier où elle s'appuyait ; ses petits pieds, croisés l'un sur l'autre et un peu allongés, reposaient sur une épaisse peau d'ours servant de tapis ; de sa main gauche éblouissante et nue elle tenait son mouchoir magnifiquement brodé, dont, au grand étonnement de M. Baleinier, elle essuya ses yeux humides de larmes.

Oui, car cette jeune fille subissait alors la réaction des scènes pénibles auxquelles elle venait d'assister à l'hôtel de Saint-Dizier; à l'exaltation fébrile, nerveuse, qui l'avait jusqu'alors soutenue, succédait chez elle un abattement douloureux, car Adrienne, si résolue dans son indépendance, si fière dans son dédain, si implacable dans son ironie, si audacieuse dans sa révolte contre une injuste oppression, était d'une sensibilité profonde qu'elle dissimu-

lait toujours devant sa tante et devant son entourage.

Malgré son assurance, rien n'était moins viril, moins *virago* que mademoiselle de Cardoville; elle était essentiellement *femme;* mais aussi comme femme elle savait prendre un grand empire sur elle-même dès que la moindre marque de faiblesse de sa part pouvait réjouir ou enorgueillir ses ennemis.

La voiture roulait depuis quelques minutes ; Adrienne, essuyant silencieusement ses larmes au grand étonnement du docteur, n'avait pas encore prononcé une parole.

— Comment... ma chère mademoiselle Adrienne, dit M. Baleinier véritablement surpris de l'émotion de la jeune fille, comment!... vous tout à l'heure encore si courageuse... vous pleurez ?

— Oui, répondit Adrienne d'une voix altérée, je pleure... devant vous... un ami... mais devant ma tante... oh ! jamais.

— Pourtant... dans ce long entretien... vos épigrammes...

— Eh ! mon Dieu... croyez-vous donc que ce n'est pas malgré moi que je me résigne à briller dans cette guerre de sarcasmes?... Rien ne me déplaît autant que ces sortes de luttes d'ironie amère où me réduit la nécessité de me

défendre contre cette femme et ses amis... Vous parlez de mon courage... il ne consistait pas, je vous l'assure, à faire montre d'un esprit méchant... mais à contenir, à cacher tout ce que je souffrais en m'entendant traiter si grossièrement... devant des gens que je hais, que je méprise... moi qui, après tout, ne leur ai jamais fait de mal, moi qui ne demande qu'à vivre seule, libre, tranquille, et à voir des gens heureux autour de moi.

— Que voulez-vous? on envie et votre bonheur et celui que les autres vous doivent...

— Et c'est ma tante! s'écria Adrienne avec indignation, ma tante, dont la vie n'a été qu'un long scandale, qui m'accuse d'une manière si révoltante! comme si elle ne me connaissait pas assez fière, assez loyale pour ne faire qu'un choix dont je puisse m'honorer hautement... Mon Dieu, quand j'aimerai, je le dirai, je m'en glorifierai, car l'amour, comme je le comprends, est ce qu'il y a de plus magnifique au monde...

Puis Adrienne reprit avec un redoublement d'amertume :

— A quoi donc servent l'honneur et la franchise, s'ils ne vous mettent pas même à l'abri de soupçons encore plus stupides qu'odieux?

Ce disant, mademoiselle de Cardoville porta de nouveau son mouchoir à ses yeux.

— Voyons, ma chère mademoiselle Adrienne, dit M. Baleinier d'une voix onctueuse et pénétrée, calmez-vous... tout ceci est passé... vous avez en moi un ami dévoué...

Et cet homme, en disant ces mots, rougit malgré son astuce diabolique.

— Je le sais, vous êtes mon ami, dit Adrienne, je n'oublierai jamais que vous vous êtes exposé aujourd'hui aux ressentiments de ma tante en prenant mon parti, car je n'ignore pas qu'elle est puissante... oh ! bien puissante pour le mal...

— Quant à cela... dit le docteur en affectant une profonde indifférence, nous autres médecins... nous sommes à l'abri de bien des rancunes...

— Ah ! mon cher M. Baleinier, c'est que madame de Saint-Dizier et ses amis ne pardonnent guère ! (Et la jeune fille frissonna.) Il a fallu mon invincible aversion, mon horreur innée de tout ce qui est lâche, perfide et méchant, pour m'amener à rompre si ouvertement avec elle... Mais il s'agirait... que vous dirai-je?... de la mort... que je n'hésiterais pas... et pourtant, ajouta-t-elle avec un de ces gracieux sourires qui donnaient tant de charmes à sa ravissante physionomie, j'aime bien la vie... et si j'ai un reproche à me faire... c'est de l'aimer

défendre contre cette femme et ses amis... Vous parlez de mon courage... il ne consistait pas, je vous l'assure, à faire montre d'un esprit méchant... mais à contenir, à cacher tout ce que je souffrais en m'entendant traiter si grossièrement... devant des gens que je hais, que je méprise... moi qui, après tout, ne leur ai jamais fait de mal, moi qui ne demande qu'à vivre seule, libre, tranquille, et à voir des gens heureux autour de moi.

— Que voulez-vous? on envie et votre bonheur et celui que les autres vous doivent...

— Et c'est ma tante! s'écria Adrienne avec indignation, ma tante, dont la vie n'a été qu'un long scandale, qui m'accuse d'une manière si révoltante! comme si elle ne me connaissait pas assez fière, assez loyale pour ne faire qu'un choix dont je puisse m'honorer hautement... Mon Dieu, quand j'aimerai, je le dirai, je m'en glorifierai, car l'amour, comme je le comprends, est ce qu'il y a de plus magnifique au monde...

Puis Adrienne reprit avec un redoublement d'amertume :

— A quoi donc servent l'honneur et la franchise, s'ils ne vous mettent pas même à l'abri de soupçons encore plus stupides qu'odieux?

Ce disant, mademoiselle de Cardoville porta de nouveau son mouchoir à ses yeux.

— Voyons, ma chère mademoiselle Adrienne, dit M. Baleinier d'une voix onctueuse et pénétrée, calmez-vous... tout ceci est passé... vous avez en moi un ami dévoué...

Et cet homme, en disant ces mots, rougit malgré son astuce diabolique.

— Je le sais, vous êtes mon ami, dit Adrienne, je n'oublierai jamais que vous vous êtes exposé aujourd'hui aux ressentiments de ma tante en prenant mon parti, car je n'ignore pas qu'elle est puissante... oh ! bien puissante pour le mal...

— Quant à cela... dit le docteur en affectant une profonde indifférence, nous autres médecins... nous sommes à l'abri de bien des rancunes...

— Ah ! mon cher M. Baleinier, c'est que madame de Saint-Dizier et ses amis ne pardonnent guère ! (Et la jeune fille frissonna.) Il a fallu mon invincible aversion, mon horreur innée de tout ce qui est lâche, perfide et méchant, pour m'amener à rompre si ouvertement avec elle... Mais il s'agirait... que vous dirai-je ?... de la mort... que je n'hésiterais pas... et pourtant, ajouta-t-elle avec un de ces gracieux sourires qui donnaient tant de charmes à sa ravissante physionomie, j'aime bien la vie... et si j'ai un reproche à me faire... c'est de l'aimer

quence du cœur que vous possédez si bien...

— Savez-vous pourquoi, mon cher M. Baleinier, j'ai pris cette résolution, peut-être étrange, de vous prier de me conduire, moi, jeune fille, chez ce ministre ?

— Mais... pour recommander d'une manière plus pressante encore votre protégé.

— Oui... et aussi pour couper court par une démarche éclatante aux calomnies que ma tante ne va pas manquer de répandre... et qu'elle a déjà, vous l'avez vu, fait inscrire au procès-verbal de ce commissaire de police... J'ai donc préféré m'adresser franchement, hautement, à un homme placé dans une position éminente... Je lui dirai ce qui est, et il me croira, parce que la vérité a un accent auquel on ne se trompe pas.

— Tout ceci, ma chère mademoiselle Adrienne, est sagement, parfaitement raisonné. Vous ferez, comme on dit, d'une pierre deux coups... ou plutôt vous retirerez d'une bonne action deux actes de justice ;... vous détruirez d'avance de dangereuses calomnies, et vous ferez rendre la liberté à un digne garçon.

— Allons ! dit en riant Adrienne, voici ma gaieté qui revient... grâce à cette heureuse perspective.

— Mon Dieu, dans la vie, reprit philosophi-

quement le docteur, tout dépend du point de vue.

Adrienne était d'une ignorance si complète en matière de gouvernement constitutionnel et d'attributions administratives, elle avait une foi si aveugle dans le docteur, qu'elle ne douta pas un instant de ce que ce dernier lui disait.

Aussi reprit-elle avec joie :

— Quel bonheur ! ainsi je pourrai, en allant chercher ensuite les filles du maréchal Simon, rassurer la pauvre mère de l'ouvrier qui est peut-être à cette heure dans de cruelles angoisses en ne voyant pas rentrer son fils !

— Oui, vous aurez ce plaisir, dit M. Baleinier en souriant, car nous allons solliciter, intriguer de telle sorte qu'il faudra bien que la bonne mère apprenne par vous la mise en liberté de ce brave garçon, avant de savoir qu'il avait été arrêté.

— Que de bonté, que d'obligeance de votre part ! dit Adrienne. En vérité, s'il ne s'agissait pas de motifs aussi graves, j'aurais honte de vous faire perdre un temps si précieux, mon cher M. Baleinier ;... mais je connais votre cœur...

— Vous prouver mon profond dévouement, mon sincère attachement, je n'ai pas d'autre désir, dit le docteur en aspirant une prise de tabac.

Mais en même temps il jeta de côté un coup d'œil inquiet par la portière, car la voiture traversait alors la place de l'Odéon, et malgré les rafales d'une neige épaisse, on voyait la façade du théâtre illuminée ; or Adrienne, qui en ce moment même tournait la tête de ce côté, pouvait s'étonner du singulier chemin qu'on lui faisait prendre.

Afin d'attirer son attention par une habile diversion, le docteur s'écria tout à coup :

— Ah ! grand Dieu... et moi qui oubliais...

— Qu'avez-vous donc, M. Baleinier? dit Adrienne en se retournant vivement vers lui.

— J'oubliais une chose très-importante à la réussite de notre sollicitation.

— Qu'est-ce donc?... demanda la jeune fille inquiète.

M. Baleinier sourit avec malice.

— Tous les hommes, dit-il, ont leurs faiblesses, et un ministre en a beaucoup plus qu'un autre ; celui que nous allons solliciter a l'inconvénient de tenir ridiculement à son titre, et sa première impression serait fâcheuse... si vous ne le saluiez pas d'un *Monsieur le ministre* bien accentué.

— Qu'à cela ne tienne... mon cher M. Baleinier, dit Adrienne en souriant à son tour, j'irai

même jusqu'à l'Excellence, qui est aussi, je crois, un des titres adoptés.

— Non pas maintenant... mais raison de plus, et si vous pouviez même laisser échapper un ou deux *monseigneur,* notre affaire serait emportée d'emblée.

— Soyez tranquille, puisqu'il y a des *bourgeois-ministres* comme il y a des *bourgeois-gentilshommes,* je me souviendrai de M. Jourdain, et je rassasierai la gloutonne vanité de votre homme d'État.

— Je vous l'abandonne, et il sera entre bonnes mains, reprit le médecin en voyant avec joie la voiture alors engagée dans les rues sombres qui conduisent de la place de l'Odéon au quartier du Panthéon ; mais, dans cette circonstance, je n'ai pas le courage de reprocher à mon ami le ministre d'être orgueilleux, puisque son orgueil peut nous venir en aide.

— Cette petite ruse est d'ailleurs assez innocente, ajouta mademoiselle de Cardoville, et je n'ai aucun scrupule d'y avoir recours, je vous l'avoue...

Puis se penchant vers la portière, elle dit :

— Mon Dieu, que ces rues sont noires et tristes !... quel vent ! quelle neige !... dans quel quartier sommes-nous donc ?...

— Comment ! habitante ingrate et dénatu-

rée... vous ne reconnaissez pas à cette absence de boutiques votre cher quartier, le faubourg Saint-Germain ?

— Je croyais que nous l'avions quitté depuis longtemps.

— Moi aussi, dit le médecin en se penchant à la portière comme pour reconnaître le lieu où il se trouvait, mais nous y sommes encore !... Mon malheureux cocher, aveuglé par la neige qui lui fouette la figure, se sera tout à l'heure trompé ; mais nous voici en bon chemin... oui... je m'y reconnais, nous sommes dans la rue Saint-Guillaume, rue qui n'est pas gaie (par parenthèse) ; du reste dans dix minutes nous arriverons à l'entrée particulière du ministre, car les intimes comme moi jouissent du privilége d'échapper aux honneurs de la grande porte.

Mademoiselle de Cardoville, comme les personnes qui sortent ordinairement en voiture, connaissait si peu certaines rues de Paris et les habitudes ministérielles, qu'elle ne douta pas un moment de ce que lui affirmait M. Baleinier, en qui elle avait d'ailleurs la confiance la plus extrême.

Depuis le départ de l'hôtel Saint-Dizier, le docteur avait sur les lèvres une question qu'il hésitait pourtant à poser, craignant de se compromettre aux yeux d'Adrienne.

Lorsque celle-ci avait parlé d'intérêts très-importants dont on lui aurait caché l'existence, le docteur, très-fin, très-habile observateur, avait parfaitement remarqué l'embarras et les angoisses de la princesse et de M. d'Aigrigny.

Il ne douta pas que le complot dirigé contre Adrienne (complot qu'il servait aveuglément par soumission aux volontés de l'*ordre*) ne fût relatif à ces intérêts qu'on lui avait cachés, et que par cela même il brûlait de connaître; car, ainsi que chaque membre de la ténébreuse congrégation dont il faisait partie, ayant forcément l'habitude de la délation, il sentait nécessairement se développer en soi les vices odieux inhérents à tout état de *complicité*, à savoir, l'envie, la défiance et une curiosité jalouse.

On comprendra que le docteur Baleinier, quoique parfaitement résolu de servir les projets de M. d'Aigrigny, était fort avide de savoir ce qu'on lui avait dissimulé ; aussi, surmontant ses hésitations, trouvant l'occasion opportune et surtout pressante, il dit à Adrienne, après un moment de silence :

— Je vais peut-être vous faire une demande très-indiscrète. En tous cas, si vous la trouvez telle... n'y répondez pas...

— Continuez... je vous en prie.

— Tantôt... quelques minutes avant que l'on

vînt annoncer à madame votre tante l'arrivée du commissaire de police, vous avez, ce me semble, parlé de grands intérêts qu'on vous aurait cachés jusqu'ici...

— Oui, sans doute...

— Ces mots, reprit M. Baleinier en accentuant lentement ses paroles, ces mots ont paru faire une vive impression sur la princesse...

— Une impression si vive, dit Adrienne, que certains soupçons que j'avais se sont changés en certitude.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, ma charmante amie, reprit M. Baleinier d'un ton patelin, que si je rappelle cette circonstance, c'est pour vous offrir mes services dans le cas où ils pourraient vous être bons à quelque chose ;... sinon... si vous voyez l'ombre d'un inconvénient à m'en apprendre davantage... supposez que je n'ai rien dit.

Adrienne devint sérieuse, pensive, et après un silence de quelques instants, elle répondit à M. Baleinier :

— Il est à ce sujet des choses que j'ignore... d'autres que je puis vous apprendre... d'autres enfin que je dois vous taire ;... vous êtes si bon aujourd'hui, que je suis heureuse de vous donner une nouvelle marque de confiance.

— Alors, je ne veux rien savoir, dit le doc-

teur d'un air contrit et pénétré, car j'aurais l'air d'accepter une sorte de récompense... tandis que je suis mille fois payé par le plaisir même que j'éprouve à vous servir.

— Écoutez..., dit Adrienne sans paraître s'occuper des scrupules délicats de M. Baleinier, j'ai de puissantes raisons de croire qu'un immense héritage doit être, dans un temps plus ou moins prochain, partagé entre les membres de ma famille... que je ne connais pas tous... car, après la révocation de l'édit de Nantes, ceux dont elle descend se sont dispersés dans les pays étrangers, et ont subi des fortunes bien diverses.

— Vraiment? s'écria le docteur on ne peut plus intéressé. Cet héritage où est-il? de qui vient-il? entre les mains de qui est-il?

— Je l'ignore...

— Et comment faire valoir vos droits?

— Je le saurai bientôt.

— Et qui vous en instruira?

— Je ne puis vous le dire.

— Et qui vous a appris que cet héritage existait?

— Je ne puis non plus vous le dire..., reprit Adrienne d'un ton mélancolique et doux qui contrasta avec la vivacité habituelle de son entretien. C'est un secret... un secret étrange... et lors de ces moments d'exaltation dans les-

quels vous m'avez quelquefois surprise... je songeais à des circonstances extraordinaires qui se rapportent à ce secret... oui... et alors de bien grandes, de bien magnifiques pensées s'éveillaient en moi...

Puis Adrienne se tut, profondément absorbée dans ses souvenirs.

M. Baleinier n'essaya pas de l'en distraire.

D'abord mademoiselle de Cardoville ne s'apercevait pas de la direction que suivait la voiture; puis, le docteur n'était pas fâché de réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre; avec sa perspicacité habituelle, il pressentit vaguement qu'il s'agissait pour l'abbé d'Aigrigny d'une affaire d'héritage; il se promit d'en faire immédiatement le sujet d'un rapport secret. De deux choses l'une : ou M. d'Aigrigny agissait dans cette circonstance d'après les instructions de *l'ordre*, ou il agissait selon son inspiration personnelle; dans le premier cas, le rapport secret du docteur, à qui de droit, constatait un fait; dans le second, il en révélait un autre.

Pendant quelque temps mademoiselle de Cardoville et M. Baleinier gardèrent donc un profond silence, qui n'était même plus interrompu par le bruit des roues de la voiture roulant alors sur une épaisse couche de neige, car les rues devenaient de plus en plus désertes.

Malgré sa perfide habileté, malgré son audace, malgré l'aveuglement de sa dupe, le docteur n'était pas absolument rassuré sur le résultat de sa machination ; le moment critique approchait, et le moindre soupçon, maladroitement éveillé chez Adrienne, pouvait ruiner les projets du docteur.

Adrienne, déjà fatiguée des émotions de cette pénible journée, tressaillait de temps à autre, car le froid devenait de plus en plus pénétrant, et dans sa précipitation à accompagner M. Baleinier, elle avait oublié de prendre un châle ou un manteau.

Depuis quelque temps la voiture longeait un grand mur très-élevé, qui, à travers la neige, se dessinait en blanc sur un ciel complétement noir.

Le silence était profond et morne.

La voiture s'arrêta.

Le valet de pied alla heurter à une grande porte cochère d'une façon particulière ; d'abord il frappa deux coups précipités, puis un autre séparé par un assez long intervalle.

Adrienne ne remarqua pas cette circonstance, car les coups avaient été peu bruyants, et d'ailleurs le docteur avait aussitôt pris la parole afin de couvrir par sa voix le bruit de cette espèce de signal.

— Enfin, nous voici arrivés, avait-il dit gaiement à Adrienne : soyez bien séduisante, c'est-à-dire soyez vous-même.

— Soyez tranquille, je ferai de mon mieux, dit en souriant Adrienne.

Puis elle ajouta, frissonnant malgré elle :

— Quel froid noir!... Je vous avoue, mon bon M. Baleinier, qu'après avoir été chercher mes pauvres petites parentes chez la mère de notre brave ouvrier, je retrouverai ce soir avec un vif plaisir mon joli salon bien chaud et bien brillamment éclairé, car vous savez mon aversion pour le froid et pour l'obscurité.

— C'est tout simple, dit galamment le docteur; les plus charmantes fleurs ne s'épanouissent qu'à la lumière et à la chaleur.

Pendant que le médecin et mademoiselle de Cardoville échangeaient ces paroles, une lourde porte cochère avait crié sur ses gonds et la voiture était entrée dans la cour.

Le docteur descendit le premier pour offrir son bras à Adrienne.

IX

Le cabinet du ministre.

La voiture était arrêtée devant un petit perron couvert de neige et exhaussé de quelques marches, qui conduisait à un vestibule éclairé par une lampe.

Adrienne, pour gravir les marches un peu glissantes, s'appuya sur le bras du docteur.

— Mon Dieu ! comme vous tremblez !... lui dit celui-ci.

— Oui..., dit la jeune fille en frissonnant, je ressens un froid mortel. Dans ma précipitation, je suis sortie sans châle... Mais comme cette maison a l'air triste ! ajouta-t-elle en montant le perron.

— C'est ce qu'on appelle le petit hôtel du ministère, le *sanctus sanctorum*, où notre homme d'État se retire loin du bruit des profanes, dit M. Baleinier en souriant. Donnez-vous la peine d'entrer.

Et il poussa la porte d'un assez grand vestibule complétement désert.

— On a bien raison de dire, reprit M. Baleinier, cachant une assez vive émotion sous une apparence de gaieté, maison de ministre... maison de parvenu... pas un valet de pied (pas un garçon de bureau, devrais-je dire) à l'antichambre... Mais heureusement, ajouta-t-il en ouvrant la porte d'une pièce qui communiquait au vestibule,

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Mademoiselle de Cardoville fut introduite dans un salon tendu de papier vert, à dessins veloutés, et modestement meublé de chaises et de fauteuils d'acajou recouverts en velours d'Utrecht jaune; le parquet brillait, soigneusement ciré; une lampe circulaire, qui ne donnait au plus que le tiers de sa clarté, était suspendue beaucoup plus haut qu'on ne les suspend ordinairement...

Trouvant cette demeure singulièrement modeste pour l'habitation d'un ministre, Adrienne, quoiqu'elle n'eût aucun soupçon, ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise, et s'arrêta une minute sur le seuil de la porte. M. Baleinier, qui lui donnait le bras, devina la cause de son étonnement et lui dit en souriant :

— Ce logis vous semble bien mesquin pour

une Excellence, n'est-ce pas? Mais si vous saviez ce que c'est que l'économie constitutionnelle!... Du reste, vous allez voir un *monseigneur* qui a l'air aussi... mesquin que son mobilier... Mais veuillez m'attendre une seconde... je vais prévenir le ministre et vous annoncer à lui... Je reviens dans l'instant.

Et dégageant doucement son bras de celui d'Adrienne, qui se serrait involontairement contre lui, le médecin alla ouvrir une petite porte latérale par laquelle il s'esquiva.

Adrienne de Cardoville resta seule.

La jeune fille, bien qu'elle ne pût s'expliquer la cause de cette impression, trouva sinistre cette grande chambre froide, nue, aux croisées sans rideaux; puis peu à peu remarquant dans son ameublement plusieurs singularités qu'elle n'avait pas d'abord aperçues, elle se sentit saisie d'une inquiétude indéfinissable...

Ainsi, s'étant approchée du foyer éteint, elle vit avec surprise qu'il était fermé par un treillis de fer qui condamnait complétement l'ouverture de la cheminée, et que les pincettes et la pelle étaient attachées par des chaînettes de fer.

Déjà assez étonnée de cette bizarrerie, elle voulut, par un mouvement machinal, attirer à elle un fauteuil placé près de la boiserie...

Ce fauteuil resta immobile...

Adrienne s'aperçut alors que le dossier de ce meuble était, comme celui des autres siéges, attaché à l'un des panneaux par deux petites pattes de fer.

Ne pouvant s'empêcher de sourire, elle se dit :

— Aurait-on assez peu de confiance dans l'homme d'État chez qui je suis, pour attacher les meubles aux murailles ?

Adrienne avait, pour ainsi dire, fait cette plaisanterie un peu forcée afin de lutter contre sa pénible préoccupation, qui augmentait de plus en plus, car le silence le plus profond, le plus morne, régnait dans cette demeure, où rien ne révélait le mouvement, l'activité qui entourent ordinairement un grand centre d'affaires.

Seulement de temps à autre, la jeune fille entendait les violentes rafales du vent qui soufflait au dehors.

Plus d'un quart d'heure s'était passé, M. Baleinier ne revenait pas.

Dans son impatience inquiète, Adrienne voulut appeler quelqu'un afin de s'informer de M. Baleinier et du ministre; elle leva les yeux pour chercher un cordon de sonnette aux côtés de la glace; elle n'en vit pas ; mais elle s'aperçut que ce qu'elle avait pris jusqu'alors pour une glace, grâce à la demi-obscurité de cette

pièce, était une grande feuille de fer-blanc très-luisant. En s'approchant plus près, elle heurta un flambeau de bronze... ce flambeau était, comme la pendule, scellé au marbre de la cheminée.

Dans certaines dispositions d'esprit, les circonstances les plus insignifiantes prennent souvent des proportions effrayantes; ainsi ce flambeau immobile, ces meubles attachés à la boiserie, cette glace remplacée par une feuille de fer-blanc, ce profond silence, l'absence de plus en plus prolongée de M. Baleinier, impressionnèrent si vivement Adrienne, qu'elle commença de ressentir une sourde frayeur.

Telle était pourtant sa confiance absolue dans le médecin, qu'elle en vint à se reprocher son effroi, se disant qu'après tout, ce qui le causait n'avait aucune importance réelle, et qu'il était déraisonnable de se préoccuper de si peu de chose.

Quant à l'absence de M. Baleinier, elle se prolongeait sans doute parce qu'il attendait que les occupations du ministre le laissassent libre de recevoir.

Néanmoins, quoiqu'elle tâchât de se rassurer ainsi, la jeune fille, dominée par sa frayeur, se permit ce qu'elle n'aurait jamais osé sans cette occurrence, elle s'approcha peu à peu de la pe-

tite porte par laquelle avait disparu le médecin, et prêta l'oreille.

Elle suspendit sa respiration, écouta... et n'entendit rien...

Tout à coup un bruit sourd et pesant, comme celui d'un corps qui tombe, retentit au-dessus de sa tête;... il lui sembla même entendre un gémissement étouffé.

Levant vivement les yeux, elle vit tomber quelques parcelles de peinture écaillée, détachées sans doute par l'ébranlement du plancher supérieur.

Ne pouvant résister davantage à son effroi, Adrienne courut à la porte par laquelle elle était entrée avec le docteur, afin d'appeler quelqu'un.

A sa grande surprise, elle trouva cette porte fermée en dehors.

Pourtant depuis son arrivée elle n'avait entendu aucun bruit de clef dans la serrure, qui du reste était extérieure.

De plus en plus effrayée, la jeune fille se précipita vers la petite porte par laquelle avait disparu le médecin et auprès de laquelle elle venait d'écouter...

Cette porte était aussi extérieurement fermée...

Voulant cependant encore lutter contre la

terreur qui la gagnait invinciblement, Adrienne, appela à son aide la fermeté de son caractère, et voulut, comme on dit vulgairement, se raisonner.

— Je me serai trompée, dit-elle; je n'aurai entendu qu'une chute; le gémissement n'existe que dans mon imagination;... il y a mille raisons pour que ce soit quelque chose, et non pas quelqu'un qui soit tombé... mais ces portes fermées... Peut-être on ignore que je suis ici; on aura cru qu'il n'y avait personne dans cette chambre.

Et disant ces mots, Adrienne regarda autour d'elle avec anxiété; puis elle ajouta d'une voix ferme :

— Pas de faiblesse, il ne s'agit pas de chercher à m'étourdir sur ma situation... et de vouloir me tromper moi-même ; il faut au contraire la voir bien en face. Évidemment je ne suis pas ici chez un ministre ;... mille raisons me le prouvent maintenant... M. Baleinier m'a donc trompée... Mais alors dans quel but? Pourquoi m'a-t-il amenée ici ? et où suis-je ?

Ces deux questions semblèrent à Adrienne aussi insolubles l'une que l'autre ; seulement il lui resta démontré qu'elle était victime de la perfidie de M. Baleinier.

Pour cette âme loyale, généreuse, cette cer-

titude était si horrible qu'elle voulut encore essayer de la repousser en songeant à la confiante amitié qu'elle avait toujours témoignée à cet homme ; aussi Adrienne se dit avec amertume :

— Voilà comme la faiblesse, comme la peur vous conduisent souvent à des suppositions injustes, odieuses ; oui, car il n'est permis de croire à une tromperie si infernale qu'à la dernière extrémité... et lorsqu'on y est forcé par l'évidence ; appelons quelqu'un, c'est le seul moyen de m'éclairer complétement.

Puis se souvenant qu'il n'y avait pas de sonnette, elle dit :

— Il n'importe, frappons, on viendra sans doute.

Et de son petit poing délicat, Adrienne heurta plusieurs fois à la porte.

Au bruit sourd et mat que rendit cette porte, on la devinait fort épaisse.

Rien ne répondit à la jeune fille.

Elle courut à l'autre porte.

Même appel de sa part, même silence profond... interrompu çà et là au dehors par les mugissements du vent.

—Je ne suis pas plus peureuse qu'une autre, dit Adrienne en tressaillant ; je ne sais si c'est le froid mortel qu'il fait ici... mais je frissonne

malgré moi ; je tâche bien de me défendre de toute faiblesse , cependant il me semble que tout le monde trouverait comme moi ce qui se passe ici... étrange... effrayant.

Tout à coup, des cris , ou plutôt des hurlements sauvages, affreux, éclatèrent avec furie dans la pièce située au-dessus de celle où elle se trouvait, et peu de temps après, une sorte de piétinement sourd, violent, saccadé, ébranla le plafond, comme si plusieurs personnes se fussent livrées à une lutte énergique.

Dans son saisissement, Adrienne poussa un grand cri d'effroi, devint pâle comme une morte, resta un moment immobile de stupeur , puis s'élança à l'une des fenêtres fermées par des volets, et l'ouvrit brusquement.

Une violente rafale de vent mêlée de neige fondue fouetta le visage d'Adrienne, s'engouffra dans le salon, et, après avoir fait vaciller et flamboyer la lumière fumeuse de la lampe, l'éteignit...

Ainsi plongée dans une profonde obscurité, les mains crispées aux barreaux dont la fenêtre était garnie, mademoiselle de Cardoville, cédant enfin à sa frayeur si longtemps contenue, allait appeler au secours, lorsqu'un spectacle inattendu la rendit muette de terreur pendant quelques minutes.

Un corps de logis parallèle à celui où elle se trouvait, s'élevait à peu de distance.

Au milieu des noires ténèbres qui remplissaient l'espace, une large fenêtre rayonnait, éclairée...

A travers ses vitres sans rideaux, Adrienne aperçut une figure blanche, hâve, décharnée, traînant après soi une sorte de linceul, et qui sans cesse passait et repassait précipitamment devant la croisée, mouvement à la fois brusque et continu.

Le regard attaché sur cette fenêtre qui brillait dans l'ombre, Adrienne resta comme fascinée par cette lugubre vision; puis ce spectacle portant sa terreur à son comble, elle appela au secours de toutes ses forces, sans quitter les barreaux de la fenêtre où elle se tenait cramponnée.

Au bout de quelques secondes, et pendant qu'elle appelait ainsi à son aide, deux grandes femmes entrèrent silencieusement dans le salon où se trouvait mademoiselle de Cardoville, qui, toujours cramponnée à la fenêtre, ne put les apercevoir.

Ces deux femmes, âgées de quarante à cinquante ans, robustes, viriles, étaient négligemment et sordidement vêtues, comme des chambrières de basse condition; par-dessus leurs habits, elles portaient de grands tabliers

de toile bleue qui, montant jusqu'au cou, où ils s'échancraient, tombaient jusqu'à leurs pieds.

L'une, tenant une lampe, avait une large face rouge et luisante, un gros nez bourgeonné, de petits yeux verts et des cheveux couleur de filasse ébouriffés sous son bonnet, d'un blanc sale.

L'autre, jaune, sèche, osseuse, portait un bonnet de deuil qui encadrait étroitement sa maigre figure, terreuse, parcheminée, marquée de petite vérole et durement accentuée par deux gros sourcils noirs; quelques longs poils gris ombrageaient sa lèvre supérieure.

Cette femme tenait à la main, à demi déployé, une sorte de vêtement de forme étrange en épaisse toile grise.

Toutes deux étaient donc silencieusement entrées par la petite porte au moment où Adrienne, dans son épouvante, s'attachait au grillage de la fenêtre en criant : Au secours!...

D'un signe ces femmes se montrèrent la jeune fille, et, pendant que l'une posait la lampe sur la cheminée, l'autre (celle qui portait le bonnet de deuil), s'approchant de la croisée, appuya sa grande main osseuse sur l'épaule de mademoiselle de Cardoville.

Se retournant brusquement, celle-ci poussa

un nouveau cri d'effroi à la vue de cette sinistre figure.

Ce premier mouvement de stupeur passé, Adrienne se rassura presque; si repoussante que fût cette femme, c'était du moins quelqu'un à qui elle pouvait parler; elle s'écria donc vivement d'une voix altérée :

— Où est M. Baleinier ?

Les deux femmes se regardèrent, échangèrent un signe d'intelligence et ne répondirent pas.

—Je vous demande, madame, reprit Adrienne, où est M. Baleinier qui m'a amenée ici... je veux le voir à l'instant...

— Il est parti, dit la grosse femme.

—Parti!... s'écria Adrienne, parti sans moi!... Mais qu'est-ce que cela signifie? mon Dieu!...

Puis, après un moment de réflexion, elle reprit :

— Allez me chercher une voiture...

Les deux femmes se regardèrent en haussant les épaules.

— Je vous prie, madame, reprit Adrienne d'une voix contenue, de m'aller chercher une voiture, puisque M. Baleinier est parti sans moi; je veux sortir d'ici.

— Allons, allons, madame, dit la grande femme (on l'appelait *la Thomas*), n'ayant pas

l'air d'entendre ce que disait Adrienne, voilà l'heure... il faut venir vous coucher.

— Me coucher ! s'écria mademoiselle de Cardoville avec épouvante. Mais, mon Dieu ! c'est à en devenir folle...

Puis, s'adressant aux deux femmes :

— Quelle est cette maison ? où suis-je ? répondez.

— Vous êtes dans une maison, dit la Thomas d'une voix rude, où il ne faut pas crier par la fenêtre, comme tout à l'heure.

— Et où il ne faut pas non plus éteindre les lampes, comme vous venez de le faire... sans ça, reprit l'autre femme appelée Gervaise, nous nous fâcherons...

Adrienne, ne trouvant pas une parole, frissonnant d'épouvante, regardait tour à tour ces horribles femmes avec stupeur ; sa raison s'épuisait en vain à comprendre ce qui se passait. Tout à coup elle crut avoir deviné et s'écria :

— Je le vois, il y a ici une méprise... je ne me l'explique pas... Mais enfin, il y a une méprise... vous me prenez pour une autre... Savez-vous qui je suis ? Je me nomme Adrienne de Cardoville... entendez-vous ?... Adrienne de Cardoville !... Ainsi, vous le voyez... je suis libre de sortir d'ici ; personne au monde n'a le droit de me retenir de force... Ainsi, je vous

l'ordonne, allez à l'instant me chercher une voiture... S'il n'y en a pas dans ce quartier, donnez-moi quelqu'un qui m'accompagne et me conduise chez moi, rue de Babylone, à l'hôtel Saint-Dizier. Je récompenserai généreusement cette personne, et vous aussi...

— Ah çà, aurons-nous bientôt fini? dit la Thomas, à quoi bon nous dire tout ça ?

— Prenez garde, reprit Adrienne, qui voulait avoir recours à tous les moyens ; si vous me reteniez de force ici... ce serait bien grave... vous ne savez pas à quoi vous vous exposeriez !...

— Voulez-vous venir vous coucher, oui ou non ? dit la Gervaise d'un air impatient et dur.

— Écoutez, madame, reprit précipitamment Adrienne, laissez-moi sortir... et je vous donne à chacune deux mille francs... N'est-ce pas assez? je vous en donne dix... vingt... ce que vous voudrez... je suis riche... mais que je sorte... mon Dieu !... que je sorte... je ne veux pas rester... j'ai peur ici, moi ! s'écria la malheureuse jeune fille avec un accent déchirant.

— Vingt mille francs... comme c'est ça ! dis donc, la Thomas !

—Laisse donc tranquille, Gervaise, c'est toujours leur même chanson à toutes...

— Eh bien ! puisque raisons, prières, menaces sont vaines, dit Adrienne puisant une

grande énergie dans sa position désespérée, je vous déclare que je veux sortir, moi... et à l'instant... nous allons voir si on a l'audace d'employer la force contre moi!...

Et Adrienne fit résolûment un pas vers la porte.

Mais à ce moment, les cris sauvages et rauques qui avaient précédé le bruit de lutte dont Adrienne avait été si effrayée, retentirent de nouveau; mais cette fois, ces hurlements affreux ne furent accompagnés d'aucun piétinement.

— Oh! quels cris! dit Adrienne en s'arrêtant.

Et, dans sa frayeur, elle se rapprocha des deux femmes.

— Ces cris... les entendez-vous?... Mais qu'est-ce donc que cette maison, mon Dieu, où l'on entend cela? Et puis là-bas! ajouta-t-elle presque avec égarement en montrant l'autre corps de logis, dont une fenêtre brillait éclairée dans l'obscurité, fenêtre devant laquelle la figure blanche passait et repassait toujours. Là-bas! voyez-vous?... Qu'est-ce que cela?...

— Eh bien! cela, dit la Thomas, c'est des personnes qui, comme vous, n'ont pas été sages...

— Que dites-vous? s'écria mademoiselle de Cardoville en joignant les mains avec terreur. Mais... mon Dieu! qu'est-ce donc que cette

maison? Qu'est-ce qu'on leur fait donc?...

— On leur fait ce qu'on vous fera si vous êtes méchante et si vous refusez de venir vous coucher, reprit la Gervaise.

— On leur met... ça, dit la Thomas en montrant l'objet qu'elle tenait sous son bras, oui, on leur met *la camisole*...

— Ah ! fit Adrienne en cachant son visage dans ses mains avec terreur.

Une révélation terrible venait de l'éclairer...

Enfin, elle comprenait tout...

Après les vives émotions de la journée, ce dernier coup devait avoir une réaction terrible : la jeune fille se sentit défaillir; ses mains retombèrent, son visage devint d'une effrayante pâleur, tout son corps trembla, et elle eut à peine la force de dire d'une voix éteinte en tombant à genoux, et désignant la camisole d'un regard terrifié :

— Oh ! non... par pitié, pas cela... grâce !... madame... Je ferai... ce... que... vous voudrez...

Puis les forces lui manquant, elle s'affaissa sur elle-même, et, sans ces femmes, qui coururent à elle et la reçurent évanouie dans leurs bras, elle retombait sur le parquet.

— Un évanouissement, ça n'est pas dangereux..., dit la Thomas, portons-la sur son lit...

nous la déshabillerons pour la coucher, et ça ne sera rien.

— Transporte-la, toi, dit la Gervaise. Moi, je vais prendre la lampe.

Et la Thomas, grande et robuste, souleva mademoiselle de Cardoville comme elle eût soulevé un enfant endormi, l'emporta dans ses bras et suivit sa compagne dans la chambre par laquelle M. Baleinier avait disparu.

Cette chambre, d'une propreté parfaite, était d'une nudité glaciale : un papier verdâtre couvrait les murs ; un petit lit de fer très-bas, à chevet formant tablette, se dressait à l'un des angles ; un poêle, placé dans la cheminée, était entouré d'un grillage de fer qui en défendait l'approche ; une table attachée au mur, une chaise placée devant cette table et aussi fixée au parquet, une commode d'acajou et un fauteuil de paille composaient ce triste mobilier ; la croisée, sans rideaux, était intérieurement garnie d'un grillage de fer destiné à empêcher le bris des carreaux.

C'est dans ce sombre réduit, qui offrait un si pénible contraste avec son ravissant petit palais de la rue de Babylone, qu'Adrienne fut apportée par la Thomas, qui, aidée de Gervaise, assit sur le lit mademoiselle de Cardoville inanimée. La lampe fut placée sur la tablette du chevet.

Pendant que l'une des gardiennes la soutenait, l'autre dégrafait et ôtait la robe de drap de la jeune fille ; celle-ci penchait languissamment sa tête sur sa poitrine. Quoique évanouie, deux grosses larmes coulaient lentement de ses grands yeux fermés, dont les longs cils noirs faisaient ombre sur ses joues d'une pâleur transparente... Son cou et son sein d'ivoire étaient inondés des flots de soie dorée de sa magnifique chevelure, dénouée lors de sa chute...

Lorsque, délaçant le corset de satin, moins doux, moins frais, moins blanc que ce corps virginal et charmant qui, souple et svelte, s'arrondissait sous la dentelle et la batiste, comme une statue d'albâtre légèrement rosée, l'horrible mégère toucha de ses grosses mains rouges, calleuses et gercées, les épaules et les bras nus de la jeune fille... celle-ci, sans revenir complétement à elle, tressaillit involontairement à ce contact rude et brutal.

— A-t-elle des petits pieds ! dit la gardienne qui, s'étant ensuite agenouillée, déchaussait Adrienne ; ils tiendraient tous les deux dans le creux de ma main.

En effet, un petit pied vermeil et satiné comme un pied d'enfant, et çà et là veiné d'azur, fut bientôt mis à nu, ainsi qu'une jambe à chevilles

et à genou roses, d'un contour aussi fin, aussi pur que celui de la Diane antique.

— Et ses cheveux, sont-ils longs ! dit la Thomas, sont-ils longs et doux !... elle pourrait marcher dessus... ça serait pourtant dommage de les couper pour lui mettre de la glace sur le crâne.

Et ce disant, la Thomas tordit comme elle le put cette magnifique chevelure derrière la tête d'Adrienne.

Hélas ! ce n'était plus la légère et blanche main de Georgette, de Florine ou d'Hébé, qui coiffaient leur belle maîtresse avec tant d'amour et d'orgueil !

Aussi, en sentant de nouveau le rude contact des mains de la gardienne, le même tressaillement nerveux dont la jeune fille avait été déjà saisie, se renouvela, mais plus fréquent et plus fort.

Fut-ce pour ainsi dire une sorte de répulsion instinctive, magnétiquement perçue pendant son évanouissement? fut-ce le froid de la nuit?... bientôt Adrienne frissonna de nouveau, et peu à peu revint à elle...

Il est impossible de peindre son épouvante, son horreur, son indignation chastement courroucée, lorsque écartant de ses deux mains les nombreuses boucles de cheveux qui cou-

vraient son visage baigné de larmes, elle se vit, en reprenant tout à fait ses esprits, elle se vit demi-nue entre ces deux affreuses mégères.

Adrienne poussa d'abord un cri de honte, de pudeur et d'effroi; puis afin d'échapper aux regards de ces deux femmes, par un mouvement plus rapide que la pensée, elle renversa brusquement la lampe qui était placée sur la tablette du chevet de son lit et qui s'éteignit en se brisant sur le parquet.

Alors, au milieu des ténèbres, la malheureuse enfant, s'enveloppant dans ses couvertures, éclata en sanglots déchirants...

Les gardiennes s'expliquèrent le cri et la violente action d'Adrienne en les attribuant à un accès de folie furieuse.

— Ah! vous recommencez à éteindre et à briser les lampes... il paraît que c'est là votre idée à vous? s'écria la Thomas courroucée en marchant à tâtons dans l'obscurité; bon... je vous ai avertie... vous allez avoir cette nuit la camisole comme la folle de là-haut.

— C'est ça, dit l'autre, tiens-la bien, la Thomas, je vais aller chercher de la lumière... à nous deux nous en viendrons à bout.

— Dépêche-toi... car avec son petit air doucereux... il paraît qu'elle est tout bonnement

furieuse... et qu'il faudra passer la nuit à côté d'elle...

. . . .

Triste et douloureux contraste!

Le matin, Adrienne s'était levée libre, souriante, heureuse, au milieu de toutes les merveilles du luxe et des arts, entourée des soins délicats et empressés des trois charmantes jeunes filles qui la servaient ;... dans sa généreuse et folle humeur, elle avait ménagé à un jeune prince indien, son parent, une surprise d'une magnificence splendide et féerique; elle avait pris la plus noble résolution au sujet des deux orphelines ramenées par Dagobert... Dans son entretien avec madame de Saint-Dizier... elle s'était montrée tour à tour fière et sensible, mélancolique et gaie, ironique et grave... loyale et courageuse... Enfin si elle était venue dans cette maison maudite, ça avait été pour demander la grâce d'un honnête et laborieux artisan...

Et le soir... mademoiselle de Cardoville, livrée par une trahison infâme aux mains grossières de deux ignobles gardiennes de folles, sentait ses membres délicats durement emprisonnés dans cet abominable vêtement des fous, appelé *la camisole*.

. . . .

Mademoiselle de Cardoville passa une nuit horrible, en compagnie des deux mégères.

Le lendemain matin, à neuf heures, quelle fut la stupeur de la jeune fille lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre le docteur Baleinier, toujours souriant, toujours bienveillant, toujours paterne !

— Eh bien ! mon enfant, lui dit-il d'une voix affectueuse et douce, comment avons-nous passé la nuit?

X

La visite.

Les gardiennes de mademoiselle de Cardoville, cédant à ses prières et surtout à ses promesses d'être *sage*, ne lui avaient laissé la camisole qu'une partie de la nuit ; au jour, elle s'était levée et habillée seule sans qu'on l'en eût empêchée.

Adrienne se tenait assise sur le bord de son lit ; sa pâleur effrayante, la profonde altération de ses traits, ses yeux brillant du sombre feu de la fièvre, les tressaillements convulsifs qui l'agitaient de temps à autre, montraient déjà les funestes conséquences de cette nuit terrible sur cette organisation impressionnable et nerveuse.

A la vue du docteur Baleinier, qui, d'un signe, fit sortir Gervaise et la Thomas, mademoiselle de Cardoville resta pétrifiée.

Elle éprouvait une sorte de vertige en songeant à l'audace de cet homme ;... il osait se représenter devant elle !...

Mais lorsque le médecin répéta de sa voix doucereuse et d'un ton pénétré d'affectueux intérêt : « Eh bien ! ma pauvre enfant... comment avons-nous passé la nuit ?... » Adrienne porta vivement ses mains à son front brûlant comme pour se demander si elle veillait ou si elle rêvait. Puis, regardant le médecin, ses lèvres s'entr'ouvrirent ;... mais elles tremblèrent si fort, qu'il lui fut impossible d'articuler un mot.

La colère, l'indignation, le mépris, et surtout ce ressentiment si atrocement douloureux que cause aux cœurs généreux la confiance lâchement trahie, bouleversaient tellement

Adrienne, qu'interdite, oppressée, elle ne put, malgré elle, rompre le silence.

— Allons!... allons! je vois ce que c'est, dit le docteur en secouant tristement la tête; vous m'en voulez beaucoup... n'est-ce pas? Eh mon Dieu!... je m'y attendais, ma chère enfant...

Ces mots, prononcés avec une hypocrite effronterie, firent bondir Adrienne; elle se leva; ses joues pâles s'enflammèrent, son grand œil noir étincela, elle redressa fièrement son beau visage, sa lèvre supérieure se releva légèrement par un sourire d'une dédaigneuse amertume; puis, silencieuse et courroucée, la jeune fille passa devant M. Baleinier, toujours assis, et se dirigea vers la porte d'un pas rapide et assuré.

Cette porte, à laquelle on remarquait un petit guichet, était fermée extérieurement.

Adrienne se retourna vers le docteur, lui montra la porte d'un geste impérieux et lui dit :

— Ouvrez-moi cette porte!

—Voyons, ma chère mademoiselle Adrienne, dit le médecin, calmez-vous... causons en bons amis... car, vous le savez... je suis votre ami...

Et il aspira lentement une prise de tabac.

—Ainsi... monsieur, dit Adrienne d'une voix tremblante de colère, je ne sortirai pas d'ici encore aujourd'hui ?

— Hélas ! non... avec des exaltations pareilles... Si vous saviez comme vous avez le visage enflammé... les yeux ardents !... votre pouls doit avoir quatre-vingts pulsations à la minute ;... je vous en conjure, ma chère enfant, n'aggravez pas votre état par cette fâcheuse agitation...

Après avoir regardé fixement le docteur, Adrienne revint d'un pas lent se rasseoir au bord de son lit.

— A la bonne heure, reprit M. Baleinier, soyez raisonnable... et je vous le dis encore, causons en bons amis.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Adrienne d'une voix brève, contenue et d'un ton parfaitement calme, causons en amis... Vous voulez me faire passer pour folle... n'est-ce pas ?

— Je veux, ma chère enfant, qu'un jour vous ayez pour moi autant de reconnaissance que vous avez aujourd'hui d'aversion... et cette aversion, je l'avais prévue ; mais si pénibles que soient certains devoirs, il faut se résigner à les accomplir, dit M. Baleinier en soupirant, et d'un ton si naturellement convaincu, qu'A-

drienne ne put d'abord retenir un mouvement de surprise...

Puis un rire amer effleurant ses lèvres :

— Ah !... décidément... tout ceci est pour mon bien ?...

— Franchement, ma chère demoiselle... ai-je jamais eu d'autre but que celui de vous être utile ?

— Je ne sais, monsieur, si votre impudence n'est pas encore plus odieuse que votre lâche trahison !...

— Une trahison ! dit M. Baleinier en haussant les épaules d'un air peiné, une trahison !... mais réfléchissez donc, ma pauvre enfant... croyez-vous que si je n'agissais pas loyalement, consciencieusement dans votre intérêt, je reviendrais ce matin affronter votre indignation, à laquelle je devais m'attendre?... Je suis le médecin en chef de cette maison de santé qui m'appartient;... mais... j'ai ici deux de mes élèves, médecins comme moi, qui me suppléent... je pouvais donc les charger de vous donner leurs soins... mais, non... je n'ai pas voulu cela... je connais votre caractère, votre nature, vos antécédents... et même, abstraction faite de l'intérêt que je vous porte... mieux que personne, je puis vous traiter convenablement.

Adrienne avait écouté M. Baleinier sans l'interrompre ; elle le regarda fixement, et lui dit :

—Monsieur... combien vous paye-t-on... pour me faire passer pour folle ?...

— Mademoiselle !... s'écria M. Baleinier, blessé malgré lui.

— Je suis riche... vous le savez, reprit Adrienne avec un dédain écrasant, je double la somme... qu'on vous donne... Allons, monsieur, au nom de... l'amitié, comme vous dites... accordez-moi du moins la faveur d'enchérir.

—Vos gardiennes, dans leur rapport de cette nuit, m'ont instruit que vous leur aviez fait la même proposition, dit M. Baleinier en reprenant tout son sang-froid.

— Pardon... monsieur... je leur avais offert ce que l'on peut offrir à de pauvres femmes sans éducation, que le malheur force d'accepter le pénible emploi qu'elles occupent... Mais vous, monsieur, un homme du monde, un homme de grand savoir... un homme de beaucoup d'esprit... c'est différent ; cela se paye beaucoup plus cher ; il y a de la trahison à tout prix... Ainsi, ne basez pas votre refus... sur la modicité de mes offres à ces malheureuses... Voyons, combien vous faut-il ?

—Vos gardiennes, dans leur rapport de cette nuit, m'ont aussi parlé de menaces, reprit M. Baleinier toujours très-froidement; n'en avez-vous pas à m'adresser également? Tenez, ma pauvre enfant, croyez-moi, épuisons tout de suite les tentatives de corruption et les menaces de vengeance... Nous retomberons ensuite dans le vrai de la situation.

— Ah! mes menaces seront vaines! s'écria mademoiselle de Cardoville en laissant enfin éclater son emportement, jusqu'alors contenu. Ah! vous croyez, monsieur, qu'à ma sortie d'ici, car cette séquestration aura un terme, je ne dirai pas à haute voix votre indigne trahison! Ah! vous croyez que je ne dénoncerai pas au mépris, à l'horreur de tous, votre infâme complicité avec madame de Saint-Dizier!... Ah! vous croyez que je tairai les affreux traitements que j'ai subis! Mais si folle que je sois, je sais qu'il y a des lois, monsieur, et je leur demanderai réparation éclatante pour moi, honte, flétrissure et châtiment pour vous et pour les vôtres!... Car, entre nous... voyez-vous, ce sera désormais une haine... une guerre à mort... et je mettrai à la soutenir tout ce que j'ai de forces, d'intelligence et de...

— Permettez-moi de vous interrompre, ma chère mademoiselle Adrienne, dit le docteur

toujours parfaitement calme et affectueux; rien ne serait plus nuisible à votre guérison que de folles espérances; elles vous entretiendraient dans un état d'exaltation déplorable; il faut donc nettement poser les faits, afin que vous envisagiez clairement votre position. 1° Il est impossible que vous sortiez d'ici; 2° vous ne pouvez avoir aucune communication avec le dehors; 3° il n'entre dans cette maison que des gens dont je suis parfaitement sûr; 4° je suis complétement à l'abri de vos menaces et de votre vengeance, et cela parce que toutes les circonstances, tous les droits sont en ma faveur.

— Tous les droits! m'enfermer ici...

— On ne s'y serait pas déterminé sans une foule de motifs plus graves les uns que les autres.

— Ah! il y a des motifs?...

— Beaucoup, malheureusement.

— Et on me les fera connaître, peut-être?

— Hélas! ils ne sont que trop réels, et si un jour vous vous adressiez à la justice, ainsi que vous m'en menaciez tout à l'heure, eh! mon Dieu, à notre grand regret, nous serions obligés de rappeler : l'excentricité plus que bizarre de votre manière de vivre; votre manie de costumer vos femmes; vos dépenses exagérées; l'his-

toire du prince indien, à qui vous offrez une hospitalité royale; votre résolution inouïe, à dix-huit ans, de vouloir vivre seule comme un garçon; l'aventure de l'homme trouvé caché dans votre chambre à coucher;... enfin l'on exhiberait le procès-verbal de votre interrogatoire d'hier, qui a été fidèlement recueilli par une personne chargée de ce soin.

— Comment... hier!... s'écria Adrienne avec autant d'indignation que de surprise...

— Mon Dieu, oui, afin d'être un jour en règle, si vous méconnaissiez l'intérêt que nous vous portons, nous avons fait sténographier vos réponses par un homme qui se tenait dans une pièce voisine derrière une portière... et vraiment, lorsque, l'esprit plus reposé, vous relirez un jour de sang-froid cet interrogatoire... vous ne vous étonnerez plus de la résolution qu'on a été forcé de prendre...

— Poursuivez, monsieur, dit Adrienne avec mépris.

— Les faits que je viens de vous citer étant donc avérés et reconnus, vous devez comprendre, ma chère mademoiselle Adrienne, que la responsabilité de ceux qui vous aiment est parfaitement à couvert; ils ont dû chercher à guérir ce dérangement d'esprit, qui ne se manifeste encore, il est vrai, que par de fâcheuses ma-

nies, mais qui compromettrait gravement votre avenir s'il se développait davantage... Or, à mon avis, on peut en espérer la cure radicale, grâce à un traitement à la fois moral et physique... dont la première condition est de vous éloigner d'un bizarre entourage qui exalte si dangereusement votre imagination, tandis que vivant ici dans la retraite, le calme bienfaisant d'une vie simple et solitaire... mes soins empressés, et, je puis le dire, paternels, vous amèneront peu à peu à une guérison complète...

— Ainsi, monsieur, dit Adrienne avec un rire amer, l'amour d'une noble indépendance, la générosité, le culte du beau, l'aversion de ce qui est odieux et lâche, telles sont les maladies dont vous devez me guérir; je crains d'être incurable, car il y a bien longtemps que ma tante a essayé cette honnête guérison.

— Soit, nous ne réussirons peut-être pas, mais au moins nous tenterons; vous le voyez donc bien... il y a une masse de faits assez graves pour motiver notre détermination qui a été prise en conseil de famille; ce qui me met complétement à l'abri de vos menaces... car c'était là que j'en voulais revenir; un homme de mon âge, de ma considération, n'agit jamais légèrement dans de telles circonstances; vous

comprendrez donc maintenant ce que je vous disais tout à l'heure : en un mot, n'espérez pas sortir d'ici avant votre complète guérison, et persuadez-vous bien que je suis et que je serai toujours à l'abri de vos menaces... Ceci bien établi... parlons de votre état actuel avec tout l'intérêt que vous m'inspirez.

— Je trouve, monsieur... que si je suis folle vous me parlez bien raisonnablement.

— Vous, folle !... grâce à Dieu... ma pauvre enfant... vous ne l'êtes pas encore... et j'espère bien que, par mes soins, vous ne le serez jamais... Aussi, pour vous empêcher de le devenir, il faut s'y prendre à temps... et, croyez-moi, il est plus que temps... Vous me regardez d'un air tout surpris... tout étrange... Voyons... quel intérêt puis-je avoir à vous parler ainsi ? Est-ce la haine de votre tante que je favorise ? Mais dans quel but ? Que peut-elle pour ou contre moi ? Je ne pense d'elle à cette heure ni plus ni moins de bien qu'hier. Est-ce que je vous tiens à vous-même un langage nouveau ?... Ne vous ai-je pas hier plusieurs fois parlé de l'exaltation dangereuse de votre esprit, de vos manies bizarres ? J'ai agi de ruse pour vous amener ici... Eh, sans doute ! j'ai saisi avec empressement l'occasion que vous m'offriez vous-même... c'est encore vrai, pauvre chère enfant...

car jamais vous ne seriez venue ici volontairement; un jour ou l'autre... il eût fallu trouver un prétexte pour vous y amener... et, ma foi, je vous l'avoue... je me suis dit : « Son intérêt avant tout... Fais ce que dois... avienne que pourra... »

A mesure que M. Baleinier parlait, la physionomie d'Adrienne, jusqu'alors alternativement empreinte d'indignation et de dédain, prenait une singulière expression d'angoisse et d'horreur...

En entendant cet homme s'exprimer d'une manière en apparence si naturelle et si sincère, si convaincue et, pour ainsi dire, si juste et si raisonnable, elle se sentait plus épouvantée que jamais...

Une atroce trahison revêtue de telles formes l'effrayait cent fois plus que la haine franchement avouée de madame de Saint-Dizier... Elle trouvait enfin cette audacieuse hypocrisie si monstrueuse, qu'elle la croyait presque impossible.

Adrienne avait si peu l'art de cacher ses ressentiments, que le médecin, habile et profond physionomiste, s'aperçut de l'impression qu'il produisait.

— Allons, se dit-il, c'est un pas immense;... au dédain et à la colère, a succédé la frayeur...

Le doute n'est pas loin... je ne sortirai pas d'ici sans qu'elle m'ait dit affectueusement : « Revenez bientôt, mon bon M. Baleinier. »

Le médecin reprit donc d'une voix triste et émue qui semblait partir du plus profond de son cœur :

— Je le vois... vous vous défiez toujours de moi... ce que je vous dis n'est que mensonge, fourbe, hypocrisie, haine, n'est-ce pas?...Vous haïr... moi... et pourquoi ? mon Dieu ! que m'avez-vous fait? ou plutôt... vous accepterez peut-être cette raison comme plus déterminante pour un homme de ma sorte, ajouta M. Baleinier avec amertume, ou plutôt quel intérêt ai-je à vous haïr ? Comment... vous... vous qui n'êtes dans l'état où vous vous trouvez que par suite de l'exagération des plus généreux instincts... vous qui n'avez pour ainsi dire que la maladie de vos qualités... vous pouvez froidement, résolûment, accuser un honnête homme qui ne vous a donné jusqu'ici que des preuves d'affection... l'accuser du crime le plus lâche, le plus noir, le plus abominable dont un homme puisse se souiller... Oui, je dis crime... parce que l'atroce trahison dont vous m'accusez ne mériterait pas d'autre nom. Tenez, ma pauvre enfant... c'est mal... bien mal, et je vois qu'un esprit indépendant peut montrer autant d'injustice et d'intolé-

rance que les esprits les plus étroits. Cela ne m'irrite pas... non... mais cela me fait souffrir... oui, je vous l'assure... bien souffrir.

Et le docteur passa la main sur ses yeux humides.

Il faut renoncer à rendre l'accent, le regard, la physionomie, le geste de M. Baleinier en s'exprimant ainsi.

L'avocat le plus habile et le plus exercé, le plus grand comédien du monde n'aurait pas mieux joué cette scène que le docteur... et encore non, personne ne l'eût jouée aussi bien... car M. Baleinier, emporté malgré lui par la situation, était à demi convaincu de ce qu'il disait.

En un mot il sentait toute l'horreur de sa perfidie ; mais il savait aussi qu'Adrienne ne pourrait y croire ; car il est des combinaisons si horribles que les âmes loyales et pures ne peuvent jamais les accepter comme possibles ; si malgré soi un esprit élevé plonge du regard dans l'abîme du mal, au delà d'une certaine profondeur il est pris de vertige, et ne distingue plus rien.

Et puis enfin les hommes les plus pervers ont un jour, une heure, un moment où ce que Dieu a mis de bon au cœur de toute créature se révèle malgré eux.

Adrienne était trop intéressante, elle se trou-

vait dans une position trop cruelle pour que le docteur ne ressentît pas au fond du cœur quelque pitié pour cette infortunée; l'obligation où il était depuis longtemps de paraître lui témoigner de la sympathie, la charmante confiance que la jeune fille avait en lui, étaient devenues pour cet homme de douces et chères habitudes... mais sympathie et habitudes devaient céder devant une implacable nécessité...

Ainsi le marquis d'Aigrigny idolâtrait sa mère; mourante, elle l'appelait... et il était parti malgré ce dernier vœu d'une mère à l'agonie...

Après un tel exemple, comment M. Baleinier n'eût-il pas sacrifié Adrienne ? Les membres de l'ordre dont il faisait partie étaient à lui... mais il était à eux peut-être plus encore qu'ils n'étaient à lui, car une longue complicité dans le mal crée des liens indissolubles et terribles.

Au moment où M. Baleinier finissait de parler si chaleureusement à mademoiselle de Cardoville, la planche qui fermait extérieurement le guichet de la porte glissa doucement dans sa rainure, et deux yeux regardèrent attentivement dans la chambre.

M. Baleinier ne s'en aperçut pas.

Adrienne ne pouvait détacher son regard de

celui du docteur qui semblait la fasciner ; muette, accablée, saisie d'une vague terreur, incapable de pénétrer dans les profondeurs ténébreuses de l'âme de cet homme, émue malgré elle par la sincérité moitié feinte, moitié vraie, de son accent touchant et douloureux... la jeune fille eut un moment de doute.

Pour la première fois il lui vint à l'esprit que M. Baleinier commettait une erreur affreuse... mais que peut-être il la commettait de bonne foi...

D'ailleurs, les angoisses de la nuit, les dangers de sa position, son agitation fébrile, tout concourait à jeter le trouble et l'indécision dans l'esprit de la jeune fille ; elle contemplait le médecin avec une surprise croissante ; puis faisant un violent effort sur elle-même pour ne pas céder à une faiblesse dont elle entrevoyait vaguement les conséquences effrayantes, elle s'écria :

— Non... non, monsieur... je ne veux pas... je ne puis vous croire... vous avez trop de savoir, trop d'expérience pour commettre une pareille erreur...

— Une erreur !... dit M. Baleinier d'un ton grave et triste, une erreur !... laissez-moi vous parler au nom de ce savoir, de cette expérience que vous m'accordez ; écoutez-moi quelques

instants, ma chère enfant... et ensuite... je n'en appellerai... qu'à vous-même !...

—A moi-même !... reprit la jeune fille stupéfaite, vous voulez me persuader que...

Puis s'interrompant, elle ajouta en riant d'un rire convulsif :

— Il ne manquerait, en effet, à votre triomphe, que de m'amener à avouer que je suis folle... que ma place est ici... que je vous dois...

— De la reconnaissance... oui, vous m'en devez, ainsi que je vous l'ai dit au commencement de cet entretien... Écoutez-moi donc ; mes paroles seront cruelles ; car il est des blessures que l'on ne guérit qu'avec le fer et le feu. Je vous en conjure, ma chère enfant... Réfléchissez... jetez un regard impartial sur votre vie passée... Écoutez-vous penser... et vous aurez peur... Souvenez-vous de ces moments d'exaltation étrange, pendant lesquels, disiez-vous, vous n'apparteniez plus à la terre... et puis surtout je vous en conjure pendant qu'il en est temps encore, à cette heure où votre esprit a conservé assez de lucidité pour comparer... comparez votre vie à celle des autres jeunes filles de votre âge. En est-il une seule qui vive comme vous vivez ? qui pense comme vous pensez? à moins de vous croire si souverainement supérieure aux autres femmes, que vous puissiez faire ac-

cepter, au nom de cette supériorité, une vie et des habitudes uniques dans le monde...

—Je n'ai jamais eu ce stupide orgueil... monsieur, vous le savez bien..., dit Adrienne en regardant le docteur avec un effroi croissant.

—Alors, ma pauvre enfant, à quoi attribuer votre manière de vivre si étrange, si inexplicable? Pourrez-vous jamais vous persuader à vous-même qu'elle est sensée? Ah! mon enfant, prenez garde... Vous en êtes encore à des originalités charmantes... à des excentricités poétiques... à des rêveries douces et vagues;... mais la pente est irrésistible, fatale... Prenez garde!... prenez garde!... La partie saine, gracieuse et spirituelle de votre intelligence ayant encore le dessus... imprime encore son cachet à vos étrangetés... Mais vous ne savez pas, voyez-vous... avec quelle violence effrayante la partie insensée se développe et étouffe l'autre... à un moment donné. Alors, ce ne sont plus des bizarreries gracieuses comme les vôtres... ce sont des insanités ridicules, sordides, hideuses.

— Ah!... j'ai peur... dit la malheureuse enfant en passant ses mains tremblantes sur son front brûlant.

— Alors..., continua M. Baleinier d'une voix altérée, alors les dernières lueurs de l'intelligence s'éteignent; alors... la folie... il faut

bien prononcer ce mot épouvantable... la folie prend le dessus et tantôt éclate en transports furieux, sauvages.

— Comme la femme... de là-haut..., murmura Adrienne.

Et le regard brûlant, fixe, elle leva lentement son doigt vers le plafond.

— Tantôt, reprit le médecin, effrayé lui-même de l'effroyable conséquence de ses paroles, mais cédant à l'inexorable fatalité de sa situation, tantôt la folie est stupide, brutale; l'infortunée créature qui en est atteinte ne conserve plus rien d'humain que la forme... elle n'a plus que les instincts des animaux;... comme eux... elle mange avec voracité, et puis comme eux elle va et vient dans la cellule où l'on est obligé de la renfermer... C'est là toute sa vie... toute...

— Comme la femme... de là-bas...

Et Adrienne, le regard de plus en plus égaré, étendit lentement son bras vers la fenêtre du bâtiment que l'on voyait par la croisée de sa chambre.

—Eh bien! oui!... s'écria M. Baleinier, comme vous, malheureuse enfant... ces femmes étaient jeunes, belles, spirituelles; mais, comme vous, hélas! elles avaient en elles ce germe fatal de l'insanité, qui, n'ayant pas été détruit à temps...

a grandi... grandi... et pour toujours étouffé leur intelligence...

— Oh ! grâce !... s'écria mademoiselle de Cardoville, la tête bouleversée par la terreur, grâce !... ne me dites pas ces choses-là... Encore une fois... j'ai peur... tenez... emmenez-moi d'ici... je vous dis de m'emmener d'ici, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, car je finirais, comme vous dites... par y devenir folle...

Puis, se débattant contre les terribles angoisses qui venaient l'assaillir malgré elle, Adrienne reprit :

— Non, oh ! non... ne l'espérez pas ! je ne deviendrai pas folle, j'ai toute ma raison, moi ; est-ce que je suis assez aveugle pour croire ce que vous me dites là ?... Sans doute, je ne vis comme personne, je ne pense comme personne, je suis choquée de choses qui ne choquent personne, mais qu'est-ce que cela prouve ? Que je ne ressemble pas aux autres... Ai-je mauvais cœur ? Suis-je envieuse, égoïste ? Mes idées sont bizarres, je l'avoue, mon Dieu, je l'avoue ; mais enfin, M. Baleinier, vous le savez bien, vous... leur but est généreux, élevé...

Et la voix d'Adrienne devint émue, suppliante ; ses larmes coulèrent abondamment.

—De ma vie je n'ai fait une action méchante ; si j'ai eu des torts, c'est à force de générosité ; parce qu'on voudrait voir tout le monde trop

heureux autour de soi, on n'est pas folle pourtant... et puis, on sent bien soi-même si l'on est folle, et je ne le suis pas, moi... et encore... maintenant est-ce que je sais, moi?... vous me dites des choses si effrayantes de ces deux femmes de cette nuit... vous devez savoir cela mieux que moi;... mais alors, ajouta mademoiselle de Cardoville avec un accent de désespoir déchirant, il doit y avoir quelque chose à faire; pourquoi, si vous m'aimez, avoir attendu si longtemps aussi? Vous ne pouviez pas avoir pitié de moi plus tôt? Et ce qui est affreux... c'est que je ne sais pas seulement si je dois vous croire;... car c'est peut-être un piége... Mais non... non... vous pleurez... c'est que c'est vrai, alors... puisque vous pleurez..., ajouta-t-elle en regardant M. Baleinier qui, en effet, malgré son cynisme et sa dureté, ne pouvait retenir ses larmes à la vue de ces tortures sans nom. Vous pleurez sur moi... c'est donc vrai... mais, mon Dieu! alors, il y a quelque chose à faire, n'est-ce pas?... Oh! je ferai tout ce que vous voudrez... oh! tout... pour ne pas être comme ces femmes... comme ces femmes de cette nuit; et s'il était trop tard? oh! non... il n'est pas trop tard... n'est-ce pas, mon bon M. Baleinier?... Oh! maintenant, je vous demande pardon de ce que je vous ai dit quand

vous êtes entré... C'est qu'alors, vous concevez... moi, je ne savais pas...

A ces paroles brèves, entrecoupées de sanglots et prononcées avec une sorte d'égarement fiévreux, succédèrent quelques minutes de silence pendant lesquelles le médecin profondément ému essuya ses larmes.

Ses forces étaient à bout.

Adrienne avait caché sa figure dans ses mains; tout à coup elle redressa la tête; ses traits étaient plus calmes, quoique agités par un tremblement nerveux.

— M. Baleinier, dit-elle avec une dignité touchante, je ne sais pas ce que je vous ai dit tout à l'heure; la crainte me faisait délirer, je crois; je viens de me recueillir. Écoutez-moi : je suis en votre pouvoir, je le sais; rien ne peut m'en arracher... je le sais; êtes-vous pour moi un ennemi implacable?... êtes-vous un ami? je l'ignore; craignez-vous réellement, ainsi que vous me l'assurez, que ce qui n'est chez moi que bizarrerie à cette heure ne devienne de la folie plus tard? ou bien êtes-vous complice d'une machination infernale?... vous seul savez cela... Malgré mon courage, moi, je me déclare vaincue. Quoi que ce soit qu'on veuille de moi... vous entendez?... quoi que ce soit... j'y souscris d'avance... j'en donne ma parole, et elle

est loyale, vous le savez... Vous n'aurez donc plus aucun intérêt à me retenir ici... Si, au contraire, vous croyez sincèrement ma raison en danger, et, je vous l'avoue, vous avez éveillé dans mon esprit des doutes vagues, mais effrayants... alors, dites-le-moi, je vous croirai... je suis seule, à votre merci, sans amis, sans conseil... Eh bien ! je me confie aveuglément à vous... Est-ce mon sauveur ou mon bourreau que j'implore?... je ne sais pas... mais je lui dis :... « Voilà mon avenir... voilà ma vie... prenez... je n'ai plus la force de vous la disputer... »

Ces touchantes paroles d'une résignation navrante, d'une confiance désespérée, portèrent le dernier coup aux indécisions de M. Baleinier.

Déjà cruellement ému de cette scène, sans réfléchir aux conséquences de ce qu'il allait faire, il voulut du moins rassurer Adrienne sur les terribles et injustes craintes qu'il avait su éveiller en elle. Les sentiments de repentir et de bienveillance qui animaient M. Baleinier se lisaient sur sa physionomie.

Ils s'y lisaient trop...

Au moment où il s'approchait de mademoiselle de Cardoville pour lui prendre la main, une petite voix tranchante et aiguë se fit entendre derrière le guichet et prononça ces seuls mots :

— M. Baleinier...

— Rodin !... murmura le docteur effrayé, il m'épiait !

— Qui vous appelle?... demanda la jeune fille à M. Baleinier.

— Quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous ici, ce matin... pour aller dans le couvent de Sainte-Marie, qui est ici proche, dit le docteur avec accablement.

— Maintenant, qu'avez-vous à me répondre? dit Adrienne avec une angoisse mortelle.

Après un moment de silence solennel, pendant lequel il tourna la tête vers le guichet, le docteur dit d'une voix profondément émue :

— Je suis... ce que j'ai toujours été... un ami... incapable de vous tromper.

Adrienne devint d'une pâleur mortelle.

Puis elle tendit la main à M. Baleinier, lui disant d'une voix qu'elle tâchait de rendre calme :

— Merci... j'aurai du courage... Et ce sera-t-il bien long?

— Un mois peut-être... la solitude... la réflexion, un régime approprié, mes soins dévoués... Rassurez-vous ;... tout ce qui sera compatible avec votre état... vous sera permis ; on aura pour vous toutes sortes d'égards... Si cette chambre vous déplaît, on vous en donnera une autre...

— Non... celle-ci ou une autre... peu importe, répondit Adrienne avec un accablement morne et profond.

—Allons! courage!... rien n'est désespéré...

—Peut-être vous me flattez, dit Adrienne avec un sourire sinistre.

Puis elle ajouta :

— A bientôt donc... mon cher M. Baleinier! mon seul espoir est en vous maintenant.

Et sa tête se pencha sur sa poitrine, ses mains retombèrent sur ses genoux, et elle resta assise au bord de son lit, pâle, immobile... écrasée...

— Folle, dit-elle lorsque M. Baleinier eut disparu, peut-être folle!...

. . . .

Nous nous sommes étendu à dessein sur cet épisode, beaucoup moins *romanesque* que l'on ne pourrait le penser...

Plus d'une fois des intérêts, des vengeances, des machinations perfides ont abusé de l'imprudente facilité avec laquelle on reçoit, de la main de leurs familles ou de leurs amis, des *pensionnaires* dans quelques maisons de santé particulières destinées aux aliénés.

Nous dirons plus tard notre pensée au sujet de la création d'une sorte d'inspection ressortissant de l'autorité ou de la magistrature civile, qui aurait pour but de surveiller périodi-

quement les établissements destinés à recevoir les aliénés... et d'autres établissements non moins importants, et encore plus en dehors de toute surveillance... dont nous parlerons bientôt.

XI

Pressentiments.

Pendant que les faits précédents se passaient dans la maison de santé du docteur Baleinier, d'autres scènes avaient lieu environ à la même heure, rue Brise-Miche, chez Françoise Baudoin.

Sept heures du matin venaient de sonner à l'église de Saint-Merry, le jour était bas et sombre, le givre et le grésil petillaient aux fenêtres de la triste chambre de la femme de Dagobert.

Ignorant encore l'arrestation de son fils, Françoise l'avait attendu la veille toute la soirée, et ensuite une partie de la nuit, au milieu

d'inquiétudes navrantes ; puis, cédant enfin à la fatigue, au sommeil, vers les trois heures du matin elle s'était jetée sur un matelas à côté du lit de Rose et de Blanche.

Dès le jour (il venait de paraître), Françoise se leva pour monter dans la mansarde d'Agricol, espérant, bien faiblement, il est vrai, qu'il serait rentré depuis quelques heures.

Rose et Blanche venaient de se lever et de s'habiller. Elles se trouvaient seules dans cette chambre triste et froide.

Rabat-Joie, que Dagobert avait laissé à Paris, était étendu près du poêle refroidi, et, son long museau entre ses deux pattes de devant, il ne quittait pas de l'œil les deux sœurs.

Celles-ci, ayant peu dormi la nuit, s'étaient aperçues de l'agitation et des angoisses de la femme de Dagobert. Elles l'avaient vue tantôt marcher en se parlant à elle-même, tantôt prêter l'oreille au moindre bruit qui venait de l'escalier, et parfois s'agenouiller devant le crucifix placé à l'une des extrémités de la chambre. Les orphelines ne se doutaient pas qu'en priant avec ferveur pour son fils, l'excellente femme priait aussi pour elles ; car l'état de leur âme l'épouvantait.

La veille, après le départ précipité de Dagobert pour Chartres, Françoise, ayant assisté au

lever de Rose et de Blanche, les avait engagées à dire leur prière du matin ; elles lui répondirent naïvement qu'elles n'en savaient aucune, et qu'elles ne priaient jamais autrement qu'en invoquant leur mère qui était dans le ciel.

Lorsque Françoise, émue d'une douloureuse surprise, leur parla de catéchisme, de confirmation, de communion, les deux sœurs ouvrirent de grands yeux étonnés, ne comprenant rien à ce langage.

Selon sa foi candide, la femme de Dagobert, épouvantée de l'ignorance des deux jeunes filles en matière de religion, crut leur âme dans un péril d'autant plus grave, d'autant plus menaçant, que leur ayant demandé si elles avaient au moins reçu le baptême (et elle leur expliqua la signification de ce sacrement), les orphelines lui répondirent qu'elles ne le croyaient pas, car il ne se trouvait ni église ni prêtre dans le hameau où elles étaient nées pendant l'exil de leur mère en Sibérie.

En se mettant au point de vue de Françoise, on comprendra ses terribles angoisses ; car, à ses yeux, ces jeunes filles qu'elle aimait déjà tendrement, tant elles avaient de charme et de douceur, étaient, pour ainsi dire, de pauvres idolâtres, innocemment vouées à la damnation éternelle ; aussi, n'ayant pu retenir ses larmes

ni cacher sa frayeur, elle les avait serrées dans ses bras, en leur promettant de s'occuper au plus tôt de leur salut, et en se désolant de ce que Dagobert n'eût pas songé à les faire baptiser en route. Or, il faut l'avouer, cette idée n'était nullement venue à l'ex-grenadier à cheval.

Quittant la veille Rose et Blanche pour se rendre aux offices du dimanche, Françoise n'avait pas osé les emmener avec elle, leur complète ignorance des choses saintes rendant leur présence à l'église sinon scandaleuse, du moins inutile; mais Françoise, dans ses ferventes prières, implora ardemment la miséricorde céleste pour les orphelines qui ne savaient pas leur âme dans une position si désespérée.

Rose et Blanche restaient donc seules dans la chambre en l'absence de la femme de Dagobert; elles étaient toujours vêtues de deuil; leurs charmantes figures semblaient encore plus pensives que tristes; quoiqu'elles fussent accoutumées à une vie bien malheureuse, dès leur arrivée dans la rue Brise-Miche elles s'étaient senties frappées du pénible contraste qui existait entre la pauvre demeure qu'elles venaient habiter, et les merveilles que leur jeune imagination s'était figurées en songeant à Paris, cette ville d'or de leurs rêves.

Bientôt cet étonnement si concevable fit place

à des pensées d'une gravité singulière pour leur âge ; la contemplation de cette pauvreté digne et laborieuse fit profondément réfléchir les orphelines, non plus en enfants, mais en jeunes filles ; admirablement servies par leur esprit juste et sympathique au bien , par leur noble cœur, par leur caractère à la fois délicat et courageux, elles avaient depuis vingt-quatre heures beaucoup observé, beaucoup médité.

— Ma sœur, dit Rose à Blanche lorsque Françoise eut quitté la chambre, la pauvre femme de Dagobert est bien inquiète. As-tu remarqué, cette nuit... son agitation? Comme elle pleurait! comme elle priait!

— J'étais émue comme toi de son chagrin, ma sœur, et je me demandais ce qui pouvait le causer...

— Je crains de le deviner. Oui, peut-être est-ce nous qui sommes la cause de ses inquiétudes.

— Pourquoi, ma sœur? parce que nous ne savons pas de prières, et que nous ignorons si nous avons été baptisées?

— Cela a paru lui faire une grande peine, il est vrai; j'en ai été bien touchée, parce que cela prouve qu'elle nous aime tendrement... Mais je n'ai pas compris comment nous courions des dangers terribles, ainsi qu'elle disait...

— Ni moi non plus, ma sœur. Nous tâchons de ne rien faire qui puisse déplaire à notre mère qui nous voit et nous entend... ; nous aimons ceux qui nous aiment, nous ne haïssons personne, nous nous résignons à tout ce qui nous arrive... quel mal peut-on nous reprocher?

— Aucun; mais, vois-tu, ma sœur, nous pourrions en faire involontairement...

— Nous?

— Oui... et c'est pour cela que je te disais : Je crains que nous ne soyons cause des inquiétudes de la femme de Dagobert.

— Comment donc cela?

— Écoute, ma sœur... hier, madame Françoise a voulu travailler à ces sacs de grosse toile... que voilà sur la table...

— Oui... et au bout d'une demi-heure... elle nous a dit bien tristement qu'elle ne pouvait pas continuer... qu'elle n'y voyait plus clair... que ses yeux étaient perdus...

— Ainsi, elle ne peut plus travailler pour gagner sa vie...

— Non, c'est son fils... M. Agricol, qui la soutient... il a l'air si bon, si gai, si franc, et si heureux de se dévouer pour sa mère... Ah! c'est bien le digne frère de notre ange Gabriel!...

— Tu vas voir pourquoi je te parle du tra-

vail de M. Agricol… notre bon vieux Dagobert nous a dit qu'en arrivant ici il ne lui restait plus que quelques pièces de monnaie.

— C'est vrai…

— Il est, ainsi que sa femme, hors d'état de gagner sa vie; un pauvre vieux soldat comme lui, que ferait-il?

— Tu as raison, il ne sait que nous aimer et nous soigner comme ses enfants.

— Il faut donc que ce soit encore M. Agricol qui soutienne son père… car Gabriel est un pauvre prêtre qui, ne possédant rien, ne peut rien pour ceux qui l'ont élevé… ainsi tu vois, c'est M. Agricol qui, seul, fait vivre toute la famille.

— Sans doute… il s'agit de sa mère… de son père… c'est son devoir, et il le fait de bon cœur…

— Oui, ma sœur… mais à nous, il ne nous doit rien…

— Que dis-tu, Rose?

— Il va donc être aussi obligé de travailler pour nous, puisque nous n'avons rien au monde.

— Je n'avais pas songé à cela… C'est juste.

— Vois-tu, ma sœur, notre père a beau être duc et maréchal de France, comme dit Dagobert… nous avons beau pouvoir espérer bien

des choses de cette médaille ; tant que notre père ne sera pas ici, tant que nos espérances ne seront pas réalisées, nous serons toujours de pauvres orphelines, obligées d'être à charge à cette brave famille à qui nous devons tant, et qui après tout est si gênée... que...

— Pourquoi t'interromps-tu, ma sœur?

— Ce que je vais te dire ferait rire d'autres personnes, mais toi, tu comprendras : hier, la femme de Dagobert, en voyant manger ce pauvre Rabat-Joie, a dit tristement : « Hélas! mon Dieu, il mange comme une personne... » La manière dont elle a dit cela, m'a donné envie de pleurer ; juge s'ils sont pauvres... et pourtant, nous venons encore augmenter leur gêne...

Et les deux sœurs se regardèrent tristement, tandis que Rabat-Joie faisait mine de ne pas entendre ce qu'on disait de sa voracité.

— Ma sœur, je te comprends..., dit Rose après un moment de silence. Eh bien ! il ne faut être à charge à personne... Nous sommes jeunes, nous avons bon courage. En attendant que notre position se décide, regardons-nous comme des filles d'ouvriers... Après tout, notre grand-père n'est-il pas artisan lui-même? Trouvons donc de l'ouvrage et gagnons notre vie... Gagner sa vie... Comme on doit être fière... heureuse!...

— Bonne petite sœur ! dit Blanche en embrassant Rose, quel bonheur !... tu m'as prévenue... embrasse-moi !

— Comment ?

— Ton projet... c'était aussi le mien... Oui, hier en entendant la femme de Dagobert s'écrier si tristement que sa vue était perdue... j'ai regardé tes bons grands yeux qui m'ont fait penser aux miens, et je me suis dit : Mais il me semble que si la pauvre femme de notre vieux Dagobert a perdu la vue... mesdemoiselles Rose et Blanche Simon y voient très-clair... ce qui est une compensation, ajouta Blanche en souriant.

— Et après tout, mesdemoiselles Simon ne sont pas assez maladroites, reprit Rose en souriant à son tour, pour ne pouvoir coudre de gros sacs de toile grise qui leur écorcheront peut-être un peu les doigts ; mais c'est égal.

— Tu le vois, nous pensions à deux comme toujours ; seulement je voulais te ménager une surprise et attendre que nous fussions seules pour te dire mon idée.

— Oui, mais il y a quelque chose qui me tourmente.

— Qu'est-ce donc?

— D'abord Dagobert et sa femme ne manqueront pas de nous dire : « Mesdemoiselles,

vous n'êtes pas faites pour cela, coudre de gros vilains sacs de toile? Fi donc!... les filles d'un maréchal de France! » et puis, si nous insistons : « Eh bien! nous dira-t-on, il n'y a pas d'ouvrage à vous donner... si vous en voulez... cherchez-en... mesdemoiselles. » Et alors! qui sera bien embarrassé? mesdemoiselles Simon; car où trouverons-nous de l'ouvrage?

— Le fait est que quand Dagobert s'est mis quelque chose dans la tête...

— Oh! après ça... en le càlinant bien...

— Oui, pour certaines choses... mais pour d'autres, il est intraitable. C'est comme si en route nous avions voulu l'empêcher de se donner tant de peine pour nous...

— Ma sœur, une idée, s'écria Rose, une excellente idée!

— Voyons, dis vite...

— Tu sais bien cette jeune ouvrière qu'on appelle la Mayeux, et qui paraît si serviable, si persévérante.

— Oh! oui, et puis timide, discrète; on dirait qu'elle a toujours peur de gêner, même en vous regardant. Tiens, hier, elle ne s'apercevait pas que je la voyais; elle te contemplait d'un air si bon, si doux, elle semblait si heureuse que les larmes me sont venues aux yeux tant je me suis sentie attendrie...

— Eh bien ! il faudra demander à la Mayeux comment elle fait pour trouver à s'occuper, car certainement elle vit de son travail.

— Tu as raison , elle nous le dira, et quand nous le saurons, Dagobert aura beau nous gronder, vouloir faire le fier pour nous, nous serons aussi entêtées que lui.

— C'est cela, ayons du caractère ; prouvons-lui que nous avons, comme il le dit lui-même, du sang de soldat dans les veines.

— Tu prétends que nous serons peut-être riches un jour, mon bon Dagobert?... lui dirons-nous, eh bien !... tant mieux ; nous nous rappellerons ce temps-ci avec plus de plaisir encore. Ainsi , c'est convenu , n'est-ce pas , Rose ? La première fois que nous nous trouverons seules avec la Mayeux, il faudra lui faire notre confidence et lui demander des renseignements ; elle est si bonne personne, qu'elle ne nous refusera pas.

— Aussi quand notre père reviendra, il nous saura gré, j'en suis sûre, de notre courage.

— Et il nous applaudira d'avoir voulu nous suffire à nous-mêmes, comme si nous étions seules au monde.

A ces mots de sa sœur, Rose tressaillit.

Un nuage de tristesse, presque d'effroi, passa sur sa charmante figure, et elle s'écria :

— Mon Dieu! ma sœur, quelle horrible pensée!...

— Qu'as-tu donc? tu me fais peur...

— Au moment où tu disais que notre père nous saurait gré de nous suffire à nous-mêmes, comme si nous étions seules au monde... une affreuse idée m'est venue... je ne sais pourquoi... et puis... tiens, sens comme mon cœur bat, on dirait qu'il va nous arriver un malheur.

— C'est vrai, ton pauvre cœur bat d'une force... Mais à quoi as-tu donc pensé? tu m'effrayes.

— Quand nous avons été prisonnières, au moins on ne nous a pas séparées; et puis enfin, la prison, c'était un asile...

— Oui, bien triste, quoique partagé avec toi...

— Mais si, en arrivant ici, un hasard... un malheur... nous avait séparées de Dagobert; si nous nous étions trouvées... seules... abandonnées sans ressources dans cette grande ville?

— Ah! ma sœur... ne dis pas cela... tu as raison. C'est terrible... Que devenir? mon Dieu!

A cette cruelle pensée, les deux jeunes filles restèrent un moment silencieuses et accablées.

Leurs jolies figures, jusqu'alors animées d'une noble espérance, pâlirent et s'attristèrent.

Après un assez long silence, Rose releva la tête : ses yeux étaient humides de larmes.

— Mon Dieu ! dit-elle d'une voix tremblante, pourquoi donc cette pensée nous attriste-t-elle autant, ma sœur ?... J'ai le cœur navré comme si ce malheur devait nous arriver un jour...

— Je ressens, comme toi... une grande frayeur... Hélas !... toutes deux perdues dans cette ville immense... Qu'est-ce que nous ferions ?

— Tiens... Blanche... n'ayons pas de ces idées-là... Ne sommes-nous pas ici chez Dagobert... au milieu de bien bonnes gens ?...

— Vois-tu, ma sœur, reprit Rose d'un air pensif, c'est peut-être un bien... que cette pensée nous soit venue.

— Pourquoi donc ?

— Maintenant, nous trouverons ce pauvre logis d'autant meilleur, que nous y serons à l'abri de toutes ces craintes... Et lorsque, grâce à notre travail, nous serons sûres de n'être à charge à personne... que nous manquera-t-il en attendant l'arrivée de notre père ?

— Il ne nous manquera rien... tu as raison... mais enfin pourquoi cette pensée nous est-elle venue ? pourquoi nous accable-t-elle si douloureusement ?

— Oui enfin... pourquoi ? Après tout, ne

sommes-nous pas ici au milieu d'amis qui nous aiment? Comment supposer que nous soyons jamais abandonnées seules dans Paris? Il est impossible qu'un tel malheur nous arrive... n'est-ce pas, ma sœur?

— Impossible!... dit Rose en tressaillant; et si, la veille du jour où nous sommes arrivées dans ce village d'Allemagne où ce pauvre Jovial a été tué, on nous eût dit: « Demain vous serez prisonnières..., » nous aurions dit comme aujourd'hui: « C'est impossible. Est-ce que Dagobert n'est pas là pour nous protéger? qu'avons-nous à craindre?... » Et pourtant... souviens-toi, ma sœur, deux jours après, nous étions en prison à Leipzig...

— Oh! ne dis pas cela, ma sœur... cela fait peur.

Et, par un mouvement sympathique, les orphelines se prirent par la main et se serrèrent l'une contre l'autre en regardant autour d'elles avec un effroi involontaire.

L'émotion qu'elles éprouvaient était en effet profonde, étrange, inexplicable... et pourtant vaguement menaçante, comme ces noirs pressentiments qui vous épouvantent malgré vous... comme ces funestes prévisions qui jettent souvent un éclair sinistre sur les profondeurs mystérieuses de l'avenir.

Divinations bizarres, incompréhensibles, quelquefois aussitôt oubliées qu'éprouvées, mais qui plus tard, lorsque les événements viennent les justifier, vous apparaissent alors, par le souvenir, dans toute leur effrayante fatalité.

. . . .

Les filles du maréchal Simon étaient encore plongées dans l'accès de tristesse que ces pensées singulières avaient éveillées en elles, lorsque la femme de Dagobert, redescendant de chez son fils, entra dans la chambre, les traits douloureusement altérés.



XII

La lettre.

Lorsque Françoise rentra dans la chambre, sa physionomie était si profondément altérée, que Rose ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mon Dieu ! madame... qu'avez-vous ?

— Hélas ! mes chères demoiselles, je ne puis vous le cacher plus longtemps... (et Françoise fondit en larmes), depuis hier, je ne vis pas... j'attendais mon fils pour souper, comme à l'ordinaire... il n'est pas venu. Je n'ai pas voulu vous laisser voir combien cela me chagrinait déjà... je l'attendais de minute en minute... car depuis dix ans, il n'est jamais monté se coucher sans venir m'embrasser... J'ai passé une partie de la nuit là, près de la porte, à écouter si j'entendais son pas... Je n'ai rien entendu... Enfin, à trois heures du matin, je me suis jetée sur un matelas... Je viens d'aller voir si, comme je l'espérais, il est vrai faiblement, mon fils n'était pas rentré au matin...

— Eh bien ! madame?...

— Il n'est pas revenu !... dit la pauvre mère en essuyant ses yeux.

Rose et Blanche se regardèrent avec émotion ; une même pensée les préoccupait ; si Agricol ne revenait pas, comment vivrait cette famille? ne deviendraient-elles pas alors une charge doublement pénible dans cette circonstance?

— Mais peut-être, madame, dit Blanche, M. Agricol sera-t-il resté à travailler trop tard pour avoir pu revenir hier soir.

— Oh ! non, non, il serait rentré au milieu

de la nuit, sachant les inquiétudes qu'il me causerait... Hélas!... il lui sera arrivé un malheur... peut-être blessé à sa forge; il est si ardent, si courageux au travail!... ah! mon pauvre fils!... Et comme si déjà je ne ressentais pas assez d'angoisses à son sujet, me voici maintenant tourmentée pour cette pauvre jeune ouvrière qui demeure là-haut.

— Comment donc, madame?

— En sortant de chez mon fils, je suis entrée chez elle pour lui conter mon chagrin, car elle est presque une fille pour moi... je ne l'ai pas trouvée... dans le petit cabinet qu'elle occupe; le jour commençait à peine; son lit n'était pas seulement défait... Où est-elle allée sitôt? elle qui ne sort jamais...

Rose et Blanche se regardèrent avec une nouvelle inquiétude, car elles comptaient beaucoup sur la Mayeux pour les aider dans la résolution qu'elles venaient de prendre. Heureusement, elles furent, ainsi que Françoise, presque à l'instant rassurées, car, après deux coups frappés discrètement à la porte, on entendit la voix de la Mayeux.

— Peut-on entrer, madame Françoise?

Par un mouvement spontané, Rose et Blanche coururent à la porte et l'ouvrirent à la jeune fille.

Le givre et la neige tombaient incessamment depuis la veille ; aussi la robe d'indienne de la jeune ouvrière , son petit châle de cotonnade , et son bonnet de tulle noir qui, découvrant ses deux épais bandeaux de cheveux châtains , encadrait son pâle et intéressant visage, étaient trempés d'eau ; le froid avait rendu livides ses mains blanches et maigres ; on voyait seulement à l'éclat de ses yeux bleus, ordinairement doux et timides , que cette pauvre créature, si frêle et si craintive, avait puisé dans la gravité des circonstances une énergie extraordinaire.

— Mon Dieu... d'où viens-tu , ma bonne Mayeux? lui dit Françoise ; tout à l'heure, en allant voir si mon fils était rentré... j'ai ouvert ta porte et j'ai été tout étonnée... de ne pas te trouver;... tu es donc sortie de bien bonne heure ?

— Je vous apporte des nouvelles d'Agricol...

— De mon fils ! s'écria Françoise en tremblant ; que lui est-il arrivé ? tu l'as vu ? tu lui as parlé ? où est-il?

— Je ne l'ai pas vu... mais je sais où il est.

Puis, s'apercevant que Françoise pâlissait, la Mayeux ajouta :

— Rassurez-vous... il se porte bien, il ne court aucun danger.

— Soyez béni ! mon Dieu !... vous ne vous

lassez pas d'avoir pitié d'une pauvre pécheresse... Avant-hier vous m'avez rendu mon mari; aujourd'hui, après une nuit si cruelle, vous me rassurez sur la vie de mon pauvre enfant!

En disant ces mots, Françoise s'était jetée à genoux sur le carreau en se signant pieusement.

Pendant le moment de silence causé par le mouvement dévotieux de Françoise, Rose et Blanche s'approchèrent de la Mayeux et lui dirent tout bas avec une expression de touchant intérêt :

— Comme vous êtes mouillée!... vous devez avoir bien froid... Prenez garde, si vous alliez être malade !

— Nous n'avons pas osé faire songer madame Françoise à allumer le poêle... mais maintenant nous allons le lui dire.

Aussi surprise que pénétrée de la bienveillance que lui témoignaient les filles du maréchal Simon, la Mayeux, plus sensible que toute autre à la moindre preuve de bonté, leur répondit avec un regard d'ineffable reconnaissance :

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, mesdemoiselles. Rassurez-vous ; je suis habituée au froid, et je suis d'ailleurs si inquiète que je ne le sens pas.

— Et mon fils? dit Françoise en se relevant, après être restée quelques moments agenouillée, pourquoi a-t-il passé la nuit dehors? Tu savais donc où le trouver, ma bonne Mayeux?... Va-t-il venir bientôt... pourquoi tarde-t-il?

— Madame Françoise, je vous assure qu'Agricol se porte bien; mais, je dois vous dire que d'ici à quelque temps...

— Eh bien...

— Voyons, madame, du courage.

— Ah! mon Dieu!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Qu'est-il donc arrivé?... pourquoi ne le verrai-je pas?

— Hélas! madame... il est arrêté.

— Arrêté! s'écrièrent Rose et Blanche avec effroi.

— Que votre volonté soit faite en toute chose, mon Dieu! dit Françoise, mais c'est un bien grand malheur... Arrêté... lui... si bon... si honnête... Et pourquoi l'arrêter?... il faut donc qu'il y ait une méprise?

— Avant-hier, reprit la Mayeux, j'ai reçu une lettre anonyme; on m'avertissait qu'Agricol pouvait être arrêté d'un moment à l'autre, à cause de son *Chant des Travailleurs;* nous sommes convenus avec lui qu'il irait chez cette demoiselle si riche de la rue de Babylone, qui lui avait offert ses services; Agricol devait lui

demander d'être sa caution pour l'empêcher d'aller en prison. Hier matin, il est parti pour aller chez cette demoiselle.

— Tu savais tout cela, et tu ne m'as rien dit... ni lui non plus... pourquoi me l'avoir caché?

— Afin de ne pas vous inquiéter pour rien, madame Françoise, car, comptant sur la générosité de cette demoiselle, j'attendais à chaque instant Agricol. Hier au soir, ne le voyant pas venir, je me suis dit : « Peut-être les formalités à remplir pour la caution le retiennent longtemps... » Mais le temps passait, il ne paraissait pas... J'ai ainsi veillé toute cette nuit pour l'attendre.

— C'est vrai, ma bonne Mayeux, tu ne t'es pas couchée?...

— J'étais trop inquiète;... aussi ce matin, avant le jour, ne pouvant surmonter mes craintes, je suis sortie. J'avais retenu l'adresse de cette demoiselle, rue de Babylone... J'y ai couru.

— Oh! bien! bien! dit Françoise avec anxiété, tu as eu raison. Cette demoiselle avait pourtant l'air bien bon, bien généreux, d'après ce que me disait mon fils...

La Mayeux secoua tristement la tête; une larme brilla dans ses yeux, et elle continua :

— Quand je suis arrivée rue de Babylone, il faisait encore nuit; j'ai attendu qu'il fît grand jour.

— Pauvre enfant... toi si peureuse, si chétive, dit Françoise profondément touchée; aller si loin, et par ce temps affreux, encore... Ah! tu es bien une vraie fille pour moi...

— Agricol n'est-il pas aussi un frère pour moi? dit doucement la Mayeux en rougissant légèrement.

Puis elle reprit :

— Lorsqu'il a fait grand jour, je me suis hasardée à sonner à la porte du petit pavillon; une charmante jeune fille, mais dont la figure était pâle et triste, est venue m'ouvrir... « Mademoiselle, je viens au nom d'une malheureuse mère au désespoir, » lui ai-je dit tout de suite pour l'intéresser, car j'étais si pauvrement vêtue que je craignais d'être renvoyée comme une mendiante; mais voyant au contraire la jeune fille m'écouter avec bonté, je lui ai demandé si la veille un jeune ouvrier n'était pas venu prier sa maîtresse de lui rendre un grand service. « Hélas! oui... m'a répondu cette jeune fille, ma maîtresse allait s'occuper de ce qu'il désirait, mais apprenant qu'on le cherchait pour l'arrêter, elle l'a fait se cacher; malheureusement sa retraite a été découverte, et hier soir, à

quatre heures, il a été arrêté... et conduit en prison... »

Quoique les orphelines ne prissent pas part à ce triste entretien, on lisait sur leurs figures attristées, dans leurs regards inquiets, combien elles souffraient des chagrins de la femme de Dagobert.

— Mais cette demoiselle ?... s'écria Françoise, tu aurais dû tâcher de la voir, ma bonne Mayeux, et la supplier de ne pas abandonner mon fils ;... elle est si riche... qu'elle doit être puissante ;... sa protection peut nous sauver d'un affreux malheur !

— Hélas! dit la Mayeux avec une douloureuse amertume, il faut renoncer à ce dernier espoir.

— Pourquoi ?... puisque cette demoiselle est si bonne, dit Françoise ; elle aura pitié, quand elle saura que mon fils est le seul soutien de toute une famille... et que la prison pour lui... c'est plus affreux que pour un autre, parce que c'est pour nous la dernière misère...

— Cette demoiselle..., reprit la Mayeux, à ce que m'a appris la jeune fille en pleurant... cette demoiselle a été conduite hier soir dans une maison de santé ;... il paraît... qu'elle est folle...

— Folle... ah ! c'est horrible... pour elle... et pour nous aussi, hélas !... car maintenant

qu'il n'y a plus rien à espérer, qu'allons-nous devenir... sans mon fils? Mon Dieu... mon Dieu...

Et la malheureuse femme cacha sa figure entre ses mains.

A l'accablante exclamation de Françoise, il se fit un profond silence.

Rose et Blanche échangèrent un regard désolé qui exprimait leur profond chagrin, car elles s'apercevaient que leur présence augmentait de plus en plus les terribles embarras de cette famille.

La Mayeux, brisée de fatigue, en proie à tant d'émotions douloureuses, frissonnant sous ses vêtements mouillés, s'assit avec abattement sur une chaise en réfléchissant à la position désespérée de cette famille.

Cette position était bien cruelle en effet...

Et lors des temps de troubles politiques ou des agitations causées dans les classes laborieuses par un chômage forcé ou par l'injuste réduction des salaires que leur impose impunément la puissante coalition des capitalistes, bien souvent des familles entières d'artisans sont, grâce à la détention préventive, dans une position aussi déplorable que celle de la famille de Dagobert par l'arrestation d'Agricol, arrestation due d'ailleurs aux manœuvres de Rodin

et des siens, ainsi qu'on le verra plus tard.

Et à propos de la détention préventive, qui atteint souvent des ouvriers honnêtes, laborieux, presque toujours poussés à la fâcheuse extrémité des coalitions par l'*inorganisation* du travail et par l'*insuffisance des salaires*, il est, selon nous, pénible de voir la loi, qui doit être égale pour tous, refuser à ceux-ci ce qu'elle accorde à ceux-là... parce que ceux-là peuvent disposer d'une certaine somme d'argent.

Dans plusieurs circonstances, l'homme riche, moyennant *caution*, peut échapper aux ennuis, aux inconvénients d'une incarcération préventive ; il consigne une somme d'argent ; il donne sa parole de se représenter à un jour fixé, et il retourne à ses plaisirs, à ses occupations ou aux douces joies de la famille...

Rien de mieux : tout accusé est présumé innocent ; on ne saurait trop se pénétrer de cette indulgente maxime.

Tant mieux pour le riche, puisqu'il peut user du bénéfice de la loi.

Mais le pauvre?...

Non-seulement il n'a pas de caution à fournir, car il n'a d'autre capital que son labeur quotidien, mais c'est surtout pour lui, pauvre, que les rigueurs d'une incarcération préventive sont funestes, sont terribles...

Pour l'homme riche, la prison... c'est le manque d'aises et de bien-être... c'est l'ennui, c'est le chagrin d'être séparé des siens... certes cela mérite intérêt, toutes peines sont pitoyables, et les larmes du riche séparé de ses enfants sont aussi amères que les larmes du pauvre éloigné de sa famille...

Mais l'absence du riche ne condamne les siens ni au jeûne, ni au froid, ni à ces maladies incurables causées par l'épuisement et par la misère...

Au contraire... pour l'artisan... la prison, c'est la détresse, c'est le dénûment, c'est quelquefois la mort des siens...

Ne possédant rien, il est incapable de fournir une caution, on l'emprisonne...

Mais s'il a, comme cela se rencontre fréquemment, un père ou une mère infirme, une femme malade ou des enfants au berceau?

Que deviendra cette famille infortunée? Elle pouvait à peine vivre au jour le jour du salaire de cet homme, salaire presque toujours insuffisant, et voici que tout à coup cet unique soutien vient à manquer pendant trois ou quatre mois.

Que fera cette famille?

A qui avoir recours?

Que deviendront ces vieillards infirmes, ces

femmes valétudinaires, ces petits enfants, hors d'état de pouvoir gagner leur pain quotidien? S'il y a, par hasard, un peu de linge et quelques vêtements à la maison, on portera le tout au mont-de-piété ; avec cette ressource on vivra peut-être une semaine... mais ensuite?

Et si l'hiver vient ajouter ses rigueurs à cette effrayante et inévitable misère?

Alors l'artisan prisonnier verra par la pensée, pendant ses longues nuits d'insomnie, ceux qui lui sont chers, hâves, décharnés, épuisés de besoin, couchés presque nus sur une paille sordide, et cherchant, en se pressant les uns contre les autres, à réchauffer leurs membres glacés...

Puis, si l'artisan sort acquitté, c'est la ruine, c'est le deuil qu'il trouve au retour dans sa pauvre demeure.

Et puis enfin, après un chômage si long, ses relations de travail sont rompues ; que de jours perdus pour retrouver de l'ouvrage ! et un jour sans labeur, c'est un jour sans pain...

Répétons-le, si la loi n'offrait pas, dans certaines circonstances, à ceux qui sont riches, le bénéfice de *la caution,* on ne pourrait que gémir sur des malheurs privés et inévitables ; mais puisque la loi consent à mettre provisoirement en liberté ceux qui possèdent une certaine

somme d'argent, pourquoi prive-t-elle de cet avantage ceux-là surtout pour qui la liberté est indispensable, puisque la liberté, c'est pour eux la vie, l'existence de leur famille?

A ce déplorable état de choses, est-il un remède? Nous le croyons.

Le *minimum* de la caution exigée par la loi est de CINQ CENTS FRANCS.

Or, cinq cents francs représentent en terme moyen SIX MOIS de travail d'un ouvrier laborieux.

Qu'il ait une femme et deux enfants (et c'est aussi le terme moyen de ses charges), il est évident qu'il lui est matériellement impossible d'avoir jamais économisé une pareille somme.

Ainsi, exiger de lui cinq cents francs pour lui accorder la liberté de soutenir sa famille, c'est le mettre virtuellement hors du bénéfice de la loi, lui qui, plus que personne, aurait le droit d'en jouir, de par les conséquences désastreuses que sa détention préventive entraîne pour les siens.

Ne serait-il pas équitable, humain, et d'un noble, d'un salutaire exemple, d'accepter, dans tous les cas où la caution est admise (et lorsque la probité de l'accusé serait honorablement constatée), d'accepter *les garanties morales* de ceux à qui leur pauvreté ne permet pas d'offrir

de *garanties matérielles*, et qui n'ont d'autre capital que leur travail et leur probité, *d'accepter leur foi d'honnêtes gens* de se présenter au jour du jugement ?

Ne serait-il pas moral et grand, surtout dans ces temps-ci, de rehausser ainsi la valeur de la promesse jurée, et d'élever assez l'homme à ses propres yeux pour que son serment soit regardé comme garantie suffisante ?

Méconnaîtra-t-on assez la dignité de l'homme pour crier à l'utopie, à l'impossibilité ? Nous demanderons si l'on a vu beaucoup de prisonniers de guerre sur parole se parjurer, et si ces soldats et ces officiers n'étaient pas presque tous des enfants du peuple.

Sans exagérer nullement la vertu du serment chez les classes laborieuses, probes et pauvres, nous sommes certain que l'engagement pris par l'accusé de comparaître au jour du jugement serait toujours exécuté, non-seulement avec fidélité, avec loyauté, mais encore avec une profonde reconnaissance, puisque sa famille n'aurait pas souffert de son absence, grâce à l'indulgence de la loi.

Il est d'ailleurs un fait dont la France doit s'enorgueillir : c'est que généralement sa magistrature, aussi misérablement rétribuée que l'armée, est savante, intègre, humaine et in-

dépendante ; elle a conscience de son utile et imposant sacerdoce ; plus que tout autre corps, elle peut et elle sait charitablement apprécier les maux et les douleurs immenses des classes laborieuses de la société, avec lesquelles elle est si souvent en contact [1].

On ne saurait donc accorder trop de latitude aux magistrats dans l'appréciation des cas où la *caution morale,* la seule que puisse donner l'honnête homme nécessiteux, serait admise.

Enfin, si ceux qui font les lois et ceux qui gouvernent avaient du peuple une opinion assez outrageante pour repousser avec un injurieux dédain les idées que nous émettons, ne pourrait-on pas au moins demander que le *minimum de la caution fût tellement abaissé, qu'il devînt abordable à ceux qui ont tant besoin d'échapper aux stériles rigueurs d'une détention préventive ?*

Ne pourrait-on prendre, pour dernière li-

[1] Nous avons cité, dans une autre œuvre, et nous nous rappellerons toujours avec autant de respect que de profonde sympathie, le beau livre de M. Prosper Tarbé, procureur du roi. *Travail et Salaire* est un des ouvrages les plus solides, les plus hautement pensés que l'amour éclairé de l'humanité ait jamais inspirés à un cœur généreux, à une intelligence élevée et à un esprit positif et pratique.

mite, le salaire moyen d'un artisan pendant un mois?

Soit : *quatre-vingts francs*.

Ce serait encore exorbitant; mais enfin, les amis aidant, le mont-de-piété aidant, quelques avances aidant, *quatre-vingts francs* se trouveraient, rarement il est vrai, mais du moins quelquefois, et ce serait toujours plusieurs familles arrachées à d'affreuses misères.

Cela dit, passons et revenons à la famille de Dagobert qui, par suite de la détention préventive d'Agricol, se trouvait dans une position si désespérée.

. . . .

Les angoisses de la femme de Dagobert augmentaient en raison de ses réflexions; car, en comptant les filles du général Simon, on voit que quatre personnes se trouvaient absolument sans ressources; mais, il faut l'avouer, l'excellente mère pensait moins à elle qu'au chagrin que devait éprouver son fils en songeant à la déplorable position où elle se trouvait.

A ce moment, on frappa à la porte.

— Qui est là? dit Françoise.

— C'est moi, madame Françoise... moi... le père Lorrain.

— Entrez, dit la femme de Dagobert.

Le teinturier, qui remplissait les fonctions

de portier, parut à la porte de la chambre... Au lieu d'avoir les bras et les mains d'un vert-pomme éblouissant, il les avait ce jour-là d'un violet magnifique.

— Madame Françoise, dit le père Lorrain, c'est une lettre que le *donneux* d'eau bénite de Saint-Merry vient d'apporter de la part de M. l'abbé Dubois, en recommandant de vous la monter tout de suite ;... il a dit que c'était très-pressé...

— Une lettre de mon confesseur ? dit Françoise étonnée.

Puis la prenant, elle ajouta :

— Merci, père Lorrain.

— Vous n'avez besoin de rien, madame Françoise ?

— Non, père Lorrain.

— Serviteur à la compagnie.

Et le teinturier sortit.

— La Mayeux, veux-tu me lire cette lettre ? dit Françoise assez inquiète de cette missive.

— Oui, madame.

Et la jeune fille lut ce qui suit :

« Ma chère madame Baudoin,

« J'ai l'habitude de vous entendre les mardis et les samedis, mais je ne serai libre ni demain ni samedi ; venez donc ce matin, le plus tôt

possible, à moins que vous ne préfériez rester une semaine sans approcher du tribunal de la pénitence. »

—Une semaine... juste ciel!... s'écria la femme de Dagobert; hélas! je ne sens que trop le besoin de m'en approcher aujourd'hui même dans le trouble et le chagrin où je suis.

Puis s'adressant aux orphelines :

— Le bon Dieu a entendu les prières que je lui ai faites pour vous, mes chères demoiselles... puisque aujourd'hui même je vais pouvoir consulter un digne et saint homme sur les grands dangers que vous courez sans le savoir... pauvres chères âmes, si innocentes et pourtant si coupables, quoiqu'il n'y ait pas de votre faute!... Ah! le Seigneur m'est témoin que mon cœur saigne pour vous autant que pour mon fils...

Rose et Blanche se regardèrent interdites, car elles ne comprenaient pas les craintes que l'état de leur âme inspirait à la femme de Dagobert.

Celle-ci reprit, en s'adressant à la jeune ouvrière :

— Ma bonne Mayeux, il faut que tu me rendes encore un service.

— Parlez, madame Françoise.

— Mon mari a emporté pour son voyage à

Chartres la paye de la semaine d'Agricol. C'est tout ce qu'il y avait d'argent à la maison; je suis sûre que mon pauvre enfant n'a pas un sou sur lui... et en prison il a peut-être besoin de quelque chose... Tu vas prendre ma timbale et mon couvert d'argent... les deux paires de draps qui restent et mon châle de bourre de soie, qu'Agricol m'a donné pour ma fête; tu porteras le tout au mont-de-piété... Je tâcherai de savoir dans quelle prison est mon fils... et je lui enverrai la moitié de la petite somme que tu rapporteras... et le reste... nous servira... en attendant mon mari... Mais quand il reviendra... comment ferons-nous?... Quel coup pour lui!... et avec ce coup... la misère... puisque mon fils est en prison... et que mes yeux sont perdus... Seigneur, mon Dieu... s'écria la malheureuse mère avec une expression d'impatiente et amère douleur, pourquoi m'accabler ainsi?... j'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu pour mériter votre pitié... sinon pour moi, du moins pour les miens.

Puis, se reprochant bientôt cette exclamation, elle reprit:

— Non, non, mon Dieu! je dois accepter tout ce que vous m'envoyez. Pardonnez-moi cette plainte, et ne punissez que moi seule.

—Courage, madame Françoise, dit la Mayeux,

Agricol est innocent : il ne peut rester longtemps en prison.

— Mais j'y songe, reprit la femme de Dagobert, d'aller au mont-de-piété, cela va te faire perdre bien du temps, ma pauvre Mayeux.

— Je reprendrai cela sur ma nuit... madame Françoise ; est-ce que je pourrais dormir en vous sachant si tourmentée? Le travail me distraira.

— Mais tu dépenseras de la lumière...

— Soyez tranquille, madame Françoise, je suis un peu en avance, dit la pauvre fille, qui mentait.

— Embrasse-moi, du moins, dit la femme de Dagobert, les yeux humides, car tu es ce qu'il y a de meilleur au monde.

Et Françoise sortit en hâte.

Rose et Blanche restèrent seules avec la Mayeux ; enfin était arrivé pour elles le moment qu'elles attendaient avec tant d'impatience.

La femme de Dagobert arriva bientôt à l'église Saint-Merry, où l'attendait son confesseur.

XIII

Le confessionnal.

Rien de plus triste que l'aspect de la paroisse de Saint-Merry par ce jour d'hiver bas et neigeux. Un moment Françoise fut arrêtée sous le porche par un lugubre spectacle.

Pendant qu'un prêtre murmurait quelques paroles à voix basse, deux ou trois chantres crottés, en surplis sales, psalmodiaient les prières des morts d'un air distrait et maussade autour d'un pauvre cercueil de sapin, qu'un vieillard et un enfant misérablement vêtus accompagnaient seuls en sanglotant.

M. le suisse et M. le bedeau, fort contrariés d'être dérangés pour un enterrement si piteux, avaient dédaigné de revêtir leur livrée, et attendaient en bâillant d'impatience la fin de cette cérémonie, si indifférente pour la fabrique ; enfin, quelques gouttes d'eau sainte tombèrent sur le cercueil, le prêtre remit le goupillon au bedeau et se retira.

Alors il se passa une de ces scènes honteuses,

conséquences forcées d'un trafic ignoble et sacrilége, une de ces indignes scènes si fréquentes lorsqu'il s'agit de l'enterrement du pauvre qui ne peut payer ni cierges, ni grand'messe, ni violons, car il y a maintenant des violons pour les morts [1].

Le vieillard tendit sa main au bedeau pour recevoir de lui le goupillon.

— Tenez... et faites vite, dit l'homme de sacristie en soufflant dans ses doigts.

L'émotion du vieillard était profonde, sa faiblesse extrême; il resta un moment immobile, tenant le goupillon serré dans sa main tremblante. Dans cette bière était sa fille... la mère de l'enfant en haillons qui pleurait à côté de lui... Le cœur de cet homme se brisait à la pensée de ce dernier adieu... Il restait sans mouvement... des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine.

— Ah çà! dépêchez-vous donc, dit brutalement le bedeau; est-ce que vous croyez que nous allons coucher ici [2]?

Le vieillard se dépêcha.

Il fit le signe de la croix sur le cercueil, et, se baissant, il allait placer le goupillon dans la

[1] A Saint-Thomas-d'Aquin.

[2] Historique.

main de son petit-fils, lorsque le sacristain, trouvant que la chose avait suffisamment duré, ôta l'aspergeoir des mains de l'enfant, et fit signe aux hommes du corbillard d'enlever prestement la bière : ce qui fut fait.

— Était-il lambin, ce vieux ! dit tout bas le suisse au bedeau en regagnant la sacristie ; c'est à peine si nous aurons le temps de déjeuner et de nous habiller pour l'enterrement *ficelé* de ce matin ;... à la bonne heure, voilà un mort qui en vaut la peine... En avant la hallebarde !...

— Et les épaulettes de colonel, pour donner dans l'œil à la loueuse de chaises, scélérat? dit le bedeau d'un air narquois.

— Que veux-tu, Catillard ! on est bel homme, et ça se voit, répondit le suisse d'un air triomphant ; je ne peux pas non plus éborgner les femmes, pour leur tranquillité.

Et les deux hommes entrèrent dans la sacristie.

La vue de l'enterrement avait encore augmenté la tristesse de Françoise.

Lorsqu'elle entra dans l'église, sept ou huit personnes, disséminées sur des chaises, étaient seules dans cet édifice humide et glacial.

L'un des *donneux* d'eau bénite, vieux drôle à la figure rubiconde, joyeuse et avinée, voyant

Françoise s'approcher du bénitier, lui dit à voix basse :

— M. l'abbé Dubois n'est pas encore entré *en boîte,* dépêchez-vous, vous aurez l'étrenne de sa barbe...

Françoise, peinée de cette plaisanterie, remercia l'irrévérencieux sacristain, se signa dévotement, fit quelques pas dans l'église, et se mit à genoux sur la dalle pour faire sa prière, qu'elle faisait toujours avant d'approcher du tribunal de la pénitence.

Cette prière dite, elle se dirigea vers un renfoncement obscur, où se trouvait noyé dans l'ombre un confessionnal de chêne, dont la porte, à claire-voie, était intérieurement garnie d'un rideau noir. Les deux places de droite et de gauche se trouvaient vacantes ; Françoise s'agenouilla du côté droit et resta quelque temps plongée dans les réflexions les plus amères.

Au bout de quelques minutes, un prêtre de haute taille et à cheveux gris, d'une physionomie grave et sévère, portant une longue soutane noire, s'avança lentement du fond de l'un des bas côtés de l'église.

Un vieux petit homme voûté, mal vêtu, s'appuyant sur un parapluie, l'accompagnait, lui parlant quelquefois bas à l'oreille ; alors le

prêtre s'arrêtait pour l'écouter avec une profonde et respectueuse déférence.

Lorsqu'ils furent auprès du confessionnal, le vieux petit homme, y ayant aperçu Françoise agenouillée, regarda le prêtre d'un air interrogatif.

— C'est elle..., dit ce dernier.

— Ainsi, dans deux ou trois heures, on attendra les deux jeunes filles au couvent de Sainte-Marie... J'y compte, dit le vieux petit homme.

— Je l'espère pour leur salut, répondit gravement le prêtre en s'inclinant.

Il entra dans le confessionnal.

Le vieux petit homme quitta l'église.

Ce vieux petit homme était Rodin; c'est en sortant de Saint-Merry qu'il s'était rendu dans la maison de santé, afin de s'assurer que le docteur Baleinier exécutait fidèlement ses instructions à l'égard d'Adrienne de Cardoville.

Françoise était toujours agenouillée dans l'intérieur du confessionnal; une des chatières latérales s'ouvrit, et une voix parla.

Cette voix était celle du prêtre qui, depuis vingt ans, confessait la femme de Dagobert, et avait sur elle une influence irrésistible et toute puissante.

— Vous avez reçu ma lettre? dit la voix.

— Oui, mon père.

— C'est bien... je vous écoute...

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché, dit Françoise.

La voix prononça la formule de la bénédiction.

La femme de Dagobert y répondit *amen*, comme il convient, dit son *Confiteor* jusqu'à : *C'est ma faute*, rendit compte de la façon dont elle avait accompli sa dernière pénitence et en vint à l'énumération des nouveaux péchés commis depuis l'absolution reçue.

Car cette excellente femme, ce glorieux martyr du travail et de l'amour maternel, croyait toujours pécher ; sa conscience était incessamment bourrelée par la crainte d'avoir commis on ne sait quelles incompréhensibles peccadilles. Cette douce et courageuse créature qui, après une vie entière de dévouement, aurait dû se reposer dans le calme et dans la sérénité de son âme, se regardait comme une grande pécheresse, et vivait dans une angoisse incessante, car elle doutait fort de son salut.

— Mon père, dit Françoise d'une voix émue, je m'accuse de n'avoir pas fait ma prière du soir avant-hier... Mon mari, dont j'étais séparé depuis bien des années, est arrivé... Alors le trouble, le saisissement, la joie de son retour...

m'ont fait commettre ce grand péché dont je m'accuse.

— Ensuite? dit la voix avec un accent sévère qui inquiéta Françoise.

— Mon père... je m'accuse d'être retombée dans le même péché hier soir... J'étais dans une mortelle inquiétude... mon fils ne rentrait pas... je l'attendais de minute... en minute... l'heure a passé dans ces inquiétudes...

— Ensuite? dit la voix.

— Mon père... je m'accuse d'avoir menti toute cette semaine à mon fils en lui disant qu'écoutant ses reproches sur la faiblesse de ma santé, j'avais bu un peu de vin à mon repas... J'ai préféré le lui laisser; il en a plus besoin que moi... il travaille tant!

— Continuez, dit la voix.

— Mon père... je m'accuse d'avoir ce matin manqué un moment de résignation en apprenant que mon pauvre fils était arrêté;... au lieu de subir avec respect et reconnaissance la nouvelle épreuve que le Seigneur... m'envoyait... hélas! je me suis révoltée dans ma douleur... et je m'en accuse.

— Mauvaise semaine, dit la voix de plus en plus sévère, mauvaise semaine!... toujours vous avez mis la créature avant le Seigneur... Enfin... poursuivez.

— Hélas! mon père, dit Françoise avec accablement, je le sais, je suis une grande pécheresse... et je crains d'être sur la voie de péchés bien plus graves.

— Parlez.

— Mon mari a ramené du fond de la Sibérie deux jeunes orphelines... filles de M. le maréchal Simon... Hier matin, je les ai engagées à faire leurs prières, et j'ai appris par elles avec autant de frayeur que de désolation qu'elles ne connaissaient aucun des mystères de la foi, quoiqu'elles soient âgées de quinze ans; elles n'ont jamais approché d'aucun sacrement, et elles n'ont pas même reçu le baptême, mon père... pas même le baptême!...

— Mais ce sont donc des idolâtres? s'écria la voix avec un accent de surprise courroucée.

— C'est ce qui me désole, mon père, car moi et mon mari remplaçant les parents de ces jeunes orphelines, nous serions coupables des péchés qu'elles pourraient commettre, n'est-ce pas, mon père?

— Certainement... puisque vous remplacez ceux qui doivent veiller sur leur âme; le pasteur répond de ses brebis, dit la voix.

— Aussi, mon père, dans le cas où elles seraient en péché mortel, moi et mon mari nous serions en péché mortel!

— Oui, dit la voix; vous remplacez leur père et leur mère, et le père et la mère sont coupables de tous les péchés que commettent leurs enfants, lorsque ceux-ci pèchent parce qu'ils n'ont pas reçu une éducation chrétienne.

— Hélas! mon père... que dois-je faire? Je m'adresse à vous comme à Dieu... Chaque jour, chaque heure que ces pauvres jeunes filles passent dans l'idolâtrie peut avancer leur damnation éternelle, n'est-ce pas, mon père?... dit Françoise d'une voix profondément émue.

— Oui..., répondit la voix, et cette terrible responsabilité pèse maintenant sur vous et sur votre mari; vous avez charge d'âmes...

— Hélas! mon Dieu... prenez pitié de moi, dit Françoise en pleurant.

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, reprit la voix d'un ton plus doux; heureusement pour ces infortunées, elles vous ont rencontrée dans leur route... Elles auront en vous et en votre mari de bons et saints exemples... car votre mari, autrefois impie, pratique maintenant ses devoirs religieux, je suppose?

— Il faut prier pour lui, mon père..., dit tristement Françoise; la grâce ne l'a pas encore touché... C'est comme mon pauvre enfant... qu'elle n'a pas encore touché non plus... Ah! mon père, dit Françoise en essuyant ses

larmes, ces pensées-là sont ma plus lourde croix.

— Ainsi, ni votre mari, ni votre fils... ne *pratiquent*..., dit la voix avec réflexion, ceci est très-grave... très-grave... L'éducation religieuse de ces deux malheureuses jeunes filles est tout entière à faire... Elles auront chez vous à chaque instant sous les yeux de déplorables exemples... Prenez garde... je vous l'ai dit... Vous avez charge d'âmes... Votre responsabilité est immense...

— Mon Dieu! mon père... c'est ce qui me désole... je ne sais comment faire. Venez à mon secours, donnez-moi vos conseils : depuis vingt ans votre voix est pour moi la voix du Seigneur.

— Eh bien! il faut vous entendre avec votre mari et mettre ces infortunées dans une maison religieuse... où on les instruira.

— Nous sommes trop pauvres, mon père, pour payer leur pension, et malheureusement encore mon fils vient d'être mis en prison pour des chants qu'il a faits.

— Voilà où mène... l'impiété..., dit sévèrement la voix; voyez Gabriel... il a suivi mes conseils... et à cette heure... il est le modèle de toutes les vertus chrétiennes...

— Mon fils Agricol a aussi bien des qualités, mon père... il est si bon, si dévoué...

— Sans religion, dit la voix avec un redoublement de sévérité, ce que vous appelez des qualités sont de vaines apparences ; au moindre souffle du démon elles disparaissent... car le démon demeure au fond de toute âme sans religion.

— Ah ! mon pauvre fils ! dit Françoise en pleurant, je prie pourtant bien chaque jour pour que la foi l'éclaire...

— Je vous l'ai toujours dit..., reprit la voix, vous avez été trop faible pour lui ; à cette heure Dieu vous en punit ; il fallait vous séparer de ce fils irréligieux, ne pas consacrer son impiété en l'aimant comme vous faites. Quand on a un membre gangrené, a dit l'Écriture, on se le retranche...

— Hélas ! mon père... vous le savez, c'est la seule fois que je vous ai désobéi... je n'ai jamais pu me résoudre à me séparer de mon fils...

— Aussi... votre salut est-il incertain ; mais Dieu est miséricordieux ;... ne retombez pas dans la même faute au sujet de ces deux jeunes filles que la Providence vous a envoyées pour que vous les sauviez de l'éternelle damnation ; qu'elles n'y soient pas du moins plongées par votre coupable indifférence.

— Ah ! mon père... j'ai bien pleuré, bien prié sur elles...

— Cela ne suffit pas… ces malheureuses ne doivent avoir aucune notion du bien et du mal. Leur âme doit être un abîme de scandale et d'impuretés… élevées par une mère impie et par un soldat sans foi.

— Quant à cela, mon père, dit naïvement Françoise, rassurez-vous, elles sont douces comme des anges, et mon mari, qui ne les a pas quittées depuis leur naissance, dit qu'il n'y a pas de meilleurs cœurs.

— Votre mari a été, pendant toute sa vie, en péché mortel, dit durement la voix ; il n'a pas caractère pour juger de l'état des âmes, et, je vous le répète, puisque vous remplacez les parents de ces infortunées, ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui, à l'heure même, qu'il faut travailler à leur salut, sinon vous encourrez une responsabilité terrible.

— Mon Dieu, cela est vrai, je le sais bien, mon père… et cette crainte m'est au moins aussi affreuse que la douleur de savoir mon fils arrêté… Mais, que faire?… Instruire ces jeunes filles chez nous, je ne le pourrais pas : je n'ai pas la science… je n'ai que la foi… et puis mon pauvre mari, dans son aveuglement, plaisante sur ces saintes choses, que mon fils respecte en ma présence par égard pour moi… Encore une fois, mon père… je vous en con-

jure, venez à mon secours... que faire? conseillez-moi.

— On ne peut pourtant pas abandonner à une effroyable perdition ces deux jeunes âmes, dit la voix après un moment de silence ; il n'y a pas deux moyens de salut... il n'y en a qu'un seul... les placer dans une maison religieuse, où elles ne soient entourées que de saints et de pieux exemples.

— Ah ! mon père, si nous n'étions pas si pauvres, ou si du moins je pouvais encore travailler, je tâcherais de gagner de quoi payer leur pension, de faire comme j'ai fait pour Gabriel... Malheureusement, ma vue est complétement perdue; mais j'y pense, mon père... vous connaissez tant d'âmes charitables... si vous pouviez les intéresser en faveur de ces deux pauvres orphelines.

— Mais leur père, où est-il?

— Il était dans l'Inde ; mon mari m'a dit qu'il doit arriver en France prochainement... mais rien n'est certain... et puis encore une chose, mon père, le cœur me saignerait de voir ces pauvres enfants partager notre misère... et elle va être bien grande ;... car nous ne vivons que du travail de mon fils.

— Ces jeunes filles n'ont donc aucun parent ici? dit la voix.

— Je ne le crois pas, mon père.

— Et c'est leur mère qui les a confiées à votre mari pour les amener en France?

— Oui, mon père, et il a été obligé de partir hier pour Chartres pour une affaire très-pressée, m'a-t-il dit.

(On se rappelle que Dagobert n'avait pas jugé à propos d'instruire sa femme des espérances que les filles du maréchal Simon devaient fonder sur la médaille, et qu'elles-mêmes avaient reçu du soldat l'expresse recommandation de n'en pas parler même à Françoise.)

— Ainsi, reprit la voix après quelques moments de silence, votre mari n'est pas à Paris?

— Non, mon père... il reviendra sans doute ce soir, ou demain matin...

— Écoutez, dit la voix après une nouvelle pause, chaque minute perdue pour le salut de ces deux jeunes filles est un nouveau pas qu'elles font dans une voie de perdition... D'un moment à l'autre, la main de Dieu peut s'appesantir sur elles, car lui seul sait l'heure de notre mort; et mourant dans l'état où elles sont, elles seraient damnées peut-être pour l'éternité; dès aujourd'hui même, il faut donc ouvrir leurs yeux à la lumière divine... et les mettre dans une maison religieuse... Tel est votre devoir, tel serait votre désir?

— Oh ! oui... mon père !... mais malheureusement je suis trop pauvre, je vous l'ai dit.

— Je le sais, ce n'est ni le zèle ni la foi qui vous manquent ; mais fussiez-vous capable de diriger ces jeunes filles, les exemples impies de votre mari, de votre fils, détruiraient quotidiennement votre ouvrage... d'autres doivent donc faire pour ces orphelines, au nom de la charité chrétienne, ce que vous ne pouvez faire... vous qui répondez d'elles... devant Dieu.

— Ah ! mon père... si grâce à vous cette bonne œuvre s'accomplissait, quelle serait ma reconnaissance !

— Cela n'est pas impossible ;... je connais la supérieure d'un couvent où les jeunes filles seraient instruites comme elles doivent l'être ;... le prix de leur pension serait diminué en faveur de leur pauvreté ; mais si minime qu'elle soit, il faudrait la payer... Il y a aussi un trousseau à fournir... Cela, pour vous, serait encore trop cher.

— Hélas ! oui... mon père.

— En prenant un peu sur mon fonds d'aumônes, en m'adressant à certaines personnes généreuses, je pourrais compléter la somme nécessaire... et faire ainsi recevoir les jeunes filles au couvent.

— Ah ! mon père... vous êtes mon sauveur... et celui de ces enfants...

— Je le désire... mais dans l'intérêt même de leur salut, et pour que ces mesures soient efficaces, je dois mettre plusieurs conditions à l'appui que je vous offre.

— Ah ! dites-les, mon père, elles sont acceptées d'avance. Vos commandements sont tout pour moi.

— D'abord elles seront conduites ce matin même au couvent par ma gouvernante... à qui vous les amènerez tout à l'heure.

— Ah ! mon père... c'est impossible ! s'écria Françoise.

— Impossible? et pourquoi?

— En l'absence de mon mari...

— Eh bien?

— Je n'ose prendre une détermination pareille... sans le consulter.

— Non-seulement il ne faut pas le consulter, mais il faut que ceci soit fait pendant son absence...

— Comment, mon père, je ne pourrais pas attendre son retour?

— Pour deux raisons, reprit sévèrement la voix, il faut vous en garder : d'abord parce que, dans son impiété endurcie, il voudrait certainement s'opposer àvotre sage et pieuse résolution;

puis il est indispensable que les jeunes filles rompent toute relation avec votre mari, et, pour cela, il faut qu'il ignore le lieu de leur retraite.

— Mais, mon père, dit Françoise en proie à une hésitation et à un embarras cruel, c'est à mon mari que l'on a confié ces enfants; et disposer d'elles sans son aveu... c'est...

La voix interrompit Françoise.

— Pouvez-vous, oui ou non, instruire ces jeunes filles chez vous?

— Non, mon père, je ne le peux pas.

— Sont-elles, oui ou non, exposées à rester dans l'impénitence finale en demeurant chez vous?

— Oui, mon père, elles y sont exposées.

— Êtes-vous, oui ou non, responsable des péchés mortels qu'elles peuvent commettre, puisque vous remplacez leurs parents?

— Hélas! oui, mon père, j'en suis responsable devant Dieu.

— Est-ce, oui ou non, dans l'intérêt de leur salut éternel que je vous enjoins de les mettre au couvent aujourd'hui même?

— C'est pour leur salut, mon père.

— Eh bien! maintenant choisissez...

— Je vous en supplie, mon père, dites-moi si j'ai le droit de disposer d'elles sans l'aveu de mon mari.

— Le droit! mais il ne s'agit pas seulement de droit; il s'agit pour vous d'un devoir sacré. Ce serait, n'est-ce pas, votre devoir d'arracher ces infortunées du milieu d'un incendie malgré la défense de votre mari ou en son absence. Eh bien! ce n'est pas d'un incendie qui ne brûle que le corps que vous devez les arracher... c'est d'un incendie où leur âme brûlerait pour l'éternité.

— Excusez-moi, je vous en supplie, si j'insiste, mon père, dit la pauvre femme dont l'indécision et les angoisses augmentaient à chaque minute, éclairez-moi dans mes doutes... puis-je agir ainsi après avoir juré obéissance à mon mari?

— Obéissance pour le bien... oui;.. pour le mal, jamais! et vous convenez vous-même que grâce à lui le salut de ces orphelines serait compromis, impossible peut-être.

— Mais, mon père, dit Françoise en tremblant, lorsqu'il va être de retour, mon mari me demandera où sont ces enfants?... Il me faudra donc lui mentir?

— Le silence n'est pas un mensonge; vous lui direz que vous ne pouvez répondre à sa question.

— Mon mari... est le meilleur des hommes; mais une telle réponse le mettra hors de lui...

il a été soldat... et sa colère sera terrible... mon père, dit Françoise en frémissant à cette pensée.

— Et sa colère serait cent fois plus terrible encore, que vous devriez la braver, vous glorifier de la subir pour une si sainte cause ! s'écria la voix avec indignation. Croyez-vous donc que l'on fasse si facilement son salut sur cette terre?... Et depuis quand le pécheur qui veut sincèrement servir le Seigneur songe-t-il aux pierres et aux épines où il peut se meurtrir et se déchirer?

— Pardon, mon père... pardon, dit Françoise avec une résignation accablante. Permettez-moi encore une question, une seule! Hélas! si vous ne me guidez... qui me guidera?

— Parlez.

— Lorsque M. le maréchal Simon arrivera, il demandera ses enfants à mon mari... Que pourra-t-il répondre, à son tour, à leur père, lui ?

— Lorsque M. le maréchal Simon arrivera, vous me le ferez savoir à l'instant, et alors... j'aviserai ; car les droits d'un père ne sont sacrés qu'autant qu'il en use pour le salut de ses enfants. Avant le père, au-dessus du père, il y a le Seigneur que l'on doit d'abord servir. Ainsi, réfléchissez bien. En acceptant ce que je vous

propose, ces jeunes filles sont sauvées, elles ne vous sont pas à charge, elles ne partagent pas votre misère, elles sont élevées dans une sainte maison, selon que doivent l'être, après tout, les filles d'un maréchal de France. De sorte que lorsque leur père arrivera à Paris, S'IL EST DIGNE DE LES REVOIR... au lieu de trouver en elles de pauvres idolâtres, à demi sauvages, il trouvera deux jeunes filles pieuses, instruites, modestes, bien élevées, qui, étant agréables à Dieu, pourront invoquer sa miséricorde pour leur père, qui en a grand besoin, car c'est un homme de violences, de guerre et de batailles. Maintenant, décidez. Voulez-vous, au péril de votre âme, sacrifier l'avenir de ces jeunes filles dans ce monde et dans l'autre, à la crainte impie de la colère de votre mari ?

Quoique rude et entaché d'intolérance, le langage du confesseur de Françoise était (à son point de vue à lui) raisonnable et juste, parce que ce prêtre honnête et sincère était convaincu de ce qu'il disait ; aveugle instrument de Rodin, ignorant dans quel but on le faisait agir, il croyait fermement, en forçant, pour ainsi dire, Françoise à mettre ces jeunes filles au couvent, remplir un pieux devoir.

Tel était, tel est d'ailleurs un des plus merveilleux ressorts de l'*ordre* auquel appartenait

Rodin ; c'est d'avoir pour complices des gens honnêtes et sincères qui ignorent les machinations dont ils sont pourtant les acteurs les plus importants.

Françoise, habituée depuis longtemps à subir l'influence de son confesseur, ne trouva rien à répondre à ses dernières paroles.

Elle se résigna donc ; mais elle frissonna d'épouvante en songeant à la colère désespérée qu'éprouverait Dagobert en ne retrouvant plus chez lui les enfants qu'une mère mourante lui avait confiés.

Or, selon son confesseur, plus cette colère et ces emportements paraissaient redoutables à Françoise, plus elle devait mettre de pieuse humilité à s'y exposer.

Elle répondit à son confesseur :

— Que la volonté de Dieu soit faite, mon père, et quoi qu'il puisse m'arriver… je remplirai mon devoir de chrétienne… ainsi que vous me l'ordonnez.

— Et le Seigneur vous saura gré de ce que vous aurez peut-être à souffrir pour accomplir ce devoir méritant… Vous prenez donc, devant Dieu, l'engagement de ne répondre à aucune des questions de votre mari, lorsqu'il vous demandera où sont les filles de M. le maréchal Simon ?

— Oui, mon père, je vous le promets, dit Françoise en tressaillant.

— Et vous garderez le même silence envers M. le maréchal Simon, dans le cas où il reviendrait, et où ses filles ne me paraîtraient pas encore assez solidement établies dans la bonne voie pour lui être rendues?

— Oui, mon père..., dit Françoise d'une voix de plus en plus faible.

— Vous viendrez me rendre compte d'ailleurs de la scène qui se sera passée entre votre mari et vous, lors de son retour.

— Oui, mon père ; quand faudra-t-il conduire les orphelines chez vous, mon père?

— Dans une heure, je vais rentrer écrire à la supérieure ; je laisserai la lettre à ma gouvernante ; c'est une personne sûre ; elle conduira elle-même les jeunes filles au couvent.

. . . .

Après avoir écouté les exhortations de son confesseur sur sa confession, et reçu l'absolution de ses nouveaux péchés, moyennant pénitence, la femme de Dagobert sortit du confessionnal.

L'église n'était plus déserte ; une foule immense s'y pressait, attirée par la pompe de l'enterrement dont le suisse avait parlé au bedeau deux heures auparavant.

C'est avec la plus grande peine que Françoise put arriver jusqu'à la porte de l'église, somptueusement tendue.

Quel contraste avec l'humble convoi du pauvre qui s'était le matin si timidement présenté sous le porche !

Le nombreux clergé de la paroisse, au grand complet, s'avançait alors majestueusement pour recevoir le cercueil drapé de velours ; la moire et la soie des chapes et des étoles noires, leurs splendides broderies d'argent étincelaient à la lueur de mille cierges.

Le suisse se prélassait dans son éblouissante livrée à épaulettes ; le bedeau, portant allègrement son bâton de baleine, lui faisait vis-à-vis d'un air magistral ; la voix des chantres en surplis frais et blancs tonnait en éclats formidables ; les ronflements des serpents ébranlaient les vitres ; on lisait enfin sur la figure de tous ceux qui devaient prendre part à la curée de ce riche mort, de cet excellent mort, de ce mort *de première classe,* une satisfaction à la fois jubilante et contenue, qui semblait encore augmentée par l'attitude et par la physionomie des deux héritiers, grands gaillards robustes au teint fleuri, qui, sans enfreindre les lois de cette modestie charmante qui est la pudeur de la félicité, semblaient se complaire, se bercer, se

dorloter dans leur lugubre et symbolique manteau de deuil.

Malgré sa candeur et sa foi naïve, la femme de Dagobert fut douloureusement frappée de cette différence révoltante entre l'accueil fait au cercueil du riche et l'accueil fait au cercueil du pauvre à la porte de la maison de Dieu; car si l'égalité est réelle, c'est devant la mort et l'éternité.

Ces deux sinistres spectacles augmentaient encore la tristesse de Françoise qui, parvenant à grand'peine à quitter l'église, se hâta de revenir rue Brise-Miche, afin d'y prendre les orphelines et de les conduire auprès de la gouvernante de son confesseur, qui devait les mener au couvent de Sainte-Marie, situé, on le sait, tout auprès de la maison de santé du docteur Baleinier, où était renfermée Adrienne de Cardoville.

XIV

Monsieur et Rabat-Joie.

La femme de Dagobert, sortant de l'église, arrivait à l'entrée de la rue Brise-Miche, lorsqu'elle fut accostée par le *donneux* d'eau bénite; il accourait essoufflé la prier de revenir tout de suite à Saint-Merry, l'abbé Dubois ayant à lui dire, à l'instant même, quelque chose de très-important.

Au moment où Françoise retournait sur ses pas, un fiacre s'arrêtait à la porte de la maison qu'elle habitait.

Le cocher quitta son siége et vint ouvrir la portière.

— Cocher, lui dit une assez grosse femme vêtue de noir, assise dans cette voiture, et qui tenait un carlin sur ses genoux, demandez si c'est là que demeure madame Françoise Baudoin...

— Oui, ma bourgeoise, dit le cocher.

On a sans doute reconnu madame Grivois, première femme de chambre de madame la

princesse de Saint-Dizier, accompagnée de *Monsieur*, qui exerçait sur sa maîtresse une véritable tyrannie.

Le teinturier, auquel on a déjà vu remplir les fonctions de portier, interrogé par le cocher sur la demeure de Françoise, sortit de son officine, et vint galamment à la portière pour répondre à madame Grivois qu'en effet Françoise Baudoin demeurait dans la maison, mais qu'elle n'était pas rentrée.

Le père Lorrain avait alors les bras, les mains et une partie de la figure d'un jaune d'or superbe. La vue de ce personnage couleur d'ocre émut et irrita singulièrement Monsieur, car au moment où le teinturier portait sa main sur le rebord de la portière, le carlin poussa des jappements affreux et le mordit au poignet.

— Ah! grand Dieu! s'écria madame Grivois avec angoisse pendant que le père Lorrain retirait vivement sa main, pourvu qu'il n'y ait rien de vénéneux dans la teinture que vous avez sur la main... mon chien est si délicat...

Et elle essuya soigneusement le museau camus de Monsieur, çà et là tacheté de jaune.

Le père Lorrain, très-peu satisfait des excuses qu'il s'attendait à recevoir de madame Grivois, à propos des mauvais procédés du carlin, lui dit en contenant à peine sa colère :

—Madame, si vous n'apparteniez pas au sexe, ce qui fait que je vous respecte dans la personne de ce vilain animal, j'aurais eu le plaisir de le prendre par la queue, et d'en faire à la minute un chien jaune orange en le trempant dans ma chaudière de teinture qui est sur le fourneau.

—Teindre mon chien en jaune!... s'écria madame Grivois qui, fort courroucée, descendit du fiacre en serrant tendrement Monsieur contre sa poitrine, et toisant le père Lorrain d'un regard irrité.

— Mais, madame, je vous ai dit que madame Françoise n'était pas rentrée, dit le teinturier en voyant la maîtresse du carlin se diriger vers le sombre escalier.

— C'est bon, je l'attendrai, dit sèchement madame Grivois. A quel étage demeure-t-elle?

— Au quatrième, dit le père Lorrain en rentrant brusquement dans sa boutique.

Et il se dit à lui-même, souriant complaisamment à cette idée scélérate :

— J'espère que le grand chien du père Dagobert sera de mauvaise humeur, et qu'il fera faire en *avant-deux* par la peau du cou à ce gueux de carlin!

Madame Grivois monta péniblement le rude escalier, s'arrêtant à chaque palier pour re-

prendre haleine, et regardant autour d'elle avec un profond dégoût. Enfin elle atteignit le quatrième étage, s'arrêta un instant à la porte de l'humble chambre où se trouvaient alors les deux sœurs et la Mayeux.

La jeune ouvrière s'occupait à rassembler les différents objets qu'elle devait porter au mont-de-piété.

Rose et Blanche semblaient bien heureuses et un peu rassurées sur l'avenir; elles avaient appris de la Mayeux qu'elles pourraient, en travaillant beaucoup, puisqu'elles savaient coudre, gagner à elles deux huit francs par semaine, petite somme qui serait du moins une ressource pour la famille.

La présence de madame Grivois chez Françoise Baudoin était motivée par une nouvelle détermination de l'abbé d'Aigrigny et de la princesse de Saint-Dizier; ils avaient trouvé plus prudent d'envoyer madame Grivois, sur laquelle ils comptaient aveuglément, chercher les jeunes filles chez Françoise, celle-ci venant d'être prévenue par son confesseur que ce n'était pas à sa gouvernante, mais à une dame qui se présenterait avec un mot de lui, que les jeunes filles devaient être confiées pour être conduites dans une maison religieuse.

Après avoir frappé, la femme de confiance de

la princesse de Saint-Dizier entra et demanda Françoise Baudoin.

— Elle n'y est pas, madame, dit timidement la Mayeux, assez étonnée de cette visite, et baissant les yeux devant le regard de cette femme.

— Alors je vais l'attendre, car j'ai à lui parler de choses très-importantes, répondit madame Grivois en examinant avec autant de curiosité que d'attention la figure des deux orphelines, qui, très-interdites, baissèrent aussi les yeux.

Ce disant, madame Grivois s'assit, non sans quelque répugnance, sur le vieux fauteuil de la femme de Dagobert; croyant alors pouvoir laisser Monsieur en liberté, elle le déposa précieusement sur le carreau.

Mais aussitôt une sorte de grondement sourd, profond, caverneux retentit derrière le fauteuil, fit bondir madame Grivois et pousser un jappement d'effroi au carlin, qui, frissonnant dans son embonpoint, se réfugia auprès de sa maîtresse avec tous les symptômes d'une frayeur courroucée.

— Comment! est-ce qu'il y a un chien ici?... s'écria madame Grivois en se baissant précipitamment pour reprendre Monsieur.

Rabat-Joie, comme s'il eût voulu répondre lui-même à cette question, se leva lentement

de derrière le fauteuil où il était couché, et apparut tout à coup bâillant et se détirant.

A la vue de ce robuste animal, et des deux rangs de formidables crocs acérés qu'il semblait complaisamment étaler en ouvrant sa large gueule, madame Grivois ne put s'empêcher de jeter un cri d'effroi ; le hargneux carlin avait d'abord tremblé de tous ses membres en se trouvant en face de Rabat-Joie ; mais une fois en sûreté sur les genoux de sa maîtresse, il commença de grogner insolemment et de jeter sur le chien de Sibérie les regards les plus provoquants ; mais le digne compagnon de feu Jovial répondit dédaigneusement par un nouveau bâillement ; après quoi, flairant avec une sorte d'inquiétude les vêtements de madame Grivois, il tourna le dos à Monsieur, et alla s'étendre aux pieds de Rose et de Blanche, dont il ne détourna plus ses grands yeux intelligents, comme s'il eût pressenti qu'un danger les menaçait.

— Faites sortir ce chien d'ici, dit impérieusement madame Grivois, il effarouche le mien et pourrait lui faire du mal.

— Soyez tranquille, madame, répondit Rose en souriant, Rabat-Joie n'est pas méchant quand on ne l'attaque pas.

— Il n'importe! s'écria madame Grivois ; un malheur est bientôt arrivé. Rien qu'à voir cet

énorme chien avec sa tête de loup... et ses dents effroyables, on tremble du mal qu'il peut faire... Je vous dis de le faire sortir.

Madame Grivois avait prononcé ces derniers mots d'un ton irrité dont le diapason sonna mal aux oreilles de Rabat-Joie ; il grogna en montrant les dents et en tournant la tête du côté de cette femme inconnue pour lui.

— Taisez-vous, Rabat-Joie, dit sévèrement Blanche.

Un nouveau personnage, entrant dans la chambre, mit un terme à cette position, assez embarrassante pour les jeunes filles.

Cet homme était un commissionnaire ; il tenait une lettre à la main.

— Que voulez-vous, monsieur? lui demanda la Mayeux.

— C'est une lettre très-pressée d'un digne homme, le mari de la bourgeoise d'ici ; le teinturier d'en bas m'a dit de monter quoiqu'elle n'y soit pas.

— Une lettre de Dagobert ! s'écrièrent Rose et Blanche avec une vive expression de plaisir et de joie ; il est donc de retour? et où est-il?

— Je ne sais pas si ce brave homme s'appelle Dagobert, dit le commissionnaire ; mais c'est un vieux troupier décoré, à moustaches grises;

il est à deux pas d'ici, au bureau des voitures de Chartres.

— C'est bien lui!... s'écria Blanche. Donnez la lettre...

Le commissionnaire la donna et la jeune fille l'ouvrit en toute hâte.

Madame Grivois était foudroyée; elle savait qu'on avait éloigné Dagobert afin de pouvoir faire agir sûrement l'abbé Dubois sur Françoise : tout avait réussi; celle-ci consentait à confier les deux jeunes filles à des mains religieuses, et au même instant le soldat arrivait, lui que l'on devait croire absent de Paris pour deux ou trois jours; ainsi son brusque retour ruinait cette laborieuse machination au moment même où il ne restait qu'à en recueillir les fruits.

— Ah! mon Dieu! dit Rose après avoir lu la lettre... quel malheur!...

— Quoi donc, ma sœur? s'écria Blanche.

— Hier, à moitié chemin de Chartres, Dagobert s'est aperçu qu'il avait perdu sa bourse. Il n'a pu continuer son voyage; il a pris à crédit une place pour revenir, et il demande à sa femme de lui envoyer de l'argent au bureau de la diligence où il attend.

— C'est ça, dit le commissionnaire, car le digne homme m'a dit : Dépêche-toi, mon gar-

çon, car, tel que tu me vois, je suis ici en gage.

— Et rien !... rien... à la maison, dit Blanche. Mon Dieu ! comment donc faire?

A ces mots madame Grivois eut un moment d'espoir, bientôt déçu par la Mayeux qui reprit tout à coup , en montrant le paquet qu'elle arrangeait :

— Tranquillisez - vous , mesdemoiselles... voici une ressource... le bureau du mont-de-piété où je vais porter ceci n'est pas loin... je toucherai l'argent et j'irai le donner tout de suite à M. Dagobert ; dans une demi-heure au plus tard, il sera ici !

— Ah ! ma chère Mayeux , vous avez raison , dit Rose ; que vous êtes bonne ! vous songez à tout..

— Tenez, reprit Blanche , l'adresse est sur la lettre du commissionnaire, prenez-la.

— Merci, mademoiselle , répondit la Mayeux.

Puis elle dit au commissionnaire :

—Retournez auprès de la personne qui vous envoie , et dites-lui que je serai tout à l'heure au bureau de la voiture.

— Infernale bossue , pensait madame Grivois avec une colère concentrée , elle pense à tout ; sans elle on échappait au retour inattendu de ce maudit homme... Comment faire maintenant?... ces jeunes filles ne voudront pas me

suivre avant l'arrivée de la femme du soldat;... leur proposer de les emmener auparavant, serait m'exposer à un refus et tout compromettre. Encore une fois, mon Dieu, comment faire?

— Ne soyez pas inquiète, mademoiselle, dit le commissionnaire en sortant, je vais rassurer ce digne homme et le prévenir qu'il ne restera pas longtemps en plan dans le bureau.

Pendant que la Mayeux s'occupait de nouer son paquet et d'y mettre la timbale et le couvert d'argent, madame Grivois réfléchissait profondément. Tout à coup elle tressaillit. Sa physionomie, depuis quelques instants sombre, inquiète et irritée, s'éclaircit soudainement; elle se leva, tenant toujours Monsieur sous son bras, et dit aux jeunes filles :

—Puisque madame Françoise ne revient pas, je vais faire une visite tout près d'ici, je serai de retour à l'instant; veuillez l'en prévenir.

Ce disant, madame Grivois sortit quelques minutes avant la Mayeux.

XV

Les apparences.

Après avoir encore rassuré les deux orphelines, la Mayeux descendit à son tour, non sans peine, car elle était montée chez elle, afin d'ajouter au paquet, déjà lourd, une couverture de laine, la seule qu'elle possédât et qui la garantissait un peu du froid dans son taudis glacé.

La veille, accablée d'angoisses sur le sort d'Agricol, la jeune fille n'avait pu travailler; les tourments de l'attente, de l'espoir et de l'inquiétude l'en avaient empêchée; sa journée allait encore être perdue, et pourtant, il fallait vivre.

Les chagrins accablants qui brisent chez le pauvre jusqu'à la faculté du travail sont doublement terribles; ils paralysent ses forces, et, avec ce chômage imposé par la douleur, arrivent le dénûment, la détresse.

Mais la Mayeux, ce type complet et touchant

du devoir évangélique, avait encore à se dévouer, à être utile, et elle en trouvait la force. Les créatures les plus frêles, les plus chétives, sont parfois douées d'une vigueur d'âme extraordinaire ; on dirait que chez ces organisations physiquement infirmes et débiles , l'esprit domine assez le corps pour lui imprimer une énergie factice.

Ainsi la Mayeux, depuis vingt-quatre heures, n'avait ni mangé ni dormi ; elle avait souffert du froid pendant une nuit glacée. Le matin , elle avait enduré de violentes fatigues en traversant Paris deux fois par la pluie et par la neige, pour aller rue de Babylone , et pourtant ses forces n'étaient pas à bout, tant la puissance du cœur est immense.

La Mayeux venait d'arriver au coin de la rue Saint-Merry.

Depuis le récent complot de la rue des Prouvaires , on avait mis en observation dans ce quartier populeux un plus grand nombre d'agents de police et de sergents de ville que l'on n'en met ordinairement.

La jeune ouvrière, bien qu'elle courbât sous le poids de son paquet, courait presque en longeant le trottoir ; au moment où elle passait auprès d'un sergent de ville, deux pièces de cinq francs tombèrent derrière elle jetées sur ses

pas par une grosse femme vêtue de noir qui la suivait.

Aussitôt cette grosse femme fit remarquer au sergent de ville les deux pièces d'argent qui venaient de tomber, et lui dit vivement quelques mots en lui désignant la Mayeux.

Puis cette femme disparut à grands pas du côté de la rue Brise-Miche.

Le sergent de ville, frappé de ce que madame Grivois venait de lui dire (car c'était elle), ramassa l'argent, et, courant après la Mayeux, lui cria :

— Eh! dites donc... là-bas... arrêtez... arrêtez... la femme !...

A ces cris plusieurs personnes se retournèrent brusquement; dans ces quartiers un noyau de cinq ou six personnes attroupées s'augmente en une seconde et devient bientôt un rassemblement considérable.

Ignorant que les injonctions du sergent de ville lui fussent adressées, la Mayeux hâtait le pas, ne songeant qu'à arriver le plus tôt possible au mont-de-piété, et tâchant de se glisser entre les passants sans heurter personne, tant elle redoutait les railleries brutales ou cruelles que son infirmité provoquait si souvent.

Tout à coup, elle entendit plusieurs personnes courir derrière elle, et au même instant,

une main s'appuya rudement sur son épaule.

C'était le sergent de ville, suivi d'un agent de police, qui accourait au bruit.

La Mayeux, aussi surprise qu'effrayée, se retourna.

Elle se trouvait déjà au milieu d'un rassemblement, surtout composé de cette hideuse populace oisive et déguenillée, mauvaise et effrontée, abrutie par l'ignorance, par la misère, et qui bat incessamment le pavé des rues. Dans cette tourbe, on ne rencontre presque jamais d'artisans, car les ouvriers laborieux sont à leur atelier ou à leurs travaux.

— Ah çà ! tu n'entends donc pas?... tu fais comme le chien de Jean de Nivelle, dit l'agent de police en prenant la Mayeux si rudement par le bras qu'elle laissa tomber son paquet à ses pieds.

Lorsque la malheureuse enfant, jetant avec crainte les yeux autour d'elle, se vit le point de mire de tous ces regards insolents, moqueurs ou méchants, lorsqu'elle vit le cynisme ou la grossièreté grimacer sur toutes ces figures ignobles, crapuleuses, elle frémit de tous ses membres et devint d'une pâleur effrayante.

L'agent de police lui parlait sans doute grossièrement ; mais comment parler autrement à une pauvre fille contrefaite, pâle, effarée, aux

traits altérés par la frayeur et par le chagrin, à une créature vêtue plus que misérablement, qui porte en hiver une mauvaise robe de toile souillée de boue, trempée de neige fondue, car l'ouvrière était allée bien loin et avait marché bien longtemps;... aussi l'agent de police reprit-il sévèrement, toujours de par cette loi suprême des apparences, qui fait que la pauvreté est toujours suspectée :

— Un instant... la fille, il paraît que tu es bien pressée, puisque tu laisses tomber ton argent sans le ramasser?...

— Elle l'avait donc caché dans sa bosse, son argent ? dit d'une voix enrouée un marchand d'allumettes chimiques, type hideux et repoussant de la dépravation précoce.

Cette plaisanterie fut accueillie par des rires, des cris et des huées qui portèrent au comble le trouble, la terreur de la Mayeux; à peine put-elle répondre d'une voix faible à l'agent de police qui lui présentait les deux pièces d'argent que le sergent de ville lui avait remises :

— Mais, monsieur... cet argent n'est pas à moi.

— Vous mentez, reprit le sergent de ville en s'approchant, une dame respectable l'a vu tomber de votre poche...

— Monsieur... je vous assure que non..., répondit la Mayeux toute tremblante.

— Je vous dis que vous mentez, reprit le sergent, même que cette dame, frappée de votre air criminel et effarouché, m'a dit en vous montrant : « Regardez donc cette petite bossue qui se sauve avec un gros paquet, et qui laisse tomber de l'argent sans se retourner pour le ramasser... ce n'est pas naturel. »

— Sergent, reprit de sa voix enrouée le marchand d'allumettes chimiques, sergent, défiez-vous... tâtez-y donc sa bosse, c'est là son magasin... Je suis sûr qu'elle y cache encore des bottes, des manteaux, un parapluie et des pendules... Je viens d'entendre sonner l'heure dans son dos, à c'te bombée.

Nouveaux rires, nouvelles huées, nouveaux cris, car cette horrible populace est presque toujours d'une impitoyable férocité pour ce qui souffre et implore. Le rassemblement augmentait de plus en plus : c'étaient des cris rauques, des sifflets perçants, des plaisanteries de carrefour.

— Laissez donc voir, c'est gratis.

— Ne poussez donc pas, j'ai payé ma place.

— Faites-la donc monter sur quelque chose, la femme... qu'on la voie.

— C'est vrai, on m'écrase les pieds ; je n'aurai pas fait mes frais.

— Montrez-la donc! ou rendez l'argent du monde.

— J'en veux...

— Donnez-nous-en de la *renflée!*

— Qu'on la voie à mort!

Qu'on se figure cette malheureuse créature d'un esprit si délicat, d'un cœur si bon, d'une âme si élevée, d'un caractère si timide et si craintif... obligée d'entendre ces grossièretés et ces hurlements... seule au milieu de cette foule, dans l'étroit espace où elle se tenait avec l'agent de police et le sergent de ville.

Et pourtant la jeune ouvrière ne comprenait pas encore de quelle horrible accusation elle était victime.

Elle l'apprit bientôt, car l'agent de police, saisissant le paquet qu'elle avait ramassé, et qu'elle tenait entre ses deux mains tremblantes, lui dit rudement:

— Qu'est-ce que tu as là dedans?...

— Monsieur... c'est... je vais... je...

Et, dans son épouvante, l'infortunée balbutiait, ne pouvant trouver une parole.

— Voilà tout ce que tu as à répondre, dit l'agent; il n'y a pas gras... Voyons, dépêche-toi... ouvre-lui le ventre, à ton paquet!

Et ce disant, l'agent de police, aidé du sergent de ville, arracha le paquet, l'entr'ouvrit,

et dit, à mesure qu'il énumérait les objets qu'il renfermait :

— Diable! des draps... un couvert...une timbale d'argent... un châle... une couverture de laine... merci... le coup n'était pas mauvais. Tu es mise comme une chiffonnière et tu as de l'argenterie... Excusez du peu !

— Ces objets-là ne vous appartiennent pas, dit le sergent de ville.

— Non... monsieur..., répondit la Mayeux qui sentait ses forces l'abandonner, mais je...

— Ah ! mauvaise bossue, tu voles plus gros que toi !

— J'ai volé !... s'écria la Mayeux en joignant les mains avec horreur, car elle comprenait tout alors. Moi... voler !...

— La garde !... Voilà la garde ! crièrent plusieurs personnes...

— Oh hé ! les pousse-cailloux !

— Les tourlourous !

— Les mangeurs de Bédouins !

— Place au 45e dromadaire !

— Régiment où on se fait des bosses à mort !

Au milieu de ces cris, de ces quolibets, deux soldats et un caporal s'avançaient à grand'peine; on voyait seulement, au milieu de cette foule hideuse et compacte, luire les baïonnettes et les canons des fusils.

Un officieux était allé prévenir le commandant du poste voisin de ce rassemblement considérable qui obstruait la voie publique.

— Allons, voilà la garde, marche au poste, dit l'agent de police en prenant la Mayeux par le bras.

— Monsieur, dit la pauvre enfant, d'une voix étouffée par les sanglots, en joignant les mains avec terreur et en tombant à genoux sur le trottoir, monsieur, grâce ! Laissez-moi vous dire... vous expliquer...

— Tu t'expliqueras au poste... marche.

— Mais, monsieur... je n'ai pas volé..., s'écria la Mayeux avec un accent déchirant, ayez pitié de moi ; devant toute cette foule... m'emmener comme une voleuse... Oh ! grâce ! grâce !

— Je te dis que tu t'expliqueras au poste. La rue est encombrée... marcheras-tu ? Voyons.

Et prenant la malheureuse par les deux mains, il la remit pour ainsi dire sur pied.

A cet instant le caporal et ses deux soldats, étant parvenus à traverser le rassemblement, s'approchèrent du sergent de ville.

— Caporal, dit ce dernier, conduisez cette fille au poste... je suis agent de police.

— Oh ! messieurs... grâce !... dit la Mayeux en pleurant à chaudes larmes et en joignant les mains, ne m'emmenez pas avant de m'avoir

laissée vous expliquer... je n'ai pas volé, mon Dieu! je n'ai pas volé... je vais vous dire... c'est pour rendre service à quelqu'un... laissez-moi vous dire...

— Je vous dis que vous vous expliquerez au poste; si vous ne voulez pas marcher, on va vous traîner, dit le sergent de ville.

Il faut renoncer à peindre cette scène à la fois ignoble et terrible...

Faible, abattue, épouvantée, la malheureuse jeune fille fut entraînée par les soldats; à chaque pas ses jambes fléchissaient; il fallut que le sergent et l'agent de police lui donnassent le bras pour la soutenir... et elle accepta machinalement cet appui.

Alors les vociférations, les huées, éclatèrent avec une nouvelle furie.

Marchant défaillante entre ces deux hommes, l'infortunée semblait gravir son calvaire jusqu'au bout.

Sous ce ciel brumeux, au milieu de cette rue fangeuse encadrée dans de grandes maisons noires, cette populace hideuse et fourmillante rappelait les plus sauvages élucubrations de Callot ou de Goya; des enfants en haillons, des femmes avinées, des hommes à figure sinistre et flétrie, se poussaient, se heurtaient, se battaient, s'écrasaient pour suivre en hurlant et

en sifflant cette victime déjà presque inanimée... cette victime d'une détestable méprise.

D'une méprise ! en vérité, l'on frémit en songeant que de pareilles arrestations, suites de déplorables erreurs, peuvent se renouveler souvent sans d'autres raisons que le soupçon qu'inspire l'apparence de la misère, ou sans d'autre cause qu'un renseignement inexact...

Nous nous souviendrons toujours de cette jeune fille qui, arrêtée à tort comme coupable d'un honteux trafic, trouva le moyen d'échapper aux gens qui la conduisaient, monta dans une maison, et, égarée par le désespoir, se précipita par une fenêtre et se brisa la tête sur le pavé...

. . . .

Après l'abominable dénonciation dont la Mayeux était victime, madame Grivois était retournée précipitamment rue Brise-Miche.

Elle monta en hâte les quatre étages... ouvrit la porte de la chambre de Françoise... Que vit-elle ?... Dagobert auprès de sa femme et des deux orphelines...

XVI

Le couvent.

Expliquons en deux mots la présence de Dagobert.

Sa physionomie était empreinte de tant de loyauté militaire, que le directeur du bureau de diligence se fût contenté de sa parole de revenir payer le prix de sa place ; mais le soldat avait obstinément voulu rester *en gage* comme il le disait, jusqu'à ce que sa femme eût répondu à sa lettre ; aussi, au retour du commissionnaire, qui annonça qu'on allait apporter l'argent nécessaire, Dagobert, croyant sa délicatesse à couvert, se hâta de courir chez lui.

On comprend donc la stupeur de madame Grivois lorsqu'en entrant dans la chambre elle vit Dagobert (qu'elle reconnut facilement au portrait qu'on lui en avait fait) auprès de sa femme et des orphelines.

L'anxiété de Françoise à l'aspect de madame Grivois ne fut pas moins profonde.

Rose et Blanche avaient parlé à la femme de Dagobert d'une dame venue en son absence pour une affaire très-importante; d'ailleurs, instruite par son confesseur, Françoise ne pouvait douter que cette femme ne fût la personne chargée de conduire Rose et Blanche dans une maison religieuse.

Son angoisse était terrible; bien décidée à suivre les conseils de l'abbé Dubois, elle craignait qu'un mot de madame Grivois ne mît Dagobert sur la voie; alors tout espoir était perdu; alors les orphelines restaient dans cet état d'ignorance et de péché mortel dont elle se croyait responsable.

Dagobert, qui tenait entre ses mains les mains de Rose et de Blanche, se leva dès que la femme de confiance de madame de Saint-Dizier entra, et sembla interroger Françoise du regard.

Le moment était critique, décisif; mais madame Grivois avait profité des exemples de la princesse de Saint-Dizier; aussi prenant résolûment son parti, mettant à profit la précipitation avec laquelle elle avait monté les quatre étages après son odieuse dénonciation contre la Mayeux, et l'émotion que lui causait la vue si inattendue de Dagobert donnant à ses traits une vive expression d'inquiétude et de chagrin, elle s'écria d'une voix altérée après un moment

de silence qu'elle parut employer à calmer son agitation et à rassembler ses esprits :

— Ah ! madame... je viens d'être témoin d'un grand malheur... excusez mon trouble... mais en vérité... je suis si cruellement émue...

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ? dit Françoise d'une voix tremblante, redoutant toujours quelque indiscrétion de madame Grivois.

— J'étais venue tout à l'heure, reprit celle-ci, pour vous parler d'une chose importante ;... pendant que je vous attendais, une jeune ouvrière contrefaite a réuni divers objets dans un paquet...

— Oui... sans doute, dit Françoise, c'est la Mayeux... une excellente et digne créature...

— Je m'en doutais bien, madame ; voici ce qui est arrivé : voyant que vous ne rentriez pas, je me décide à faire une course dans le voisinage... je descends... j'arrive rue Saint-Merry... ah ! madame...

— Eh bien? dit Dagobert, qu'y a-t-il?

— J'aperçois un rassemblement... je m'informe... on me dit qu'un sergent de ville venait d'arrêter une jeune fille comme voleuse, parce qu'on l'avait surprise emportant un paquet composé de différents objets qui ne paraissaient pas devoir lui appartenir... Je m'approche... que vois-je?... la jeune ouvrière qu'un instant

auparavant je venais de rencontrer ici...

— Ah! la pauvre enfant! s'écria Françoise en pâlissant et en joignant les mains avec effroi, quel malheur!

— Explique-toi donc, dit Dagobert à sa femme, quel était ce paquet?

— Eh bien! mon ami, il faut te l'avouer : me trouvant un peu à court... j'avais prié cette pauvre Mayeux de porter tout de suite au mont-de-piété différents objets dont nous n'avions pas besoin...

— Et on a cru qu'elle les avait volés! s'écria Dagobert, elle!... la plus honnête fille du monde; c'est affreux... Mais, madame, vous auriez dû intervenir... dire que vous la connaissiez.

— C'est ce que j'ai tâché de faire, monsieur; malheureusement je n'ai pas été écoutée... La foule augmentait à chaque instant; la garde est arrivée, et on l'a emmenée...

— Elle est capable d'en mourir, sensible et timide comme elle l'est, s'écria Françoise.

— Ah! mon Dieu!... cette bonne Mayeux... elle si douce et si prévenante! dit Blanche en tournant vers sa sœur des yeux humides de larmes.

— Ne pouvant rien pour elle, reprit madame Grivois, je me suis hâtée d'accourir ici vous

faire part de cette erreur... qui, du reste, peut se réparer ;... il s'agit seulement d'aller, le plus tôt possible, réclamer cette jeune fille.

A ces mots, Dagobert prit vivement son chapeau, et s'adressant à madame Grivois d'un ton brusque :

— Mordieu ! madame, vous auriez dû commencer par nous dire cela... Où est cette pauvre enfant? Le savez-vous?

— Je l'ignore, monsieur ; mais il reste encore dans la rue tant de monde, tant d'agitation, que si vous avez la complaisance de descendre tout de suite vous informer... vous pourrez savoir...

— Que diable parlez-vous de complaisance, madame?... mais c'est mon devoir. Pauvre enfant, dit Dagobert, arrêtée comme voleuse... c'est horrible... Je vais aller chez le commissaire de police du quartier ou au corps de garde, et il faudra bien que je la retrouve, qu'on me la rende et que je la ramène ici.

Ce disant, Dagobert sortit précipitamment.

Françoise, rassurée sur le sort de la Mayeux, remercia le Seigneur d'avoir, grâce à cette circonstance, éloigné son mari dont la présence en ce moment était pour elle un si terrible embarras.

Madame Grivois avait déposé Monsieur dans

le fiacre avant de remonter, car les moments étaient précieux; lançant un regard significatif à Françoise en lui remettant la lettre de l'abbé Dubois, elle lui dit en appuyant sur chaque mot avec intention :

— Vous verrez dans cette lettre, madame, quel était le but de ma visite que je n'ai pu encore vous expliquer, et dont je me félicite, du reste, puisqu'il me met en rapport avec ces deux charmantes demoiselles.

Rose et Blanche se regardèrent toutes surprises.

Françoise prit la lettre en tremblant ; il fallut les pressantes et surtout les menaçantes injonctions de son confesseur pour vaincre les derniers scrupules de la pauvre femme, car elle frémissait en songeant au terrible courroux de Dagobert ; seulement, dans sa candeur, elle ne savait comment s'y prendre pour annoncer aux jeunes filles qu'elles devaient suivre cette dame.

Madame Grivois devina son embarras, lui fit signe de se rassurer, et dit à Rose, pendant que Françoise lisait la lettre de son confesseur :

— Combien votre parente va être heureuse de vous voir, ma chère demoiselle!

— Votre parente, madame? dit Rose de plus en plus étonnée.

— Mais certainement ; elle a su votre arrivée

ici; mais comme elle est encore souffrante d'une assez longue maladie, elle n'a pu venir elle-même aujourd'hui et m'a chargée de venir vous prendre pour vous conduire auprès d'elle... Malheureusement, ajouta madame Grivois à un mouvement des deux sœurs, ainsi qu'elle le dit dans sa lettre à madame Françoise, vous ne pourrez la voir que bien peu de temps, et dans une heure vous serez de retour ici ; mais demain ou après, elle sera en état de sortir et de venir s'entendre avec madame et son mari, afin de vous emmener chez elle... car elle serait désolée que vous fussiez à charge à des personnes qui ont été si bonnes pour vous.

Ces derniers mots de madame Grivois firent une excellente impression sur les deux sœurs ; ils dissipèrent leur crainte d'être désormais l'occasion d'une gêne cruelle pour la famille de Dagobert. S'il s'était agi de quitter tout à fait la maison de la rue Brise-Miche sans l'assentiment de leur ami, elles auraient sans doute hésité ; mais madame Grivois parlait seulement d'une visite d'une heure. Elles ne conçurent donc aucun soupçon, et Rose dit à Françoise :

— Nous pouvons aller voir notre parente sans attendre le retour de Dagobert pour l'en prévenir, n'est-ce pas, madame?

— Sans doute, dit Françoise d'une voix faible,

puisque vous serez de retour ici tout à l'heure.

— Maintenant, madame, je prierai ces chères demoiselles de vouloir bien m'accompagner le plus tôt possible, car je voudrais les ramener ici avant midi.

— Nous sommes prêtes, madame, dit Rose.

— Eh bien ! mesdemoiselles, embrassez votre seconde mère, et venez, dit madame Grivois qui contenait à peine son inquiétude, tremblant que Dagobert n'arrivât d'un moment à l'autre.

Rose et Blanche embrassèrent Françoise qui, serrant entre ses bras les deux charmantes et innocentes créatures qu'elle livrait, eut peine à retenir ses larmes, quoiqu'elle eût la conviction profonde d'agir pour leur salut.

— Allons, mesdemoiselles, dit madame Grivois d'une voix affable, dépêchons-nous ; pardonnez mon impatience, mais c'est au nom de votre parente que je vous parle.

Les deux sœurs, après avoir tendrement embrassé la femme de Dagobert, quittèrent la chambre, et, se tenant par la main, descendirent l'escalier derrière madame Grivois, suivies à leur insu par Rabat-Joie qui marchait discrètement sur leurs pas, car, en l'absence de Dagobert, l'intelligent animal ne les quittait jamais.

Pour plus de précaution, sans doute, la

femme de confiance de madame de Saint-Dizier avait ordonné à son fiacre d'aller l'attendre à peu de distance de la rue Brise-Miche, sur la petite place du Cloître.

En quelques secondes, les orphelines et leur conductrice atteignirent la voiture.

— Ah! bourgeoise, dit le cocher en ouvrant la portière, sans vous commander, vous avez un gredin de chien qui n'est pas caressant tous les jours; depuis que vous l'avez mis dans ma voiture, il crie comme un brûlé, et il a l'air de vouloir tout dévorer.

En effet, Monsieur, qui détestait la solitude, poussait des gémissements déplorables.

— Taisez-vous, Monsieur, me voici, dit madame Grivois.

Puis, s'adressant aux deux sœurs :

— Donnez-vous la peine de monter, mesdemoiselles.

Rose et Blanche montèrent.

Madame Grivois, avant d'entrer dans la voiture, donnait tout bas au cocher l'adresse du couvent de Sainte-Marie, en ajoutant d'autres instructions, lorsque tout à coup le carlin, qui avait déjà grogné d'un air hargneux lorsque les deux sœurs avaient pris place dans la voiture, se mit à japper avec furie...

La cause de cette colère était simple; Rabat-

Joie, jusqu'alors inaperçu, venait de s'élancer d'un bond dans le fiacre.

Le carlin, exaspéré de cette audace, oubliant sa prudence habituelle, emporté par la colère et par la méchanceté, sauta au museau de Rabat-Joie et le mordit si cruellement, que de son côté le brave chien de Sibérie, exaspéré par la douleur, se jeta sur Monsieur, le prit à la gorge, et en deux coups de sa gueule puissante l'étrangla net... ainsi qu'il apparut à un gémissement étouffé du carlin déjà à demi suffoqué par l'embonpoint.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, car c'est à peine si Rose et Blanche effrayées avaient eu le temps de s'écrier par deux fois :

— Ici, Rabat-Joie !

— Ah ! grand Dieu ! dit madame Grivois en se retournant au bruit, encore ce monstre de chien... Il va blesser Monsieur... Mesdemoiselles, renvoyez-le... faites-le descendre... il est impossible de l'emmener...

Ignorant à quel point Rabat-Joie était criminel, car Monsieur gisait inanimé sous une banquette, les jeunes filles, sentant d'ailleurs qu'il n'était pas convenable de se faire accompagner de ce chien, lui dirent, en le poussant légèrement du pied, et d'un ton fâché :

— Descendez, Rabat-Joie... allez-vous-en...

Le fidèle animal hésita d'abord à obéir. Triste et suppliant, il regardait les orphelines d'un air de doux reproche, comme pour les blâmer de renvoyer leur seul défenseur. Mais à un nouvel ordre sévèrement donné par Blanche, Rabat-Joie descendit, la queue basse, du fiacre, sentant peut-être d'ailleurs qu'il s'était montré quelque peu *cassant* à l'endroit de Monsieur.

Madame Grivois, très-empressée de quitter le quartier, monta précipitamment dans la voiture ; le cocher referma la portière, grimpa sur son siége ; le fiacre partit rapidement, pendant que madame Grivois baissait prudemment les stores, de peur d'une rencontre avec Dagobert.

Ces indispensables précautions prises, elle put songer à Monsieur qu'elle aimait tendrement, de cette affection profonde, exagérée, que les gens d'un méchant naturel ont quelquefois pour les animaux, car on dirait qu'ils concentrent et épanchent sur eux toute l'affection qu'ils devraient avoir pour autrui ; en un mot, madame Grivois s'était passionnément attachée à ce chien hargneux, lâche et méchant, peut-être à cause d'une secrète affinité pour ces défauts ; cet attachement durait depuis six ans et semblait augmenter à mesure que l'âge de Monsieur avançait.

Nous insistons sur une chose en apparence puérile, parce que souvent les plus petites causes ont des effets désastreux, parce qu'enfin nous désirons faire comprendre au lecteur quels devaient être le désespoir, la fureur, l'exaspération de cette femme en apprenant la mort de son chien ; désespoir, fureur, exaspération dont les orphelines pouvaient ressentir les effets cruels.

Le fiacre roulait rapidement depuis quelques secondes, lorsque madame Grivois, qui s'était placée sur le devant de la voiture, appela Monsieur.

Monsieur avait d'excellentes raisons pour ne pas répondre.

— Eh bien ! vilain boudeur...., dit gracieusement madame Grivois. Vous me battez froid ;... ce n'est pas ma faute si ce grand vilain chien est entré dans la voiture, n'est-ce pas, mesdemoiselles?... Voyons... venez ici baiser votre maîtresse tout de suite, et faisons la paix... mauvaise tête !

Même silence obstiné de la part de Monsieur.

Rose et Blanche commencèrent de se regarder avec inquiétude, elles connaissaient les manières un peu brutales de Rabat-Joie, mais elles étaient loin pourtant de se douter de la chose.

Madame Grivois, plus surprise qu'inquiète

de la persistance du carlin à méconnaître ses affectueux appels, se baissa afin de le prendre sous la banquette où elle le croyait sournoisement tapi; elle sentit une patte qu'elle tira assez impatiemment à soi en disant d'un ton moitié plaisant, moitié fâché :

— Allons, bon sujet... vous allez donner à ces chères demoiselles une jolie idée de votre odieux caractère...

Ce disant, elle prit le carlin, fort étonnée de la nonchalante *morbidezza* de ses mouvements ; mais quel fut son effroi lorsque, l'ayant mis sur ses genoux, elle le vit sans mouvement !

— Une apoplexie! s'écria-t-elle, le malheureux mangeait trop... j'en étais sûre.

Puis se retournant avec vivacité :

— Cocher, arrêtez... arrêtez ! s'écria madame Grivois sans songer que le cocher ne pouvait l'entendre; puis soulevant la tête de Monsieur, croyant qu'il n'était qu'*évanoui,* elle aperçut avec horreur la trace saignante de cinq à six profonds coups de crocs qui ne pouvaient lui laisser aucun doute sur la cause de la fin déplorable du carlin.

Son premier mouvement fut tout à la douleur, au désespoir.

— Mort!... s'écria-t-elle, mort!... il est déjà froid... mort!... ah ! mon Dieu !...

Et cette femme pleura.

Les larmes des méchants sont sinistres ;... pour qu'un méchant pleure, il faut qu'il souffre beaucoup... et chez lui la réaction de la souffrance, au lieu de détendre, d'amollir l'âme, l'enflamme d'un dangereux courroux...

Aussi, après avoir cédé à ce pénible attendrissement, la maîtresse de Monsieur se sentit transportée de colère et de haine... oui, de haine... et de haine violente, contre les jeunes filles, cause involontaire de la mort de son chien ; sa physionomie dure trahit d'ailleurs si franchement ses ressentiments, que Blanche et Rose furent effrayées de l'expression de sa figure empourprée par la colère, lorsqu'elle s'écria d'une voix altérée en leur jetant un regard furieux :

— C'est votre chien qui l'a tué, pourtant...

— Pardon, madame... ne nous en voulez pas ! s'écria Rose.

— C'est votre chien qui le premier a mordu Rabat-Joie, reprit Blanche d'une voix plaintive.

L'expression d'effroi qui se lisait sur les traits des orphelines rappela madame Grivois à elle-même. Elle comprit les funestes conséquences que pouvait avoir son imprudente colère ; dans l'intérêt même de sa vengeance, elle devait se contraindre, afin de n'inspirer aucune défiance

aux filles du maréchal Simon ; ne voulant donc pas paraître revenir sur sa première impression par une transition trop brusque, elle continua pendant quelques minutes de jeter sur les jeunes filles des regards irrités ; puis, peu à peu, son courroux sembla s'affaiblir et faire place à une douleur amère ; enfin madame Grivois, cachant sa figure dans ses mains, fit entendre un long soupir et parut pleurer beaucoup.

— Pauvre dame ! dit tout bas Rose à Blanche, elle pleure, elle aimait sans doute son chien autant que nous aimons Rabat-Joie...

— Hélas ! oui, dit Blanche, nous avons bien pleuré aussi quand notre vieux Jovial est mort...

Madame Grivois releva la tête au bout de quelques minutes, essuya définitivement ses yeux et dit d'une voix émue, presque affectueuse :

— Excusez-moi, mesdemoiselles... je n'ai pu retenir un premier mouvement de vivacité ou plutôt de violent chagrin... car j'étais tendrement attachée à ce pauvre chien... qui depuis six ans ne m'a pas quittée.

— Nous regrettons ce malheur, madame, reprit Rose ; tout notre chagrin, c'est qu'il ne soit pas réparable...

— Je disais tout à l'heure à ma sœur que nous étions d'autant plus affligées pour vous

que nous avions un vieux cheval qui nous a amenées de Sibérie et que nous avons aussi bien pleuré.

— Enfin, mes chères demoiselles... n'y pensons plus... c'est ma faute... je n'aurais pas dû l'emmener... Mais il était si triste loin de moi... Vous concevez ces faiblesses-là... quand on a bon cœur, on a bon cœur pour les bêtes comme pour les gens... Aussi c'est à votre sensibilité que je m'adresse pour être pardonnée de ma vivacité.

— Mais nous n'y pensons plus, madame... tout notre chagrin est de vous voir si désolée.

— Cela passera, mes chères demoiselles... cela passera, et l'aspect de la joie que votre parente éprouvera en vous voyant, m'aidera à me consoler : elle va être si heureuse ! vous êtes si charmantes !... et puis cette singularité de vous ressembler autant entre vous, semble encore ajouter à l'intérêt que vous inspirez.

— Vous nous jugez avec trop d'indulgence, madame.

— Non, certainement... et je suis sûre que vous vous ressemblez autant de caractère que de figure.

— C'est tout simple, madame, dit Rose, depuis notre naissance nous ne nous sommes jamais quittées d'une minute, ni pendant le jour,

ni pendant la nuit... Comment notre caractère ne serait-il pas pareil?

— Vraiment! mes chères demoiselles... vous ne vous êtes jamais quittées d'une minute?

— Jamais, madame.

Et les deux sœurs, se serrant la main, échangèrent un ineffable sourire.

— Alors, mon Dieu! combien vous seriez malheureuses et à plaindre si vous étiez séparées l'une de l'autre!

— Oh! c'est impossible, madame, dit Blanche en souriant.

— Comment! impossible?

— Qui aurait le cœur de nous séparer?

— Sans doute, chères demoiselles; il faudrait avoir bien de la méchanceté.

— Oh! madame, reprit Blanche en souriant à son tour, même des gens très-méchants... ne pourraient pas nous séparer.

— Tant mieux, mes chères demoiselles; mais pourquoi?

— Parce que cela nous ferait trop de chagrin.

— Cela nous ferait mourir...

— Pauvres petites!...

— Il y a trois mois on nous a emprisonnées. Eh bien! quand il nous a vues, le gouverneur de la prison, qui avait pourtant l'air très-dur,

a dit : « Ce serait vouloir la mort de ces enfants que de les séparer... » Aussi nous sommes restées ensemble et nous nous sommes trouvées aussi heureuses qu'on peut l'être en prison.

— Cela fait l'éloge de votre excellent cœur, et aussi des personnes qui ont compris tout le bonheur que vous aviez d'être réunies.

La voiture s'arrêta.

On entendit le cocher crier :

— La porte, s'il vous plaît !

— Ah ! nous voici arrivées chez votre chère parente, dit madame Grivois.

Les deux battants d'une porte s'ouvrirent, et le fiacre roula bientôt sur le sable d'une cour.

Madame Grivois ayant levé un des stores, on vit une vaste cour coupée dans sa largeur par une haute muraille, au milieu de laquelle était une sorte de porche formant avant-corps et soutenu par des colonnes de plâtre. Sous ce porche était une petite porte.

Au delà du mur, en voyait le faîte et le fronton d'un très-grand bâtiment construit en pierres de taille ; comparée à la maison de la rue Brise-Miche, cette demeure semblait un palais ; aussi Blanche dit à madame Grivois, avec une expression de naïve admiration :

— Mon Dieu ! madame, quelle belle habitation !

— Ce n'est rien, vous allez voir l'intérieur... c'est bien autre chose ! répondit madame Grivois.

Le cocher ouvrit la portière ; quelle fut la colère de madame Grivois et la surprise des deux jeunes filles... à la vue de Rabat-Joie qui avait intelligemment suivi la voiture, et qui, les oreilles droites, la queue frétillante, semblait, le malheureux, avoir oublié ses crimes et s'attendre à être loué de son intelligente fidélité.

— Comment ! s'écria madame Grivois, dont toutes les douleurs se renouvelèrent, cet abominable chien a suivi la voiture ?

— Fameux chien tout de même, bourgeoise, répondit le cocher, il n'a pas quitté mes chevaux d'un pas... faut qu'il ait été dressé à cela... c'est une crâne bête, à qui deux hommes ne feraient pas peur... Quel poitrail !

La maîtresse de feu Monsieur, irritée des éloges peu opportuns que le cocher prodiguait à Rabat-Joie, dit aux orphelines :

— Je vais vous faire conduire chez votre parente, attendez un instant dans le fiacre.

Madame Grivois alla d'un pas rapide vers le petit porche et y sonna.

Une femme vêtue d'un costume religieux y

parut, et s'inclina respectueusement devant madame Grivois qui lui dit ces seuls mots :

— Voici les deux jeunes filles ; les ordres de M. l'abbé d'Aigrigny et de la princesse sont qu'elles soient à l'instant et désormais séparées l'une de l'autre et mises en cellule... sévère... vous entendez, ma sœur, en *cellule sévère* et au régime des *impénitentes*.

— Je vais en prévenir notre mère, et ce sera fait, dit la religieuse en s'inclinant.

— Voulez-vous venir, mes chères demoiselles, reprit madame Grivois aux deux jeunes filles qui avaient à la dérobée fait quelques caresses à Rabat-Joie, tant elles étaient touchées de son instinct, on va vous conduire auprès de madame votre parente, et je reviendrai vous prendre dans une demi-heure. Cocher, retenez bien le chien.

Rose et Blanche qui, en descendant de voiture, s'étaient occupées de Rabat-Joie, n'avaient pas remarqué la sœur tourière qui s'était du reste à demi effacée derrière la petite porte.

Aussi les deux sœurs ne s'aperçurent-elles que leur prétendue introductrice était vêtue en religieuse, que lorsque celle-ci, les prenant par la main, leur fit franchir le seuil de la porte, qui, un instant après, se referma sur elles.

Lorsque madame Grivois eut vu les orphelines renfermées dans le couvent, elle dit au cocher de sortir de la cour et d'aller l'attendre à la porte extérieure.

Le cocher obéit.

Rabat-Joie, qui avait vu Rose et Blanche entrer par la petite porte du porche, y courut.

Madame Grivois dit alors au portier de l'enceinte extérieure, grand homme robuste :

— Il y a dix francs pour vous, Nicolas, si vous assommez devant moi ce gros chien... qui est là... accroupi sous le porche.

Nicolas hocha la tête en contemplant la carrure et la taille de Rabat-Joie, et répondit :

— Diable! madame, assommer un chien de cette taille... ça n'est déjà pas si commode.

— Je vous donne vingt francs, la... mais tuez-le... là... devant moi...

— Il faudrait un fusil... Je n'ai qu'un merlin de fer...

— Cela suffira... d'un coup... vous l'abattrez...

— Enfin, madame... je vas toujours essayer... mais j'en doute...

Et Nicolas alla chercher sa masse de fer.

— Oh ! si j'avais la force !... dit madame Grivois.

Le portier revint avec son arme et s'approcha

traîtreusement et à pas lents de Rabat-Joie, qui se tenait toujours sous le porche.

— Viens, mon garçon... viens... ici, mon bon chien..., dit Nicolas en frappant sur sa cuisse de la main gauche, et tenant de sa main droite le merlin caché derrière lui.

Rabat-Joie se leva, examina attentivement Nicolas, puis devinant sans doute à sa démarche que le portier méditait quelque méchant dessein, d'un bond il s'éloigna... tourna l'ennemi, vit clairement ce dont il s'agissait et se tint à distance.

— Il a éventé la mèche, dit Nicolas, le gueux se défie... il ne se laissera pas approcher... c'est fini.

— Tenez... vous n'êtes qu'un maladroit! dit madame Grivois furieuse, et elle jeta cinq francs à Nicolas; mais au moins chassez-le d'ici...

— Ce sera plus facile que de le tuer, cela, madame.

En effet, Rabat-Joie, poursuivi et reconnaissant probablement l'inutilité d'une lutte ouverte, quitta la cour et gagna la rue; mais, une fois là, se sentant pour ainsi dire sur un terrain neutre, malgré les menaces de Nicolas, il ne s'éloigna de la porte qu'autant qu'il le fallait pour être à l'abri du merlin.

Aussi, lorsque madame Grivois, pâle de rage, remonta dans son fiacre, où se trouvaient les restes inanimés de Monsieur, elle vit avec autant de dépit que de colère Rabat-Joie couché à quelques pas de la porte extérieure, que Nicolas venait de refermer, voyant l'inutilité de ses poursuites.

Le chien de Sibérie, sûr de retrouver le chemin de la rue Brise-Miche, avec cette intelligence particulière à sa race, attendait les orphelines.

Les deux sœurs se trouvaient ainsi recluses dans le couvent de Sainte-Marie, qui, nous l'avons dit, touchait presque à la maison de santé où était enfermée Adrienne de Cardoville.

. . . .

Nous conduirons maintenant le lecteur chez la femme de Dagobert; elle attendait avec une cruelle anxiété le retour de son mari qui allait lui demander compte de la disparition des filles du maréchal Simon.

XVII

L'influence d'un confesseur.

A peine les orphelines eurent-elles quitté la femme de Dagobert, que celle-ci, s'agenouillant, s'était mise à prier avec ferveur; ses larmes, longtemps contenues, coulèrent abondamment; malgré sa conviction sincère d'avoir accompli un religieux devoir en livrant les jeunes filles, elle attendait avec une crainte extrême le retour de son mari. Quoique aveuglée par son zèle pieux, elle ne se dissimulait pas que Dagobert aurait de légitimes sujets de plainte et de colère; et puis enfin, la pauvre mère devait encore, dans cette circonstance déjà si fâcheuse, lui apprendre l'arrestation d'Agricol, qu'il ignorait.

A chaque bruit de pas dans l'escalier, Françoise prêtait l'oreille en tressaillant; puis elle se remettait à prier avec ferveur, suppliant le Seigneur de lui donner la force de supporter cette nouvelle et rude épreuve.

Enfin, elle entendit marcher sur le palier;

ne doutant pas cette fois que ce ne fût Dagobert, elle s'assit précipitamment, essuya ses yeux à la hâte, et, pour se donner une contenance, prit sur ses genoux un sac de grosse toile grise qu'elle eut l'air de coudre, car ses mains vénérables tremblaient si fort, qu'elle pouvait à peine tenir son aiguille.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit.

Dagobert parut.

La rude figure du soldat était sévère et triste; en entrant il jeta violemment son chapeau sur la table, ne s'apercevant pas, tout d'abord, de la disparition des orphelines, tant il était péniblement préoccupé.

— Pauvre enfant... c'est affreux! s'écria-t-il.

— Tu as vu la Mayeux?... tu l'as réclamée? dit vivement Françoise oubliant un moment ses craintes.

— Oui, je l'ai vue, mais dans quel état! c'était à fendre le cœur; je l'ai réclamée, et vivement, je t'en réponds; mais on m'a dit: « Il faut, avant, que le commissaire aille chez vous pour... »

Puis Dagobert, jetant un regard surpris dans la chambre, s'interrompit et dit à sa femme:

— Tiens... où sont donc les enfants?...

Françoise se sentit saisie d'un frisson glacé. Elle dit d'une voix faible:

— Mon ami... je...

Elle ne put achever.

— Rose et Blanche? où sont-elles? réponds-moi donc... Rabat-Joie n'est pas là non plus.

— Ne te fâche pas...

— Allons, dit brusquement Dagobert, tu les auras laissées sortir avec une voisine; pourquoi ne les avoir pas accompagnées toi-même, ou priées de m'attendre si elles voulaient se promener un peu?... ce que je comprends du reste... cette chambre est si triste!... mais je suis étonné qu'elles soient parties avant de savoir des nouvelles de cette bonne Mayeux, car elles ont des cœurs d'anges;... mais... comme tu es pâle! ajouta le soldat en regardant Françoise de plus près. Qu'est-ce que tu as donc, ma pauvre femme?... est-ce que tu souffres?

Et Dagobert prit affectueusement la main de Françoise.

Celle-ci, douloureusement émue de ces paroles prononcées avec une touchante bonté, courba la tête et baisa en pleurant la main de son mari.

Le soldat, de plus en plus inquiet en sentant les larmes brûlantes couler sur sa main, s'écria :

— Tu pleures... tu ne me réponds pas... mais dis-moi donc ce qui te chagrine, ma pauvre

femme... Est-ce parce que je t'ai parlé un peu fort en te demandant pourquoi tu avais laissé ces chères enfants sortir avec une voisine? Dame!... que veux-tu!... leur mère me les a confiées en mourant... tu comprends... c'est sacré... cela... Aussi je suis toujours pour elles comme une vraie poule pour ses poussins, ajouta-t-il en riant pour égayer Françoise.

— Et tu as raison de les aimer...

— Voyons, calme-toi, tu me connais : avec ma grosse voix, je suis bonhomme au fond ;... puisque tu es bien sûre de cette voisine, il n'y a que demi-mal... mais désormais, vois-tu, ma bonne Françoise, ne fais jamais rien à cet égard sans me consulter... Ces enfants t'ont donc demandé à aller se promener un peu avec Rabat-joie?...

— Non... mon ami... je...

— Comment! non?... Quelle est donc cette voisine à qui tu les as confiées?... où les a-t-elle menées? à quelle heure les ramènera-t-elle?

— Je... ne sais pas..., murmura Françoise d'une voix éteinte.

— Tu ne sais pas! s'écria Dagobert irrité.

Puis se contenant, il reprit d'un ton de reproche amical :

— Tu ne sais pas... tu ne pouvais pas lui fixer une heure, ou mieux ne t'en rapporter

qu'à toi... et ne les confier à personne?... Il faut que ces enfants t'aient bien instamment demandé de s'aller promener. Elles savaient que j'allais rentrer d'un moment à l'autre; comment ne m'ont-elles pas attendu, hein! Françoise?... Je te demande pourquoi elles ne m'ont pas attendu? Mais réponds-moi donc... mordieu! tu ferais damner un saint!... s'écria Dagobert en frappant du pied, réponds-moi donc...

Le courage de Françoise était à bout; ces interrogations pressantes, réitérées, qui devaient aboutir à la découverte de la vérité, lui faisaient endurer mille tortures lentes et poignantes. Elle préféra en finir tout d'un coup; elle se décida donc à supporter le poids de la colère de son mari en victime humble et résignée, mais opiniâtrément fidèle à la promesse qu'elle avait jurée devant Dieu à son confesseur.

N'ayant pas la force de se lever, elle baissa la tête, et laissant tomber ses bras de chaque côté de sa chaise, elle dit à son mari d'une voix accablée :

— Fais de moi ce que tu voudras... mais ne me demande plus ce que sont devenues ces enfants... je ne pourrais pas te répondre...

La foudre serait tombée aux pieds du soldat

qu'il n'eût pas reçu une commotion plus violente, plus profonde; il devint pâle; son front chauve se couvrit d'une sueur froide; le regard fixe, hébété, il resta pendant quelques secondes immobile, muet, pétrifié.

Puis sortant comme en sursaut de cette torpeur éphémère, par un mouvement d'une énergie terrible, il prit sa femme par les deux épaules, et, l'enlevant aussi facilement qu'il eût enlevé une plume, il la planta debout devant lui, et alors, penché vers elle, il s'écria avec un accent à la fois effrayant et désespéré :

— Les enfants!...

— Grâce!... grâce!... dit Françoise d'une voix éteinte.

— Où sont les enfants?... répéta Dagobert en secouant entre ses mains puissantes ce pauvre corps frêle, débile, et il ajouta d'une voix tonnante : Répondras-tu?... Ces enfants!

— Tue-moi... ou pardonne-moi... car je ne peux pas te répondre..., répondit l'infortunée avec cette opiniâtreté à la fois inflexible et douce des caractères timides, lorsqu'ils sont convaincus d'agir selon le bien.

— Malheureuse!... s'écria le soldat.

Et fou de colère, de douleur, de désespoir, il souleva sa femme comme s'il eût voulu la lancer et la briser sur le carreau... Mais cet excel-

lent homme était trop brave pour commettre une lâche cruauté. Après cet élan de fureur involontaire, il laissa Françoise...

Anéantie, elle tomba sur ses deux genoux. joignit les mains, et, au faible mouvement de ses lèvres, on vit qu'elle priait...

Dagobert eut alors un moment d'étourdissement, de vertige ; sa pensée lui échappait ; tout ce qui lui arrivait était si soudain, si incompréhensible, qu'il lui fallut quelques minutes pour se remettre, pour bien se convaincre que sa femme, cet ange de bonté dont la vie n'était qu'une suite d'adorables dévouements, sa femme qui savait ce qu'étaient pour lui les filles du maréchal Simon, venait de lui dire : « Ne m'interroge pas sur leur sort. je ne peux te répondre. »

L'esprit le plus ferme, le plus fort, eût vacillé devant ce fait, inexplicable, renversant.

Le soldat, reprenant un peu de calme et envisageant les choses avec plus de sang-froid, fit ce raisonnement sensé :

« Ma femme peut seule m'expliquer ce mystère inconcevable... Je ne veux ni la battre ni la tuer;... employons donc tous les moyens possibles pour la faire parler, et surtout tâchons de me contenir. »

Dagobert prit une chaise, en montra une

autre à sa femme, toujours agenouillée, et lui dit :

— Assieds-toi...

Obéissante et abattue, Françoise s'assit.

— Écoute-moi, ma femme, reprit Dagobert d'une voix brève, saccadée et pour ainsi dire accentuée par des soubresauts involontaires, qui trahissaient sa violente impatience à peine contenue ; tu le comprends... cela ne peut se passer ainsi... tu le sais... je n'userai jamais de violence envers toi... Tout à l'heure... j'ai cédé à un premier mouvement... j'en suis fâché... je ne recommencerai pas... sois-en sûre... Mais enfin... il faut que je sache où sont ces enfants;... leur mère me les a confiées... et je ne les ai pas amenées du fond de la Sibérie ici... pour que tu viennes me dire aujourd'hui : « Ne m'interroge pas... je ne peux pas te dire ce que j'en ai fait!... » Ce ne sont pas des raisons... Suppose que le maréchal Simon arrive tout à l'heure, et qu'il me dise : « Dagobert, mes enfants ! » Que veux-tu que je lui réponde?... Voyons... je suis calme... tu le vois bien... je suis calme... mets-toi à ma place... encore une fois, que veux-tu que je lui réponde, au maréchal ?... hein !... mais dis donc !... parle donc !...

— Hélas !... mon ami...

— Il ne s'agit pas d'hélas ! dit le soldat en essuyant son front dont les veines étaient gonflées et tendues à se rompre, que veux-tu que je réponde au maréchal ?

— Accuse-moi auprès de lui... je supporterai tout... je dirai tout...

— Que diras-tu ?

— Que tu m'avais confié deux jeunes filles, que tu es sorti, qu'à ton retour, ne les ayant pas retrouvées, tu m'as interrogée, et que je t'ai répondu que je ne pouvais pas te dire ce qu'elles étaient devenues.

— Ah !... et le maréchal se contentera de ces raisons-là ?... dit Dagobert en serrant convulsivement les poings sur les genoux.

— Malheureusement, je ne pourrai pas lui en donner d'autres... ni à lui ni à toi ;... non... quand la mort serait là, je ne le pourrais pas...

Dagobert bondit sur sa chaise en entendant cette réponse, faite avec une résignation désespérante.

Sa patience était à bout ; ne voulant cependant pas céder à de nouveaux emportements ou à des menaces dont il sentait l'impuissance, il se leva brusquement, ouvrit une des fenêtres, et exposa au froid et à l'air son front brûlant ; un peu calmé, il fit quelques pas dans la chambre et revint s'asseoir auprès de sa femme.

Celle-ci, les yeux baignés de pleurs, attachait son regard sur le Christ, pensant qu'à elle aussi on avait imposé une lourde croix.

Dagobert reprit :

— A la manière dont tu m'as parlé, j'ai vu tout de suite qu'il n'était arrivé aucun accident qui compromette la santé de ces enfants.

— Non... oh !... non... grâce à Dieu, elles se portent bien... c'est tout ce que je te puis dire...

— Sont-elles sorties seules?

— Je ne puis rien te dire.

— Quelqu'un les a-t-il emmenées?

— Hélas! mon ami, à quoi bon m'interroger? je ne peux pas répondre.

— Reviendront-elles ici?

— Je ne sais pas...

Dagobert se leva brusquement ; de nouveau la patience était sur le point de lui échapper. Après quelques pas dans la chambre, il revint s'asseoir.

— Mais enfin, dit-il à sa femme, tu n'as aucun intérêt, toi, à me cacher ce que sont devenues ces enfants; pourquoi refuser de m'en instruire?

— Parce que je ne peux faire autrement.

— Je crois que si... lorsque tu sauras une chose que tu m'obliges à te dire. Écoute-moi

bien, ajouta Dagobert d'une voix émue : Si ces enfants ne me sont pas rendues la veille du 13 *février*, et tu vois que le temps presse... tu me mets envers les filles du maréchal Simon dans la position d'un homme qui les aurait volées, dépouillées, entends-tu bien ? dépouillées ! dit le soldat d'une voix profondément altérée.

Puis, avec un accent de désolation qui brisa le cœur de Françoise, il ajouta :

— Et j'avais pourtant fait tout ce qu'un honnête homme peut faire... pour amener ces pauvres enfants ici ;... tu ne sais pas, toi, ce que j'ai eu à endurer en route... mes soins, mes inquiétudes... car enfin... moi soldat, chargé de deux jeunes filles... ce n'est qu'à force de cœur, de dévouement, que j'ai pu m'en tirer... et lorsque, pour ma récompense, je croyais pouvoir dire à leur père : « Voici vos enfants... »

Le soldat s'interrompit...

A la violence de ses premiers emportements, succédait un attendrissement douloureux ; il pleura.

A la vue des larmes qui coulaient lentement sur la moustache grise de Dagobert, Françoise sentit un moment sa résolution défaillir ; mais songeant au serment qu'elle avait fait à son confesseur, et se disant qu'après tout il s'agissait du salut éternel des orphelines, elle s'ac-

cusa mentalement de cette tentation mauvaise, que l'abbé Dubois lui reprocherait sévèrement.

Elle reprit donc d'une voix craintive :

— Comment peut-on t'accuser d'avoir dépouillé ces enfants, ainsi que tu disais?

— Apprends donc, reprit Dagobert en passant la main sur ses yeux, que si ces jeunes filles ont bravé tant de fatigues et de traverses pour venir ici du fond de la Sibérie, c'est qu'il s'agit pour elles de grands intérêts, d'une fortune immense peut-être... et que si elles ne se présentent pas le 13 février... ici... à Paris, rue Saint-François... tout est perdu... et cela par ma faute... car je suis responsable de ce que tu as fait.

— Le 13 février... rue Saint-François, dit Françoise en regardant son mari avec surprise; comme Gabriel...

— Que dis-tu... de Gabriel?

— Quand je l'ai recueilli... le pauvre petit abandonné, il portait au cou une médaille... de bronze...

— Une médaille de bronze! s'écria le soldat frappé de stupeur, avec ces mots : *A Paris, vous serez, le* 13 *février* 1832, *rue Saint-François*.

— Oui... Comment sais-tu?...

— Gabriel aussi! dit le soldat en se parlant à lui-même.

Puis il ajouta vivement :

— Et Gabriel sait-il que tu as trouvé cette médaille sur lui?

— Je lui en ai parlé dans le temps ; il avait aussi dans sa poche, quand je l'ai recueilli, un portefeuille rempli de papiers écrits en langue étrangère ; je les ai remis à M. l'abbé Dubois, mon confesseur, pour qu'il pût les examiner. Il m'a dit plus tard que ces papiers étaient de peu d'importance ; quelque temps après, quand une personne bien charitable, nommée M. Rodin, s'est chargée de l'éducation de Gabriel, et de le faire entrer au séminaire, M. l'abbé Dubois a remis ces papiers et cette médaille à M. Rodin ; depuis je n'en ai plus entendu parler.

Lorsque Françoise avait parlé de son confesseur, un éclair soudain avait frappé l'esprit du soldat, quoiqu'il fût loin de se douter des machinations depuis longtemps ourdies autour de Gabriel et des orphelines ; il pressentit vaguement que sa femme devait obéir à quelque secrète influence de confessionnal, influence dont il ne comprenait, il est vrai, ni le but ni la portée, mais qui lui expliquait du moins en partie l'inconcevable opiniâtreté de Françoise à se taire au sujet des orphelines.

Après un moment de réflexion, il se leva et dit sévèrement à sa femme en la regardant fixement :

— Il y a du prêtre... dans tout ceci.

— Que veux-tu dire, mon ami?...

— Tu n'as aucun intérêt à me cacher les enfants; tu es la meilleure des femmes; tu vois ce que je souffre; si tu agissais de toi-même, tu aurais pitié de moi...

— Mon ami...

— Je te dis que tout ça sent le confessionnal! reprit Dagobert. Tu sacrifies moi et ces enfants à ton confesseur; mais prends bien garde... je saurai où il demeure... et, mille tonnerres!... j'irai lui demander qui de lui ou de moi est le maître dans mon ménage, et s'il se tait..., ajouta le soldat avec une expression menaçante, je saurai bien le forcer de parler...

— Grand Dieu! s'écria Françoise, joignant les mains avec épouvante en entendant ces paroles sacriléges, un prêtre!... songes-y... un prêtre!

— Un prêtre qui jette la discorde, la trahison et le malheur dans mon ménage, n'est qu'un misérable comme un autre... à qui j'ai le droit de demander compte du mal qu'il fait à moi et aux miens... Ainsi, dis-moi à l'instant où sont les enfants... ou sinon je t'avertis que c'est à ton confesseur que je vais aller le demander. Il se trame ici quelque indignité dont tu es complice sans le savoir, malheureuse femme;... du reste...

j'aime mieux avoir à m'en prendre à un autre qu'à toi.

— Mon ami, dit Françoise d'une voix douce et ferme, tu t'abuses si tu crois par la violence imposer à un homme vénérable qui, depuis vingt ans, s'est chargé de mon salut; c'est un vieillard respectable.

— Il n'y a pas d'âge qui tienne...

— Grand Dieu!... où vas-tu? Tu es effrayant!

— Je vais à ton église... tu dois y être connue... Je demanderai ton confesseur, et nous verrons.

— Mon ami... je t'en supplie, s'écria Françoise avec épouvante en se jetant au-devant de Dagobert qui se dirigeait vers la porte; songe à quoi tu t'exposes... Mon Dieu!... outrager un prêtre... Mais tu ne sais donc pas que c'est un *cas réservé!*

Ces derniers mots étaient ce que dans sa candeur la femme de Dagobert croyait pouvoir lui dire de plus redoutable; mais le soldat, sans tenir compte de ces paroles, se dégagea des étreintes de sa femme, et il allait sortir tête nue, tant était violente son exaspération, lorsque la porte s'ouvrit.

C'était le commissaire de police, suivi de la Mayeux et de l'agent de police portant le paquet saisi sur la jeune fille.

— Le commissaire? dit Dagobert en le reconnaissant à son écharpe, ah! tant mieux, il ne pouvait venir plus à propos.

XVIII

L'interrogatoire.

— Madame Françoise Baudoin? demanda le magistrat.

— C'est moi... monsieur, dit Françoise.

Puis apercevant la Mayeux qui, pâle, tremblante, n'osait pas avancer, elle lui tendit les bras.

— Ah! ma pauvre enfant!... s'écria-t-elle en pleurant. pardon... pardon... c'est encore pour nous... que tu as souffert cette humiliation...

Après que la femme de Dagobert eut tendrement embrassé la jeune ouvrière, celle-ci, se retournant vers le commissaire, lui dit avec une expression de dignité triste et touchante:

— Vous le voyez... monsieur... je n'avais pas volé...

— Ainsi, madame, dit le magistrat en s'adressant à Françoise, la timbale d'argent... le châle... les draps... contenus dans ce paquet ?

— M'appartenaient, monsieur... c'était pour me rendre service que cette chère enfant... la meilleure, la plus honnête des créatures, avait bien voulu se charger de porter ces objets au mont-de-piété...

— Monsieur, dit sévèrement le magistrat à l'agent de police, vous avez commis une déplorable erreur... j'en rendrai compte... et je demanderai que vous soyez puni ; sortez !

Puis s'adressant à la Mayeux d'un air véritablement peiné :

— Je ne puis malheureusement, mademoiselle, que vous exprimer des regrets bien sincères de ce qui s'est passé... croyez que je compatis à tout ce que cette méprise a eu de cruel pour vous...

— Je le crois... monsieur, dit la Mayeux, et je vous en remercie.

Et elle s'assit avec accablement, car, après tant de secousses, son courage et ses forces étaient épuisés.

Le magistrat allait se retirer, lorsque Dagobert, qui avait depuis quelques instants paru profondément réfléchir, lui dit d'une voix ferme :

— M. le commissaire... veuillez m'en-

tendre... j'ai une déposition à vous faire.

— Parlez, monsieur...

— Ce que je vais vous dire est très-important, monsieur; c'est devant vous, magistrat, que je fais cette déclaration... afin que vous en preniez acte.

— Et c'est comme magistrat que je vous écoute, monsieur.

— Je suis arrivé ici depuis deux jours, j'amenais de Russie deux jeunes filles qui m'avaient été confiées par leur mère... femme de M. le maréchal Simon...

— De M. le maréchal duc de Ligny? dit le commissaire très-surpris.

— Oui, monsieur... Hier... je les ai laissées ici... j'étais obligé de partir pour une affaire très-pressante... Ce matin, pendant mon absence, elles ont disparu... et je suis certain de connaître l'homme qui les a fait disparaître.

— Mon ami!... s'écria Françoise, effrayée.

— Monsieur, dit le magistrat, votre déclaration est de la plus haute gravité... Disparition de personnes... Séquestration, peut-être... Mais êtes-vous bien sûr?

— Ces jeunes filles étaient ici... il y a une heure... Je vous répète, monsieur, que, pendant mon absence... on les a enlevées.

— Je ne voudrais pas douter de la sincérité

de votre déclaration, monsieur... Pourtant, un enlèvement si brusque... s'explique difficilement... D'ailleurs, qui vous dit que ces jeunes filles ne reviendront pas? Enfin, qui soupçonnez-vous? Un mot seulement avant de déposer votre accusation. Rappelez-vous que c'est le magistrat qui vous entend... En sortant d'ici, il se peut que la justice soit saisie de cette affaire.

— C'est ce que je veux, monsieur... Je suis responsable de ces jeunes filles devant leur père; il doit arriver d'un moment à l'autre et je tiens à me justifier.

— Je comprends, monsieur, toutes ces raisons; mais encore une fois, prenez garde de vous laisser égarer par des soupçons peut-être mal fondés... Une fois votre dénonciation faite... il se peut que je sois obligé d'agir préventivement, immédiatement, contre la personne que vous accusez... Or, si vous étiez coupable d'une erreur... les suites en seraient fort graves pour vous... et, sans aller plus loin..., dit le magistrat avec émotion, en désignant la Mayeux, vous voyez quelles sont les conséquences d'une fausse accusation.

— Mon ami... tu entends, s'écria Françoise, de plus en plus effrayée de la résolution de Dagobert à l'endroit de l'abbé Dubois, je t'en supplie... ne dis pas un mot de plus.

Mais le soldat, en réfléchissant, s'était convaincu que la seule influence du confesseur de Françoise avait pu la déterminer à agir ou à se taire ; aussi reprit-il avec assurance :

— J'accuse le confesseur de ma femme d'être l'auteur ou le complice de l'enlèvement des filles du maréchal Simon.

Françoise poussa un douloureux gémissement et cacha sa figure dans ses mains, pendant que la Mayeux, qui s'était rapprochée d'elle, tâchait de la consoler.

Le magistrat avait écouté la déposition de Dagobert avec un étonnement profond ; il lui dit sévèrement :

— Mais, monsieur... n'accusez-vous pas injustement un homme revêtu d'un caractère on ne peut plus respectable... un prêtre?... Monsieur... il s'agit d'un prêtre... je vous avais prévenu... vous auriez dû réfléchir... Tout ceci... devient de plus en plus grave ;... à votre âge... une légèreté serait impardonnable...

—Eh mordieu ! monsieur, dit Dagobert avec impatience, à mon âge on a le sens commun ; voici les faits : Ma femme est la meilleure, la plus honorable des créatures... Parlez-en dans le quartier, on vous le dira ;... mais elle est dévote; mais depuis vingt ans elle ne voit que par les yeux de son confesseur... Elle adore son

fils, elle m'aime beaucoup aussi ; mais au-dessus de son fils et de moi... il y a toujours le confesseur.

—Monsieur, dit le commissaire, ces détails... intimes...

— Sont indispensables... vous allez le voir... Je sors il y a une heure, pour aller réclamer cette pauvre Mayeux ;... en rentrant, les jeunes filles avaient disparu ; je demande à ma femme, à qui je les avais laissées, où elles sont ;... elle tombe à genoux en sanglotant et me dit : « Fais de moi ce que tu voudras ;... mais ne me demande pas ce que sont devenues les enfants ;... je ne peux pas te répondre. »

— Serait-il vrai ?... madame... s'écria le commissaire en regardant Françoise avec une grande surprise.

— Emportements, menaces, prières, rien n'a fait, reprit Dagobert ; à tout elle m'a répondu, avec sa douceur de sainte : « Je ne peux rien dire... » Eh bien ! moi, monsieur, voici ce que je soutiens : ma femme n'a aucun intérêt à la disparition de ces enfants ; elle est sous la domination entière de son confesseur ; elle a agi par son ordre, et elle n'est que l'instrument ; il est le seul coupable.

A mesure que Dagobert parlait, la physionomie du commissaire devenait de plus en plus

attentive en regardant Françoise, qui, soutenue par la Mayeux, pleurait amèrement.

Après avoir un instant réfléchi, le magistrat fit un pas vers la femme de Dagobert et lui dit :

— Madame... vous avez entendu ce que vient de déclarer votre mari ?

— Oui, monsieur.

— Qu'avez-vous à dire pour vous justifier ?...

— Mais, monsieur, s'écria Dagobert, ce n'est pas ma femme que j'accuse... Je n'entends pas cela... c'est son confesseur.

— Monsieur... vous vous êtes adressé au magistrat ;... c'est donc au magistrat à agir comme il croit devoir agir pour découvrir la vérité... Encore une fois, madame, reprit-il en s'adressant à Françoise, qu'avez-vous à dire pour vous justifier ?

— Hélas ! rien, monsieur.

— Est-il vrai que votre mari ait en partant laissé ces jeunes filles sous votre surveillance ?

— Oui, monsieur.

— Est-il vrai qu'à son retour il ne les ait pas retrouvées ici ?

— Oui, monsieur.

— Est-il vrai que, lorsqu'il vous a demandé où elles étaient, vous lui avez dit que vous ne pouviez rien lui apprendre à ce sujet?

Et le commissaire semblait attendre la réponse de Françoise avec une sorte de curiosité inquiète.

— Oui... monsieur, dit-elle simplement et naïvement, j'ai répondu cela à mon mari.

Le magistrat fit un mouvement de surprise presque pénible.

— Comment! madame... à toutes les prières, à toutes les instances de votre mari... vous n'avez pu répondre autre chose? Comment! vous avez refusé de lui donner aucun renseignement? Mais cela n'est ni probable ni possible.

— Cela est pourtant la vérité, monsieur.

— Mais enfin, madame, que sont devenues ces jeunes filles qu'on vous a confiées?...

—Je ne puis rien dire là-dessus... monsieur... Si je n'ai pas répondu à mon pauvre mari... c'est que je ne répondrai à personne...

— Eh bien! monsieur, reprit Dagobert, avais-je tort? Une honnête et excellente femme comme elle, toujours pleine de raison, de bon sens, de dévouement, parler ainsi... est-ce naturel? Je vous répète, monsieur, que c'est une affaire de confesseur... Agissons contre lui vivement et promptement;... nous saurons tout... et mes pauvres enfants me seront rendues.

Le commissaire dit à Françoise, sans pouvoir réprimer une certaine émotion :

— Madame... je vais vous parler bien sévèrement; mon devoir m'y oblige... Tout ceci se complique d'une manière si grave, que je vais de ce pas instruire la justice de ces faits ; vous reconnaissez que ces jeunes filles vous ont été confiées, et vous ne pouvez les représenter... Maintenant, écoutez-moi bien :... si vous refusiez de donner aucun éclaircissement à leur sujet... c'est vous seule... qui seriez accusée de leur disparition... Et je serais, à mon grand regret, obligé de vous arrêter...

— Moi ! s'écria Françoise avec terreur.

— Elle ! s'écria Dagobert, jamais... Encore une fois, c'est son confesseur et non pas elle que j'accuse... Ma pauvre femme... l'arrêter !

Et il courut à elle, comme s'il eût voulu la protéger.

— Monsieur... il est trop tard, dit le commissaire; vous m'avez déposé votre plainte sur l'enlèvement de deux jeunes filles. D'après les déclarations mêmes de votre femme, elle est jusqu'ici la seule compromise. Je dois la conduire auprès de M. le procureur du roi, qui, du reste, avisera.

— Et moi, monsieur, je vous dis que ma femme ne sortira pas d'ici ! s'écria Dagobert d'un ton menaçant.

— Monsieur, dit froidement le commissaire,

je comprends votre chagrin ; mais, dans l'intérêt même de la vérité, je vous en conjure... ne vous opposez pas à une mesure qu'il vous serait, dans dix minutes, matériellement impossible d'empêcher.

Ces mots, dits avec calme, rappelèrent le soldat à lui-même.

— Mais enfin, monsieur, s'écria-t-il, ce n'est pas ma femme que j'accuse...

— Laisse, mon ami, ne t'occupe pas de moi, dit la femme martyre avec une angélique résignation, le Seigneur veut encore m'éprouver rudement ; je suis son indigne servante ;... je dois accepter ses volontés avec reconnaissance ; que l'on m'arrête si l'on veut ;... je ne dirai pas plus en prison que je n'ai dit ici au sujet de ces pauvres enfants...

— Mais, monsieur... vous voyez bien que ma femme n'a pas la tête à elle..., s'écria Dagobert ; vous ne pouvez pas l'arrêter...

— Il n'y a aucune charge, aucune preuve, aucun indice contre l'autre personne que vous accusez, et que son caractère même défend. Laissez-moi emmener madame... Peut-être, après un premier interrogatoire, vous sera-t-elle rendue... Je regrette, monsieur, ajouta le commissaire d'un ton pénétré, d'avoir une telle mission à remplir... dans un moment

où l'arrestation de votre fils... doit vous...

— Hein!... s'écria Dagobert en regardant sa femme et la Mayeux avec stupeur, que dit-il?... mon fils...

—Quoi!... vous ignoriez!... Ah! monsieur... pardon, mille fois, dit le magistrat douloureusement ému, il m'est cruel... de vous faire une telle révélation.

— Mon fils! répéta Dagobert en portant ses deux mains à son front, mon fils... arrèté!

—Pour délit politique... peu grave du reste, dit le commissaire.

— Ah! c'est trop... tout m'accable à la fois..., dit le soldat en tombant anéanti sur une chaise et cachant sa figure dans ses mains.

. . . .

Après des adieux déchirants au milieu desquels Françoise resta, malgré ses terreurs, fidèle au serment qu'elle avait fait à l'abbé Dubois, Dagobert, qui avait refusé d'aller déposer contre sa femme, était accoudé sur une table; épuisé par tant d'émotions, il ne put s'empêcher de s'écrier:

—Hier... j'avais auprès de moi... ma femme... mon fils... mes deux pauvres orphelines... et maintenant... seul... seul!

Au moment où il prononçait ces mots d'un

ton déchirant, une voix douce et triste se fit entendre derrière lui, et dit timidement :

— M. Dagobert... je suis là... si vous le permettez, je vous servirai, je resterai près de vous...

C'était la Mayeux !

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Sangiuliani

LE JUIF ERRANT.

LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SUE.

TOME QUATRIÈME.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1844

SEPTIÈME PARTIE.

LA REINE BACCHANAL.

I

La mascarade.

Le lendemain du jour où la femme de Dagobert avait été conduite par le commissaire de police auprès du juge d'instruction, une scène bruyante et animée se passait sur la place du Châtelet, en face d'une maison dont le premier étage et le rez-de-chaussée étaient alors occupés par les vastes salons d'un traiteur à l'enseigne *du Veau qui Tette*.

La nuit du jeudi gras venait de finir.

Une assez grande quantité de masques grotesquement et pauvrement accoutrés sortait des bals de cabarets situés dans le quartier de l'Hôtel de ville, et traversait en chantant la place du Châtelet; mais en voyant accourir par le quai une seconde troupe de gens déguisés, les premiers masques s'arrêtèrent pour attendre les nouveaux en poussant des cris de joie, dans l'espoir d'une de ces luttes de paroles graveleuses et de lazzi poissards qui ont illustré Vadé.

Cette foule, plus ou moins avinée, bientôt augmentée de beaucoup de gens que leur état obligeait à circuler dans Paris de très-grand matin, cette foule s'était tout à coup concentrée dans l'un des angles de la place, de sorte qu'une jeune fille pâle et contrefaite qui la traversait en ce moment fut enveloppée de toutes parts.

Cette jeune fille était la Mayeux; levée avec le jour, elle allait chercher plusieurs pièces de lingerie chez la personne qui l'employait. On conçoit les craintes de la pauvre ouvrière, lorsque, involontairement engagée au milieu de cette foule joyeuse, elle se rappela la cruelle scène de la veille; mais malgré tous ses efforts, hélas! bien chétifs, elle ne put faire un pas, car la troupe de masques qui arrivait s'étant

ruée sur les premiers venus, une partie de ceux-ci s'écarta, d'autres refluèrent en avant, et la Mayeux, se trouvant parmi ces derniers, fut pour ainsi dire portée par ce flot de peuple et jetée parmi les groupes les plus rapprochés de la maison du traiteur.

Les nouveaux masques étaient beaucoup mieux costumés que les autres ; ils appartenaient à cette classe turbulente et gaie qui fréquente habituellement la Chaumière, le Prado, le Colisée et autres réunions dansantes plus ou moins échevelées, composées généralement d'étudiants, de demoiselles de boutique, de commis marchands, de grisettes, etc.

Cette troupe, tout en ripostant aux plaisanteries des autres masques, semblait attendre avec une grande impatience l'arrivée d'une personne singulièrement désirée.

Les paroles suivantes échangées entre pierrots et pierrettes, débardeurs et débardeuses, Turcs et sultanes, ou autres couples assortis, donneront une idée de l'importance des personnages si ardemment désirés.

— Leur repas est commandé pour sept heures du matin. Leurs voitures devraient être déjà arrivées.

— Oui... mais la *reine Bacchanal* aura voulu conduire la dernière *course* du Prado.

— Si j'avais su cela... je serais resté pour la voir, ma reine adorée.

— Gobinet, si vous l'appelez encore votre reine adorée, je vous égratigne ; en attendant je vous pince !...

— Céleste ! finis donc... tu me fais des noirs sur le satin naturel dont maman m'a orné en naissant.

— Pourquoi appelez-vous cette Bacchanal votre reine adorée ?... qu'est-ce que je vous suis donc, moi ?

— Tu es mon adorée, mais pas ma reine... car comme il n'y a qu'une lune dans les nuits de la nature, il n'y a qu'une Bacchanal dans les nuits du Prado.

— Oh ! que c'est joli... gros rien du tout, allez !

— Gobinet a raison, elle était superbe, cette nuit, la reine !

— Et en train !

— Jamais je ne l'ai vue plus gaie.

— Et quel costume... étourdissant !

— Renversant !

— Ébouriffant !

— Pulvérisant !

— Fulminant !

— Il n'y a qu'elle pour en inventer de pareils.

— Et quelle danse !

— Oh oui ! Voilà qui est à la fois déchaîné, ondulé et serpenté. Il n'y a pas une bayadère pareille sous la calotte des cieux !

— Gobinet, rendez-moi tout de suite mon châle... vous me l'avez déjà assez abîmé en vous en faisant une ceinture autour de votre gros corps ; je n'ai pas besoin de périr mes effets pour de gros êtres qui appellent les autres femmes des bayadères.

— Voyons, Céleste, calme ta fureur... je suis déguisé en Turc ; en parlant de bayadères, je reste dans mon rôle ou à peu près.

— Ta Céleste est comme les autres, va, Gobinet, elle est jalouse de la reine Bacchanal.

— Jalouse ! moi? Ah ! par exemple... Si je voulais être aussi effrontée qu'elle, on parlerait de moi tout autant... Après tout, qu'est-ce qui fait sa réputation? C'est qu'elle a un sobriquet.

— Quant à cela, tu n'as rien à lui envier... puisqu'on t'appelle Céleste !

— Vous savez bien, Gobinet, que Céleste est mon nom...

— Oui, mais il a l'air d'un sobriquet quand on te regarde.

— Gobinet, je mettrai encore ça sur votre mémoire...

— Et Oscar t'aidera à faire l'addition... n'est-ce pas?

— Certainement, et vous verrez le total... Je poserai l'un... et je retiendrai l'autre... et l'autre, ça ne sera pas vous.

— Céleste, vous me faites de la peine... je voulais vous dire que votre nom angélique est en bisbille avec votre ravissante petite mine bien autrement lutine que celle de la reine Bacchanal.

— C'est ça ; maintenant, câlinez-moi, scélérat.

— Je te jure sur la tête abhorrée de mon propriétaire que si tu voulais tu aurais autant d'aplomb que la reine Bacchanal, ce qui n'est pas peu dire!

— Le fait est que, pour avoir de l'aplomb, la Bacchanal en a... et un fier.

— Sans compter qu'elle fascine les municipaux.

— Et qu'elle magnétise les sergents de ville.

— Ils ont beau vouloir se fâcher... elle finit toujours par les faire rire...

— Et ils l'appellent tous : *Ma reine.*

— Cette nuit encore... elle a charmé un municipal, une vraie rosière, ou plutôt un vrai *rosier* dont la pudeur s'était gendarmée (*gendarmée !* avant les glorieuses, ça aurait été un joli

mot). Je disais donc que la pudeur d'un municipal s'était gendarmée pendant que la reine dansait son fameux pas de la *tulipe orageuse*.

— Quelle contredanse ! *Couche-tout-Nu* et la *reine Bacchanal* ayant pour vis-à-vis *Rose-Pompon* et *Nini-Moulin !*

— Et tous quatre frétillant des tulipes de plus en plus orageuses.

— A propos, est-ce que c'est vrai ce qu'on dit de Nini-Moulin?

— Quoi donc?

— Que c'est un homme de lettres qui fait des brochures sur la religion?

— Oui, c'est vrai ; je l'ai vu souvent chez mon patron, où il se fournit. Mauvais payeur... mais farceur...

— Et il fait le dévot?

— Je crois bien, quand il le faut ; alors, c'est M. Dumoulin gros comme le bras ; il roule des yeux, marche le cou de travers et les pieds en dedans... mais une fois qu'il a fait sa parade, il s'évapore dans les bals cancans qu'il idolâtre, et où les femmes l'ont surnommé Nini-Moulin ; joignez à ce signalement qu'il boit comme un poisson, et vous connaîtrez le gaillard. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire dans les journaux religieux ; aussi les cagots, qu'il met encore plus souvent dedans qu'il ne s'y met lui-même,

ne jurent que par lui. Faut voir ses articles ou ses brochures (seulement les voir... pas les lire), on y parle à chaque page du diable et de ses cornes... des fritures désolantes qui attendent les impies et les révolutionnaires... de l'autorité des évêques, du pouvoir du pape... Est-ce que je sais, moi?... Soiffard de Nini-Moulin... va!... Il leur en donne pour leur argent...

— Le fait est qu'il est soiffard et crânement chicard... Quels avant-deux il bombardait avec la petite Rose-Pompon dans la contredanse de la tulipe orageuse!

— Et quelle bonne tête il avait avec son casque romain et ses bottes à revers!...

— Rose-Pompon danse joliment bien aussi; c'est poétiquement tortillé.

— Et idéalement cancané!

— Oui, mais la reine Bacchanal est à six mille pieds au-dessus du niveau du *cancan* ordinaire... J'en reviens toujours à son pas de cette nuit, la tulipe orageuse.

— C'était à l'adorer.

— A la vénérer...

— C'est-à-dire que si j'étais père de famille, je lui confierais l'éducation de mes fils!

— C'est à propos de ce pas-là que le municipal s'est fâché, d'un ton de rosière gendarmée.

— Le fait est que le pas était un peu roide.

— Roide et roidissime, aussi le municipal s'approche d'elle et lui dit :

« — Ah çà ! voyons, ma reine... est-ce que c'est pour tout de bon, ce pas-là?

« — Mais non ! guerrier pudique, répond la reine, je l'essaye seulement une fois tous les soirs afin de le bien danser dans ma vieillesse... c'est un vœu que j'ai fait pour que vous deveniez brigadier... »

— Quelle drôle de fille !

— Moi je ne comprends pas que ça dure toujours avec Couche-tout-Nu.

— Parce qu'il a été ouvrier?

— Quelle bêtise !... Ça nous irait bien à nous autres étudiants ou garçons de magasin de faire les fiers !... Non, je m'étonne de la fidélité de la reine...

— Le fait est que voilà trois ou quatre bons mois.

— Elle en est folle et il en est bête.

— Ça doit leur faire une drôle de conversation.

— Quelquefois je me demande où diable Couche-tout-Nu prend-il l'argent qu'il dépense... Il paraît que c'est lui qui a payé les frais de cette nuit, trois voitures à quatre chevaux et le réveille-matin pour vingt personnes à dix francs par tête.

— On dit qu'il a hérité... Aussi Nini-Moulin, qui flaire les festins et les bamboches, a fait connaissance avec lui cette nuit... sans compter qu'il doit avoir des vues malhonnêtes sur la reine Bacchanal.

— Lui! ah bien oui! il est trop laid; les femmes aiment à l'avoir pour danseur... parce qu'il fait pouffer de rire la galerie; mais voilà tout. La petite Rose-Pompon, qui est si gentille, l'a pris comme chaperon peu compromettant en l'absence de son étudiant.

— Ah!... les voitures! voilà les voitures! cria la foule tout d'une voix.

La Mayeux, forcée de rester auprès des masques, n'avait pas perdu un mot de cet entretien pénible pour elle, car il s'agissait de sa sœur, qu'elle ne voyait plus depuis longtemps; non que la reine Bacchanal eût mauvais cœur; mais le tableau de la profonde misère de la Mayeux, misère qu'elle avait partagée, mais qu'elle n'avait pas eu la force de supporter bien longtemps, causait à cette joyeuse fille des accès de tristesse amère; elle ne s'y exposait plus, ayant en vain voulu faire accepter à sa sœur des secours que celle-ci avait toujours refusés, sachant que leur source ne pouvait être honorable.

— Les voitures!... les voitures! cria de nou-

veau la foule en se portant en avant avec enthousiasme, de sorte que la Mayeux, sans le vouloir, se trouva portée au premier rang parmi les gens empressés de voir défiler cette mascarade.

C'était en effet un curieux spectacle.

Un homme à cheval, déguisé en postillon, veste bleue brodée d'argent, queue énorme, d'où s'échappaient des flots de poudre, chapeau orné de rubans immenses, précédait la première voiture, en faisant claquer son fouet, et criant à tue-tête :

— Place ! place à la reine Bacchanal et à sa cour !...

Dans un landau découvert, traîné par quatre chevaux étiques, montés par deux vieux postillons vêtus en diables, s'élevait une véritable pyramide d'hommes et de femmes, assis, debout, perchés, tous dans les costumes les plus fous, les plus grotesques, les plus excentriques : c'était un incroyable fouillis de couleurs éclatantes, de fleurs, de rubans, d'oripeaux et de paillettes. De ce monceau de formes et d'accoutrements bizarres sortaient des têtes grotesques ou gracieuses, laides ou jolies, mais toutes animées par l'excitation fébrile d'une folle ivresse, mais toutes tournées avec une expression d'admiration fanatique vers la seconde voiture où

la reine Bacchanal trônait en souveraine, pendant qu'on la saluait de ces cris répétés par la foule : Vive la reine Bacchanal !

Cette seconde voiture, landau découvert comme la première, ne contenait que les quatre coryphées du fameux pas de la tulipe orageuse, Nini-Moulin, Rose-Pompon, Couche-tout-Nu et la reine Bacchanal.

Dumoulin, cet écrivain religieux, qui voulait disputer madame de la Sainte-Colombe à l'influence des amis de M. Rodin, son patron, Dumoulin, surnommé Nini-Moulin, debout sur les coussins de devant, eût offert un magnifique sujet d'étude à Callot ou à Gavarni, Gavarni cet éminent artiste qui joint à la verve mordante et à la merveilleuse fantaisie de l'illustre caricaturiste, la grâce, la poésie et la profondeur d'Hogarth.

Nini-Moulin, âgé de trente-cinq ans environ, portait très en arrière de la tête un casque romain en papier d'argent ; un plumeau à manche de bois rouge surmonté d'une volumineuse touffe de plumes noires, était planté sur le côté de cette coiffure dont il rompait agréablement les lignes peut-être trop classiques.

Sous ce casque s'épanouissait la face la plus rubiconde, la plus réjouissante, qui ait jamais été empourprée par les esprits subtils d'un vin

généreux. Un nez très-saillant, mais dont la forme primitive se dissimulait modestement sous une luxuriante efflorescence de bourgeons irisés de rouge et de violet, accentuait très-drôlatiquement cette figure absolument imberbe, à laquelle une large bouche à lèvres épaisses et évasées en rebord donnait une expression de jovialité surprenante, qui rayonnait dans ses gros yeux gris à fleur de tête.

En voyant ce joyeux bonhomme à panse de Silène, on se demandait comment il n'avait pas cent fois noyé dans le vin ce fiel, cette bile, ce venin dont dégouttaient ses pamphlets contre les ennemis de l'ultramontanisme, et comment ses croyances catholiques pouvaient surnager au milieu de ses débordements bachiques et chorégraphiques.

Cette question eût paru insoluble si l'on n'eût réfléchi que les comédiens chargés des rôles les plus noirs, les plus odieux, sont souvent, au demeurant, les meilleurs fils du monde.

Le froid étant assez vif, Nini-Moulin portait un carrick entr'ouvert qui laissait voir sa cuirasse à écailles de poisson et son maillot couleur de chair, tranché brusquement au-dessous du mollet par le revers jaune de ses bottes.

Penché en avant de la voiture, il poussait des cris de sauvage entrecoupés de ces mots : Vive la reine Bacchanal ! Après quoi il faisait grincer et évoluer rapidement une énorme crécelle qu'il tenait à la main.

Couche-tout-Nu, debout à côté de Nini-Moulin, faisait flotter un étendard de soie blanche, où étaient écrits ces mots : *Amour et joie à la reine Bacchanal !*

Couche-tout-Nu avait vingt-cinq ans environ. Sa figure, intelligente et gaie, encadrée d'un collier de favoris châtains, amaigrie par les veilles et par les excès, exprimait un singulier mélange d'insouciance, de hardiesse, de nonchaloir et de moquerie ; mais aucune passion basse ou méchante n'y avait encore laissé sa fatale empreinte. C'était le type parfait du *Parisien*, dans le sens que l'on donne à cette appellation, soit à l'armée, soit en province, soit à bord des bâtiments de guerre ou de commerce. Ce n'est pas un compliment, et pourtant c'est bien loin d'être une injure ; c'est une épithète qui tient à la fois du blâme, de l'admiration et de la crainte ; car si, dans cette acception, le Parisien est souvent paresseux et insoumis, il est habile à l'œuvre, résolu dans le danger, et toujours terriblement railleur et goguenard.

Couche-tout-Nu était costumé, comme on le dit vulgairement, en *fort:* veste de velours noir à boutons d'argent, gilet écarlate, pantalon à larges raies bleues, châle façon cachemire pour ceinture, à longs bouts flottants, chapeau couvert de fleurs et de rubans. Ce déguisement seyait à merveille à sa tournure dégagée.

Au fond de la voiture, debout sur les coussins, se tenaient Rose-Pompon et la reine Bacchanal.

Rose-Pompon, ex-frangeuse de dix-sept ans, avait la plus gentille et la plus drôle de petite mine que l'on pût voir ; elle était coquettement vêtue d'un costume de débardeur ; sa perruque poudrée à blanc, sur laquelle était crânement posé de côté un bonnet de police orange et vert galonné d'argent, rendait encore plus vif l'éclat de ses yeux noirs et l'incarnat de ses joues potelées ; elle portait au cou une cravate orange comme sa ceinture flottante ; sa veste juste, ainsi que son étroit gilet en velours vert clair, garni de tresses d'argent, mettaient dans toute sa valeur une taille charmante dont la souplesse devait se prêter merveilleusement aux évolutions du pas de la tulipe orageuse. Enfin son large pantalon, de même étoffe et de même couleur que la veste, était suffisamment indiscret.

La reine Bacchanal s'appuyait d'une main sur l'épaule de Rose-Pompon qu'elle dominait de toute la tête.

La sœur de la Mayeux présidait véritablement en souveraine à cette folle ivresse, que sa seule présence semblait inspirer, tant son entrain, sa bruyante animation avaient d'influence sur son entourage.

C'était une grande fille de vingt ans environ, leste et bien tournée, aux traits réguliers, à l'air joyeux et tapageur; ainsi que sa sœur, elle avait de magnifiques cheveux châtains et de grands yeux bleus ; mais, au lieu d'être doux et timides comme ceux de la jeune ouvrière, ils brillaient d'une infatigable ardeur pour le plaisir. Telle était l'énergie de cette organisation vivace, que malgré plusieurs nuits et plusieurs jours passés en fêtes continuelles, son teint était aussi pur, sa joue aussi rose, son épaule aussi fraîche, que si elle fût sortie le matin même de quelque paisible retraite.

Son déguisement, quoique bizarre et d'un caractère singulièrement saltimbanque, lui seyait pourtant à merveille. Il se composait d'une sorte de corsage juste en drap d'or et à longue taille, garni de grosses bouffettes de rubans incarnats qui flottaient sur ses bras nus, et d'une courte jupe aussi en velours incarnat, ornée de passe-

quilles et de paillettes d'or, laquelle jupe ne descendait qu'à moitié d'une jambe à la fois fine et robuste, chaussée de bas de soie blancs et de brodequins rouges à talons de cuivre.

Jamais danseuse espagnole n'a eu taille plus hardiment cambrée, plus élastique et, pour ainsi dire, plus frétillante que cette singulière fille, qui semblait possédée du démon de la danse et du mouvement, car presque à chaque instant un gracieux petit balancement de la tête, accompagné d'une légère ondulation des épaules et des hanches, semblait suivre la cadence d'un orchestre invisible, dont elle marquait la mesure du bout de son pied droit, posé sur le rebord de la portière, de la façon la plus provoquante, car la reine Bacchanal se tenait debout et fièrement campée sur les coussins de la voiture.

Une sorte de diadème doré, emblème de sa bruyante royauté, orné de grelots retentissants, ceignait son front ; ses cheveux, nattés en deux grosses tresses, s'arrondissaient autour de ses joues vermeilles et allaient se tordre derrière sa tête ; sa main gauche reposait sur l'épaule de la petite Rose-Pompon, et de sa main droite elle tenait un énorme bouquet dont elle saluait la foule en riant aux éclats.

Il serait difficile de rendre ce tableau si

bruyant, si animé, si fou, complété par une troisième voiture, remplie, comme la première, d'une pyramide de masques grotesques et extravagants.

Parmi cette foule réjouie, une seule personne contemplait cette scène avec une tristesse profonde; c'était la Mayeux, toujours maintenue au premier rang des spectateurs, malgré ses efforts pour sortir de la foule.

Séparée de sa sœur depuis bien longtemps, elle la revoyait pour la première fois dans toute la pompe de son singulier triomphe, au milieu des cris de joie, des bravos de ses compagnons de plaisir. Pourtant les yeux de la jeune ouvrière se voilèrent de larmes : quoique la reine Bacchanal parût partager l'étourdissante gaieté de ceux qui l'entouraient, quoique sa figure fût radieuse, quoiqu'elle parût jouir de tout l'éclat d'un luxe passager, elle la plaignit sincèrement... elle... pauvre malheureuse, presque vêtue de haillons, qui venait au point du jour chercher du travail pour la journée et pour la nuit...

La Mayeux avait oublié la foule pour contempler sa sœur qu'elle aimait tendrement... d'autant plus tendrement, qu'elle la croyait à plaindre... Les yeux fixés sur cette joyeuse et belle fille, sa pâle et douce figure exprimait

une pitié touchante, un intérêt profond et douloureux...

Tout à coup, le brillant et gai coup d'œil que la reine Bacchanal promenait sur la foule rencontra le triste et humide regard de la Mayeux...

— Ma sœur ! s'écria Céphyse. (Nous l'avons dit, c'était le nom de la reine Bacchanal.) Ma sœur !...

Et leste comme une danseuse, d'un saut la reine Bacchanal abandonna son trône ambulant, heureusement alors immobile, et se trouva devant la Mayeux, qu'elle embrassa avec effusion.

Tout ceci s'était passé si rapidement, que les compagnons de la reine Bacchanal, encore stupéfaits de la hardiesse de son saut périlleux, ne savaient à quoi l'attribuer ; les masques qui entouraient la Mayeux s'écartèrent frappés de surprise, et la Mayeux, tout au bonheur d'embrasser sa sœur à qui elle rendait ses caresses, ne songea pas au singulier contraste qui devait bientôt exciter l'étonnement et l'hilarité de la foule.

Céphyse y songea la première, et, voulant épargner une humiliation à sa sœur, elle se retourna vers la voiture et dit :

— Rose-Pompon, jette-moi mon manteau... et vous, Nini-Moulin, ouvrez vite la portière.

La reine Bacchanal reçut le manteau. Elle en enveloppa prestement la Mayeux, avant que celle-ci, stupéfaite, eût pu faire un mouvement; la prenant par la main, elle lui dit :

— Viens... viens...

— Moi!... s'écria la Mayeux avec effroi, tu n'y penses pas!...

— Il faut absolument que je te parle... je demanderai un cabinet... où nous serons seules... Dépêche-toi... bonne petite sœur... devant tout ce monde... ne résiste pas... viens...

La crainte de se donner en spectacle décida la Mayeux, qui d'ailleurs tout étourdie de l'aventure, tremblante, effrayée, suivit presque machinalement sa sœur, qui l'entraîna dans la voiture, dont la portière venait d'être ouverte par Nini-Moulin.

Le manteau de la reine Bacchanal cachant les pauvres vêtements et l'infirmité de la Mayeux, la foule n'eut pas à rire, et s'étonna seulement de cette rencontre pendant que les voitures arrivaient à la porte du traiteur de la place du Châtelet.

II

Les contrastes.

Quelques minutes après la rencontre de la Mayeux et de la reine Bacchanal, les deux sœurs étaient réunies dans un cabinet de la maison du traiteur.

— Que je t'embrasse encore, dit Céphyse à la jeune ouvrière; au moins maintenant nous sommes seules... tu n'as plus peur?...

Au mouvement que fit la reine Bacchanal pour serrer la Mayeux dans ses bras, le manteau qui l'enveloppait tomba.

A la vue de ses misérables vêtements qu'elle avait à peine eu le temps de remarquer sur la place du Châtelet, au milieu de la foule, Céphyse joignit les mains et ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise. Puis, s'approchant de sa sœur pour la contempler de plus près, elle prit entre ses mains potelées les mains maigres et glacées de la Mayeux, et examina pendant quelques minutes avec un chagrin croissant cette malheureuse créature souffrante, pâle,

amaigrie par les privations et par les veilles, à peine vêtue d'une mauvaise robe de toile usée, rapiécée...

— Ah ! ma sœur ! te revoir ainsi !...

Et ne pouvant prononcer un mot de plus, la reine Bacchanal se jeta au cou de la Mayeux en fondant en larmes.

Et au milieu de ses sanglots, elle ajouta :

— Pardon !... pardon !...

— Qu'as-tu, ma bonne Céphyse ? dit la jeune ouvrière, profondément émue, et se dégageant doucement des étreintes de sa sœur ; tu me demandes pardon... et de quoi ?

— De quoi? reprit Céphyse en relevant son visage inondé de larmes et pourpre de confusion, n'est-il pas honteux à moi d'être vêtue de ces oripeaux, de dépenser tant d'argent en folies... lorsque tu es ainsi vêtue, lorsque tu manques de tout... lorsque tu meurs peut-être de misère et de besoin, car je n'ai jamais vu ta pauvre figure si pâle, si fatiguée...

— Rassure-toi , bonne sœur... je ne me porte pas mal... j'ai un peu veillé cette nuit... voilà pourquoi je suis pâle... mais... je t'en prie, ne pleure pas... tu me désoles...

La reine Bacchanal venait d'arriver radieuse au milieu d'une foule enivrée, et c'était la Mayeux qui la consolait...

Un incident vint encore rendre ce contraste plus frappant.

On entendit tout à coup des cris joyeux dans la salle voisine, et ces mots retentirent, prononcés avec enthousiasme :

— Vive la reine Bacchanal !... vive la reine Bacchanal !...

La Mayeux tressaillit, et ses yeux se remplirent de larmes en voyant sa sœur qui, le visage caché dans ses mains, semblait écrasée de honte.

— Céphyse, lui dit-elle, je t'en supplie... ne t'afflige pas ainsi... tu me ferais regretter le bonheur de cette rencontre, et j'en suis si heureuse !... il y a si longtemps que je ne t'ai vue... mais qu'as-tu? dis-le-moi...

— Tu me méprises peut-être... et tu as raison, dit la reine Bacchanal en essuyant ses yeux.

— Te mépriser !... moi, mon Dieu... et pourquoi ?

— Parce que je mène la vie que je mène... au lieu d'avoir comme toi le courage de supporter la misère...

La douleur de Céphyse était si navrante , que la Mayeux, toujours indulgente et bonne, voulut avant tout consoler sa sœur, la relever un peu à ses propres yeux, et lui dit tendrement :

— En la supportant bravement pendant une

année, ainsi que tu l'as fait, ma bonne Céphyse, tu as eu plus de mérite et de courage que je n'en aurai, moi, à la supporter toute ma vie.

—Ah ! ma sœur... ne dis pas cela.

—Voyons, franchement..., reprit la Mayeux, à quelles tentations une créature comme moi est-elle exposée? Est-ce que naturellement je ne recherche pas l'isolement et la solitude autant que tu recherches la vie bruyante et le plaisir? Quels besoins ai-je, chétive comme je le suis? Bien peu me suffit...

— Et ce peu... tu ne l'as pas toujours?...

— Non... mais il est des privations que moi, débile et maladive, je puis pourtant endurer mieux que toi ;... ainsi, la faim me cause une sorte d'engourdissement... qui se termine par une grande faiblesse... Toi... robuste et vivace... la faim t'exaspère... te donne le délire !... Hélas ! tu t'en souviens?... combien de fois je t'ai vue en proie à ces crises douloureuses... lorsque dans notre triste mansarde... ensuite d'un chômage de travail... nous ne pouvions même pas gagner nos quatre francs par semaine, et que nous n'avions rien... absolument rien à manger... car notre fierté nous empêchait de nous adresser aux voisins !...

— Cette fierté-là, au moins tu l'as conservée, toi !

— Et toi aussi... n'as-tu pas lutté autant qu'il est donné à une créature humaine de lutter?... Mais les forces ont un terme... je te connais bien, Céphyse... c'est surtout devant la faim que tu as cédé... devant la faim et devant cette pénible obligation d'un travail acharné, qui ne te donnait pas même de quoi subvenir aux plus indispensables besoins...

— Mais toi... ces privations, tu les endurais, tu les endures encore.

— Est-ce que tu peux me comparer à toi? Tiens, dit la Mayeux en prenant sa sœur par la main et la conduisant devant une glace posée au-dessus d'un canapé, regarde-toi... crois-tu que Dieu, en te faisant si belle, en te douant d'un sang vif et ardent, d'un caractère joyeux, remuant, expansif, amoureux du plaisir, a voulu que ta jeunesse se passât au fond d'une mansarde glacée, sans jamais voir le soleil, clouée sur ta chaise, vêtue de haillons, et travaillant sans cesse et sans espoir? Non, car Dieu nous a donné d'autres besoins que ceux de boire et de manger. Même dans notre humble condition, la beauté n'a-t-elle pas besoin d'un peu de parure? La jeunesse n'a-t-elle pas besoin de mouvement, de plaisir et de gaieté? Tous les âges n'ont-ils pas besoin de distractions et de repos? Tu aurais gagné un salaire

suffisant pour manger à ta faim, pour avoir un jour ou deux d'amusements par semaine, après un travail quotidien de douze ou quinze heures, pour te procurer la modeste et fraîche toilette que réclame si impérieusement ton charmant visage, tu n'aurais rien demandé de plus, j'en suis certaine, tu me l'as dit cent fois ; tu as donc cédé à une nécessité irrésistible, parce que tes besoins sont plus grands que les miens.

— C'est vrai..., répondit la reine Bacchanal d'un air pensif, si j'avais seulement trouvé à gagner quarante sous par jour... ma vie aurait été tout autre... car dans les commencements... vois-tu, ma sœur, j'étais cruellement humiliée de vivre aux dépens de quelqu'un...

— Aussi... as-tu été invinciblement entraînée, ma bonne Céphyse ; sans cela je te blâmerais au lieu de te plaindre... Tu n'as pas choisi ta destinée, tu l'as subie... comme je subis la mienne...

— Pauvre sœur, dit Céphyse en embrassant tendrement la Mayeux, toi si malheureuse, tu m'encourages, tu me consoles... et ce serait à moi de te plaindre...

— Rassure-toi..., dit la Mayeux, Dieu est juste et bon : s'il m'a refusé bien des avantages,

il m'a donné mes joies comme il t'a donné les tiennes.

— Tes joies?

— Oui, et de grandes ;... sans elles... la vie me serait trop lourde... je n'aurais pas le courage de la supporter.

— Je te comprends, dit Céphyse avec émotion, tu trouves encore moyen de te dévouer pour les autres, et cela adoucit tes chagrins.

— Je fais du moins tout mon possible pour cela, quoique je puisse bien peu ; mais aussi quand je réussis, ajouta la Mayeux en souriant doucement, je suis heureuse et fière comme une pauvre petite fourmi qui, après bien des peines, a apporté un gros brin de paille au nid commun... Mais ne parlons plus de moi...

— Si... parlons-en, je t'en prie, et au risque de te fâcher, reprit timidement la reine Bacchanal, je vais te faire encore une proposition que tu as déjà repoussée... Jacques [1] a, je crois, encore de l'argent... nous le dépensons en folies... donnant çà et là à de pauvres gens quand l'occasion se rencontre... Je t'en supplie, laisse-moi venir à ton aide... je le vois à ta

[1] Nous rappellerons au lecteur que Couche-tout-Nu se nommait Jacques Rennepont, et faisait partie de la descendance de la sœur du Juif Errant.

pauvre figure, tu as beau vouloir me le cacher, tu t'épuises à force de travail.

— Merci, ma chère Céphyse... je connais ton bon cœur; mais je n'ai besoin de rien... Le peu que je gagne me suffit.

— Tu me refuses..., dit tristement la reine Bacchanal, parce que tu sais que mes droits sur cet argent ne sont pas honorables... Soit... Je comprends ton scrupule... Mais, du moins, accepte un service de Jacques;... il a été ouvrier comme nous... Entre camarades... on s'aide... Je t'en supplie, accepte... ou je croirai que tu me dédaignes...

— Et moi, je croirai que tu me méprises si tu insistes, ma bonne Céphyse, dit la Mayeux d'un ton à la fois si ferme et si doux, que la reine Bacchanal vit que toute persistance serait inutile.

Elle baissa tristement la tête, et une larme roula de nouveau dans ses yeux.

— Mon refus t'afflige, dit la Mayeux en lui prenant la main; j'en suis désolée; mais réfléchis... et tu me comprendras...

— Tu as raison, dit la reine Bacchanal avec amertume après un moment de silence, tu ne peux pas accepter... de secours de mon amant... c'était t'outrager que de te le proposer... Il y a des positions si humiliantes, qu'elles

souillent jusqu'au bien qu'on voudrait faire.

— Céphyse... je n'ai pas voulu te blesser... tu le sais bien.

— Oh ! va, crois-moi, reprit la reine Bacchanal, si étourdie, si gaie que je suis, j'ai quelquefois... des moments de réflexion... même au milieu de mes joies les plus folles... et ces moments-là sont rares, heureusement.

— Et à quoi penses-tu, alors ?

— Je pense que la vie que je mène... n'est guère honnête; alors je veux demander à Jacques une petite somme d'argent, seulement de quoi assurer ma vie pendant un an ; alors je fais le projet d'aller te rejoindre et de me remettre peu à peu à travailler.

— Eh bien!... cette idée est bonne... pourquoi ne la suis-tu pas?

— Parce qu'au moment d'exécuter ce projet, je m'interroge sincèrement, et le courage me manque ; je le sens, jamais je ne pourrai reprendre l'habitude du travail, et renoncer à cette vie, tantôt riche comme aujourd'hui, tantôt précaire... mais au moins libre, oisive, joyeuse, insouciante, et toujours mille fois préférable à celle que je mènerais en gagnant quatre francs par semaine. Jamais, d'ailleurs, l'intérêt ne m'a guidée; plusieurs fois j'ai refusé de quitter un amant qui n'avait pas grand'chose

pour quelqu'un de riche que je n'aimais pas; jamais je n'ai rien demandé pour moi. Jacques a peut-être dépensé dix mille francs depuis trois ou quatre mois, et nous n'avons que deux mauvaises chambres à peine meublées, car nous vivons toujours dehors comme des oiseaux; heureusement quand je l'ai aimé, il ne possédait rien du tout; j'avais vendu pour cent francs quelques bijoux qu'on m'avait donnés, et mis cette somme à la loterie; comme les fous ont toujours du bonheur, j'ai gagné quatre mille francs. Jacques était aussi gai, aussi fou, aussi en train que moi, nous nous sommes dit : Nous nous aimons bien; tant que l'argent durera, nous irons; quand nous n'en aurons plus, de deux choses l'une : ou nous serons las l'un de l'autre, et alors nous nous dirons adieu; ou bien nous nous aimerons encore; alors, pour rester ensemble, nous essayerons de nous remettre au travail; si nous ne le pouvons pas, et que nous tenions toujours à ne pas nous séparer... un boisseau de charbon fera notre affaire.

— Grand Dieu! s'écria la Mayeux en pâlissant.

— Rassure-toi donc... nous n'avons pas à en venir là... il nous restait encore quelque chose, lorsqu'un agent d'affaires, qui m'avait

fait la cour, mais qui était si laid que ça m'empêchait de voir qu'il était riche, sachant que je vivais avec Jacques, m'a engagée à... Mais pourquoi t'ennuyer de ces détails?... En deux mots, on a prêté de l'argent à Jacques sur quelque chose comme des droits assez douteux, dit-on, qu'il avait à une succession... C'est avec cet argent-là que nous nous amusons;... tant qu'il y en aura... ça ira...

— Mais, ma bonne Céphyse, au lieu de dépenser si follement cet argent, pourquoi ne pas le placer... et te marier avec Jacques... puisque tu l'aimes?

— Oh! d'abord, vois-tu, répondit en riant la reine Bacchanal, dont le caractère insouciant et gai reprenait le dessus, placer de l'argent, ça ne vous procure aucun agrément... on a pour tout amusement à regarder un petit morceau de papier qu'on vous donne en échange de ces belles petites pièces d'or avec lesquelles on a mille plaisirs... Quant à me marier, certainement j'aime Jacques comme je n'ai jamais aimé personne; pourtant il me semble que si j'étais mariée avec lui, tout notre bonheur s'en irait, car enfin, comme mon amant, il n'a rien à me dire du passé; mais comme mon mari, il me le reprocherait tôt ou tard, et si ma conduite mérite des reproches, j'aime mieux me les

adresser moi-même, j'y mettrai des formes.

— A la bonne heure, folle que tu es... mais cet argent ne durera pas toujours... après?... comment ferez-vous?

— Après... ah bah! Après... c'est dans la lune... demain me paraît toujours devoir arriver dans cent ans;... s'il fallait se dire qu'on mourra un jour... ça ne serait pas la peine de vivre...

L'entretien de Céphyse et de la Mayeux fut de nouveau interrompu par un tapage effroyable que dominait le bruit aigu et perçant de la crécelle de Nini-Moulin; puis à ce tumulte succéda un chœur de cris inhumains au milieu duquel on distinguait ces mots qui firent trembler les vitres :

— La reine Bacchanal! la reine Bacchanal!

La Mayeux tressaillit à ce bruit soudain.

— C'est encore ma cour qui s'impatiente, lui dit Céphyse en riant cette fois.

— Mon Dieu! s'écria la Mayeux avec effroi, si on allait venir te chercher ici?...

— Non, non, rassure-toi...

— Mais si... entends-tu ces pas?... on marche dans le corridor... on approche... Oh! je t'en conjure, ma sœur, fais que je puisse m'en aller seule... sans être vue de tout ce monde.

Au moment où la porte s'ouvrait, Céphyse y courut.

Elle vit dans le corridor une députation à la tête de laquelle marchaient Nini-Moulin, armé de sa formidable crécelle, Rose-Pompon et Couche-tout-Nu.

— La reine Bacchanal ! ou je m'empoisonne avec un verre d'eau ! cria Nini-Moulin.

— La reine Bacchanal ! ou j'affiche mes bans à la mairie avec Nini-Moulin ! cria la petite Rose-Pompon d'un air déterminé.

— La reine Bacchanal ! ou sa cour s'insurge et vient l'enlever ! dit une autre voix.

— Oui, oui, enlevons-la, répéta un chœur formidable.

— Jacques... entre seul, dit la reine Bacchanal malgré ces sommations pressantes.

Puis s'adressant à sa cour d'un ton majestueux :

— Dans dix minutes je suis à vous, et alors tempête infernale !

— Vive la reine Bacchanal ! cria Dumoulin en agitant sa crécelle et en se retirant, suivi de la députation, pendant que Couche-tout-Nu entrait seul dans le cabinet.

— Jacques, c'est ma bonne sœur, lui dit Céphyse.

— Enchanté de vous voir, mademoiselle, dit Jacques cordialement, et doublement en-

chanté, car vous allez me donner des nouvelles du camarade Agricol... Depuis que je joue au millionnaire, nous ne nous voyons plus... mais je l'aime toujours comme un bon et brave compagnon... Vous demeurez dans sa maison... Comment va-t-il?

— Hélas! monsieur... il est arrivé bien des malheurs à lui et à sa famille... Il est en prison.

— En prison! s'écria Céphyse.

— Agricol!... en prison!... lui! et pourquoi? dit Couche-tout-Nu.

— Pour un délit politique qui n'a rien de grave. On avait espéré le faire mettre en liberté sous caution...

— Sans doute... pour cinq cents francs, je connais ça..., dit Couche-tout-Nu.

— Malheureusement cela a été impossible; la personne sur laquelle on comptait...

La reine Bacchanal interrompit la Mayeux, en disant à Couche-tout-Nu :

— Jacques... tu entends... Agricol... en prison, pour cinq cents francs.

— Pardieu! je t'entends et je te comprends, tu n'as pas besoin de me faire de signes... Pauvre garçon, et il fait vivre sa mère?

— Hélas! oui, monsieur, et c'est d'autant plus pénible que son père est arrivé de Russie, et que sa mère...

— Tenez, mademoiselle, dit Couche-tout-Nu en interrompant encore la Mayeux et lui donnant une bourse, prenez... tout est payé d'avance ici, voilà le restant de mon sac ; il y a là dedans vingt-cinq ou trente napoléons ; je ne peux pas mieux les finir qu'en m'en servant pour un camarade dans la peine. Donnez-les au père d'Agricol ; il fera les démarches nécessaires, et demain Agricol sera à sa forge... où j'aime mieux qu'il soit que moi.

— Jacques, embrasse-moi tout de suite, dit la reine Bacchanal.

— Tout de suite, et encore, et toujours, dit Jacques en embrassant joyeusement la reine.

La Mayeux hésita un moment ; mais songeant qu'après tout cette somme, qui allait être follement dissipée, pouvait rendre la vie et l'espoir à la famille d'Agricol, songeant enfin que ces cinq cents francs remis plus tard à Jacques lui seraient peut-être alors d'une utile ressource, la jeune fille accepta, et, les yeux humides, dit en prenant la bourse :

— M. Jacques, j'accepte... vous êtes généreux et bon ; le père d'Agricol aura du moins aujourd'hui cette consolation à de bien cruels chagrins... merci, oh ! merci.

— Il n'y a pas besoin de me remercier, ma-

demoiselle... on a de l'argent, c'est pour les autres comme pour soi...

Les cris recommencèrent plus furieux que jamais, et la crécelle de Nini-Moulin grinça d'une façon déplorable.

— Céphyse... ils vont tout briser là dedans si tu ne viens pas, et maintenant je n'ai plus de quoi payer la casse, dit Couche-tout-Nu. Pardon, mademoiselle..., ajouta-t-il en riant, mais, vous le voyez, la royauté a ses devoirs...

Céphyse, émue, tendit les bras à la Mayeux, qui s'y jeta en pleurant de douces larmes.

— Et maintenant, dit-elle à sa sœur, quand te reverrai-je?

— Bientôt... quoique rien ne me fasse plus de peine que de te voir dans une misère que tu ne veux pas me permettre de soulager...

— Tu viendras? tu me le promets?

— C'est moi qui vous le promets pour elle, dit Jacques, nous irons vous voir, vous et votre voisin Agricol.

— Allons... retourne à ta fête, Céphyse... amuse-toi de bon cœur... tu le peux... car M. Jacques va rendre une famille bien heureuse...

Ce disant, et après que Couche-tout-Nu se fut assuré qu'elle pouvait descendre sans être vue de ses joyeux et bruyants compagnons, la

Mayeux descendit furtivement, bien empressée de porter au moins une bonne nouvelle à Dagobert, mais voulant auparavant se rendre rue de Babylone, au pavillon naguère occupé par Adrienne de Cardoville.

On saura plus tard la cause de la détermination de la Mayeux.

Au moment où la jeune fille sortait de chez le traiteur, trois hommes bourgeoisement et confortablement vêtus parlaient bas et paraissaient se consulter en regardant la maison du traiteur.

Bientôt un quatrième homme descendit précipitamment l'escalier du traiteur.

— Eh bien ? dirent les trois autres avec anxiété.

— Il est là...

— Tu en es sûr?

— Est-ce qu'il y a deux Couche-tout-Nu sur la terre? répondit l'autre ; je viens de le voir ; il est déguisé en fort ;... ils sont attablés pour trois heures au moins.

— Alors... attendez-moi là, vous autres... dissimulez-vous le plus possible... Je vas chercher le chef de file, et l'affaire est dans le sac.

Et, disant ces mots, l'un des hommes disparut en courant dans une rue qui aboutissait sur la place.

. . . .

A ce moment, la reine Bacchanal entrait dans la salle du banquet, accompagnée de Couche-tout-Nu, et fut saluée par les acclamations les plus frénétiques.

— Maintenant, s'écria Céphyse avec une sorte d'entraînement fébrile, et comme si elle eût cherché à s'étourdir, maintenant, mes amis, tempêtes, ouragans, bouleversements, déchaînements et autres tremblements...

Puis, tendant son verre à Nini-Moulin, elle dit :

— A boire !

— Vive la reine ! cria-t-on tout d'une voix.

III

Le réveille-matin.

La reine Bacchanal, ayant en face d'elle Couche-tout-Nu et Rose-Pompon, Nini-Moulin à sa droite, présidait au repas, dit *réveille-matin*, généreusement offert par Jacques à ses compagnons de plaisir.

Ces jeunes gens et ces jeunes filles semblaient avoir oublié les fatigues d'un bal commencé à onze heures du soir et terminé à six heures du matin ; tous ces couples, aussi joyeux qu'amoureux et infatigables, riaient, mangeaient, buvaient avec une ardeur juvénile et pantagruélique ; aussi pendant la première partie du repas, on *causa* peu, on n'entendit que le bruit du choc des verres et des assiettes.

La physionomie de la reine Bacchanal était moins joyeuse, mais beaucoup plus animée que de coutume ; ses joues colorées, ses yeux brillants, annonçaient une surexcitation fébrile ; elle voulait s'étourdir à tout prix ; son entretien avec sa sœur lui revenait quelquefois à l'esprit; elle tâchait d'échapper à ces tristes souvenirs.

Jacques regardait Céphyse de temps à autre avec une adoration passionnée ; car, grâce à la singulière conformité de caractère, d'esprit, de goûts qui existait entre lui et la reine Bacchanal, leur liaison avait des racines beaucoup plus profondes et plus solides que n'en ont d'ordinaire ces attachements éphémères basés sur le plaisir. Céphyse et Jacques ignoraient même toute la puissance d'un amour jusqu'alors environné de joies et de fêtes que nul événement sinistre n'avait encore contrarié.

La petite Rose-Pompon, *veuve* depuis quel-

ques jours d'un étudiant qui, afin de pouvoir terminer dignement son carnaval, était retourné dans sa province pour soutirer quelque argent à sa famille sous un de ces fabuleux prétextes dont la tradition se conserve et se cultive soigneusement dans les écoles de droit et de médecine, Rose-Pompon, par un exemple de fidélité rare, et ne voulant pas se compromettre, avait choisi pour chaperon l'inoffensif Nini-Moulin.

Ce dernier, débarrassé de son casque, montrait une tête chauve entourée d'une bordure de cheveux noirs et crépus assez longs derrière la nuque. Par un phénomène bachique très-remarquable, à mesure que l'ivresse le gagnait, une sorte de zone empourprée comme sa face épanouie gagnait peu à peu son front et envahissait la blancheur luisante de son crâne.

Rose-Pompon, connaissant la signification de ce symptôme, le fit remarquer à la *société*, et s'écria en riant aux éclats :

— Nini-Moulin, prends garde! la marée du vin monte drôlement!

— Quand il en aura par-dessus la tête... il sera noyé! ajouta la reine Bacchanal.

— Oh! reine! ne cherchez pas à me distraire... je médite..., répondit Dumoulin qui commençait à être ivre, et qui tenait à la main,

en guise de coupe antique, un bol à punch rempli de vin, car il méprisait les verres ordinaires qu'il appelait dédaigneusement, en raison de leur médiocre capacité, des *gorgettes*.

— Il médite..., reprit Rose-Pompon, Nini-Moulin médite, attention...

— Il médite... il est donc malade!

— Qu'est-ce qu'il médite? un pas chicard?

— Une pose anacréontique et défendue?

— Oui, je médite, reprit gravement Dumoulin, je médite sur le vin en général et en particulier... le vin, dont le divin Bossuet (Dumoulin avait l'énorme inconvénient de citer Bossuet lorsqu'il était ivre), le vin, dont le divin Bossuet, qui était connaisseur, a dit : *Dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle* [1]... (quand on a de l'esprit, bien entendu), ajouta Nini-Moulin en manière de parenthèse.

— Alors j'adore ton Bossuet, dit Rose-Pompon.

— Quant à ma méditation particulière, elle porte sur la question de savoir si le vin des noces de Cana était rouge ou blanc... tantôt j'interroge le vin blanc, tantôt le rouge... tantôt tous les deux à la fois.

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, VIe jour, t. IV.

— C'est aller au fond de la question, dit Couche-tout-Nu.

— Et surtout au fond des bouteilles, dit la reine Bacchanal.

— Comme vous le dites, ô Majesté... et j'ai déjà fait, à force d'expériences et de recherches, une grande découverte, à savoir : que si le vin des noces de Cana était rouge...

— Il n'était pas blanc, dit judicieusement Rose-Pompon.

— Et si j'arrivais à la conviction qu'il n'était ni blanc ni rouge? demanda Dumoulin d'un air magistral.

— C'est que vous seriez gris, mon gros, répondit Couche-tout-Nu.

— L'époux de la reine dit vrai... Voilà ce qui arrive lorsqu'on est trop altéré de science; mais c'est égal, d'études en études, sur cette question à laquelle j'ai voué ma vie, j'atteindrai la fin de ma respectable carrière, en donnant à ma soif une couleur suffisamment historique... théo...lo...gique et ar...chéo...lo...gique.

Il faut renoncer à peindre la réjouissante grimace et le non moins réjouissant accent avec lequel Dumoulin prononça et scanda ces derniers mots, qui provoquèrent une hilarité prolongée.

— Archéologipe..., dit Rose-Pompon, qu'est-

ce que c'est que ça? Ça a-t-il une queue? Ça va-t-il sur l'eau?

— Laisse donc, reprit la reine Bacchanal, ce sont des mots de savant ou d'escamoteur, c'est comme les tournures en crinoline... ça bouffe... et voilà tout... J'aime mieux boire... versez, Nini-Moulin... du champagne. Rose-Pompon, à la santé de ton Philémon... à son retour...

— Buvons plutôt au succès de la carotte de longueur qu'il espère tirer à son embêtante et pingre famille pour finir son carnaval, dit Rose-Pompon ; heureusement son plan de carotte n'est pas mauvais...

— Rose-Pompon ! s'écria Nini-Moulin, si vous avez commis ce calembour avec ou sans intention, venez m'embrasser... ma fille.

— Merci !... et mon époux, qu'est-ce qu'il dirait ?

— Rose-Pompon... je peux vous rassurer... Saint Paul... entendez-vous, l'apôtre saint Paul ?...

— Eh bien ! après... bon apôtre?

— Saint Paul a dit formellement : *Que ceux qui sont mariés doivent vivre comme s'ils n'avaient pas de femmes...*

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi?... ça regarde Philémon.

— Oui, reprit Nini-Moulin, mais le divin

Bossuet, tout gobichoneur et chafriolant ce jour-là, ajoute, en citant saint Paul : *Et, par conséquent, les femmes mariées doivent vivre comme n'ayant pas de maris...* [1]. Il ne me reste plus qu'à vous tendre d'autant plus les bras, ô Rose-Pompon ! que Philémon n'est pas même votre époux...

— Je ne dis pas ; mais vous êtes trop laid !...

— C'est une raison... alors je bois à la santé du plan de Philémon !... Faisons nos vœux pour qu'il lui produise une carotte monstre !...

— A la bonne heure, dit Rose-Pompon, à la santé de cet intéressant légume, si nécessaire à l'existence des étudiants.

— Et autres carottivores ! ajouta Dumoulin.

Ce toast rempli d'à-propos fut accueilli par d'unanimes acclamations.

— Avec la permission de Sa Majesté et de sa cour, reprit Dumoulin, je propose un toast à la réussite d'une chose qui m'intéresse et qui a quelque ressemblance analogique avec la carotte de Philémon... J'ai dans l'idée que ce toast me portera bonheur.

— Voyons la chose...

— Eh bien ! à la santé de mon mariage, dit Dumoulin en se levant.

[1] *Traité de la concupiscence*, t. IV.

Ces mots provoquèrent une explosion de cris, d'éclats de rires, de trépignements formidables.

Nini-Moulin criait, trépignait, riait plus fort que les autres, ouvrant une bouche énorme, et ajoutant à ce tintamarre assourdissant le bruit aigu de sa crécelle qu'il reprit sous sa chaise où il l'avait déposée.

Lorsque cet ouragan fut un peu calmé, la reine Bacchanal se leva et dit :

— Je bois à la santé de la future madame Nini-Mouline.

— Oh ! reine, vos procédés me touchent si sensiblement, que je vous laisse lire au fond de mon cœur le nom de mon épouse future, s'écria Dumoulin ; elle se nomme madame veuve Honorée-Modeste-Messaline-Angèle de la Sainte-Colombe...

— Bravo... bravo...

— Elle a soixante ans, et plus de mille livres de rentes qu'elle n'a de poils à sa moustache grise et de rides au visage; son embonpoint est si imposant, qu'une de ses robes pourrait servir de tente à l'honorable société ; aussi j'espère vous présenter ma future épouse le mardi gras en costume de bergère qui vient de dévorer son troupeau ; on voulait la convertir, moi je me charge de la divertir, elle aimera mieux ça ; il faut donc que vous m'aidiez à la plonger dans les

bouleversements les plus bachiques et les plus cancaniques.

—Nous la plongerons dans tout ce que vous voudrez.

— C'est le cancan en cheveux blancs, chantonna Rose-Pompon sur un air connu.

— Ça imposera aux sergents de ville.

— On leur dira : Respectez-la... votre mère aura peut-être un jour son âge.

Tout à coup la reine Bacchanal se leva. Sa physionomie avait une singulière expression de joie amère et sardonique; d'une main elle tenait son verre plein.

— On dit que le choléra approche avec ses bottes de sept lieues..., s'écria-t-elle. Je bois au choléra!

Et elle but.

Malgré la gaieté générale, ces mots firent une impression sinistre; une sorte de frisson électrique parcourut l'assemblée; presque tous les visages devinrent tout à coup sérieux.

— Ah! Céphyse!... dit Jacques d'un ton de reproche.

— Au choléra!... reprit intrépidement la reine Bacchanal, qu'il épargne ceux qui ont envie de vivre... et qu'il fasse mourir ensemble ceux qui ne veulent pas se quitter...

Jacques et Céphyse échangèrent rapidement

un regard, qui échappa à leurs joyeux compagnons, et, pendant quelque temps, la reine Bacchanal resta muette et pensive.

— Ah! comme ça... c'est différent, reprit Rose-Pompon d'un air crâne. Au choléra!... afin qu'il n'y ait plus que de bons enfants sur la terre...

Malgré cette variante, l'impression était toujours sourdement pénible. Dumoulin voulut couper court à ce triste sujet d'entretien, et s'écria:

— Au diable les morts! vivent les vivants! Et à propos de vivants et de bons vivants, je demanderai à porter une santé chère à notre joyeuse reine, la santé de notre amphitryon; malheureusement, j'ignore son respectable nom, puisque j'ai seulement l'avantage de le connaître depuis cette nuit; il m'excusera donc si je me borne à porter la santé de Couche-tout-Nu, nom qui n'effarouche en rien ma pudeur, car Adam ne se couchait jamais autrement. Va donc pour Couche-tout-Nu.

— Merci, mon gros, dit gaiement Jacques; si j'oubliais votre nom, moi, je vous appellerais *Qui-veut-Boire;* et je suis bien sûr que vous répondriez : Présent!

— Présent... présentissime, dit Dumoulin en faisant le salut militaire d'une main et tendant son bol de l'autre.

— Du reste, quand on a trinqué ensemble, reprit cordialement Couche-tout-Nu, il faut se connaître à fond... Je me nomme Jacques Rennepont.

—Rennepont! s'écria Dumoulin en paraissant frappé de ce nom, malgré sa demi-ivresse, vous vous appelez Rennepont?

— Tout ce qu'il y a de plus Rennepont... Ça vous étonne?

— C'est qu'il y a une ancienne famille de ce nom... les comtes de Rennepont.

— Ah bah! vraiment! dit Couche-tout-Nu en riant.

— Les comtes de Rennepont, qui sont aussi ducs de Cardoville, ajouta Dumoulin.

—Ah çà! voyons, mon gros, est-ce que je vous fais l'effet de devoir le jour à une pareille famille?... moi, ouvrier en goguettes et en gogaille.

— Vous!... ouvrier? Ah çà, mais nous tombons dans les Mille et une Nuits! s'écria Dumoulin, de plus en plus surpris; vous nous payez un repas de Balthazar avec accompagnement de voitures à quatre chevaux, et vous êtes ouvrier?... Dites-moi vite votre métier... j'en suis, et j'abandonne la vigne du Seigneur où je provigne tant bien que mal.

—Ah çà! n'allez pas croire, dites donc, que je

suis ouvrier en billets de banque ou en monnaie *trompe-l'œil!* dit Jacques en riant.

— Ah ! camarade,... une telle supposition...

— Est pardonnable à voir le train que je mène... Mais je vas vous rassurer... Je dépense un héritage.

— Vous mangez et vous buvez un oncle sans doute? dit gracieusement Dumoulin.

— Ma foi... je n'en sais rien...

— Comment? vous ignorez l'espèce de ce que vous mangez ?

— Figurez-vous d'abord que mon père était chiffonnier...

— Ah! diable !... dit Dumoulin assez décontenancé quoiqu'il fût généralement peu scrupuleux sur le choix de ses compagnons de bouteille ; mais , son premier étonnement passé , il reprit avec une aménité charmante : Mais il y a des chiffonniers... du plus haut mérite...

— Pardieu ! vous croyez rire..., dit Jacques, et pourtant vous avez raison ; mon père était un homme d'un fameux mérite, allez ! Il parlait grec et latin comme un vrai savant, et il me disait toujours que pour les mathématiques il n'avait pas son pareil... sans compter qu'il avait beaucoup voyagé...

—Mais alors, reprit Dumoulin que la surprise

dégrisait, vous pourriez bien être de la famille des comtes de Rennepont.

— Dans ce cas-là, dit Rose-Pompon en riant, votre père *chiffonnait* en amateur, et pour l'honneur.

— Non ! non ! misère de Dieu ! c'était bien pour vivre, reprit Jacques ; mais dans sa jeunesse il avait été à son aise... à ce qu'il paraît, ou plutôt à ce qu'il ne paraissait plus ; dans son malheur, il s'était adressé à un parent riche qu'il avait ; mais le parent riche lui avait dit : Merci ! Alors il a voulu utiliser son grec, son latin et ses mathématiques. Impossible. Il paraît qu'alors Paris grouillait de savants. Alors, plutôt que de crever de faim... il a cherché son pain au bout de son crochet, et il l'y a, ma foi, trouvé, car j'en ai mangé pendant deux ans lorsque je suis venu vivre avec lui après la mort d'une tante avec qui j'habitais à la campagne.

— Votre respectable père était alors une manière de philosophe, dit Dumoulin ; mais à moins qu'il n'ait trouvé un héritage au coin d'une borne... je ne vois pas trop venir l'héritage dont vous parlez.

— Attendez donc la fin de la chanson. A l'âge de douze ans je suis entré apprenti dans la fabrique de M. Tripeaud ; deux ans après, mon

père est mort d'accident, me laissant le mobilier de notre grenier : une paillasse, une chaise et une table, de plus, dans une mauvaise boîte à eau de Cologne, des papiers, à ce qu'il paraît, écrits en anglais, et une médaille de bronze qui, avec sa chaîne , pouvait bien valoir dix sous... Il ne m'avait jamais parlé de ces papiers. Ne sachant pas à quoi ils étaient bons , je les avais laissés au fond d'une vieille malle au lieu de les brûler ; bien m'en a pris , car, sur ces papiers-là, on m'a prêté de l'argent.

— Quel coup du ciel ! dit Dumoulin. Ah çà ! mais on savait donc que vous les aviez?

—Oui, un de ces hommes qui sont à la piste des vieilles créances est venu trouver Céphyse, qui m'en a parlé; après avoir lu les papiers, l'homme m'a dit que l'affaire était douteuse, mais qu'il me prêterait dessus dix mille francs, si je voulais... Dix mille francs!... c'était un trésor... j'ai accepté tout de suite...

— Mais vous auriez dû penser que ces créances devaient avoir une assez grande valeur...

— Ma foi, non... puisque mon père, qui devait en savoir la valeur, n'en avait pas tiré parti... et puis, dix mille francs , en beaux et bons écus... qui vous tombent on ne sait d'où... ça se prend toujours , et tout de suite... et j'ai

pris... Seulement, l'agent d'affaires m'a fait signer une lettre de change de... de garantie... oui, c'est ça, de garantie.

— Vous l'avez signée?

— Qu'est-ce que ça me faisait?... c'était une pure formalité, m'a dit l'homme d'affaires; et il disait vrai, puisqu'elle est échue il y a une quinzaine de jours et que je n'en ai pas entendu parler... Il me reste encore un millier de francs chez l'agent d'affaires, que j'ai pris pour caissier... vu qu'il avait la caisse... Et voilà, mon gros, comment je ribote à mort du matin au soir, depuis mes dix mille francs, joyeux comme un pinson d'avoir quitté mon gueux de bourgeois, M. Tripeaud.

En prononçant ce nom, la physionomie de Jacques, jusqu'alors joyeuse, s'assombrit tout à coup.

Céphyse, qui n'était plus sous l'impression pénible qui l'avait un moment absorbée, regarda Jacques avec inquiétude, car elle savait à quel point le nom de M. Tripeaud l'irritait.

— M. Tripeaud, reprit Couche-tout-Nu, en voilà un qui rendrait les bons méchants, et les méchants pires... On dit bon cavalier... bon cheval; on devrait dire bon maître, bon ouvrier... misère de Dieu! Quand je pense à cet homme-là!...

Et Couche-tout-Nu frappa violemment du poing sur la table.

—Voyons, Jacques, pense à autre chose, dit la reine Bacchanal ; Rose-Pompon... fais-le donc rire...

—Je n'en ai plus envie, de rire, répondit Jacques d'un ton brusque et encore animé par l'exaltation du vin, c'est plus fort que moi ; quand je pense à cet homme-là... je m'exaspère ! fallait l'entendre !... Gredins d'ouvriers... canailles d'ouvriers ! *ils crient qu'ils n'ont pas de pain dans le ventre,* disait M. Tripeaud, *eh bien* ! *on leur y mettra des baïonnettes...* [1] ça les calmera... Et les enfants... dans sa fabrique... fallait les voir... pauvres petits... travaillant aussi longtemps que des hommes... s'exténuant et crevant à la douzaine... Mais bah ! après tout, ceux-là morts, il en venait toujours bien d'autres... Ce n'est pas comme des chevaux qu'on ne peut remplacer qu'en payant.

—Allons, décidément, vous n'aimez pas votre ancien patron, dit Dumoulin de plus en plus surpris de l'air sombre et soucieux de son amphitryon, et regrettant que la conversation eût pris ce tour sérieux ; aussi dit-il quelques mots

[1] Ce mot atroce a été dit lors des malheureux événements de Lyon.

à l'oreille de la reine Bacchanal, qui lui répondit par un signe d'intelligence.

— Non... je n'aime pas M. Tripeaud, reprit Couche-tout-Nu, je le hais, savez-vous pourquoi? c'est que c'est de sa faute autant que de la mienne si je suis devenu un bambocheur; je ne dis pas ça pour me vanter, mais c'est vrai... Étant gamin et apprenti chez lui, j'étais tout cœur, tout ardeur et si enragé pour l'ouvrage, que j'ôtais ma chemise pour travailler; c'est même à propos de ça qu'on m'a baptisé Couche-tout-Nu... Eh bien! j'avais beau me tuer, m'éreinter... jamais un mot pour m'encourager; j'arrivais le premier à l'atelier, j'en sortais le dernier... rien; on ne s'en apercevait seulement pas... Un jour je suis blessé sur la mécanique... on me porte à l'hôpital... j'en sors... tout faible encore; c'est égal, je reprends mon travail... je ne me rebutais pas;... les autres, qui savaient de quoi il en retournait, et qui connaissaient le patron, avaient beau me dire : « Est-il serin de s'échiner ainsi, ce petit-là !... qu'est-ce qu'il en retirera?... Mais fais donc ton ouvrage tout juste, imbécile, il n'en sera ni plus ni moins. » C'est égal, j'allais toujours; enfin un jour, un vieux brave homme, qu'on appelait le père Arsène (il travaillait depuis longtemps dans la maison, et c'était un modèle

de bonne conduite) ; un jour donc le père Arsène est mis à la porte, parce que ses forces diminuaient trop. C'était pour lui le coup de la mort ; il avait une femme infirme, et à son âge, faible comme il était, il ne pouvait se placer ailleurs... Quand le chef d'atelier lui apprend son renvoi, le pauvre bonhomme ne pouvait pas le croire ; il se met à pleurer de désespoir. En ce moment, M. Tripeaud passe... le père Arsène le supplie à mains jointes de le garder à moitié prix. « Ah çà ! lui dit M. Tripeaud en levant les épaules, est-ce que tu crois que je vais faire de ma fabrique une maison d'invalides ? Tu ne peux plus travailler, va-t'en. — Mais j'ai travaillé pendant quarante ans de ma vie, qu'est-ce que vous voulez que je devienne? mon Dieu ! disait le pauvre père Arsène. — Est-ce que ça me regarde, moi ? » lui répond M. Tripeaud. Et, s'adressant à son commis : « Faites le décompte de sa semaine et qu'il file. » Le père Arsène a filé ; oui... il a filé... mais le soir, lui et sa vieille femme se sont asphyxiés. Or, voyez-vous, j'étais gamin ; mais l'histoire du père Arsène m'a appris une chose, c'est qu'on avait beau se crever de travail, ça ne profitait jamais qu'aux bourgeois, qu'ils ne vous en savaient seulement pas gré, et qu'on n'avait en perspective pour ses vieux jours que le coin d'une borne pour y

crever. Alors tout mon beau feu s'est éteint, je me suis dit : Qu'est-ce qu'il m'en reviendra de faire plus que je ne dois? Est-ce que, quand mon travail rapporte des monceaux d'or à M. Tripeaud, j'en ai seulement un atome? Aussi, comme je n'avais aucun avantage d'amour-propre ou d'intérêt à travailler, j'ai pris le travail en dégoût, j'ai fait tout juste ce qu'il fallait pour gagner ma paye; je suis devenu flâneur, paresseux, bambocheur, et je me disais : Quand ça m'ennuiera par trop de travailler, je ferai comme le père Arsène et sa femme...

Pendant que Jacques se laissait emporter malgré lui à ces pensées amères, les autres convives, avertis par la pantomime expressive de Dumoulin et de la reine Bacchanal, s'étaient tacitement concertés; aussi, à un signe de la reine Bacchanal qui sauta sur la table, renversant du pied les bouteilles et les verres, tous se levèrent en criant avec accompagnement de la crécelle de Nini-Moulin :

— La tulipe orageuse !... on demande le quadrille de la tulipe orageuse !

A ces cris joyeux, qui éclatèrent comme une bombe, Jacques tressaillit; puis, après avoir regardé ses convives avec étonnement, il passa la main sur son front comme pour chasser les idées pénibles qui le dominaient, et cria :

— Vous avez raison. En avant deux et vive la joie !

En un moment la table, enlevée par des bras vigoureux , fut reléguée à l'extrémité de la grande salle du banquet, les spectateurs s'entassèrent sur les chaises , sur des banquettes , sur le rebord des fenêtres , et , chantant en chœur l'air si connu des *Étudiants*, remplacèrent l'orchestre, afin d'accompagner la contredanse formée par Couche-tout-Nu, la reine Bacchanal, Nini-Moulin et Rose-Pompon.

Dumoulin, confiant sa crécelle à un des convives , reprit son exorbitant casque romain à plumeau ; il avait mis bas son carrick au commencement du festin ; il apparaissait donc dans toute la splendeur de son déguisement. Sa cuirasse à écailles se terminait congrûment par une jaquette de plumes semblable à celle que portent les sauvages de l'escorte du bœuf gras. Nini-Moulin avait le ventre gros et les jambes grêles , aussi ses tibias flottaient à l'aventure dans l'évasement de ses larges bottes à revers.

La petite Rose-Pompon, son bonnet de police de travers , les deux mains dans les poches de son pantalon , le buste un peu penché en avant et ondulant de droite à gauche sur ses hanches, fit en avant deux avec Nini-Moulin; celui-ci, ramassé sur lui-même , s'avançait par soubre-

sauts, la jambe gauche repliée, la jambe droite lancée en avant, la pointe du pied en l'air et le talon glissant sur le plancher ; de plus il frappait sa nuque de sa main gauche, tandis que, par un mouvement simultané, il étendait vivement son bras droit comme s'il eût voulu *jeter de la poudre aux yeux* de ses vis-à-vis.

Ce départ eut le plus grand succès, on l'applaudissait bruyamment, quoiqu'il ne fût que l'innocent prélude du pas de la tulipe orageuse, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit; un des garçons, ayant un instant cherché Couche-tout-Nu des yeux, courut à lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Moi! s'écria Jacques en riant aux éclats, quelle farce!

Le garçon ayant ajouté quelques mots, la figure de Couche-tout-Nu exprima tout à coup une assez vive inquiétude, et il répondit au garçon :

— A la bonne heure !... j'y vais.

Et il fit quelques pas vers la porte.

—Qu'est-ce qu'il y a donc, Jacques? demanda la reine Bacchanal, assez surprise.

— Je reviens tout de suite... quelqu'un va me remplacer ; dansez toujours, dit Couche-tout-Nu.

Et il sortit précipitamment.

— C'est quelque chose qui n'aura pas été porté sur la carte, dit Dumoulin, il va revenir.

— C'est cela..., dit Céphyse, maintenant le cavalier seul, dit-elle au remplaçant de Jacques.

Et la contredanse continua.

Nini-Moulin venait de prendre Rose-Pompon de la main droite et la reine Bacchanal de la main gauche, afin de balancer entre elles deux, figure dans laquelle il était étourdissant de bouffonnerie, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et le garçon que Jacques avait suivi s'approcha vivement de Céphyse d'un air consterné, et lui parla à l'oreille, ainsi qu'il avait parlé à Couche-tout-Nu.

La reine Bacchanal devint pâle, poussa un cri perçant, se précipita vers la porte et sortit en courant sans prononcer une parole, laissant ses convives stupéfaits.

IV

Les adieux.

La reine Bacchanal, suivant le garçon du traiteur, arriva au bas de l'escalier.

Un fiacre était à la porte.

Dans ce fiacre elle vit Couche-tout-Nu avec un des hommes qui, deux heures auparavant, stationnaient sur la place du Châtelet.

A l'arrivée de Céphyse, l'homme descendit et dit à Jacques en tirant sa montre :

— Je vous donne un quart d'heure... c'est tout ce que je peux faire pour vous, mon brave garçon;... après cela... en route... N'essayez pas de nous échapper, nous veillerons aux portières tant que le fiacre restera là.

D'un bond, Céphyse fut dans la voiture.

Trop émue pour avoir parlé jusque-là, elle s'écria, en s'asseyant à côté de Jacques, et en remarquant sa pâleur :

— Qu'y a-t-il? Que te veut-on?

— On m'arrête pour dettes..., dit Jacques d'une voix sombre.

— Toi? s'écria Céphyse avec un cri déchirant.

— Oui, pour cette lettre de change de garantie que l'agent d'affaires m'a fait signer... et il disait que c'était seulement une formalité... Brigand !

— Mais, mon Dieu, tu as de l'argent chez lui... qu'il prenne toujours cela en à-compte.

— Il ne me reste pas un sou ; il m'a fait dire par les recors qu'il ne me donnerait pas les derniers mille francs, puisque je n'avais pas payé la lettre de change...

— Alors, courons chez lui le prier, le supplier de te laisser en liberté ; c'est lui qui est venu te proposer de te prêter cet argent ; je le sais bien, puisque c'est à moi qu'il s'est d'abord adressé. Il aura pitié.

— De la pitié... un agent d'affaires... allons donc...

— Ainsi rien,... plus rien !... s'écria Céphyse en joignant les mains avec angoisse.

Puis elle reprit :

— Mais il doit y avoir quelque chose à faire... Il t'avait promis...

— Ses promesses, tu vois comme il les tient, reprit Jacques avec amertume ; j'ai signé sans savoir seulement ce que je signais ; l'échéance est passée, il est en règle... Il ne me servirait

de rien de résister, on vient de m'expliquer tout cela...

— Mais on ne peut te retenir longtemps en prison ! C'est impossible.

— Cinq ans... si je ne paye pas... Et comme je ne pourrai jamais payer, mon affaire est sûre.

— Ah ! quel malheur ! quel malheur ! et ne pouvoir rien ! dit Céphyse en cachant sa tête entre ses mains.

— Écoute, Céphyse, reprit Jacques d'une voix douloureusement émue, depuis que je suis là je ne pense qu'à une chose... à ce que tu vas devenir.

— Ne t'inquiète pas de moi...

— Que je ne m'inquiète pas de toi ! mais tu es folle... Comment feras-tu ? Le mobilier de nos deux chambres ne vaut pas deux cents francs. Nous dépensions si follement que nous n'avons pas seulement payé notre loyer. Nous devons trois termes... il ne faut donc pas compter sur la vente de nos meubles... je te laisse sans un sou... Au moins moi, en prison, on me nourrit... mais toi... comment vivras-tu ?

— A quoi bon se chagriner d'avance ?

— Je te demande comment tu vivras demain, s'écria Jacques.

— Je vendrai mon costume, quelques effets,

je t'enverrai la moitié de l'argent, je garderai le reste ; ça me fera quelques jours.

— Et après? après?

— Après?... Dame... alors... je ne sais pas, moi, mon Dieu, que veux-tu que je te dise?... après, je verrai...

— Écoute, Céphyse, reprit Jacques avec une amertume navrante, c'est maintenant... que je vois comme je t'aime... j'ai le cœur serré comme dans un étau en pensant que je vas te quitter... ça me donne le frisson de ne pas savoir ce que tu deviendras...

Puis, passant la main sur son front, Jacques ajouta :

— Vois-tu... ce qui nous a perdus, c'est de nous dire toujours : Demain n'arrivera pas ; et tu le vois, demain arrive. Une fois que je ne serai plus près de toi, une fois que tu auras dépensé le dernier sou de ces hardes que tu vas vendre... incapable de travailler comme tu l'es maintenant... que feras-tu?... veux-tu que je te le dise, moi... ce que tu feras? tu m'oublieras et...

Puis, comme s'il eût reculé devant sa pensée, Jacques s'écria avec rage et désespoir :

— Misère de Dieu! si cela devait arriver je me briserais la tête sur un pavé!

Céphyse devina la réticence de Jacques ;

elle lui dit vivement en se jetant à son cou :

— Moi? un autre amant... jamais ! car je suis comme toi, maintenant je vois combien je t'aime.

— Mais pour vivre?... ma pauvre Céphyse! pour vivre?

— Eh bien!... j'aurai du courage, j'irai habiter avec ma sœur comme autrefois... je travaillerai avec elle ; ça me donnera toujours du pain... Je ne sortirai que pour aller te voir... D'ici à quelques jours, l'homme d'affaires, en réfléchissant, pensera que tu ne peux pas lui payer dix mille francs, et il te fera mettre en liberté ; j'aurai repris l'habitude du travail... tu verras... tu verras !... tu reprendras aussi cette habitude ; nous vivrons pauvres, mais tranquilles;... après tout, nous nous serons au moins bien amusés pendant six mois... tandis que tant d'autres n'ont de leur vie connu le plaisir; crois-moi, mon bon Jacques, ce que je te dis est vrai... Cette leçon me profitera. Si tu m'aimes, n'aie pas la moindre inquiétude ; je te dis que j'aimerais cent fois mieux mourir que d'avoir un autre amant.

— Embrasse-moi..., dit Jacques les yeux humides, je te crois... je te crois... tu me redonnes du courage... et pour maintenant, et pour plus tard;... tu as raison, il faut tâcher de nous

remettre au travail, ou sinon... le boisseau de charbon du père Arsène... car vois-tu, ajouta Jacques d'une voix basse et en frémissant, depuis six mois... j'étais comme ivre; maintenant je me dégrise... et je vois où nous allions... Une fois à bout de ressources, je serais peut-être devenu un voleur, et toi... une...

— Oh! Jacques, tu me fais peur, ne dis pas cela, s'écria Céphyse en interrompant Couche-tout-Nu, je te le jure, je retournerai chez ma sœur, je travaillerai... j'aurai du courage...

La reine Bacchanal en ce moment était très-sincère; elle voulait résolûment tenir sa parole; son cœur n'était pas encore complétement perverti; la misère, le besoin avaient été pour elle comme pour tant d'autres la cause et même l'excuse de son égarement; jusqu'alors elle avait du moins toujours suivi l'attrait de son cœur, sans aucune arrière-pensée basse et vénale; la cruelle position où elle voyait Jacques exaltait encore son amour; elle se croyait assez sûre d'elle-même pour lui jurer d'aller reprendre auprès de la Mayeux cette vie de labeur aride et incessant, cette vie de douloureuses privations qu'il lui avait été déjà impossible de supporter et qui devait lui être bien plus pénible encore depuis qu'elle s'était habituée à une vie oisive et dissipée.

Néanmoins les assurances qu'elle venait de donner à Jacques calmèrent un peu le chagrin et les inquiétudes de cet homme ; il avait assez d'intelligence et de cœur pour s'apercevoir que la pente fatale où il s'était jusqu'alors laissé aveuglément entraîner, le conduisait lui et Céphyse droit à l'infamie.

Un des recors ayant frappé à la portière dit à Jacques :

— Mon garçon, il ne vous reste que cinq minutes, dépêchez-vous.

— Allons, ma fille... du courage, dit Jacques.

— Sois tranquille... j'en aurai... tu peux y compter...

— Tu ne vas pas remonter là-haut ?

— Non, oh, non !... dit Céphyse. Cette fête, je l'ai en horreur maintenant.

— Tout est payé d'avance... je vais faire dire à un garçon de prévenir qu'on ne nous attende pas, reprit Jacques. Ils vont être bien étonnés, mais c'est égal...

— Si tu pouvais seulement m'accompagner... jusqu'à chez nous, dit Céphyse, cet homme le permettrait peut-être, car enfin tu ne peux pas aller à Sainte-Pélagie habillé comme ça.

— C'est vrai, il ne te refusera pas de m'accompagner ; mais comme il sera avec nous dans la voiture, nous ne pourrons plus rien nous

dire devant lui... Aussi... laisse-moi pour la première fois de ma vie te parler raison... Souviens-toi bien de ce que je te dis, ma bonne Céphyse... ça peut d'ailleurs s'adresser à moi comme à toi, reprit Jacques d'un ton grave et pénétré, reprends aujourd'hui l'habitude du travail... Il a beau être pénible, ingrat, c'est égal... n'hésite pas, car tu oublierais bientôt l'effet de cette leçon; comme tu dis, plus tard il ne serait plus temps, et alors tu finirais comme tant d'autres pauvres malheureuses... tu m'entends...

— Je t'entends..., dit Céphyse en rougissant; mais j'aimerais mieux cent fois la mort qu'une telle vie...

— Et tu aurais raison ;... car dans ce cas-là, vois-tu, ajouta Jacques d'une voix sourde et concentrée, je t'y aiderais... à mourir.

— J'y compte bien, Jacques..., répondit Céphyse en embrassant son amant avec exaltation.

Puis elle ajouta tristement :

— Vois-tu, c'était comme un pressentiment, lorsque tout à l'heure je me suis sentie toute chagrine, sans savoir pourquoi, au milieu de notre gaieté... et que je buvais au choléra... pour qu'il nous fasse mourir ensemble...

— Eh bien !... qui sait s'il ne viendra pas, le choléra? reprit Jacques d'un air sombre, ça

nous épargnerait le charbon, nous n'aurons seulement peut-être pas de quoi en acheter...

— Je ne peux te dire qu'une chose, Jacques, c'est que pour vivre et pour mourir ensemble tu me trouveras toujours.

— Allons, essuie tes yeux, reprit-il avec une profonde émotion. Ne faisons pas d'enfantillages devant ces hommes.

. . . .

Quelques minutes après, le fiacre se dirigeait vers le logis de Jacques où il devait changer de vêtements avant de se rendre à la prison pour dettes.

. . . .

Répétons-le, à propos de la sœur de la Mayeux (il est des choses qu'on ne saurait trop redire) : L'une des plus funestes conséquences de l'*inorganisation* du travail est l'insuffisance des salaires.

L'insuffisance du salaire force inévitablement le plus grand nombre des jeunes filles ainsi mal rétribuées à chercher le moyen de vivre en formant des liaisons qui les dépravent.

Tantôt elles reçoivent une modique somme de leur amant, qui, jointe au produit de leur labeur, aide à leur existence.

Tantôt, comme la sœur de la Mayeux, elles abandonnent complétement le travail et font

vie commune avec l'homme qu'elles choisissent, lorsque celui-ci peut suffire à cette dépense; alors, et durant ce temps de plaisir et de fainéantise, la lèpre incurable de l'oisiveté envahit à tout jamais ces malheureuses.

Ceci est la première phase de la dégradation que la coupable insouciance de la société impose à un nombre immense d'ouvrières, nées pourtant avec des instincts de pudeur, de droiture et d'honnêteté.

Au bout d'un certain temps, leur amant les délaisse, quelquefois lorsqu'elles sont mères.

D'autres fois, une folle prodigalité conduit l'imprévoyant en prison; alors la jeune fille se trouve seule, abandonnée, sans moyens d'existence.

Celles qui ont conservé du cœur et de l'énergie se remettent au travail... le nombre en est bien rare.

Les autres... poussées par la misère, par l'habitude d'une vie facile et oisive, tombent alors jusqu'aux derniers degrés de l'abjection.

Et il faut encore plus les plaindre que les blâmer de cette abjection, car la cause première et virtuelle de leur chute était *l'insuffisante rémunération de leur travail, ou le chômage* [1].

[1] Nous lisons dans un excellent mémoire, rempli de

Une autre déplorable conséquence de l'*inorganisation* du travail, est pour les hommes, en outre de l'insuffisance du salaire, le profond dégoût qu'ils apportent presque toujours dans la tâche qui leur est imposée.

Cela se conçoit.

Sait-on leur rendre le travail attrayant, soit par la variété des occupations, soit par des récompenses honorifiques, soit par des soins, soit par une rémunération proportionnée aux bénéfices que leur main-d'œuvre procure, soit enfin par l'espérance d'une retraite assurée après de longues années de labeur?

Non, le pays ne s'inquiète ni ne se soucie de leurs besoins ou de leurs droits.

Et pourtant il y a, pour ne citer qu'une industrie, des mécaniciens et des ouvriers dans les usines qui, exposés à l'explosion de la va-

vues pratiques, et dicté par un esprit charitable et élevé (*Ligue nationale contre la misère des travailleurs, ou Mémoire explicatif d'une pétition à présenter à la chambre des députés, par J. Terson.* Paulin, éditeur), nous lisons ces lignes malheureusement trop vraies : « Nous ne parlons pas des ouvrières placées dans la même alternative. Ce que nous aurions à dire serait trop pénible à entendre... Nous ferons seulement remarquer que c'est aux époques des plus longs chômages que les missionnaires de la prostitution recrutent leurs prosélytes parmi les plus belles filles du peuple. »

peur et au contact de formidables engrenages, courent chaque jour de plus grands dangers que les soldats n'en courent à la guerre, déploient un savoir pratique rare, rendent à l'industrie, et conséquemment au pays, d'incontestables services pendant une longue et honorable carrière, à moins qu'ils ne périssent par l'explosion d'une chaudière ou qu'ils n'aient quelque membre broyé entre les dents de fer d'une machine.

Dans ce dernier cas, le travailleur reçoit-il au moins une récompense égale à celle que reçoit le soldat pour prix de son courage, louable, sans doute, mais stérile : une place dans une maison d'invalides?

Non...

Qu'importe au pays? et si le maître du travailleur est ingrat, le mutilé, incapable de service, meurt de faim dans quelque coin.

Enfin, dans ces fêtes pompeuses de l'industrie, convoque-t-on jamais quelques-uns de ces habiles travailleurs qui seuls ont tissé ces admirables étoffes, forgé et damasquiné ces armes éclatantes, ciselé ces coupes d'or et d'argent, sculpté ces meubles d'ébène et d'ivoire, monté ces éblouissantes pierreries avec un art exquis?

Non...

Retirés au fond de leur mansarde, au milieu

d'une famille misérable et affamée, ils vivent à peine d'un mince salaire, ceux-là qui, cependant, on l'avouera, ont au moins concouru *pour moitié* à doter le pays de ces merveilles qui font sa richesse, sa gloire et son orgueil.

Un ministre du commerce qui aurait la moindre intelligence de ses hautes fonctions et de ses DEVOIRS, ne demanderait-il pas que chaque fabrique exposante *choisît par une élection à plusieurs degrés un certain nombre de candidats des plus méritants, parmi lesquels le fabricant désignerait celui qui lui semblerait le plus digne de représenter* LA CLASSE OUVRIÈRE *dans ces grandes solennités industrielles?*

Ne serait-il pas d'un noble et encourageant exemple de voir alors le maître proposer aux récompenses ou aux distinctions publiques l'ouvrier député par ses pairs comme l'un des plus honnêtes, des plus laborieux, des plus intelligents de sa profession ?

Alors une désespérante injustice disparaîtrait, alors les vertus du travailleur seraient stimulées par un but généreux, élevé ; alors *il aurait intérêt à bien faire.*

Sans doute le fabricant, en raison de l'intelligence qu'il déploie, des capitaux qu'il aventure, des établissements qu'il fonde et du bien

qu'il fait quelquefois, a un droit légitime aux distinctions dont on le comble; mais pourquoi le travailleur est-il impitoyablement exclu de ces récompenses dont l'action est si puissante sur les masses?

Les généraux et les officiers sont-ils donc les seuls que l'on récompense dans une armée?

Après avoir justement rémunéré les chefs de cette puissante et féconde armée de l'industrie, pourquoi ne jamais songer aux soldats?

Pourquoi n'y a-t-il jamais pour eux de signe de rémunération éclatante? quelque consolante et bienveillante parole d'une lèvre auguste? pourquoi ne voit-on pas enfin, en France, *un seul ouvrier décoré* pour prix de sa main-d'œuvre, de son courage industriel et de sa longue et laborieuse carrière? Cette croix et la modeste pension qui l'accompagne seraient pourtant pour lui une double récompense justement méritée; mais non, pour l'humble travail, pour le travail nourricier, il n'y a qu'oubli, injustice, indifférence et dédain!

Aussi de cet abandon public, souvent aggravé par l'égoïsme et par la dureté de maîtres ingrats, naît pour les travailleurs une condition déplorable :

Les uns, malgré un labeur incessant, vivent de privations, et meurent avant l'âge, presque

toujours en maudissant une société qui les délaisse ;

D'autres cherchent l'éphémère oubli de leurs maux dans une ivresse meurtrière ;

Un grand nombre enfin, n'ayant aucun intérêt, aucun avantage, aucune incitation morale ou matérielle, à faire plus ou à faire mieux, se bornent à faire rigoureusement ce qu'il faut pour gagner leur salaire. Rien ne les attache à leur travail, parce que rien à leurs yeux ne rehausse, n'honore, ne glorifie le travail... Rien ne les défend contre les séductions de l'oisiveté, et s'ils trouvent par hasard les moyens de vivre quelque temps dans la paresse, peu à peu ils cèdent à ces habitudes de fainéantise, de débauche ; et quelquefois les plus mauvaises passions flétrissent à jamais des natures originairement saines, honnêtes, remplies de bon vouloir, faute d'une tutelle protectrice et équitable, qui ait soutenu, encouragé, récompensé leurs premières tendances, honnêtes et laborieuses.

. . . .

Nous suivrons maintenant la Mayeux qui, après s'être présentée pour chercher de l'ouvrage chez la personne qui l'employait ordinairement, s'était rendue rue de Babylone, au pavillon occupé par Adrienne de Cardoville.

HUITIÈME PARTIE.

L'OEUVRE DE SAINTE-MARIE.



V

Florine.

Pendant que la reine Bacchanal et Couche-tout-Nu terminaient si tristement la plus joyeuse phase de leur existence, la Mayeux arrivait à la porte du pavillon de la rue de Babylone.

Avant de sonner, la jeune ouvrière essuya ses larmes ; un nouveau chagrin l'accablait. En quittant la maison du traiteur, elle était allée chez la personne qui lui donnait habituellement

du travail ; mais celle-ci lui en avait refusé, pouvant, disait-elle, faire confectionner la même besogne dans les prisons de femmes avec un tiers d'économie. La Mayeux, plutôt que de perdre cette dernière ressource, offrit de subir cette diminution, mais les pièces de lingerie étaient déjà livrées, et la jeune ouvrière ne pouvait espérer d'occupation avant une quinzaine de jours, même en accédant à cette réduction de salaire. On conçoit les angoisses de la pauvre créature ; car, en présence d'un chômage forcé, il faut mendier, mourir de faim ou voler.

Quant à sa visite au pavillon de la rue de Babylone, elle s'expliquera tout à l'heure.

La Mayeux sonna timidement à la petite porte; peu d'instants après, Florine vint lui ouvrir.

La cámériste n'était plus habillée selon le goût charmant d'Adrienne ; elle était au contraire vêtue avec une affectation de simplicité austère ; elle portait une robe montante de couleur sombre, assez large pour cacher la svelte élégance de sa taille ; ses bandeaux de cheveux, d'un noir de jais, s'apercevaient à peine sous la garniture plate d'un petit bonnet blanc empesé, assez pareil aux cornettes des religieuses ; mais malgré ce costume si modeste,

la figure brune et pâle de Florine paraissait toujours admirablement belle.

On l'a dit, placée par un passé criminel dans la dépendance absolue de Rodin et de M. d'Aigrigny, Florine leur avait jusqu'alors servi d'espionne auprès d'Adrienne, malgré les marques de confiance et de bonté dont celle-ci la comblait. Florine n'était pas complétement pervertie ; aussi éprouvait-elle souvent de douloureux, mais vains remords, en songeant au métier infâme qu'on l'obligeait à faire auprès de sa maîtresse.

A la vue de la Mayeux, qu'elle reconnut (Florine lui avait appris la veille l'arrestation d'Agricol et le soudain accès de folie de mademoiselle de Cardoville), elle recula d'un pas, tant la physionomie de la jeune ouvrière lui inspira d'intérêt et de pitié. En effet, l'annonce d'un chômage forcé, au milieu de circonstances déjà si pénibles, portait un terrible coup à la jeune ouvrière ; les traces de larmes récentes sillonnaient ses joues ; ses traits exprimaient à son insu une désolation profonde, et elle paraissait si épuisée, si faible, si accablée, que Florine s'avança vivement vers elle, lui offrit son bras, et lui dit avec bonté en la soutenant :

— Entrez, mademoiselle, entrez... Reposez-

vous un instant, car vous êtes bien pâle... et vous avez l'air bien souffrante et bien fatiguée!

Ce disant, Florine introduisit la Mayeux dans un petit vestibule à cheminée, garni de tapis, et la fit asseoir auprès d'un bon feu, dans un fauteuil de tapisserie; Georgette et Hébé avaient été renvoyées; Florine était restée jusqu'alors seule gardienne du pavillon.

Lorsque la Mayeux fut assise, Florine lui dit avec intérêt :

— Mademoiselle, ne voulez-vous rien prendre? un peu d'eau sucrée, chaude, et de fleur d'oranger?

— Je vous remercie, mademoiselle, dit la Mayeux avec émotion, tant la moindre preuve de bienveillance la remplissait de gratitude.

Puis elle voyait avec une douce surprise que ses pauvres vêtements n'étaient pas un sujet d'éloignement ou de dédain pour Florine.

— Je n'ai besoin que d'un peu de repos, car je viens de très-loin, reprit-elle, et si vous le permettez...

— Reposez-vous tant que vous voudrez, mademoiselle... je suis seule dans ce pavillon depuis le départ de ma pauvre maîtresse.

Ici Florine rougit et soupira.

— Ainsi donc ne vous gênez en rien... approchez-vous du feu... je vous en prie; tenez...

mettez-vous là... vous serez mieux... Mon Dieu! comme vos pieds sont mouillés!... Posez-les... sur ce tabouret.

L'accueil cordial de Florine, sa belle figure, l'agrément de ses manières, qui n'étaient pas celles d'une femme de chambre ordinaire, frappèrent vivement la Mayeux, sensible plus que personne, malgré son humble condition, à tout ce qui était gracieux, délicat et distingué; aussi, cédant à cet attrait, la jeune ouvrière, ordinairement d'une sensibilité inquiète, d'une timidité ombrageuse, se sentit presque en confiance avec Florine.

— Combien vous êtes obligeante, mademoiselle!... lui dit-elle d'un ton pénétré, je suis toute confuse de vos bons soins.

— Je vous l'assure, mademoiselle, je voudrais faire autre chose pour vous que de vous offrir une place à ce foyer... vous avez l'air si doux, si intéressant...

— Ah! mademoiselle... que cela fait du bien, de se réchauffer à un bon feu! dit naïvement la Mayeux, et presque malgré elle.

Puis craignant, tant était grande sa délicatesse, qu'on ne la crût capable de chercher, en prolongeant sa visite, à abuser de l'hospitalité, elle ajouta :

— Voici, mademoiselle, pourquoi je reviens

ici... Hier vous m'avez appris qu'un jeune ouvrier forgeron, M. Agricol Baudoin, avait été arrêté dans ce pavillon...

— Hélas ! oui, mademoiselle, et cela au moment où ma pauvre maîtresse s'occupait de lui venir en aide...

— M. Agricol... (je suis sa sœur adoptive, reprit la Mayeux en rougissant légèrement), m'a écrit hier soir, de sa prison... il me priait de dire à son père de se rendre ici le plus tôt possible, afin de prévenir mademoiselle de Cardoville qu'il avait, lui Agricol, les choses les plus importantes à communiquer à cette demoiselle... ou à la personne qu'on lui enverrait... mais qu'il n'osait les confier à une lettre, ignorant si la correspondance des prisonniers n'était pas lue par le directeur de la prison.

—Comment, c'est à ma maîtresse que M. Agricol veut faire une révélation importante? dit Florine très-surprise.

— Oui, mademoiselle, car, à cette heure, Agricol ignore l'affreux malheur qui a frappé mademoiselle de Cardoville.

— C'est juste... et cet accès de folie s'est, hélas ! déclaré d'une manière si brusque, dit Florine en baissant les yeux, que rien ne le pouvait faire prévoir.

— Il faut bien que cela soit ainsi, reprit la

Mayeux, car, lorsque Agricol a vu mademoiselle de Cardoville pour la première fois... il est revenu frappé de sa grâce, de sa délicatesse et de sa bonté.

— Comme tous ceux qui approchent de ma maîtresse..., dit tristement Florine.

— Ce matin, reprit la Mayeux, lorsque, d'après la recommandation d'Agricol, je me suis présentée chez son père, il était déjà sorti; car il est en proie à de grandes inquiétudes;... mais la lettre de mon frère adoptif m'a paru si pressante et devoir être d'un si puissant intérêt pour mademoiselle de Cardoville, qui s'était montrée remplie de générosité pour lui... que je suis venue.

— Malheureusement mademoiselle n'est plus ici, vous le savez.

— Mais n'y a-t-il personne de sa famille à qui je puisse, sinon parler, du moins faire savoir par vous, mademoiselle, qu'Agricol désire faire connaître des choses très-importantes pour cette demoiselle?

— Cela est étrange..., reprit Florine en réfléchissant et sans répondre à la Mayeux.

Puis, se tournant vers elle :

— Et vous en ignorez complétement le sujet, de ces révélations?

— Complétement, mademoiselle; mais je connais Agricol : c'est l'honneur, la loyauté

même ; il a l'esprit très-juste, très-droit ; l'on peut croire à ce qu'il affirme... D'ailleurs, quel intérêt aurait-il à...

— Mon Dieu ! s'écria tout à coup Florine, frappée d'un trait de lumière soudaine, et en interrompant la Mayeux, je me souviens de cela maintenant : lorsqu'il a été arrêté dans une cachette où mademoiselle l'avait fait conduire, je me trouvais là par hasard, M. Agricol m'a dit rapidement et tout bas : « Prévenez votre généreuse maîtresse que sa bonté pour moi aura sa récompense, et que mon séjour dans cette cachette n'aura peut être pas été inutile... » C'est tout ce qu'il a pu me dire, car on l'a emmené à l'instant ; je l'avoue, dans ces mots je n'avais vu que l'expression de sa reconnaissance et l'espoir de la prouver un jour à mademoiselle ;... mais en rapprochant ces paroles de la lettre qu'il vous a écrite..., dit Florine en réfléchissant.

— En effet, reprit la Mayeux, il y a certainement quelque rapport entre son séjour dans cette cachette et les choses importantes qu'il demande à révéler à votre maîtresse ou à quelqu'un de sa famille.

— Cette cachette n'avait été ni habitée ni visitée depuis très-longtemps, dit Florine d'un air pensif ; peut-être M. Agricol y aura trouvé

ou vu quelque chose qui doit intéresser ma maîtresse.

— Si la lettre d'Agricol ne m'eût pas paru si pressante, reprit la Mayeux, je ne serais pas venue, et il se serait présenté ici lui-même lors de sa sortie de prison, qui maintenant, grâce à la générosité d'un de ses anciens camarades, ne peut tarder longtemps ;... mais ignorant si, même moyennant caution, on le laisserait libre aujourd'hui... j'ai voulu, avant tout, accomplir fidèlement sa recommandation ;... la généreuse bonté que votre maîtresse lui avait témoignée m'en faisait encore un devoir.

Comme toutes les personnes dont les bons instincts se réveillent encore parfois, Florine éprouvait une sorte de consolation à faire le bien, lorsqu'elle le pouvait faire impunément, c'est-à-dire sans s'exposer aux inexorables ressentiments de ceux dont elle dépendait.

Grâce à la Mayeux, elle trouvait l'occasion de rendre probablement un grand service à sa maîtresse ; connaissant assez la haine de la princesse de Saint-Dizier contre sa nièce, pour être certaine du danger qu'il y aurait à ce que la révélation d'Agricol, en raison même de son importance, fût faite à une autre qu'à mademoiselle de Cardoville, Florine dit à la Mayeux d'un ton grave et pénétré :

— Écoutez, mademoiselle, je vais vous donner un conseil profitable, je crois, à ma pauvre maîtresse ; mais cette démarche de ma part pourrait m'être très-funeste si vous n'aviez pas égard à mes recommandations.

—Comment cela, mademoiselle? dit la Mayeux en regardant Florine avec une profonde surprise.

— Dans l'intérêt de ma maîtresse... M. Agricol ne doit confier à personne... si ce n'est à elle-même... les choses importantes qu'il désire lui communiquer.

— Mais, ne pouvant pas voir mademoiselle Adrienne, pourquoi ne s'adresserait-il pas à sa famille ?

— C'est surtout à la famille de ma maîtresse qu'il doit taire tout ce qu'il sait... Mademoiselle Adrienne peut guérir... Alors M. Agricol lui parlera ; bien plus, ne dût-elle jamais guérir, dites à votre frère adoptif qu'il vaut encore mieux qu'il garde son secret que de le voir servir aux ennemis de ma maîtresse... ce qui arriverait infailliblement, croyez-moi.

— Je vous comprends, mademoiselle, dit tristement la Mayeux. La famille de votre généreuse maîtresse ne l'aime pas et la persécutait peut-être ?

— Je ne peux rien vous dire de plus à ce

sujet ; maintenant, quant à ce qui me regarde, je vous en conjure, promettez-moi d'obtenir de M. Agricol qu'il ne parle à personne au monde de la démarche que vous avez tentée près de moi... à ce sujet, et du conseil que je vous donne ;... le bonheur... non pas le bonheur, reprit Florine avec amertume, comme si depuis longtemps elle avait renoncé à l'espoir d'être heureuse ; non pas le bonheur, mais le repos de ma vie dépend de votre discrétion.

— Ah ! soyez tranquille, dit la Mayeux, aussi attendrie que surprise de l'expression douloureuse des traits de Florine, je ne serai pas ingrate ; personne au monde, sauf Agricol, ne saura que je vous ai vue.

— Merci... oh ! merci, mademoiselle, dit Florine avec effusion.

— Vous me remerciez? dit la Mayeux, étonnée de voir de grosses larmes rouler dans les yeux de Florine.

— Oui... je vous dois un moment de bonheur... pur et sans mélange; car j'aurai peut-être rendu un service à ma chère maîtresse sans risquer d'augmenter les chagrins qui m'accablent déjà.

— Vous, malheureuse?...

— Cela vous étonne? Pourtant, croyez-moi, quel que soit votre sort, je le changerais pour

le mien ! s'écria Florine presque involontairement.

— Hélas ! mademoiselle, dit la Mayeux, vous paraissez avoir un trop bon cœur pour que je vous laisse former un pareil vœu, surtout aujourd'hui...

— Que voulez-vous dire?...

— Ah! je l'espère bien sincèrement pour vous, mademoiselle, reprit la Mayeux avec amertume, jamais vous ne saurez ce qu'il y a d'affreux à se voir privé de travail, lorsque le travail est votre unique ressource.

— En êtes-vous réduite là ? mon Dieu !... s'écria Florine en regardant la Mayeux avec anxiété.

La jeune ouvrière baissa la tête et ne répondit rien ; son excessive fierté se reprochait presque cette confidence, qui ressemblait à une plainte, et qui lui était échappée en songeant à l'horreur de sa position.

— S'il en est ainsi, reprit Florine, je vous plains du plus profond de mon cœur... et cependant je ne sais si mon infortune n'est pas plus grande encore que la vôtre...

Puis, après un moment de réflexion, Florine s'écria tout à coup :

— Mais j'y songe... si vous manquez de travail... si vous êtes à bout de ressources... je

pourrai, je l'espère, vous procurer de l'ouvrage...

— Serait-il possible, mademoiselle ! s'écria la Mayeux ; jamais je n'aurais osé vous demander un pareil service... qui pourtant me sauverait... mais maintenant votre offre généreuse commande presque ma confiance... aussi je dois vous avouer que ce matin même on m'a retiré un travail bien modeste, puisqu'il me rapportait quatre francs par semaine...

— Quatre francs par semaine ! s'écria Florine, pouvant à peine croire ce qu'elle entendait.

— C'était bien peu, sans doute, reprit la Mayeux, mais cela me suffisait... Malheureusement, la personne qui m'employait trouve à faire faire cet ouvrage moyennant un prix encore plus minime...

— Quatre francs par semaine ! répéta Florine, profondément touchée de tant de misère et de tant de résignation, eh bien ! moi, je vous adresserai à des personnes qui vous assureront un gain d'au moins deux francs par jour...

— Je pourrais gagner deux francs par jour?... est-ce possible ?...

— Oui, sans doute ;... seulement, il faudrait aller travailler en journée... à moins que vous ne préfériez vous mettre servante...

— Dans ma position, dit la Mayeux avec une timidité fière, on n'a pas le droit, je le sais, d'écouter ses susceptibilités ; pourtant je préférerais travailler à la journée, et, en gagnant moins, avoir la faculté de travailler chez moi.

— La condition d'aller en journée est malheureusement indispensable, dit Florine.

— Alors, je dois renoncer à cet espoir, répondit timidement la Mayeux... Non que je refuse d'aller en journée; avant tout il faut vivre... mais... on exige des ouvrières une mise, sinon élégante, du moins convenable... et, je vous l'avoue sans honte, parce que ma pauvreté est honnête... je ne puis être mieux vêtue que je ne le suis.

— Qu'à cela ne tienne..., dit vivement Florine, on vous donnera les moyens de vous vêtir convenablement.

La Mayeux regarda Florine avec une surprise croissante. Ces offres étaient si au delà de ce qu'elle pouvait espérer, et de ce que les ouvrières gagnaient généralement, que la Mayeux pouvait à peine y croire.

— Mais..., reprit-elle avec hésitation, pour quel motif serait-on si généreux envers moi, mademoiselle? De quelle façon pourrai-je donc mériter un salaire si élevé?

Florine tressaillit.

Un élan de cœur et de bon naturel, le désir d'être utile à la Mayeux , dont la douceur et la résignation l'intéressaient vivement, l'avaient entraînée à une proposition irréfléchie; elle savait à quel prix la Mayeux pourrait obtenir les avantages qu'elle lui proposait, et seulement alors elle se demanda si la jeune ouvrière consentirait jamais à accepter une pareille condition.

Malheureusement Florine s'était trop avancée , elle ne put se résoudre à oser tout dire à la Mayeux. Elle résolut donc d'abandonner l'avenir aux scrupules de la jeune ouvrière; puis enfin comme ceux qui ont failli sont ordinairement peu disposés à croire à l'infaillibilité des autres, Florine se dit que peut-être la Mayeux, dans la position désespérée où elle se trouvait, aurait moins de délicatesse qu'elle ne lui en supposait.

Elle reprit donc :

— Je le conçois, mademoiselle , des offres si au-dessus de ce que vous gagnez habituellement vous étonnent; mais je dois vous dire qu'il s'agit d'une institution pieuse, destinée à procurer de l'ouvrage ou de l'emploi aux femmes méritantes et dans le besoin... Cet établissement, qui s'appelle l'œuvre de Sainte-Marie, se charge de placer, soit des domesti-

ques, soit des ouvrières à la journée... Or, l'œuvre est dirigée par des personnes si charitables, qu'elles fournissent même une espèce de trousseau, lorsque les ouvrières qu'elles prennent sous leur protection ne sont pas assez convenablement vêtues pour aller remplir les fonctions auxquelles on les destine.

Cette explication fort plausible des offres *magnifiques* de Florine devait satisfaire la Mayeux, puisqu'après tout il s'agissait d'une œuvre de bienfaisance.

— Ainsi, je comprends le taux élevé du salaire dont vous me parlez, mademoiselle, reprit la Mayeux ; seulement je n'ai aucune recommandation pour être protégée par les personnes charitables qui dirigent ces établissements.

— Vous souffrez, vous êtes laborieuse, honnête ; ce sont des droits suffisants... seulement je dois vous prévenir que l'on vous demandera si vous remplissez exactement vos devoirs religieux.

— Personne plus que moi, mademoiselle, n'aime et ne bénit Dieu, dit la Mayeux avec une fermeté douce ; mais les pratiques de certains devoirs sont une affaire de conscience, et je préférerais renoncer au patronage dont

vous me parlez, s'il devait avoir quelque exigence à ce sujet...

— Pas le moins du monde. Seulement, je vous l'ai dit, comme ce sont des personnes très-pieuses qui dirigent cette œuvre, vous ne vous étonnerez pas de leurs questions à ce sujet... Et puis enfin... essayez ; que risquez-vous? si les propositions qu'on vous fait vous conviennent, vous les accepterez ;... si, au contraire, elles vous semblent choquer votre liberté de conscience, vous les refuserez... votre position ne sera pas empirée.

La Mayeux n'avait rien à répondre à cette conclusion qui, lui laissant la plus parfaite latitude, devait éloigner d'elle toute défiance ; elle reprit donc :

—J'accepte votre offre, mademoiselle, et je vous en remercie du fond du cœur ; mais qui me présentera ?

— Moi... demain, si vous le voulez.

— Mais les renseignements que l'on désirera prendre sur moi, peut-être ?...

— La respectable mère Sainte-Perpétue, supérieure du couvent de Sainte-Marie, où est établie l'œuvre, vous appréciera, j'en suis sûre, sans qu'il lui soit besoin de se renseigner ; sinon elle vous le dira, et il vous sera facile de la satisfaire. Ainsi, c'est convenu... à demain.

— Viendrai-je vous prendre ici, mademoiselle ?

— Non, ainsi que je vous l'ai dit, il faut qu'on ignore que vous êtes venue de la part de M. Agricol, et une nouvelle visite ici pourrait être connue et donner l'éveil... J'irai vous prendre en fiacre... Où demeurez-vous ?

— Rue Brise-Miche, n° 3... Puisque vous prenez cette peine, mademoiselle, vous n'aurez qu'à prier le teinturier qui sert de portier, de venir m'avertir... de venir avertir la Mayeux.

— La Mayeux ? dit Florine avec surprise.

— Oui, mademoiselle, répondit l'ouvrière avec un triste sourire, c'est le sobriquet que tout le monde me donne... et tenez, ajouta la Mayeux, ne pouvant retenir une larme, c'est aussi à cause de mon infirmité ridicule, à laquelle ce sobriquet fait allusion, que je crains d'aller en journée chez des étrangers... il y a tant de gens qui vous raillent... sans savoir combien ils vous blessent !... Mais, reprit la Mayeux en essuyant une larme, je n'ai pas à choisir, je me résignerai.

Florine, péniblement émue, prit la main de la Mayeux, et lui dit :

— Rassurez-vous ; il est des infortunes si touchantes qu'elles inspirent la compassion et non

la raillerie ; je ne puis donc vous demander sous votre véritable nom ?

— Je me nomme Madeleine Soliveau ; mais, je vous le répète, mademoiselle, demandez la Mayeux, car on ne me connaît guère que sous ce nom-là.

— Je serai donc demain à midi rue Brise-Miche.

— Ah ! mademoiselle, comment jamais reconnaître vos bontés ?

— Ne parlons pas de cela, tout mon désir est que mon intermédiaire puisse vous être utile... ce dont seule vous jugerez ; quant à M. Agricol, ne lui répondez pas ; attendez qu'il soit sorti de prison, et dites-lui alors, je vous le répète, que ses révélations doivent être secrètes jusqu'au moment où il pourra voir ma pauvre maîtresse...

— Et où est-elle à cette heure, cette chère demoiselle ?

— Je l'ignore... Je ne sais pas où on l'a conduite lorsque son accès s'est déclaré. Ainsi à demain ; attendez-moi.

— A demain, dit la Mayeux.

. . . .

Le lecteur n'a pas oublié que le couvent de Sainte-Marie, où Florine devait conduire la Mayeux, renfermait les filles du général Simon,

et était voisin de la maison de santé du docteur Baleinier, où se trouvait alors Adrienne de Cardoville.

VI

La mère Sainte-Perpétue.

Le couvent de Sainte-Marie, où avaient été conduites les filles du maréchal Simon, était un ancien et grand hôtel, dont le vaste jardin donnait sur le boulevard *de l'Hôpital*, l'un des endroits (à cette époque surtout) les plus déserts de Paris.

Les scènes qui vont suivre se passaient le 12 février, veille du jour fatal où les membres de la famille Rennepont, les derniers descendants de la sœur du Juif errant, devaient se trouver rassemblés rue Saint-François.

Le couvent de Sainte-Marie était tenu avec une régularité parfaite. Un conseil supérieur, composé d'ecclésiastiques influents, présidés par le père d'Aigrigny, et de femmes d'une

grande dévotion, à la tête desquelles se trouvait la princesse de Saint-Dizier, s'assemblait fréquemment, afin d'aviser aux moyens d'étendre et d'assurer l'influence occulte et puissante de cet établissement, qui prenait une extension remarquable.

Des combinaisons très-habiles, très-profondément calculées, avaient présidé à la fondation de l'œuvre de Sainte-Marie, qui, par suite de nombreuses donations, possédait de très-riches immeubles et d'autres biens dont le nombre augmentait chaque jour.

La communauté religieuse n'était qu'un prétexte ; mais, grâce à de nombreuses intelligences nouées avec la province, par l'intermédiaire des membres les plus exaltés du parti ultramontain, on attirait dans cette maison un assez grand nombre d'orphelines richement dotées, qui devaient recevoir au couvent une éducation solide, austère, religieuse, bien préférable, disait-on, à l'éducation frivole qu'elles auraient reçue dans les pensionnats à la mode, infectés de la corruption du siècle ; aux femmes veuves ou isolées, mais riches aussi, l'œuvre de Sainte-Marie offrait un asile assuré contre les dangers et les tentations du monde : dans cette paisible retraite on goûtait un calme adorable, on faisait doucement son salut et l'on

était entouré des soins les plus tendres, les plus affectueux.

Ce n'était pas tout : la mère Sainte-Perpétue, supérieure du couvent, se chargeait aussi au nom de l'œuvre de procurer aux vrais fidèles qui désiraient préserver l'intérieur de leurs maisons de la corruption du siècle, soit des demoiselles de compagnie pour les femmes seules ou âgées, soit des servantes pour les ménages, soit enfin des ouvrières à la journée, toutes personnes dont la pieuse moralité était garantie par l'œuvre.

Rien ne semblerait plus digne d'intérêt, de sympathie et d'encouragement qu'un pareil établissement, mais tout à l'heure se dévoilera le vaste et dangereux réseau d'intrigues de toutes sortes que cachaient ces charitables et saintes apparences.

La supérieure du couvent, mère Sainte-Perpétue, était une grande femme de quarante ans environ, vêtue de bure couleur carmélite et portant un long rosaire à sa ceinture ; un bonnet blanc à mentonnière, accompagné d'un voile noir, embéguinait étroitement son visage maigre et blême ; une grande quantité de rides profondes et transversales sillonnaient son front couleur d'ivoire jauni ; son nez, à arête tranchante, se recourbait quelque peu en bec

d'oiseau de proie ; son œil noir était sagace et perçant, sa physionomie à la fois intelligente, froide et ferme.

Pour l'entente et la conduite des intérêts matériels de la communauté, la mère Sainte-Perpétue en eût remontré au procureur le plus retors et le plus rusé. Lorsque les femmes sont possédées de ce qu'on appelle *l'esprit des affaires,* et qu'elles y appliquent leur finesse de pénétration, leur persévérance infatigable, leur prudente dissimulation, et surtout cette justesse et cette rapidité de coup d'œil qui leur est naturelle, elles arrivent à des résultats prodigieux.

Pour la mère Sainte-Perpétue, femme de tête solide et forte, la vaste comptabilité de la communauté n'était qu'un jeu ; personne mieux qu'elle ne savait acheter des propriétés dépréciées, les remettre en valeur et les revendre avec avantage ; le cours de la rente, le change, la valeur courante des actions de différentes entreprises lui étaient aussi très-familières ; jamais elle n'avait commandé à ses intermédiaires une fausse spéculation lorsqu'il s'était agi de placer les fonds dont de bonnes âmes faisaient journellement don à l'œuvre de Sainte-Marie. Elle avait établi dans la maison un ordre, une discipline et surtout une économie

extrême, le but constant de ses efforts étant d'enrichir, non pas elle, mais la communauté qu'elle dirigeait ; car l'esprit d'association, lorsqu'il est dirigé dans un but d'*égoïsme collectif*, donne aux corporations les défauts et les vices de l'individu.

Ainsi une congrégation aimera le pouvoir et l'argent, comme un ambitieux aime le pouvoir pour le pouvoir, comme le cupide aime l'argent pour l'argent... Mais c'est surtout à l'endroit des immeubles que les congrégations agissent comme un seul homme. L'immeuble est leur rêve, leur idée fixe, leur fructueuse monomanie ; ils le poursuivent de leurs vœux les plus sincères, les plus tendres, les plus chauds...

Le premier *immeuble* est pour une pauvre petite communauté naissante ce qu'est pour une jeune mariée sa corbeille de noces ; pour un adolescent, son premier cheval de course ; pour un poëte, son premier succès ; pour une lorette, son premier châle de cachemire ; parce qu'après tout, dans ce siècle matériel, un *immeuble* pose, classe, *cote* une communauté pour une certaine valeur, à cette espèce de bourse religieuse, et donne une idée d'autant meilleure de son crédit sur les simples, que toutes ces associations de salut en commandite, qui

finissent par posséder des biens immenses, se fondent toujours modestement avec la pauvreté pour apport social et la charité du prochain comme garantie et éventualité.

Aussi l'on ne peut se figurer tout ce qu'il y a d'âcre et d'ardente rivalité entre les différentes congrégations d'hommes et de femmes, à propos des immeubles que chacun peut compter au soleil, avec quelle ineffable complaisance une opulente congrégation écrase sous l'inventaire de ses maisons, de ses fermes, de ses valeurs de portefeuille, une congrégation moins riche.

L'envie, la jalousie haineuse, rendue plus irritante encore par l'oisiveté claustrale, naissent forcément de telles comparaisons, et pourtant rien n'est moins chrétien dans l'adorable acception de ce mot divin, rien n'est moins selon le véritable esprit évangélique, esprit si essentiellement, si religieusement *communiste,* que cette âpre, que cette insatiable ardeur d'acquérir et d'accaparer par tous les moyens possibles, avidité dangereuse, qui est loin d'être excusée aux yeux de l'opinion publique par quelques maigres aumônes auxquelles préside un inexorable esprit d'exclusion et d'intolérance.

Mère Sainte-Perpétue était assise devant un

grand bureau à cylindre, placé au milieu d'un cabinet très-simplement, mais très-confortablement meublé ; un excellent feu brillait dans la cheminée de marbre ; un moelleux tapis recouvrait le plancher.

La supérieure, à qui on remettait chaque jour toutes les lettres adressées soit aux sœurs, soit aux pensionnaires du couvent, venait d'ouvrir les lettres des sœurs, selon son droit, et de décacheter très-dextrement les lettres des pensionnaires, selon le droit qu'elle s'attribuait, à leur insu, mais toujours, bien entendu, dans le seul intérêt du salut de ces chères filles, et aussi un peu pour se tenir au courant de leur correspondance, car la supérieure s'imposait encore le devoir de prendre connaissance de toutes les lettres qu'on écrivait du couvent, avant de les faire mettre à la poste.

Les traces de cette pieuse et innocente inquisition disparaissaient très-facilement, la sainte et bonne mère possédant tout un arsenal de charmants petits outils d'acier ; les uns très-affilés servaient à découper imperceptiblement le papier à l'entour du cachet, puis la lettre ouverte, lue et replacée dans son enveloppe, on prenait un autre gentil instrument arrondi, on le chauffait légèrement et on le promenait sur le contour de la cire du cachet

qui, en fondant et s'étalant un peu, recouvrait la primitive incision ; enfin, par un sentiment de justice et d'égalité très-louable, il y avait dans l'arsenal de la bonne mère jusqu'à un petit fumigatoire on ne peut plus ingénieux, à la vapeur humide et dissolvante duquel on soumettait les lettres modestement et humblement fermées avec des pains à cacheter; ainsi détrempés, ils cédaient sous le moindre effort et sans occasionner la moindre déchirure.

Selon l'importance des *indiscrétions* qu'elle faisait ainsi commettre aux signataires des lettres, la supérieure prenait des notes plus ou moins étendues. Elle fut interrompue dans cette intéressante investigation par deux coups doucement frappés à la porte verrouillée.

Mère Sainte-Perpétue abaissa aussitôt le vaste cylindre de son secrétaire sur son arsenal, se leva et alla ouvrir, l'air grave et solennel.

Une sœur converse venait lui annoncer que madame la princesse de Saint-Dizier attendait dans le salon, et que mademoiselle Florine, accompagnée d'une jeune fille contrefaite et mal vêtue, arrivées peu de temps après la princesse, attendaient à la porte du petit corridor.

— Introduisez d'abord madame la princesse, dit mère Sainte-Perpétue.

Et avec une prévenance charmante, elle approcha un fauteuil du feu.

Madame de Saint-Dizier entra.

Quoique sans prétentions coquettes et juvéniles, la princesse était habillée avec goût et élégance : elle portait un chapeau de velours noir de la meilleure faiseuse, un grand châle de cachemire bleu, une robe de satin noir garnie de martre pareille à la fourrure de son manchon.

— Quelle bonne fortune me vaut encore aujourd'hui l'honneur de votre visite, ma chère fille ?... lui dit gracieusement la supérieure.

— Une recommandation très-importante, ma chère mère, car je suis très-pressée ; on m'attend chez Son Éminence, et je n'ai malheureusement que quelques minutes à vous donner ; il s'agit encore de ces deux orphelines au sujet desquelles nous avons longuement causé hier.

— Elles continuent à être séparées, selon votre désir... et cette séparation leur a porté un coup si sensible... que j'ai été obligée d'envoyer ce matin... prévenir le docteur Baleinier... à sa maison de santé... Il a trouvé de la fièvre jointe à un grand abattement, et, chose singulière, absolument les mêmes symptômes de maladie chez l'une que chez l'autre des deux sœurs... J'ai interrogé de nouveau ces

deux malheureuses créatures... je suis restée confondue... épouvantée;... ce sont des idolâtres...

— Aussi était-il bien urgent de vous les confier... Mais voici le sujet de ma visite, ma chère mère : on vient d'apprendre le retour imprévu du soldat qui a amené ces jeunes filles en France, et que l'on croyait absent pour quelques jours; il est donc à Paris; malgré son âge, c'est un homme audacieux, entreprenant, et d'une rare énergie; s'il découvrait que ces jeunes filles sont ici... ce qui est d'ailleurs heureusement presque impossible, dans sa rage de les voir à l'abri de son influence impie, il serait capable de tout... Ainsi, à compter d'aujourd'hui, ma chère mère, redoublez de surveillance;... que personne ne puisse s'introduire ici nuitamment... Ce quartier est si désert!...

— Soyez tranquille, ma chère fille... nous sommes suffisamment gardées : notre concierge et nos jardiniers, bien armés, font une ronde chaque nuit, du côté du boulevard de l'Hôpital; les murailles sont hautes et hérissées de pointes de fer aux endroits d'un accès plus facile;... mais je vous remercie toujours, ma chère fille, de m'avoir prévenue; on redoublera de précautions.

— Il faudra surtout en redoubler cette nuit, ma chère mère !

— Et pourquoi ?

— Parce que si cet infernal soldat avait l'audace inouïe de tenter quelque chose... il le tenterait cette nuit...

— Et comment le savez-vous, ma chère fille?

— Nos renseignements nous donnent cette certitude, répondit la princesse avec un léger embarras qui n'échappa pas à la supérieure ; mais elle était trop fine et trop réservée pour paraître s'en apercevoir ; seulement elle soupçonna qu'on lui cachait plusieurs choses.

— Cette nuit donc, répondit mère Sainte-Perpétue, on redoublera de surveillance... Mais puisque j'ai le plaisir de vous voir, ma chère fille, j'en profiterai pour vous dire deux mots du mariage en question.

— Parlons-en, ma chère mère, dit vivement la princesse, car cela est très-important ; le jeune baron de Brisville est un homme rempli d'ardente dévotion dans ce temps d'impiété révolutionnaire ; il pratique ouvertement, il peut nous rendre les plus grands services, il est à la chambre assez écouté : il ne manque pas d'une sorte d'éloquence agressive et provoquante, et je ne sais personne qui donne à sa croyance un tour plus effronté, à sa foi une

allure plus insolente ; son calcul est juste, car cette manière cavalière et débraillée de parler de choses saintes, pique et réveille la curiosité des indifférents. Heureusement les circonstances sont telles qu'il peut se montrer d'une audacieuse violence contre nos ennemis sans le moindre danger, ce qui redouble naturellement son ardeur de martyr postulant ; en un mot, il est à nous, et en retour nous lui devons ce mariage ; il faut donc qu'il se fasse ; vous savez d'ailleurs, chère mère, qu'il se propose d'offrir une donation de cent mille francs à l'œuvre de Sainte-Marie, le jour où il sera en possession de la fortune de mademoiselle Baudricourt.

— Je n'ai jamais douté des excellentes intentions de M. de Brisville au sujet d'une œuvre qui mérite la sympathie de toutes les personnes pieuses, répondit discrètement la supérieure ; mais je ne croyais pas rencontrer tant d'obstacles de la part de la jeune personne.

— Comment donc ?

— Cette jeune fille, que j'avais crue jusqu'ici la soumission, la timidité, la nullité, tranchons le mot, l'idiotisme même... au lieu d'être, comme je le pensais, ravie de cette proposition de mariage... demande du temps pour réfléchir.

— Cela fait pitié.

— Elle m'oppose une résistance d'inertie ; j'ai beau lui dire sévèrement qu'étant sans parents, sans amis et confiée absolument à mes soins, elle doit voir par mes yeux, écouter par mes oreilles, et que lorsque je lui affirme que cette union lui convient de tous points, elle doit y donner son adhésion sans la moindre objection ou réflexion...

— Sans doute... on ne peut parler d'une manière plus sensée.

— Elle me répond qu'elle voudrait voir M. de Brisville et connaître son caractère avant de s'engager...

— C'est absurde... puisque vous lui répondez de sa moralité et que vous trouvez ce mariage convenable.

— Du reste, ce matin, j'ai fait remarquer à mademoiselle Baudricourt que jusqu'à présent je n'avais employé envers elle que des moyens de douceur et de persuasion, mais que si elle m'y forçait, je serais obligée, malgré moi et dans son intérêt même... d'agir avec rigueur pour vaincre son opiniâtreté, de la séparer de ses compagnes, de la mettre en cellule, au secret le plus rigoureux... jusqu'à ce qu'elle se décide, après tout, à être heureuse... et à épouser un homme honorable.

— Et ces menaces, ma chère mère?...

— Auront, je l'espère, un bon résultat... elle avait dans sa province une correspondance avec une ancienne amie de pension... J'ai supprimé cette correspondance qui m'a paru dangereuse; elle est donc maintenant sous ma seule influence... et j'espère que nous arriverons à nos fins; mais vous le voyez, ma chère fille, ce n'est jamais sans peine, sans traverses, que l'on parvient à faire le bien.

— Aussi je suis certaine que M. de Brisville ne s'en tiendra pas à sa première promesse, et je me porte caution pour lui que s'il épouse mademoiselle Baudricourt...

— Vous savez, ma chère fille, dit la supérieure en interrompant la princesse, que, s'il s'agissait de moi, je refuserais; mais donner à l'œuvre, c'est donner à Dieu, et je ne puis empêcher M. de Brisville d'augmenter la somme de ses bonnes œuvres; et puis, il nous arrive quelque chose de déplorable.

— De quoi s'agit-il donc, ma chère mère?

— Le Sacré-Cœur nous dispute et surenchérit un immeuble tout à fait à notre convenance... En vérité, il y a des gens insatiables; je m'en suis, du reste, expliquée très-vertement avec la supérieure.

— Elle me l'a dit en effet, et a rejeté la faute

sur l'économe, répondit madame de Saint-Dizier.

— Ah!... vous la voyez donc, ma chère fille? demanda la supérieure qui parut assez vivement surprise.

— Je l'ai rencontrée chez monseigneur, répondit madame de Saint-Dizier avec une légère hésitation que la mère Sainte-Perpétue ne parut pas remarquer.

Elle reprit :

— Je ne sais en vérité pourquoi notre établissement excite si violemment la jalousie du Sacré-Cœur; il n'y a pas de bruits fâcheux qu'il n'ait répandus sur l'œuvre de Sainte-Marie; mais certaines personnes se sentent toujours blessées des succès du prochain.

— Allons, ma chère mère, dit la princesse d'un ton conciliant, il faut espérer que la donation de M. de Brisville vous mettra à même de couvrir la surenchère du Sacré-Cœur; ce mariage aurait donc un double avantage, ma chère mère... car il placerait une grande fortune entre les mains d'un homme à nous, qui l'emploierait comme il convient;... avec environ cent mille francs de rente, la position de notre ardent défenseur triplera d'importance. Nous aurons enfin un organe digne de notre cause, et nous ne serons plus obligés de nous

laisser défendre par des gens comme ce M. Dumoulin.

— Il y a pourtant bien de la verve et bien du savoir dans ses écrits. Selon moi c'est le style d'un saint Bernard en courroux contre l'impiété du siècle...

— Hélas! ma chère mère! si vous saviez quel étrange saint Bernard c'est que ce M. Dumoulin!... mais je ne veux pas souiller vos oreilles... Tout ce que je puis vous dire, c'est que de tels défenseurs compromettent les plus saintes causes... Adieu, ma chère mère... au revoir... et surtout redoublez de précautions cette nuit... Le retour de ce soldat est inquiétant!...

— Soyez tranquille, ma chère fille... Ah! j'oubliais... mademoiselle Florine m'a priée de vous demander une grâce : c'est d'entrer à votre service... vous connaissez la fidélité qu'elle vous a montrée dans la surveillance de votre malheureuse nièce... je crois qu'en la récompensant ainsi, vous vous l'attacheriez complétement... et je vous serais très-reconnaissante pour elle.

— Dès que vous vous intéressez le moins du monde à Florine, ma chère mère... c'est chose faite, je la prendrai chez moi... Et maintenant j'y songe, elle pourra m'être plus utile que je ne le pensais d'abord.

— Mille grâces, ma chère fille, de votre obligeance ; à bientôt, je l'espère... Nous avons après-demain à deux heures une longue conférence avec Son Éminence et monseigneur, ne l'oubliez pas...

— Non, ma chère mère, je serai exacte... Mais redoublez de précautions cette nuit de crainte d'un grand scandale.

Après avoir respectueusement baisé la main de la supérieure, la princesse sortit par la grande porte du cabinet qui donnait dans un salon, conduisant au grand escalier.

Quelques minutes après, Florine entrait chez la supérieure par une porte latérale.

La supérieure était assise ; Florine s'approcha d'elle avec une humilité craintive.

— Vous n'avez pas rencontré madame la princesse de Saint-Dizier ? lui demanda la mère Sainte-Perpétue.

— Non, ma mère, j'étais à attendre dans le couloir dont les fenêtres donnent sur le jardin.

— La princesse vous prend à son service à compter d'aujourd'hui, dit la supérieure.

Florine fit un mouvement de surprise chagrine et dit :

— Moi ! ma mère... mais...

— Je le lui ai demandé en votre nom... vous

acceptez..., répondit impérieusement la supérieure.

— Pourtant... ma mère... je vous avais priée de ne pas...

— Je vous dis que vous acceptez, dit la supérieure d'un ton si ferme, si positif, que Florine baissa les yeux, et dit à voix basse :

— J'accepte...

— C'est au nom de M. Rodin... que je vous donne cet ordre.

— Je m'en doutais... ma mère, répondit tristement Florine, et à quelles conditions... entré-je... chez la princesse ?

— Aux mêmes conditions que chez sa nièce.

Florine tressaillit et dit :

— Ainsi je devrai faire des rapports fréquents et secrets sur la princesse?

— Vous observerez, vous vous souviendrez, et vous rendrez compte...

— Oui, ma mère...

— Vous porterez surtout votre attention sur les visites que la princesse pourrait recevoir désormais de la supérieure du Sacré-Cœur ; vous les noterez et tâcherez d'entendre... Il s'agit de préserver la princesse de fâcheuses influences.

— J'obéirai, ma mère.

— Vous tâcherez aussi de savoir pour quelle

raison deux jeunes orphelines ont été amenées ici et recommandées avec la plus grande sévérité par madame Grivois, femme de confiance de la princesse.

— Oui, ma mère.

— Ce qui ne vous empêchera pas de graver dans votre souvenir les choses qui vous paraîtraient dignes de remarque. Demain, d'ailleurs, je vous donnerai des instructions particulières sur un autre sujet.

— Il suffit, ma mère.

— Si, du reste, vous vous conduisez d'une manière satisfaisante, si vous exécutez fidèlement les instructions dont je vous parle, vous sortirez de chez la princesse pour être femme de charge chez une jeune mariée : ce sera pour vous une position excellente et durable... toujours aux mêmes conditions. Ainsi il est bien entendu que vous entrez chez madame de Saint-Dizier après m'en avoir fait la demande.

— Oui ! ma mère... je m'en souviendrai.

— Quelle est cette jeune fille contrefaite qui vous accompagne?

— Une pauvre créature sans aucune ressource, très-intelligente, d'une éducation au-dessus de son état ; elle est ouvrière en lingerie ; le travail lui manque, elle est réduite à la dernière extrémité. J'ai pris sur elle des ren-

seignements ce matin en allant la chercher : ils sont excellents.

— Elle est laide et contrefaite?

— Sa figure est intéressante; mais elle est contrefaite.

La supérieure parut satisfaite de savoir que la personne dont on lui parlait était douce, d'un extérieur disgracieux, et elle ajouta après un moment de réflexion :

— Et elle paraît intelligente?

— Très-intelligente.

— Et elle est absolument sans ressources?

— Sans aucune ressource...

— Est-elle pieuse ?

— Elle ne pratique pas.

— Peu importe, se dit mentalement la supérieure, si elle est très-intelligente cela suffira.

Puis elle reprit tout haut :

— Savez-vous si elle est adroite ouvrière?

— Je le crois, ma mère.

La supérieure se leva, alla à un casier, y prit un registre, y parut chercher pendant quelque temps avec attention, puis elle dit en replaçant le registre :

— Faites entrer cette jeune fille... et allez m'attendre dans la lingerie.

Contrefaite... intelligente... adroite ouvrière, dit la supérieure en réfléchissant, elle

n'inspirerait aucun soupçon... il faut voir.

Au bout d'un instant, Florine rentra avec la Mayeux, qu'elle introduisit auprès de la supérieure, après quoi elle se retira discrètement.

La jeune ouvrière était émue, tremblante et profondément troublée, car elle ne pouvait pour ainsi dire croire à la découverte qu'elle venait de faire pendant l'absence de Florine.

Ce ne fut pas sans une vague frayeur que la Mayeux resta seule avec la supérieure du couvent de Sainte-Marie.



VII

La tentation.

Telle avait été la cause de la profonde émotion de la Mayeux :

Florine, en se rendant auprès de la supérieure, avait laissé la jeune ouvrière dans un couloir garni de banquettes et formant une sorte d'antichambre située au premier étage. Se trouvant seule, la Mayeux s'était approchée

machinalement d'une fenêtre ouvrant sur le jardin du couvent, borné de ce côté par un mur à moitié démoli et terminé à l'une de ses extrémités par une clôture de planches à claire-voie. Ce mur, aboutissant à une chapelle en construction, était mitoyen avec le jardin d'une maison voisine.

La Mayeux avait tout à coup vu apparaître une jeune fille à l'une des croisées du rez-de-chaussée de cette maison, croisée grillée, d'ailleurs remarquable par une sorte d'auvent en forme de tente qui la surmontait. Cette jeune fille, les yeux fixés sur un des bâtiments du couvent, faisait de la main des signes qui semblaient à la fois encourageants et affectueux.

De la fenêtre où elle était placée, la Mayeux, ne pouvant voir à qui s'adressaient ces signes d'intelligence, admirait la rare beauté de cette jeune fille, l'éclat de son teint, le noir brillant de ses grands yeux, le doux et bienveillant sourire qui effleurait ses lèvres. On répondit sans doute à sa pantomime à la fois gracieuse et expressive, car, par un mouvement rempli de grâce, cette jeune fille, posant la main gauche sur son cœur, fit de sa main droite un geste qui semblait dire que son cœur s'en allait vers cet endroit qu'elle ne quittait pas des yeux.

Un pâle rayon de soleil, perçant les nuages,

vint se jouer à ce moment sur les cheveux de cette jeune fille, dont la blanche figure, alors presque collée aux barreaux de sa croisée, sembla, pour ainsi dire, tout à coup illuminée par les éblouissants reflets de sa splendide chevelure couleur d'or bruni.

A l'aspect de cette ravissante figure, encadrée de longues boucles d'admirables cheveux d'un roux doré, la Mayeux tressaillit... involontairement, la pensée de mademoiselle de Cardoville lui vint aussitôt à l'esprit, et elle se persuada (elle ne se trompait pas) qu'elle avait devant les yeux la protectrice d'Agricol.

En retrouvant là, dans cette sinistre maison d'aliénés, cette jeune fille si merveilleusement belle, en se souvenant de la bonté délicate avec laquelle elle avait quelques jours auparavant accueilli Agricol, dans son petit palais éblouissant de luxe, la Mayeux sentit son cœur se briser. Elle croyait Adrienne folle... et pourtant, en l'examinant plus attentivement encore, il lui semblait que l'intelligence et la grâce animaient toujours cet adorable visage.

Tout à coup mademoiselle de Cardoville fit un geste expressif, mit son doigt sur sa bouche, envoya deux baisers dans la direction de ses regards, et disparut subitement.

Songeant aux révélations si importantes qu'A-

gricol avait à faire à mademoiselle de Cardoville, la Mayeux regrettait d'autant plus amèrement de n'avoir aucun moyen, aucune possibilité de parvenir jusqu'à elle ; car il lui semblait que si cette jeune fille était folle, elle se trouvait du moins dans un moment lucide.

La jeune ouvrière était plongée dans ces réflexions remplies d'inquiétudes, lorsqu'elle vit revenir Florine accompagnée d'une des religieuses du couvent. La Mayeux dut donc garder le silence sur la découverte qu'elle venait de faire, et se trouva bientôt en présence de la supérieure.

La supérieure, après un rapide et pénétrant examen de la physionomie de la jeune ouvrière, lui trouva l'air si timide, si doux, si honnête qu'elle crut pouvoir ajouter complétement foi aux renseignements donnés par Florine.

— Ma chère fille, dit la mère Sainte-Perpétue d'une voix affectueuse, Florine m'a dit dans quelle cruelle situation vous vous trouviez... Il est donc vrai... vous manquez absolument de travail ?

— Hélas ! oui, madame.

— Appelez-moi votre mère... ma chère fille ; ce nom est plus doux... et c'est la règle de cette maison... Je n'ai pas besoin de vous demander quels sont vos principes ?

— J'ai toujours vécu honnêtement de mon travail... ma mère, répondit la Mayeux avec une simplicité à la fois digne et modeste.

— Je vous crois, ma chère fille, et j'ai de bonnes raisons pour vous croire... Il faut remercier le Seigneur de vous avoir mise à l'abri de bien des tentations; mais, dites-moi, êtes-vous habile dans votre état?

— Je fais de mon mieux, ma mère; l'on a toujours été satisfait de mon travail... Si vous désirez, d'ailleurs, me mettre à l'œuvre, vous en jugerez.

— Votre affirmation me suffit, ma chère fille... Vous préférez, n'est-ce pas, aller travailler en journée?

—Mademoiselle Florine m'a dit, ma mère, que je ne pouvais espérer avoir de travail chez moi.

— Pour l'instant, non, ma fille; si, plus tard, l'occasion se présentait... j'y songerais... Quant au présent, voici ce que je peux vous offrir: une vieille dame très-respectable m'a fait demander une ouvrière à la journée; présentée par moi, vous lui conviendrez; *l'œuvre* se chargera de vous vêtir comme il faut, peu à peu l'on retiendra ce déboursé sur votre salaire, car c'est avec nous que vous compterez;... ce salaire est de deux francs par jour;... vous paraît-il suffisant?

— Ah ! ma mère... c'est bien au delà de ce que je pouvais espérer.

— Vous ne serez d'ailleurs occupée que de neuf heures du matin à six heures du soir... il vous restera donc encore quelques heures dont vous pourrez disposer. Vous le voyez, cette condition est assez douce, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien douce, ma mère...

— Je dois, avant tout, vous dire chez qui l'œuvre aurait l'intention de vous employer... c'est chez une veuve nommée madame de Brémont, personne remplie de solide piété ;... vous n'aurez, je l'espère, dans sa maison, que d'excellents exemples ;... s'il en était autrement vous viendriez m'en prévenir.

— Comment cela, ma mère? dit la Mayeux avec surprise.

— Écoutez-moi bien, ma chère fille, dit mère Sainte-Perpétue d'un ton de plus en plus affectueux ; l'œuvre de Sainte-Marie a un saint et double but... Vous comprenez, n'est-ce pas, que s'il est de notre devoir de donner aux maîtres toutes les garanties désirables sur la moralité des personnes que nous plaçons dans l'intérieur de leur famille, nous devons aussi donner aux personnes que nous plaçons toutes garanties de moralité désirables sur les maîtres à qui nous les adressons?

— Rien n'est plus juste et d'une plus sage prévoyance, ma mère.

— N'est-ce pas, ma chère fille ? car de même qu'une servante de mauvaise conduite peut porter un trouble fâcheux dans une famille respectable... de même aussi un maître ou une maîtresse de mauvaises mœurs peuvent avoir une dangereuse influence sur les personnes qui les servent ou qui vont travailler dans leur maison... Or, c'est pour offrir une mutuelle garantie aux maîtres et aux serviteurs vertueux, que notre œuvre est fondée...

— Ah ! madame..., dit naïvement la Mayeux, ceux qui ont eu cette pensée méritent la bénédiction de tous...

— Et les bénédictions ne leur manquent pas, ma chère fille, parce que l'œuvre tient ses promesses. Ainsi... une intéressante ouvrière... comme vous, par exemple... est placée auprès de personnes irréprochables, selon nous ; aperçoit-elle, soit chez ses maîtres, soit même chez les gens qui les fréquentent habituellement, quelque irrégularité de mœurs, quelque tendance irréligieuse qui blesse sa pudeur ou qui choque ses principes religieux, elle vient aussitôt nous faire une confidence détaillée de ce qui a pu l'alarmer... Rien de plus juste... n'est-il pas vrai ?

— Oui, ma mère..., répondit timidement la Mayeux, qui commençait à trouver ces prévisions singulières.

— Alors, reprit la supérieure, si le cas nous paraît grave, nous engageons notre protégée à observer plus attentivement encore, afin de bien se convaincre qu'elle avait raison de s'alarmer... Elle nous fait de nouvelles confidences, et si elles confirment nos premières craintes, fidèles à notre pieuse tutelle, nous retirons aussitôt notre protégée de cette maison peu convenable... Du reste, comme le plus grand nombre d'entre elles, malgré leur candeur et leur vertu, n'ont pas les lumières suffisantes pour distinguer ce qui peut nuire à leur âme, nous préférons, dans leur intérêt, que tous les huit jours elles nous confient comme une fille le confierait à sa mère, soit de vive voix, soit par écrit, tout ce qui s'est passé durant la semaine dans les maisons où elles sont placées; alors nous avisons pour elles, soit en les y laissant, soit en les retirant. Nous avons déjà environ cent personnes, demoiselles de compagnie, de magasin, servantes ou ouvrières à la journée, placées selon ces conditions dans un grand nombre de familles, et, dans l'intérêt de tous, nous nous applaudissons chaque jour de cette manière de procéder... Vous

me comprenez, n'est-ce pas, ma chère fille?

— Oui... oui... ma mère..., dit la Mayeux de plus en plus embarrassée.

Elle avait trop de droiture et de sagacité pour ne pas trouver que cette manière d'assurance mutuelle sur la moralité des maîtres et des serviteurs ressemblait à une sorte d'espionnage intime, d'espionnage du foyer domestique, organisé sur une vaste échelle et exécuté par les protégées de l'œuvre presque à leur insu; car il était en effet difficile de déguiser plus habilement à leurs yeux cette habitude de délation à laquelle on les dressait sans qu'elles s'en doutassent.

— Si je suis entrée dans ces longs détails, ma chère fille, reprit la mère Sainte-Perpétue, prenant le silence de la Mayeux pour un assentiment, c'est afin que vous ne vous croyiez pas obligée de rester malgré vous dans une maison où, contre notre attente, je vous le répète, vous ne trouveriez pas continuellement de saints et pieux exemples... Ainsi la maison de madame de Brémont, à laquelle je vous destine, est une maison tout en Dieu... Seulement on dit, et je ne veux pas le croire, que la fille de madame de Brémont, madame de Noisy, qui depuis peu de temps est venue habiter avec elle, n'est pas d'une conduite parfaitement exemplaire, qu'elle

ne remplit pas exactement ses devoirs religieux, et qu'en l'absence de son mari, à cette heure en Amérique, elle reçoit des visites malheureusement trop assidues d'un M. Hardy, riche manufacturier.

Au nom du patron d'Agricol, la Mayeux ne put retenir un mouvement de surprise, et rougit légèrement.

La supérieure prit naturellement cette rougeur et ce mouvement pour une preuve de la pudibonde susceptibilité de la jeune ouvrière, et ajouta :

— J'ai dû tout vous dire, ma chère fille, afin que vous fussiez sur vos gardes. J'ai dû même vous entretenir de bruits que je crois complétement erronés, car la fille de madame de Brémont a eu sans cesse de trop bons exemples sous les yeux pour les oublier jamais... D'ailleurs étant dans la maison du matin au soir, mieux que personne vous serez à même de vous apercevoir si les bruits dont je vous parle sont faux ou fondés; si par malheur ils l'étaient selon vous, alors, ma chère fille, vous viendriez me confier toutes les circonstances qui vous autorisent à le croire, et si je partageais votre opinion, je vous retirerais à l'instant de cette maison, parce que la sainteté de la mère ne compenserait pas suffisamment le déplora-

ble exemple que vous offrirait la conduite de la fille... car dès que vous faites partie de l'œuvre, je suis responsable de votre salut, et bien plus, dans le cas où votre susceptibilité vous obligerait à sortir de chez madame de Brémont, comme vous pourriez être quelque temps sans emploi, l'œuvre, si elle est satisfaite de votre zèle et de votre conduite, vous donnera un franc par jour jusqu'au moment où elle vous replacera... Vous voyez, ma chère fille, qu'il y a tout à gagner avec nous... Il est donc convenu que vous entrez après-demain chez madame de Brémont.

La Mayeux se trouvait dans une position très-difficile ; tantôt elle croyait ses premiers soupçons confirmés, et, malgré sa timidité, sa fierté se révoltait en songeant que, parce qu'on la savait misérable, on la croyait capable de se vendre comme espionne, moyennant un salaire élevé. Tantôt, au contraire, sa délicatesse naturelle répugnant à croire qu'une femme de l'âge et de la condition de la supérieure pût descendre à lui adresser une de ces propositions aussi infamantes pour celui qui l'accepte que pour celui qui la fait, elle se reprochait ses premiers doutes, se demandant si la supérieure, avant de l'employer, ne voulait pas, jusqu'à un certain point, l'éprouver, et voir si sa droiture

s'élèverait au-dessus d'une offre relativement très-brillante.

La Mayeux était si naturellement portée à croire au bien, qu'elle s'arrêta à cette dernière pensée, se disant qu'après tout, si elle se trompait, ce serait pour la supérieure la manière la moins blessante de refuser ses offres indignes.

Par un mouvement qui n'avait rien de hautain, mais qui disait la conscience qu'elle avait de sa dignité, la jeune ouvrière, relevant la tête qu'elle avait jusqu'alors tenue humblement baissée, regarda la supérieure bien en face, afin que celle-ci pût lire sur ses traits la sincérité de ses paroles, et lui dit d'une voix légèrement émue et oubliant cette fois de dire *ma mère :*

— Ah ! madame... je ne puis vous reprocher de me faire subir une pareille épreuve... vous me voyez bien misérable, et je n'ai rien fait qui puisse me mériter votre confiance ; mais, croyez-moi, si pauvre que je sois, jamais je ne m'abaisserai à faire une action aussi méprisable que celle que vous êtes sans doute obligée de me proposer, afin de vous assurer par mon refus que je suis digne de votre intérêt. Non, non, madame, jamais, et à aucun prix, je ne serai capable d'une délation.

La Mayeux prononça ces derniers mots avec tant d'animation que son visage se colora légèrement.

La supérieure avait trop de tact et d'expérience pour ne pas reconnaître la sincérité des paroles de la Mayeux ; s'estimant heureuse de voir la jeune fille prendre ainsi le change, elle lui sourit affectueusement et lui tendit les bras en disant :

— Bien, bien, ma chère fille... venez m'embrasser...

— Ma mère... je suis confuse... de tant de bontés.

— Non, car vos paroles sont remplies de droiture ;... seulement persuadez-vous bien que je ne vous ai pas fait subir d'épreuve... parce qu'il n'y a rien qui ressemble moins à une délation que les marques de confiance filiale que nous demandons à nos protégées dans l'intérêt même de la moralité de leur condition ;... mais certaines personnes, et, je le vois, vous êtes du nombre, ma chère fille, ont des principes assez arrêtés, une intelligence assez avancée, pour pouvoir se passer de notre surveillance, de nos conseils, et apprécier par elles-mêmes ce qui peut nuire à leur salut ;... c'est donc une responsabilité que je vous laisserai tout entière, ne vous demandant d'autres confidences que

celles que vous croirez devoir me faire volontairement.

— Ah! madame... que de bontés! dit la pauvre Mayeux, ignorant les mille ressources, les mille détours de l'esprit monacal, et se croyant déjà certaine de gagner honorablement un salaire équitable.

— Ce n'est pas de la bonté... c'est de la justice, reprit la mère Sainte-Perpétue, dont l'accent devenait de plus en plus affectueux; on ne saurait trop avoir de confiance et de tendresse envers de saintes filles comme vous que la pauvreté a encore épurées, si cela peut se dire, parce qu'elles ont toujours fidèlement observé la loi du Seigneur.

— Ma mère...

— Une dernière question, ma chère fille; combien de fois par mois approchez-vous de la sainte table?

— Madame, reprit la Mayeux, je ne m'en suis pas approchée depuis ma première communion que j'ai faite il y a huit ans. C'est à peine si en travaillant chaque jour, et tout le jour, je puis suffire à gagner ma vie; il ne me reste donc pas de loisir pour...

— Grand Dieu! s'écria la supérieure en interrompant la Mayeux, et joignant les mains avec tous les signes d'un douloureux étonne-

ment, il serait vrai... vous ne pratiquez pas...

— Hélas ! madame... je vous l'ai dit, le temps me manque, reprit la Mayeux en regardant la mère Sainte-Perpétue d'un air interdit.

Après un moment de silence, celle-ci lui dit tristement :

— Vous me voyez désolée, ma chère fille... je vous l'ai dit : de même que nous ne plaçons nos protégées que dans des maisons pieuses, de même on nous demande des personnes pieuses et qui pratiquent ; c'est une des conditions indispensables de l'œuvre... Ainsi, à mon grand regret, il m'est impossible de vous employer ainsi que je l'espérais... Cependant, si, par la suite, vous renonciez à une si grande indifférence à propos de vos devoirs religieux... alors nous verrions.

— Madame, dit la Mayeux, le cœur gonflé de larmes, car elle était obligée de renoncer à une heureuse espérance, je vous demande pardon de vous avoir retenue si longtemps... pour rien.

— C'est moi, ma chère fille, qui regrette vivement de ne pouvoir vous attacher à l'œuvre ;... mais je ne perds pas tout espoir... surtout parce que je désire voir une personne, déjà digne d'intérêt, mériter un jour par sa piété l'appui durable des personnes religieuses... Adieu, ma chère fille... allez en paix et que

Dieu vous soit miséricordieux en attendant que vous soyez tout à fait revenue à lui...

Ce disant, la supérieure se leva et conduisit la Mayeux jusqu'à la porte, toujours avec les formes les plus douces et les plus maternelles ; puis, au moment où la Mayeux dépassait le seuil, elle lui dit :

— Suivez le corridor, descendez quelques marches, frappez à la seconde porte à droite; c'est la lingerie : vous y trouverez Florine ;... elle vous reconduira... Adieu, ma chère fille...

Dès que la Mayeux fut sortie de chez la supérieure, ses larmes, jusqu'alors contenues, coulèrent abondamment ; n'osant pas paraître ainsi éplorée devant Florine et quelques religieuses, sans doute rassemblées dans la lingerie, elle s'arrêta un moment auprès d'une des fenêtres du corridor pour essuyer ses yeux noyés de pleurs.

Elle regardait machinalement la croisée de la maison voisine du couvent où elle avait cru reconnaître Adrienne de Cardoville, lorsqu'elle vit celle-ci sortir d'une porte et s'avancer rapidement vers la clôture à claire-voie qui séparait les deux jardins...

Au même instant, à sa profonde stupeur, la Mayeux vit une des deux sœurs dont la disparition désespérait Dagobert, Rose Simon, pâle,

chancelante, abattue, s'approcher avec crainte et inquiétude de la claire-voie qui la séparait de mademoiselle de Cardoville, comme si l'orpheline eût redouté d'être aperçue...

VIII

La Mayeux et mademoiselle de Cardoville.

La Mayeux, émue, attentive, inquiète, penchée à l'une des fenêtres du couvent, suivait des yeux les mouvements de mademoiselle de Cardoville et de Rose Simon qu'elle s'attendait si peu à retrouver réunies dans cet endroit.

L'orpheline, s'approchant tout à fait de la claire-voie qui séparait le jardin de la communauté de celui de la maison du docteur Baleinier, dit quelques mots à Adrienne dont les traits exprimèrent tout à coup l'étonnement, l'indignation et la pitié.

A ce moment une religieuse accourut en regardant de côté et d'autre comme si elle eût

cherché quelqu'un avec inquiétude ; puis apercevant Rose qui, timide et craintive, se serrait contre la claire-voie, elle la saisit par le bras, eut l'air de lui faire de graves reproches, et malgré quelques vives paroles que mademoiselle de Cardoville sembla lui adresser, la religieuse emmena rapidement l'orpheline, qui, éplorée, se retourna deux ou trois fois vers Adrienne ; celle-ci, après lui avoir encore témoigné de son intérêt par des gestes expressifs, se retourna brusquement, comme si elle eût voulu cacher ses larmes.

Le corridor où se tenait la Mayeux pendant cette scène touchante était situé au premier étage ; l'ouvrière eut la pensée de descendre au rez-de-chaussée, de tâcher de s'introduire dans le jardin, afin de parler à cette belle jeune fille aux cheveux d'or, de bien s'assurer qu'elle était mademoiselle de Cardoville, et alors, si elle la croyait dans un moment lucide, de lui apprendre qu'Agricol avait à lui communiquer des choses du plus grand intérêt, mais qu'il ne savait comment l'en instruire.

La journée s'avançait, le soleil allait bientôt se coucher ; la Mayeux, craignant que Florine ne se lassât de l'attendre, se hâta d'agir ; marchant d'un pas léger, prêtant l'oreille de temps à autre avec inquiétude, elle gagna l'extrémité

du corridor ; là un petit escalier de trois ou quatre marches conduisait au palier de la lingerie, puis, formant une spirale étroite, aboutissait à l'étage inférieur.

L'ouvrière, entendant des voix, se hâta de descendre, et se trouva dans un long corridor du rez-de-chaussée vers le milieu duquel s'ouvrait une porte vitrée donnant sur une partie du jardin réservée à la supérieure.

Une allée, bordée d'un côté par une haute charmille de buis, pouvant protéger la Mayeux contre les regards, elle s'y glissa et arriva jusqu'à la clôture en claire-voie qui, à cet endroit, séparait le jardin du couvent de celui de la maison du docteur Baleinier.

A quelques pas d'elle, l'ouvrière vit mademoiselle de Cardoville assie et accoudée sur un banc rustique.

La fermeté du caractère d'Adrienne avait été un moment ébranlée par la fatigue, par le saisissement, par l'effroi, par le désespoir, lors de cette nuit terrible où elle s'était vue conduite dans la maison de fous du docteur Baleinier ; enfin celui-ci, profitant avec une astuce diabolique de l'état d'affaiblissement, d'accablement, où se trouvait la jeune fille, était même parvenu à la faire un instant douter d'elle-même.

Mais le calme qui succède forcément aux

émotions les plus pénibles, les plus violentes; mais la réflexion, mais le raisonnement d'un esprit juste et fin, rassurèrent bientôt Adrienne sur les craintes que le docteur Baleinier avait un instant pu lui inspirer. Elle ne crut même pas à une *erreur* du savant docteur ; elle lut clairement dans la conduite de cet homme, conduite d'une détestable hypocrisie et d'une rare audace, servie par une non moins rare habileté; trop tard enfin elle reconnut dans M. Baleinier un aveugle instrument de madame de Saint-Dizier.

Dès lors, elle se renferma dans un silence, dans un calme remplis de dignité ; pas une plainte, pas un reproche ne sortirent de sa bouche... elle attendit... Pourtant, quoiqu'on lui laissât une assez grande liberté de promenade et d'actions (en la privant toutefois de toute communication avec le dehors), la situation présente d'Adrienne était dure, pénible, surtout pour elle, si amoureuse d'un harmonieux et charmant entourage. Elle sentait néanmoins que cette situation ne pouvait durer longtemps. Elle ignorait l'action et la surveillance des lois ; mais le simple bon sens lui disait qu'une séquestration de quelques jours, adroitement appuyée sur des apparences de dérangement d'esprit plus ou moins plausibles, pouvait, à la

rigueur, être tentée et même impunément exécutée, mais à la condition de ne pas se prolonger au delà de certaines limites, parce qu'après tout une jeune fille de sa condition ne disparaissait pas brusquement du monde sans qu'au bout d'un certain temps l'on ne s'en informât, et alors un prétendu accès de folie soudaine donnait lieu à de sérieuses investigations. Juste ou fausse, cette conviction avait suffi pour redonner au caractère d'Adrienne son ressort et son énergie accoutumés.

Cependant, elle s'était quelquefois, en vain, demandé la cause de cette séquestration; elle connaissait trop madame de Saint-Dizier pour la croire capable d'agir sans un but arrêté et d'avoir seulement voulu lui causer un tourment passager... En cela mademoiselle de Cardoville ne se trompait pas : le père d'Aigrigny et la princesse étaient persuadés qu'Adrienne, plus instruite qu'elle ne voulait le paraître, savait combien il lui importait de se trouver, le 13 février, rue Saint-François, et qu'elle était résolue à faire valoir ses droits. En faisant enfermer Adrienne comme folle, ils portaient donc un coup funeste à son avenir ; mais disons que cette dernière précaution était inutile, car Adrienne, quoique sur la voie du secret de famille qu'on avait voulu lui cacher, et dont

on la croyait informée, ne l'avait pas entièrement pénétré, faute de quelques pièces cachées ou égarées.

Quel que fût le motif de la conduite odieuse des ennemis de mademoiselle de Cardoville, elle n'en était pas moins révoltée.

Rien n'était moins haineux, moins avide de vengeance que cette généreuse jeune fille; mais en songeant à tout ce que madame de Saint-Dizier, l'abbé d'Aigrigny et le docteur Baleinier lui faisaient souffrir, elle se promettait non des représailles, mais d'obtenir, par tous les moyens possibles, une réparation éclatante. Si on la lui refusait, elle était décidée à poursuivre, à combattre sans repos ni trêve tant d'astuce, tant d'hypocrisie, tant de cruauté, non par ressentiment de ses douleurs, mais pour épargner les mêmes tourments à d'autres victimes, qui ne pourraient, comme elle, lutter et se défendre.

Adrienne, sans doute encore sous la pénible impression que venait de lui causer son entrevue avec Rose Simon, s'accoudait languissamment sur l'un des supports du banc rustique où elle était assise, et tenait ses yeux cachés sous sa main gauche. Elle avait déposé son chapeau à ses côtés, et la position inclinée de sa tête ramenait sur ses joues fraîches et polies,

qu'ils cachaient presque entièrement, les longues boucles de ses cheveux d'or. Dans cette attitude penchée, remplie de grâce et d'abandon, le charmant et riche contour de sa taille se dessinait sous sa robe de moire d'un vert d'émail ; un large col fixé par un nœud de satin rose, et des manchettes plates en guipure magnifique, empêchaient que la couleur de sa robe tranchât trop vivement sur l'éblouissante blancheur de son cou de cygne et de ses mains raphaëlesques, imperceptiblement veinées de petits sillons d'azur ; sur son cou-de-pied, très-haut et très-nettement détaché, se croisaient les minces cothurnes d'un petit soulier de satin noir, car le docteur Baleinier lui avait permis de s'habiller avec son goût habituel, et, nous l'avons dit, la recherche, l'élégance n'étaient pas pour Adrienne coutume de coquetterie, mais devoir envers elle-même, que Dieu s'était complu à faire si belle.

A l'aspect de cette jeune fille, dont elle admira naïvement la mise, la tournure charmante, sans retour amer sur les haillons qu'elle portait et sur sa difformité à elle, pauvre ouvrière, la Mayeux se dit tout d'abord, avec autant de bon sens que de sagacité, qu'il était extraordinaire qu'une folle se vêtît si *sagement* et si gracieusement ; aussi ce fut avec autant

de surprise que d'émotion qu'elle s'approcha doucement de la claire-voie qui la séparait d'Adrienne ; réfléchissant, néanmoins, que peut-être cette infortunée était véritablement insensée , mais qu'elle se trouvait dans un jour lucide.

Alors, d'une voix timide, mais assez élevée pour être entendue, la Mayeux, afin de s'assurer de l'identité d'Adrienne, dit avec un grand battement de cœur :

— Mademoiselle de Cardoville?

— Qui m'appelle? dit Adrienne.

Puis redressant vivement la tête, et apercevant la Mayeux, elle ne put retenir un léger cri de surprise, presque d'effroi...

En effet, cette pauvre créature, pâle, difforme, misérablement vêtue, lui apparaissant ainsi brusquement, devait inspirer à mademoiselle de Cardoville, si amoureuse de la grâce et de la beauté, une sorte de répugnance, de frayeur... Et ces deux sentiments se trahirent sur sa physionomie expressive.

La Mayeux ne s'aperçut pas de l'impression qu'elle causait ;... immobile, les yeux fixes, les mains jointes avec une sorte d'admiration ou plutôt d'adoration profonde , elle contemplait l'éblouissante beauté d'Adrienne qu'elle avait seulement entrevue à travers le grillage de sa

croisée ; ce que lui avait dit Agricol du charme de sa protectrice lui paraissait mille fois au-dessous de la réalité ; jamais la Mayeux, même dans ses secrètes aspirations de poëte, n'avait rêvé une si rare perfection.

Par un rapprochement singulier, l'aspect du beau idéal jetait dans une sorte de divine extase ces deux jeunes filles si dissemblables, ces deux types extrêmes de laideur et de beauté, de richesse et de misère.

Après cet hommage pour ainsi dire involontaire rendu à Adrienne, la Mayeux fit un nouveau pas vers la claire-voie.

— Que voulez-vous?... s'écria mademoiselle de Cardoville en se levant avec un sentiment de répulsion, qui ne put échapper à la Mayeux.

Aussi baissant timidement les yeux, elle dit de sa voix la plus douce :

— Pardon, mademoiselle, de me présenter ainsi devant vous ; mais les moments sont précieux... je viens de la part d'Agricol...

En prononçant ces mots, la jeune ouvrière releva les yeux avec inquiétude, craignant que mademoiselle de Cardoville n'eût oublié le nom du forgeron ; mais, à sa grande surprise et à sa plus grande joie, l'effroi d'Adrienne sembla diminuer au nom d'Agricol.

Elle se rapprocha de la claire-voie, et regarda la Mayeux avec une curiosité bienveillante.

— Vous venez de la part de M. Agricol Baudoin? lui dit-elle. Et qui êtes-vous?

— Sa sœur adoptive... mademoiselle... une pauvre ouvrière qui demeure dans sa maison...

Adrienne parut rassembler ses souvenirs, se rassurer tout à fait, et dit en souriant avec bonté après un moment de silence :

— C'est vous qui avez engagé M. Agricol à s'adresser à moi pour sa caution, n'est-ce pas?

— Comment, mademoiselle, vous vous souvenez...?

— Je n'oublie jamais ce qui est généreux et noble ; M. Agricol m'a parlé avec attendrissement de votre dévouement pour lui;... je m'en souviens... rien de plus simple... Mais comment êtes-vous ici ? dans ce couvent?

— On m'avait dit que peut-être l'on m'y procurerait de l'occupation, car je me trouve sans ouvrage. Malheureusement, j'ai éprouvé un refus de la part de la supérieure.

— Et comment m'avez-vous reconnue?

— A votre grande beauté, mademoiselle... dont Agricol m'avait parlé.

— Ne m'avez-vous pas plutôt reconnue... à ceci? dit Adrienne.

Et, souriant, elle prit du bout de ses doigts rosés l'extrémité d'une des longues et soyeuses boucles de ses cheveux dorés.

— Il faut pardonner à Agricol, mademoiselle, dit la Mayeux avec un de ces demi-sourires qui effleuraient si rarement ses lèvres, il est poëte, et en me faisant, avec une respectueuse admiration, le portrait de sa protectrice... il n'a omis aucune de ses rares perfections...

— Et qui vous a donné l'idée de venir me parler ?

— L'espoir de pouvoir peut-être vous servir, mademoiselle. Vous avez accueilli Agricol avec tant de bonté que j'ai osé partager sa reconnaissance envers vous...

— Osez, osez, ma chère enfant, dit Adrienne avec une grâce indéfinissable, ma récompense sera double... quoique jusqu'ici je n'aie pu être utile que d'intention à votre digne frère adoptif.

Pendant l'éehange de ces paroles, Adrienne et la Mayeux s'étaient tour à tour regardées avec une surprise croissante.

D'abord la Mayeux ne comprenait pas qu'une femme qui passait pour folle s'exprimât comme s'exprimait Adrienne ; puis elle s'étonnait elle-même de la liberté, ou plutôt de l'aménité d'es-

prit avec laquelle elle venait de répondre à mademoiselle de Cardoville, ignorant que celle-ci partageait ce précieux privilége des natures élevées et bienveillantes, de mettre en valeur tout ce qui les approche avec sympathie.

De son côté, mademoiselle de Cardoville était à la fois profondément émue et étonnée d'entendre cette jeune fille du peuple, vêtue comme une mendiante, s'exprimer en termes choisis avec un à-propos parfait. A mesure qu'elle considérait la Mayeux, l'impression désagréable que celle-ci lui avait fait éprouver se transformait en un sentiment tout contraire. Avec ce tact de rapide et minutieuse observation naturel aux femmes, elle remarquait, sous le mauvais bonnet de crêpe noir de la Mayeux, une belle chevelure châtaine, lisse et brillante. Elle remarquait encore que ses mains, blanches, longues et maigres, quoique sortant des manches d'une robe en guenilles, étaient d'une netteté parfaite ; preuve que le soin, la propreté, le respect de soi, luttaient du moins contre une horrible détresse. Adrienne trouvait enfin dans la pâleur des traits mélancoliques de la jeune ouvrière, dans l'expression à la fois intelligente, douce et timide de ses yeux bleus, un charme touchant et triste, une dignité modeste qui faisaient oublier sa difformité.

Adrienne aimait passionnément la beauté physique; mais elle avait l'esprit trop supérieur, l'âme trop noble, le cœur trop sensible, pour ne pas savoir apprécier la beauté morale qui rayonne souvent sur une figure humble et souffrante. Seulement, cette appréciation était toute nouvelle pour mademoiselle de Cardoville; jusqu'alors sa haute fortune, ses habitudes élégantes, l'avaient tenue éloignée des personnes de la classe de la Mayeux.

Après un moment de silence, pendant lequel la belle patricienne et l'ouvrière misérable s'étaient mutuellement examinées avec une surprise croissante, Adrienne dit à la Mayeux :

— La cause de notre étonnement à toutes deux est, je crois, facile à deviner; vous trouvez sans doute que je parle assez raisonnablement pour une folle, si l'on vous a dit que je l'étais. Et moi, ajouta mademoiselle de Cardoville d'un ton de commisération pour ainsi dire respectueuse, et moi je trouve que la délicatesse de votre langage et de vos manières contraste si douloureusement avec la position où vous semblez être, que ma surprise doit encore surpasser la vôtre.

— Ah! mademoiselle, s'écria la Mayeux avec une expression de bonheur tellement sincère et profond, que ses yeux se voilèrent de larmes

de joie, il est donc vrai? on m'avait trompée : aussi tout à l'heure, en vous voyant si belle, si bienveillante, en entendant votre voix si douce, je ne pouvais croire qu'un tel malheur vous eût frappée... Mais, hélas! comment se fait-il, mademoiselle, que vous soyez ici?

— Pauvre enfant! dit Adrienne tout émue de l'affection que lui témoignait cette excellente créature. Et comment se fait-il qu'avec tant de cœur, qu'avec un esprit si distingué, vous soyez si malheureuse? Mais, rassurez-vous, je ne serai pas toujours ici... c'est vous dire que vous et moi reprendrons bientôt la place qui nous convient... Croyez-moi, je n'oublierai jamais que malgré la pénible préoccupation où vous deviez être en vous voyant privée de travail, votre seule ressource, vous avez songé à venir à moi... pour tâcher de m'être utile;... vous pouvez, en effet, me servir beaucoup... ce qui me ravit, parce que je vous devrai beaucoup... Aussi vous verrez combien j'abuserai de ma reconnaissance! dit Adrienne avec un sourire adorable. Mais, reprit-elle, avant de penser à moi, pensons aux autres ; votre frère adoptif n'est-il pas en prison ?

— A cette heure, sans doute, mademoiselle, il n'y est plus, grâce à la générosité d'un de ses camarades; son père a pu aller hier offrir

une caution, et on lui a promis qu'aujourd'hui il serait libre ;... mais, de sa prison, il m'avait écrit qu'il avait les choses les plus importantes à vous révéler.

— A moi ?

— Oui, mademoiselle... Agricol sera, je l'espère, libre aujourd'hui. Par quels moyens pourra-t-il vous en instruire ?

— Il a des révélations à me faire à moi ? répéta mademoiselle de Cardoville d'un air surpris et pensif. Je cherche en vain ce que cela peut être, mais tant que je serai enfermée dans cette maison, privée de toute communication avec le dehors, M. Agricol ne peut songer à s'adresser directement ou indirectement à moi ; il doit donc attendre que je sois hors d'ici ; ce n'est pas tout, il faut aussi arracher de ce couvent deux pauvres enfants bien plus à plaindre que moi... Les filles du maréchal Simon sont retenues ici malgré elles.

— Vous savez leur nom, mademoiselle ?

— M. Agricol, en m'apprenant leur arrivée à Paris, m'avait dit qu'elles avaient quinze ans et qu'elles se ressemblaient d'une manière frappante... Aussi lorsque, avant-hier, faisant ma promenade accoutumée, j'ai remarqué deux pauvres petites figures éplorées venir de temps à autre se coller aux croisées des cellules qu'elles

habitent séparément, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, un secret pressentiment m'a dit que je voyais en elles les orphelines dont M. Agricol m'avait parlé et qui déjà m'intéressaient vivement, car elles sont mes parentes.

— Elles, vos parentes? mademoiselle.

— Sans doute... Aussi, ne pouvant faire plus, j'avais tâché de leur exprimer par signes combien leur sort me touchait; leurs larmes, l'altération de leurs charmants visages me disaient assez qu'elles étaient prisonnières dans le couvent, comme je le suis moi-même dans cette maison.

—Ah! je comprends, mademoiselle... victime de l'animosité de votre famille peut-être?

— Quel que soit mon sort, je suis bien moins à plaindre que ces deux enfants... dont le désespoir est alarmant. Leur séparation est surtout ce qui les accable davantage; d'après quelques mots que l'une d'elles m'a dits tout à l'heure, je vois qu'elles sont comme moi victimes d'une odieuse machination... Mais, grâce à vous... il sera possible de les sauver. Depuis que je suis dans cette maison, il m'a été impossible, je vous l'ai dit, d'avoir la moindre communication avec le dehors... On ne m'a laissé ni plume ni papier; il m'est donc impossible d'écrire. Mainte-

nant, écoutez-moi attentivement, et nous pourrons combattre une odieuse persécution.

— Oh ! parlez ! parlez ! mademoiselle.

— Le soldat qui a amené les orphelines en France, le père de M. Agricol, est ici?

— Oui, mademoiselle... Ah ! si vous saviez son désespoir, sa fureur, lorsqu'à son retour il n'a pas retrouvé les enfants qu'une mère mourante lui avait confiés !

— Il faut surtout qu'il se garde d'agir avec la moindre violence; tout serait perdu... Prenez cette bague (et Adrienne tira une bague de son doigt), remettez-la-lui... Il ira aussitôt... Mais êtes-vous sûre de vous rappeler un nom et une adresse?

—Oh ! oui, mademoiselle... soyez tranquille ; Agricol m'a dit votre nom une seule fois... je ne l'ai pas oublié : le cœur a sa mémoire.

— Je le vois, ma chère enfant... rappelez-vous donc le nom du comte de Montbron.

— Le comte de Montbron... je ne l'oublierai pas.

— C'est un de mes bons vieux amis ; il demeure place Vendôme, n° 7.

— Place Vendôme, n° 7... Je retiendrai cette adresse.

— Le père de M. Agricol ira chez lui ce soir; s'il n'y est pas, il l'attendra jusqu'à son retour.

Alors il demandera à le voir de ma part, en lui faisant remettre cette bague pour preuve de ce qu'il avance ; une fois auprès de lui, il lui dira tout, l'enlèvement des jeunes filles, l'adresse du couvent où elles sont retenues ; il ajoutera que je suis moi-même renfermée comme folle dans la maison de santé du docteur Baleinier... La vérité a un accent que M. de Montbron reconnaîtra... C'est un homme d'infiniment d'expérience et d'esprit, dont l'influence est grande ; à l'instant il s'occupera des démarches nécessaires, et demain ou après-demain, j'en suis certaine, ces pauvres orphelines et moi nous serons libres... cela... grâce à vous. Mais les moments sont précieux , on pourrait nous surprendre... hâtez-vous, ma chère enfant.

Puis, au moment de se retirer, Adrienne dit à la Mayeux, avec un sourire si touchant et avec un accent si pénétré, si affectueux, qu'il fut impossible à l'ouvrière de ne pas le croire sincère :

— M. Agricol m'a dit que je vous valais par le cœur... Je comprends maintenant tout ce qu'il y avait pour moi d'honorable... de flatteur dans ses paroles... Je vous en prie... donnez-moi vite votre main..., ajouta mademoiselle de Cardoville, dont les yeux devinrent humides. Puis, passant sa main charmante à travers deux

des ais de la claire-voie, elle la tendit à la Mayeux.

Les mots et le geste de la belle patricienne furent empreints d'une cordialité si vraie, que l'ouvrière, sans fausse honte, mit en tremblant dans la ravissante main d'Adrienne sa pauvre main amaigrie...

Alors mademoiselle de Cardoville, par un mouvement de pieux respect, la porta spontanément à ses lèvres en disant :

— Puisque je ne puis vous embrasser comme ma sœur, vous qui me sauvez... que je baise au moins cette noble main glorifiée par le travail.

Tout à coup, des pas se firent entendre dans le jardin du docteur Baleinier ; Adrienne se redressa brusquement et disparut derrière des arbres verts, en disant à la Mayeux :

— Courage, souvenir et espoir !

Tout ceci s'était passé si rapidement, que la jeune ouvrière n'avait pu faire un pas ; des larmes, mais des larmes cette fois bien douces, coulaient abondamment sur ses joues pâles.

Une jeune fille comme Adrienne de Cardoville la traiter de sœur, lui baiser la main, et se dire fière de lui ressembler par le cœur, à elle, pauvre créature végétant au plus profond de l'abîme de la misère ! c'était montrer un sentiment

de fraternelle égalité aussi divin que la parole évangélique.

Il est des mots, des impressions qui font oublier à une belle âme des années de souffrances, et qui semblent, par un éclair fugitif, lui révéler à elle-même sa propre grandeur; il en fut ainsi de la Mayeux; grâce à de généreuses paroles, elle eut un moment la conscience de sa valeur... Et quoique ce sentiment fût aussi rapide qu'ineffable, elle joignit les mains et leva les yeux au ciel avec une expression de fervente reconnaissance : car si l'ouvrière ne *pratiquait* pas, pour nous servir de l'argot ultramontain, personne plus qu'elle n'était doué de ce sentiment profondément, sincèrement religieux, qui est au dogme ce que l'immensité des cieux étoilés est au plafond d'une église.

. . . .

Cinq minutes après avoir quitté mademoiselle de Cardoville, la Mayeux, sortant du jardin sans être aperçue, était remontée au premier étage et frappait discrètement à la porte de la lingerie.

Une sœur vint lui ouvrir.

— Mademoiselle Florine, qui m'a amenée, n'est-elle pas ici, ma sœur? demanda-t-elle.

— Elle n'a pu vous attendre plus longtemps;

vous venez sans doute de chez madame notre mère la supérieure?

— Oui... oui, ma sœur..., répondit l'ouvrière en baissant les yeux, auriez-vous la bonté de me dire par où je dois sortir?

— Venez avec moi...

La Mayeux suivit la sœur, tremblant à chaque pas de rencontrer la supérieure, qui se fût à bon droit étonnée et informée de la cause de son long séjour dans le couvent.

Enfin la première porte du couvent se referma sur la Mayeux.

Après avoir traversé rapidement la vaste cour, s'approchant de la loge du portier, afin de demander qu'on lui ouvrît la porte extérieure, l'ouvrière entendit ces mots prononcés d'une voix rude :

— Il paraît, mon vieux Jérôme, qu'il faudra cette nuit redoubler de surveillance... Quant à moi, je vas mettre deux balles de plus dans mon fusil; madame la supérieure a ordonné de faire deux rondes au lieu d'une...

— Moi, Nicolas, je n'ai pas besoin de fusil, dit l'autre voix; j'ai ma faux bien aiguisée, bien tranchante, emmanchée à revers... C'est une arme de jardinier; elle n'en est pas plus mauvaise.

Involontairement inquiète de ces paroles,

qu'elle n'avait pas cherché à entendre, la Mayeux s'approcha de la loge du concierge et demanda le cordon.

— D'où venez-vous comme ça? dit le portier en sortant à demi de sa loge, tenant à la main un fusil à deux coups qu'il s'occupait de charger, et en examinant l'ouvrière d'un regard soupçonneux.

— Je viens de parler à madame la supérieure, répondit timidement la Mayeux.

— Bien vrai?... dit brutalement Nicolas, c'est que vous m'avez l'air d'une mauvaise pratique;... enfin, c'est égal... filez, et plus vite que ça.

La porte cochère s'ouvrit, la Mayeux sortit.

A peine elle avait fait quelques pas dans la rue qu'à sa grande surprise elle vit Rabat-Joie accourir à elle..., et plus loin, derrière lui, Dagobert arrivant aussi précipitamment.

La Mayeux allait au-devant du soldat, lorsqu'une voix pleine et sonore, criant de loin : « Hé! ma bonne Mayeux! » fit retourner la jeune fille.

Du côté opposé à celui où venait Dagobert, elle vit accourir Agricol.

IX

Les rencontres.

A la vue de Dagobert et d'Agricol, la Mayeux était restée stupéfaite, à quelques pas de la porte du couvent.

Le soldat n'apercevait pas encore l'ouvrière ; il s'avançait rapidement, suivant Rabat-Joie, qui bien que, maigre, efflanqué, hérissé, crotté, semblait frétiller de plaisir et tournait de temps à autre sa tête intelligente vers son maître, auprès duquel il était retourné, après avoir caressé la Mayeux.

— Oui, oui, je t'entends, mon pauvre vieux, disait le soldat avec émotion, tu es plus fidèle que moi ;... toi, tu ne les as pas abandonnées une minute, mes chères enfants ;... tu les as suivies ;... tu auras attendu jour et nuit, sans manger... à la porte de la maison où on les a conduites, et, à la fin, lassé de ne pas les voir sortir... tu es accouru au logis me chercher... Oui, pendant que je me désespérais comme un fou furieux... tu faisais ce que j'aurais dû

faire... tu découvrais leur retraite... Qu'est-ce que cela prouve ? que les bêtes valent mieux que les hommes ? C'est connu... Enfin... je vais les revoir !... Quand je pense que c'est demain le 13, et que sans toi, mon vieux Rabat-Joie... tout était perdu... j'en ai le frisson... Ah çà, arrivons-nous bientôt ?... Quel quartier désert !... et la nuit approche...

Dagobert avait tenu ce *discours* à Rabat-Joie, tout en marchant et en tenant les yeux fixés sur son brave chien, qui marchait d'un bon pas... Tout à coup, voyant le fidèle animal le quitter encore en bondissant, il leva la tête et aperçut à quelques pas de lui Rabat-Joie faisant de nouveau fête à la Mayeux et à Agricol, qui venaient de se rejoindre à quelques pas de la porte du couvent.

— La Mayeux !... s'étaient écriés le père et le fils à la vue de la jeune ouvrière en s'approchant d'elle et la regardant avec une surprise profonde.

— Bon espoir, M. Dagobert ! dit-elle avec une joie impossible à rendre, Rose et Blanche sont retrouvées.

Puis, se tournant vers le forgeron :

— Bon espoir, Agricol... mademoiselle de Cardoville n'est pas folle... je viens de la voir...

— Elle n'est pas folle ? Quel bonheur ! dit le forgeron.

— Les enfants ! s'écria Dagobert en prenant dans ses mains tremblantes d'émotion les mains de la Mayeux, vous les avez vues !

— Oui, tout à l'heure... bien tristes... bien désolées... mais je n'ai pu leur parler.

— Ah ! dit Dagobert en s'arrêtant comme suffoqué par cette nouvelle, et portant ses deux mains à sa poitrine, je n'aurais jamais cru que mon vieux cœur pût battre si fort. Et pourtant... grâce à mon chien, je m'attendais presque à ce qui arrive ;... mais c'est égal... j'ai... comme un éblouissement de joie...

— Brave... père, tu vois, la journée est bonne, dit Agricol en regardant l'ouvrière avec reconnaissance.

— Embrassez-moi, ma digne et chère fille, ajouta le soldat en serrant la Mayeux dans ses bras avec effusion.

Puis, dévoré d'impatience, il ajouta :

— Allons vite chercher les enfants.

— Ah ! ma bonne Mayeux, dit Agricol ému, tu rends le repos, peut-être la vie à mon père... Et mademoiselle de Cardoville... comment sais-tu... ?

— Un bien grand hasard... Et toi-même... comment te trouves-tu là ?

— Rabat-Joie s'arrête et il aboie, s'écria Dagobert qui avait déjà fait quelques pas précipitamment.

En effet, le chien, aussi impatient que son maître de revoir les orphelines, mais mieux instruit que lui sur le lieu de leur retraite, était allé se poster à la porte du couvent, d'où il se mit à aboyer afin d'attirer l'attention de Dagobert.

Celui-ci comprit son chien, et dit à la Mayeux en lui faisant un geste indicatif :

— Les enfants sont là?

— Oui, M. Dagobert.

— J'en étais sûr... Brave chien !... Oh ! oui, les bêtes valent mieux que les hommes ; sauf vous, ma bonne Mayeux, qui valez mieux que les hommes et que les bêtes... Enfin... ces pauvres petites... je vais les voir... les avoir !...

Ce disant, Dagobert, malgré son âge, se mit à courir pour rejoindre Rabat-Joie.

— Agricol, s'écria la Mayeux, empêche ton père de frapper à cette porte... il perdrait tout.

En deux bonds le forgeron atteignit son père. Celui-ci allait mettre la main sur le marteau de la porte.

— Mon père... ne frappe pas, s'écria le forgeron en saisissant le bras de Dagobert.

— Que diable me dis-tu là ?...

— La Mayeux dit qu'en frappant... vous perdriez tout.

— Comment?

— Elle va vous l'expliquer.

En effet, la Mayeux, moins alerte qu'Agricol, arriva bientôt, et dit au soldat :

— M. Dagobert, ne restons pas devant cette porte : on pourrait l'ouvrir, nous voir ; cela donnerait des soupçons. Suivons plutôt le mur...

— Des soupçons!... dit le vétéran tout surpris, mais sans s'éloigner de la porte, quels soupçons ?

— Je vous en conjure... ne restez pas là..., dit la Mayeux avec tant d'instance, qu'Agricol, se joignant à elle, dit à son père :

— Mon père... puisque la Mayeux dit cela... c'est qu'elle a ses raisons ; écoutons-la... Le boulevard de l'Hôpital est à deux pas ; il n'y passe personne ; nous pourrons parler sans être interrompus.

— Que le diable m'emporte si je comprends un mot à tout ceci ! s'écria Dagobert, mais toujours sans quitter la porte. Ces enfants sont là, je les prends, je les emmène... c'est l'affaire de dix minutes.

— Oh! ne croyez pas cela... M. Dagobert,

dit la Mayeux. C'est bien plus difficile que vous ne pensez... Mais venez... venez. Entendez-vous?... on parle dans la cour.

En effet, on entendit un bruit de voix assez élevé.

— Viens... viens, mon père..., dit Agricol en entraînant le soldat presque malgré lui.

Rabat-Joie, paraissant très-surpris de ces hésitations, aboya deux ou trois fois sans abandonner son poste, comme pour protester contre cette humiliante retraite; mais à un appel de Dagobert, il se hâta de rejoindre le corps d'armée.

Il était alors cinq heures du soir, il faisait grand vent; d'épaisses nuées grises et pluvieuses couraient sur le ciel. Nous l'avons dit, le boulevard de l'Hôpital, qui limitait à cet endroit le jardin du couvent, n'était presque pas fréquenté. Dagobert, Agricol et la Mayeux purent donc tenir solitairement conseil dans cet endroit écarté.

Le soldat ne dissimulait pas la violente impatience que lui causaient ces tempéraments; aussi, à peine l'angle de la rue fut-il tourné, qu'il dit à la Mayeux :

—Voyons, ma fille, expliquez-vous... je suis sur des charbons ardents.

— La maison où sont renfermées les filles du maréchal Simon... est un couvent... M. Dagobert.

— Un couvent! s'écria le soldat, je devais m'en douter...

Puis il ajouta :

— Eh bien ! après ? j'irai les chercher dans un couvent comme ailleurs. Une fois n'est pas coutume.

— Mais, M. Dagobert, elles sont enfermées là contre leur gré, contre le vôtre; on ne vous les rendra pas.

— On ne me les rendra pas? ah! mordieu, nous allons voir ça...

Et il fit un pas vers la rue.

— Mon père, dit Agricol en le retenant, un moment de patience, écoutez la Mayeux.

— Je n'écoute rien... Comment! ces enfants sont là... à deux pas de moi... je le sais... et je ne les aurais pas, de gré ou de force, à l'instant même? ah! pardieu! ce serait curieux! Laisse-moi.

— M. Dagobert, je vous en supplie, écoutez-moi, dit la Mayeux en prenant l'autre main de Dagobert, il y a un autre moyen d'avoir ces pauvres demoiselles, et cela sans violence. Mademoiselle de Cardoville me l'a bien dit, la violence perdrait tout...

— S'il y a un autre moyen, à la bonne heure... vite... voyons le moyen.

— Voici une bague que mademoiselle de Cardoville...

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle de Cardoville?

— Mon père, c'est cette jeune personne remplie de générosité qui voulait être ma caution... et à qui j'ai des choses si importantes à dire...

— Bon, bon, reprit Dagobert, tout à l'heure nous parlerons de cela... Eh bien, ma bonne Mayeux, cette bague?

— Vous allez la prendre, M. Dagobert; vous irez aussitôt trouver M. le comte de Montbron, place Vendôme, n° 7. C'est un homme, à ce qu'il paraît, très-puissant; il est ami de mademoiselle de Cardoville, cette bague lui prouvera que vous venez de sa part; vous lui direz qu'elle est retenue comme folle dans une maison de santé voisine de ce couvent, et que dans ce couvent sont renfermées, contre leur gré, les filles du maréchal Simon.

— Bien... Ensuite... ensuite?

— Alors, M. le comte de Montbron fera, auprès de personnes haut placées, les démarches nécessaires pour faire rendre la liberté à mademoiselle de Cardoville et aux filles du maréchal

Simon, et peut-être... demain ou après-demain...

— Demain ou après-demain ! s'écria Dagobert, peut-être ! mais c'est aujourd'hui, à l'instant, qu'il me les faut... Après-demain... et peut-être encore !... il serait bien temps... Merci toujours, ma bonne Mayeux, mais gardez votre bague... J'aime mieux faire mes affaires moi-même... Attends-moi là, mon garçon.

— Mon père... que voulez-vous faire ?... s'écria Agricol en retenant encore le soldat, c'est un couvent... pensez donc !

— Tu n'es qu'un conscrit ; je connais ma théorie du couvent sur le bout de mon doigt. En Espagne, je l'ai pratiquée cent fois... Voilà ce qui va arriver... Je frappe, une tourière ouvre, elle me demande ce que je veux ; je ne réponds pas ; elle veut m'arrêter ; je passe ; une fois dans le couvent, j'appelle mes enfants de toutes mes forces, en le parcourant du haut en bas.

— Mais, M. Dagobert, les religieuses..., dit la Mayeux en tâchant toujours de retenir Dagobert.

— Les religieuses se mettent à mes trousses et me poursuivent en criant comme des pies dénichées ; je connais ça. A Séville, j'ai été

repêcher de la sorte une Andalouse que des béguines retenaient de force. Je les laisse crier, je parcours donc le couvent en appelant Rose et Blanche... Elles m'entendent, me répondent; si elles sont renfermées, je prends la première chose venue et j'enfonce leur porte.

— Mais, M. Dagobert, les religieuses?... les religieuses?

— Les religieuses avec leurs cris ne m'empêchent pas d'enfoncer la porte, de prendre mes enfants dans mes bras et de filer; si on a refermé la porte de dehors, second enfoncement... Ainsi, ajouta Dagobert en se dégageant des mains de la Mayeux, attendez-moi là; dans dix minutes je suis ici... Va toujours chercher un fiacre, mon garçon.

Plus calme que Dagobert, et surtout plus instruit que lui en matière de code pénal, Agricol fut effrayé des conséquences que pouvait avoir l'étrange façon de procéder du vétéran. Aussi, se jetant au-devant de lui, il s'écria :

— Je t'en supplie, un mot encore...

— Mordieu! voyons, dépêche-toi.

— Si tu veux pénétrer de force dans le couvent, tu perdras tout!

— Comment?

— D'abord, M. Dagobert, dit la Mayeux, il

y a des hommes dans le couvent :... en sortant, tout à l'heure, j'ai vu le portier qui chargeait son fusil; le jardinier parlait d'une faux aiguisée, et de rondes qu'ils faisaient la nuit...

— Je me moque pas mal d'un fusil de portier et de la faux d'un jardinier !

— Soit, mon père, mais, je t'en conjure, écoute-moi un moment encore : tu frappes, n'est-ce pas? la porte s'ouvre, le portier te demande ce que tu veux...

— Je dis que je veux parler à la supérieure... et je file dans le couvent.

— Mais, mon Dieu, M. Dagobert, dit la Mayeux, une fois la cour traversée, on arrive à une seconde porte fermée par un guichet; là une religieuse vient voir qui sonne, et n'ouvre que lorsqu'on lui a dit l'objet de la visite qu'on veut faire.

— Je lui répondrai : Je veux voir la supérieure.

— Alors, mon père, comme tu n'es pas un habitué du couvent on ira prévenir la supérieure.

— Bon... après?

— Elle viendra.

— Après?...

— Elle vous demandera ce que vous voulez, M. Dagobert.

— Ce que je veux?... mordieu... mes enfants...

— Encore une minute de patience, mon père... Tu ne peux douter, d'après les précautions que l'on a prises, que l'on ne veuille retenir là mesdemoiselles Simon malgré elles, malgré toi.

— Je n'en doute pas... j'en suis sûr... c'est pour en arriver là qu'ils ont tourné la tête de ma pauvre femme...

— Alors, mon père, la supérieure te répondra qu'elle ne sait pas ce que tu veux dire, et que mesdemoiselles Simon ne sont pas au couvent.

— Et je lui dirai, moi, qu'elles y sont : témoin la Mayeux, témoin Rabat-Joie.

— La supérieure te dira qu'elle ne te connaît pas, qu'elle n'a pas d'explications à te donner... et elle refermera son guichet.

— Alors j'enfonce la porte... tu vois bien qu'il faut toujours en arriver là... Laisse-moi... mordieu ! laisse-moi...

— Et le portier, à ce bruit, à cette violence, court chercher la garde, on arrive, et l'on commence par t'arrêter.

— Et vos pauvres enfants... que deviennent-ils alors, M. Dagobert? dit la Mayeux.

Le père d'Agricol avait trop de bon sens

pour ne pas sentir toute la justesse des observations de son fils et de la Mayeux ; mais il savait aussi qu'il fallait qu'à tout prix les orphelines fussent libres avant le lendemain. Cette alternative était terrible , si terrible que , portant ses deux mains à son front brûlant, Dagobert tomba assis sur un banc de pierre, comme anéanti par l'inexorable fatalité de sa position.

Agricol et la Mayeux , profondément touchés de ce muet désespoir, échangèrent un triste regard. Le forgeron, s'asseyant à côté du soldat, lui dit :

— Mais, mon père, rassure-toi donc ; songe à ce que la Mayeux vient de te dire ;... en allant avec cette bague de mademoiselle de Cardoville chez ce monsieur qui est très-influent, tu le vois, ces demoiselles peuvent être libres demain... suppose même, au pis aller, qu'elles ne te soient rendues qu'après-demain...

— Tonnerre et sang ! vous voulez donc me rendre fou ? s'écria Dagobert en bondissant sur son banc et en regardant son fils et la Mayeux avec une expression si sauvage , si désespérée , qu'Agricol et l'ouvrière se reculèrent avec autant de surprise que d'inquiétude.

— Pardon , mes enfants , dit Dagobert en revenant à lui après un long silence , j'ai tort

de m'emporter, car nous ne pouvons nous entendre... Ce que vous dites est juste... et pourtant, moi, j'ai raison de parler comme je parle... Écoutez-moi... tu es un honnête homme, Agricol; vous, une honnête fille, la Mayeux... Ce que je vais vous dire est pour vous seuls... J'ai amené ces enfants du fond de la Sibérie; savez-vous pourquoi? Pour qu'elles se trouvent demain matin rue Saint-François... Si elles ne s'y trouvent pas, j'ai trahi le dernier vœu de leur mère mourante.

— Rue Saint-François, n° 3! s'écria Agricol en interrompant son père.

— Oui... comment sais-tu ce numéro? dit Dagobert.

— Cette date ne se trouve-t-elle pas sur une médaille en bronze?

— Oui..., reprit Dagobert de plus en plus étonné. Qui t'a dit cela?

— Mon père... un instant..., s'écria Agricol. Laissez-moi réfléchir... je crois deviner... oui... Et toi, ma bonne Mayeux, tu m'as dit que mademoiselle de Cardoville n'était pas folle...

— Non... on la retient malgré elle... dans cette maison, sans la laisser communiquer avec personne;... elle a ajouté qu'elle se croyait, ainsi que les filles du maréchal Simon, victime d'une odieuse machination.

— Plus de doute, s'écria le forgeron, je comprends tout maintenant... mademoiselle de Cardoville a le même intérêt que mesdemoiselles Simon à se trouver demain rue Saint-François... et elle l'ignore peut-être.

— Comment ?

— Encore un mot, ma bonne Mayeux... mademoiselle de Cardoville t'a-t-elle dit qu'elle avait un intérêt puissant à être libre demain?

— Non... car en me donnant cette bague pour le comte de Montbron, elle m'a dit : « Grâce à lui, demain ou après-demain, moi et les filles du maréchal Simon nous serons libres... »

— Mais explique-toi donc! dit Dagobert à son fils avec impatience.

— Tantôt, reprit le forgeron, lorsque tu es venu me chercher à la prison, mon père, je t'ai dit que j'avais un devoir sacré à remplir et que je te rejoindrais à la maison...

— Oui... et je suis allé, de mon côté, tenter de nouvelles démarches dont je vous parlerai tout à l'heure.

— J'ai couru tout de suite au pavillon de la rue de Babylone, ignorant que mademoiselle de Cardoville fût folle ou du moins passât pour folle... Un domestique m'ouvre et me dit que cette demoiselle a éprouvé un accès de folie

soudain... Tu conçois, mon père, quel coup cela me porte... je demande où elle est, et on me répond qu'on n'en sait rien ; je demande si je peux parler à quelqu'un de ses parents. Comme ma blouse n'inspirait pas grande confiance, on me répond qu'il n'y a ici personne de sa famille... j'étais désolé ; une idée me vient... je me dis : « Elle est folle ; son médecin doit savoir où on l'a conduite ; si elle est en état de m'entendre, il me conduira auprès d'elle ; sinon, à défaut de ses parents, je parlerai à son médecin ; souvent un médecin, c'est un ami... » Je demande donc à ce domestique s'il pourrait m'indiquer le médecin de mademoiselle de Cardoville. On me donne son adresse sans difficulté ; M. le docteur Baleinier, rue Taranne, 12. J'y cours, il était sorti ; mais on me dit, chez lui, que sur les cinq heures je le trouverais sans doute à sa maison de santé ; cette maison est voisine du couvent... voilà pourquoi nous nous sommes rencontrés.

— Mais cette médaille... cette médaille? dit Dagobert impatiemment, où l'as-tu vue ?

— C'est à propos de cela et d'autres choses encore que j'avais écrites à la Mayeux que je désirais faire à mademoiselle de Cardoville des révélations importantes...

— Et ces révélations?

— Voici, mon père : j'étais allé chez elle, le jour de votre départ, pour la prier de me fournir une caution ; on m'avait suivi ; elle l'apprend par une de ses femmes de chambre ; pour me mettre à l'abri de l'arrestation, elle me fait conduire dans une cachette de son pavillon ; c'était une sorte de petite pièce voûtée qui ne recevait du jour que par un conduit fait comme une cheminée ; au bout de quelques instants j'y voyais très-clair. N'ayant rien de mieux à faire qu'à regarder autour de moi, je regarde, les murs étaient recouverts de boiseries ; l'entrée de cette cachette se composait d'un panneau glissant sur des coulisses de fer, au moyen de contre-poids et d'engrenages compliqués admirablement travaillés ; c'est mon état ; ça m'intéressait, je me mets à examiner ces ressorts avec curiosité, malgré mes inquiétudes ; je me rendais bien compte de leur jeu, mais il y avait un bouton de cuivre dont je ne pouvais trouver l'emploi : j'avais beau le tirer à moi, à droite ou à gauche, rien dans les ressorts ne fonctionnait. Je me dis : « Ce bouton appartient sans doute à un autre mécanisme. » Alors l'idée me vient, au lieu de le tirer à moi, de le pousser fortement ; aussitôt j'entends un petit grincement, et je vois tout à coup, au-dessus de l'entrée de la cachette, un panneau de deux pieds carrés

s'abaisser de la boiserie comme la tablette d'un secrétaire; ce panneau était façonné en sorte de boîte; comme j'avais sans doute poussé le ressort trop brusquement, la secousse fit tomber par terre une petite médaille en bronze avec sa chaîne.

— Où tu as vu l'adresse... de la rue Saint-François? s'écria Dagobert.

— Oui, mon père, et avec cette médaille, était aussi tombée par terre une grande enveloppe cachetée... En la ramassant, j'ai lu, pour ainsi dire malgré moi, en grosse écriture : *Pour mademoiselle de Cardoville. Elle doit prendre connaissance de ces papiers à l'instant même où ils lui seront remis.* Puis, au-dessous de ces mots, je vois les initiales *R.* et *C.*, accompagnées d'un parafe et de cette date : *Paris, 12 novembre* 1830. Je retourne l'enveloppe, je vois sur deux cachets qui la scellaient les mêmes initiales *R.* et *C.*, surmontées d'une couronne.

— Et ces cachets étaient intacts? demanda la Mayeux.

— Parfaitement intacts.

— Plus de doute, alors; mademoiselle de Cardoville ignorait l'existence de ces papiers, dit l'ouvrière.

— Ç'a été ma première idée, puisqu'il lui

était recommandé d'ouvrir tout de suite cette enveloppe, et que, malgré cette recommandation, qui datait de près de deux ans, les cachets étaient restés intacts.

— C'est évident, dit Dagobert, et alors qu'as-tu fait ?

— J'ai replacé le tout dans le secret, me promettant d'en prévenir mademoiselle de Cardoville ; mais, quelques instants après, on est entré dans la cachette qui avait été découverte ; je n'ai plus revu mademoiselle de Cardoville ; j'ai seulement pu dire à une de ses femmes de chambre quelques mots à double entente sur ma trouvaille, espérant que cela donnerait l'éveil à sa maîtresse ;... enfin aussitôt qu'il m'a été possible de t'écrire, ma bonne Mayeux, je l'ai fait pour te prier d'aller trouver mademoiselle de Cardoville...

— Mais cette médaille..., dit Dagobert, est pareille à celle que les filles du maréchal Simon possèdent ; comment cela se fait-il ?

— Rien de plus simple, mon père... je me le rappelle maintenant, mademoiselle de Cardoville est leur parente ; elle me l'a dit.

— Elle, parente de Rose et de Blanche ?

— Oui, sans doute, ajouta la Mayeux, elle me l'a dit aussi tout à l'heure.

— Eh bien ! maintenant, reprit Dagobert en

regardant son fils avec angoisse, comprends-tu que je veuille avoir mes enfants aujourd'hui même? Comprends-tu, ainsi que me l'a dit leur pauvre mère en mourant, qu'un jour de retard peut tout perdre? Comprends-tu enfin que je ne peux pas me contenter d'un *peut-être demain*... quand je viens du fond de la Sibérie avec ces enfants... pour les conduire demain rue Saint-François?... Comprends-tu enfin qu'il me les faut aujourd'hui, quand je devrais mettre le feu au couvent?

— Mais, mon père, encore une fois, la violence...

— Mais, mordieu! sais-tu ce que le commissaire de police m'a répondu ce matin, quand j'ai été lui renouveler ma plainte contre le confesseur de ta pauvre mère : Qu'il n'y a aucune preuve, que l'on ne pouvait rien faire.

— Mais maintenant il y a des preuves, mon père, ou du moins on sait où sont les jeunes filles... Avec cette certitude, on est bien fort... Sois tranquille, la loi est plus puissante que toutes les supérieures de couvent du monde.

— Et le comte de Montbron, à qui mademoiselle de Cardoville vous prie de vous adresser, dit la Mayeux, n'est-il pas un homme puissant? Vous lui direz pour quelles raisons il est

si important que ces demoiselles soient en liberté ce soir, ainsi que mademoiselle de Cardoville... qui, vous le voyez, a aussi un grand intérêt à être libre demain... alors, certainement, le comte de Montbron hâtera les démarches de la justice, et, ce soir... vos enfants vous seront rendues.

— La Mayeux a raison, mon père... Va chez le comte ; moi je cours chez le commissaire lui dire que l'on sait maintenant où sont retenues ces jeunes filles ; toi, ma bonne Mayeux, retourne à la maison nous attendre : n'est-ce pas, mon père?... Donnons-nous rendez-vous chez nous.

Dagobert était resté pensif ; tout à coup il dit à Agricol :

— Soit. Je suivrai vos conseils... Mais suppose que le commissaire te dise : « On ne peut pas agir avant demain. » Suppose que le comte de Montbron me dise la même chose... Crois-tu que je resterai les bras croisés jusqu'à demain matin ?

— Mon père...

— Il suffit, reprit le soldat d'une voix brève, je m'entends... Toi, mon garçon, cours chez le commissaire... Vous, ma bonne Mayeux, allez nous attendre ; moi je vais chez le comte... Donnez-moi la bague. Maintenant l'adresse?

— Place Vendôme, 7, le comte de Mont-

bron ;... vous venez de la part de mademoiselle de Cardoville, dit la Mayeux.

— J'ai bonne mémoire, dit le soldat : ainsi le plus tôt possible à la rue Brise-Miche.

— Oui, mon père ; bon courage.... tu verras que la loi défend et protége les honnêtes gens...

— Tant mieux, dit le soldat, parce que sans cela les honnêtes gens seraient obligés de se protéger et de se défendre eux-mêmes... Ainsi mes enfants, à bientôt rue Brise-Miche. . .

. . . .

Lorsque Dagobert, Agricol et la Mayeux se séparèrent, la nuit était complétement venue.

X

Les rendez-vous.

Il est huit heures du soir, la pluie fouette les vitres de la chambre de Françoise Baudoin, rue Brise-Miche, tandis que de violentes rafales de vent ébranlent la porte et les fenêtres

mal closes. Le désordre et l'incurie de cette modeste demeure, ordinairement tenue avec tant de soin, témoignent de la gravité des tristes événements qui ont bouleversé des existences jusqu'alors si paisibles dans leur obscurité.

Le sol carrelé est souillé de boue; une épaisse couche de poussière a envahi les meubles, naguère reluisants de propreté. Depuis que Françoise a été emmenée par le commissaire, le lit n'a pas été fait ; la nuit, Dagobert s'y est jeté tout habillé pendant quelques heures, lorsque épuisé de fatigue, brisé de désespoir, il rentrait, après de nouvelles et vaines tentatives pour découvrir la retraite de Rose et de Blanche ; sur la commode, une bouteille, un verre, quelques débris de pain dur, prouvent la frugalité du soldat, réduit, pour toutes ressources, à l'argent du prêt que le mont-de-piété avait fait sur les objets portés en gage par la Mayeux, après l'arrestation de Françoise.

A la pâle lueur d'une chandelle placée sur le petit poêle de fonte, alors froid comme le marbre, car la provision de bois est depuis longtemps épuisée, on voit la Mayeux assise et sommeillant sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine, ses mains cachées sous son petit tablier d'indienne, et ses talons appuyés

sur le dernier barreau de la chaise ; de temps à autre elle frissonne sous ses vêtements humides.

Après cette journée de fatigues, d'émotions si diverses, la pauvre créature n'avait pas mangé (y eût-elle songé, qu'elle n'avait pas de pain chez elle) ; attendant le retour de Dagobert et d'Agricol, elle cédait à une somnolence agitée, hélas ! bien différente d'un calme et bon sommeil réparateur. De temps à autre, la Mayeux, inquiète, ouvrait à demi les yeux, regardait autour d'elle ; puis, de nouveau vaincue par un irrésistible besoin de repos, sa tête retombait sur sa poitrine.

Au bout de quelques minutes de silence, seulement interrompu par le bruit du vent, un pas lent et pesant se fit entendre sur le palier.

La porte s'ouvrit.

Dagobert entra suivi de Rabat-Joie.

Éveillée en sursaut, la Mayeux redressa vivement la tête, se leva, alla rapidement vers le père d'Agricol et lui dit :

— Eh bien ! M. Dagobert... avez-vous de bonnes nouvelles ?... Avez-vous... ?

La Mayeux ne put continuer, tant elle fut frappée de la sombre expression des traits du soldat ; absorbé dans ses réflexions, il ne sem-

bla d'abord pas apercevoir l'ouvrière, se jeta sur une chaise avec accablement, mit ses coudes sur la table et cacha sa figure dans ses mains.

Après une assez longue méditation, il se leva et dit à mi-voix :

— Il le faut... il le faut...

Faisant alors quelques pas dans la chambre, Dagobert regarda autour de lui comme s'il eût cherché quelque chose ; enfin, après une minute d'examen, avisant auprès du poêle une barre de fer de deux pieds environ, servant à enlever le couvercle de fonte de ce calorifère lorsqu'il était trop brûlant, il la prit, la considéra attentivement, la soupesa, puis la posa sur la commode d'un air satisfait.

La Mayeux, surprise du silence prolongé de Dagobert, suivait ses mouvements avec une curiosité timide et inquiète ; bientôt sa surprise fit place à l'effroi lorsqu'elle vit le soldat prendre son havre-sac déposé sur une chaise, l'ouvrir et en retirer une paire de pistolets de poche dont il fit jouer les batteries avec précaution.

Saisie de frayeur, l'ouvrière ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mon Dieu !... M. Dagobert... que voulez-vous faire?

Le soldat regarda la Mayeux comme s'il l'a-

percevait seulement pour la première fois, et lui dit d'une voix cordiale, mais brusque :

— Bonsoir, ma bonne fille... Quelle heure est-il ?

— Huit heures... viennent de sonner à Saint-Merry, M. Dagobert.

— Huit heures..., dit le soldat en se parlant à lui-même, seulement huit heures ?

Et posant les pistolets à côté de la barre de fer, il parut réfléchir de nouveau en jetant les yeux autour de lui.

— M. Dagobert, se hasarda de dire la Mayeux, vous n'avez donc pas de bonnes nouvelles ?

— Non...

Ce seul mot fut dit par le soldat d'un ton si bref, que la Mayeux, n'osant pas l'interroger davantage, alla se rasseoir en silence. Rabat-Joie vint appuyer sa tête sur les genoux de la jeune fille, et suivit aussi curieusement qu'elle-même tous les mouvements de Dagobert.

Celui-ci, après être resté de nouveau pensif pendant quelques moments, s'approcha du lit, y prit un drap, parut en mesurer et en supputer la longueur, puis il dit à la Mayeux, en se retournant vers elle :

— Des ciseaux...

— Mais, M. Dagobert...

— Voyons... ma bonne fille... des ciseaux,

reprit Dagobert d'un ton bienveillant, mais qui annonçait qu'il voulait être obéi.

L'ouvrière prit des ciseaux dans le panier à ouvrage de Françoise et les présenta au soldat.

— Maintenant, tenez l'autre bout du drap, ma fille, et tendez-le ferme...

En quelques minutes Dagobert eut fendu le drap dans sa longueur en quatre morceaux, qu'il tordit ensuite très-serré, de façon à en faire des espèces de cordes, fixant de loin en loin, au moyen de rubans de fil que lui donna l'ouvrière, la torsion qu'il avait imprimée au linge; de ces quatre tronçons, solidement noués les uns au bout des autres, Dagobert fit une corde de vingt pieds au moins : cela ne lui suffisait pas, car il dit, en se parlant à lui-même :

— Maintenant, il me faudrait un crochet...

Et il chercha de nouveau autour de lui.

La Mayeux, de plus en plus effrayée, car elle ne pouvait plus douter des projets de Dagobert, lui dit timidement :

— Mais, M. Dagobert... Agricol n'est pas encore rentré ;... s'il tarde autant... c'est que sans doute il a de bonnes nouvelles...

— Oui, dit le soldat avec amertume en cherchant toujours des yeux autour de lui l'objet

qui lui manquait, de bonnes nouvelles dans le genre des miennes...

Et il ajouta :

— Il me faudrait pourtant un fort grappin de fer...

En furetant de côté et d'autre, le soldat trouva un des gros sacs de toile grise, à la couture desquels travaillait Françoise. Il le prit, l'ouvrit, et dit à la Mayeux :

— Ma fille, mettez là dedans la barre de fer et la corde ; ce sera plus commode à transporter... là-bas...

— Grand Dieu ! s'écria la Mayeux en obéissant à Dagobert, vous partirez sans attendre Agricol, M. Dagobert... lorsqu'il a peut-être de bonnes choses à vous apprendre?...

— Soyez tranquille, ma fille... j'attendrai mon garçon ; je ne peux partir d'ici qu'à dix heures... J'ai le temps.

— Hélas! M. Dagobert, vous avez donc perdu tout espoir?

— Au contraire... j'ai bon espoir... mais en moi...

Et ce disant, Dagobert tordait la partie supérieure du sac, de manière à le fermer, puis il le plaça sur la commode à côté de ses pistolets.

— Au moins vous attendrez Agricol, M. Dagobert ?

— Oui... s'il arrive avant dix heures...

— Ainsi, mon Dieu ! vous êtes bien décidé ?

— Très-décidé... Et pourtant, si j'étais assez simple pour croire aux *porte-malheur*...

— Quelquefois, M. Dagobert, les présages ne trompent pas, dit la Mayeux ne songeant qu'à détourner le soldat de sa dangereuse résolution.

— Oui, reprit Dagobert, les bonnes femmes disent cela... et quoique je ne sois pas une bonne femme... ce que j'ai vu tantôt... m'a serré le cœur... Après tout, j'aurai pris sans doute un mouvement de colère pour un pressentiment...

— Et qu'avez-vous donc vu ?

— Je peux vous raconter cela, ma bonne fille... ça nous aidera à passer le temps... et il me dure . allez...

Puis s'interrompant :

— Est-ce que ce n'est pas une demie qui vient de sonner ?

— Oui, M. Dagobert, c'est huit heures et demie...

— Encore une heure et demie, dit Dagobert d'une voix sourde.

Puis il ajouta :

— Voilà ce que j'ai vu. Tantôt en passant dans une rue, je ne sais laquelle, mes yeux

ont été machinalement attirés par une énorme affiche rouge, en tête de laquelle on voyait une panthère noire dévorant un cheval blanc... A cette vue mon sang n'a fait qu'un tour, parce que vous saurez, ma bonne Mayeux, qu'une panthère noire a dévoré un pauvre cheval blanc que j'avais, le compagnon de Rabat-Joie que voilà... et qu'on appelait Jovial...

A ce nom, autrefois si familier pour lui, Rabat-Joie, couché aux pieds de la Mayeux, releva brusquement la tête et regarda Dagobert.

— Voyez-vous... les bêtes ont de la mémoire; il se le rappelle, dit le soldat en soupirant lui-même à ce souvenir.

Puis s'adressant à son chien :

— Tu t'en souviens donc, de Jovial ?

En entendant de nouveau ce nom prononcé par son maître d'une voix émue, Rabat-Joie hogna et jappa doucement comme pour affirmer qu'il n'avait pas oublié son vieux camarade de route.

— En effet, M. Dagobert, dit la Mayeux, c'est un triste rapprochement que de retrouver en tête de cette affiche cette panthère noire dévorant un cheval.

— Ce n'est rien que cela, vous allez voir le reste. Je m'approche de cette affiche, et je lis que le nommé Morok, arrivant d'Allemagne,

fera voir dans un théâtre différents animaux féroces qu'il a domptés, et entre autres un lion superbe, un tigre et une panthère noire de Java, nommée *la Mort*.

— Ce nom fait peur, dit la Mayeux.

— Et il vous fera plus peur encore, mon enfant, quand vous saurez que cette panthère est la même qui a étranglé mon cheval près de Leipzig, il y a quatre mois.

— Ah! mon Dieu... vous avez raison, M. Dagobert, dit la Mayeux, c'est effrayant.

— Attendez encore, dit Dagobert dont les traits s'assombrissaient de plus en plus, ce n'est pas tout... c'est à cause de ce nommé Morok, le maître de cette panthère, que moi et mes pauvres enfants nous avons été emprisonnés à Leipzig.

— Et ce méchant homme est à Paris?... et il vous en veut? dit la Mayeux. Oh! vous avez raison... M. Dagobert... Il faut prendre garde à vous, c'est un mauvais présage...

— Oui... pour ce misérable... si je le rencontre, dit Dagobert d'une voix sourde, car nous avons de vieux comptes à régler ensemble.

— M. Dagobert, s'écria la Mayeux en prêtant l'oreille, quelqu'un monte en courant; c'est le pas d'Agricol... il a de bonnes nouvelles... j'en suis sûre...

— Voilà mon affaire, dit vivement le soldat sans répondre à la Mayeux, Agricol est forgeron... il me trouvera le crochet de fer qu'il me faut.

Quelques instants après, Agricol entrait en effet ; mais, hélas ! du premier coup d'œil l'ouvrière put lire sur la physionomie atterrée de l'ouvrier la ruine des espérances dont elle s'était bercée.

— Eh bien !... dit Dagobert à son fils, d'un ton qui annonçait clairement le peu de foi qu'il avait dans le succès des démarches tentées par Agricol, eh bien !... quoi de nouveau ?

— Ah ! mon père, c'est à en devenir fou, c'est à se briser la tête contre les murs, s'écria le forgeron avec emportement.

Dagobert se tourna vers la Mayeux, et lui dit :

— Vous voyez, ma pauvre fille... j'en étais sûr...

— Mais vous, mon père ? s'écria Agricol, vous avez vu le comte de Montbron.

— Le comte de Montbron est, depuis trois jours, parti pour la Lorraine... Voilà mes bonnes nouvelles, répondit le soldat avec une ironie amère : voyons les tiennes... raconte-moi tout ; j'ai besoin d'être bien convaincu qu'en s'adressant à la justice qui, comme tu le disais

tantôt, défend et protége toujours les honnêtes gens, il est des occasions où elle les laisse à la merci des gueux... Oui, j'ai besoin de ça, et puis après d'un crochet... et j'ai compté sur toi... pour les deux choses.

— Que veux-tu dire, mon père?

— Raconte d'abord tes démarches... nous avons le temps... huit heures et demie viennent seulement de sonner tout à l'heure... Voyons : en me quittant, où es-tu allé?

— Chez le commissaire qui avait déjà reçu votre déposition.

— Que t'a-t-il dit?

— Après avoir très-obligeamment écouté ce dont il s'agissait, il m'a répondu : « Ces jeunes filles sont, après tout, placées dans une maison très-respectable... dans un couvent... il n'y a donc pas urgence de les enlever de là... et, d'ailleurs, je ne puis prendre sur moi de violer un domicile religieux sur votre simple déposition; demain je ferai mon rapport à qui de droit, et l'on avisera plus tard. »

— Plus tard... vous voyez, toujours des remises, dit le soldat.

— « Mais, monsieur, lui ai-je répondu, reprit Agricol, c'est à l'instant, c'est ce soir, cette nuit même qu'il faut agir, car si ces jeunes filles ne se trouvent pas demain matin rue Saint-Fran-

çois, elles peuvent éprouver un dommage incalculable... — C'est très-fâcheux, m'a répondu le commissaire ; mais, encore une fois, je ne peux, sur votre simple déclaration, ni sur celle de votre père qui, pas plus que vous, n'est parent ou allié de ces jeunes personnes, me mettre en contravention formelle avec les lois, qu'on ne violerait pas même sur la demande d'une famille. La justice a ses lenteurs et ses formalités auxquelles il faut se soumettre. »

— Certainement, dit Dagobert, il faut s'y soumettre, au risque de se montrer lâche, traître et ingrat...

— Et lui as-tu aussi parlé de mademoiselle de Cardoville? demanda la Mayeux.

— Oui, mais il m'a, à ce sujet, répondu de même... c'était fort grave ; je faisais une déposition, il est vrai, mais je n'apportais aucune preuve à l'appui de ce que j'avançais. « Une tierce personne vous a assuré que mademoiselle de Cardoville affirmait n'être pas folle, m'a dit le commissaire, cela ne suffit pas, tous les fous prétendent n'être pas fous ; je ne puis donc non plus violer le domicile d'un médecin respectable sur votre seule déclaration ; néanmoins je la reçois, j'en rendrai compte. Mais il faut que la loi ait son cours. »

— Lorsque tantôt je voulais agir, dit sour-

dement Dagobert, est-ce que je n'avais pas prévu tout cela? Pourtant j'ai été assez faible pour vous écouter.

— Mais, mon père, ce que tu voulais tenter était impossible... et tu t'exposais à de trop dangereuses conséquences, tu en es convenu.

— Ainsi, reprit le soldat sans répondre à son fils, on t'a formellement dit, positivement dit, qu'il ne fallait pas songer à obtenir légalement ce soir, ou même demain matin, que Rose et Blanche me soient rendues?

— Non, mon père, il n'y a pas urgence aux yeux de la loi; la question ne pourra être décidée avant deux ou trois jours.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Dagobert en se levant et en marchant de long en large dans la chambre.

— Pourtant, reprit son fils, je ne me suis pas tenu pour battu. Désespéré, ne pouvant croire que la justice pût demeurer sourde à des réclamations si équitables... j'ai couru au palais de justice... espérant que peut-être là... je trouverais un juge... un magistrat qui accueillerait ma plainte et y donnerait suite...

— Eh bien? dit le soldat en s'arrêtant.

— On m'a dit que le parquet du procureur du roi était tous les jours fermé à cinq heures et ouvert à dix heures; pensant à votre déses-

poir, à la position de cette pauvre mademoiselle de Cardoville, je voulus tenter encore une démarche ; je suis entré dans un poste de troupes de ligne commandé par un lieutenant... Je lui ai tout dit ; il m'a vu si ému, je lui parlais avec tant de chaleur, tant de conviction, que je l'ai intéressé... « — Lieutenant, lui disais-je, accordez-moi seulement une grâce ; qu'un sous-officier et deux hommes se rendent au couvent afin d'en obtenir l'entrée légale. On demandera à voir les filles du maréchal Simon ; on leur laissera le choix de rester ou de rejoindre mon père qui les a amenées de Russie... et l'on verra si ce n'est pas contre leur gré qu'on les retient. »

— Et que t'a-t-il répondu, Agricol ? demanda la Mayeux pendant que Dagobert, haussant les épaules, continuait sa promenade.

— « Mon garçon, m'a-t-il dit, ce que vous me demandez là est impossible ; je conçois vos raisons, mais je ne peux pas prendre sur moi une mesure si grave. Entrer de force dans un couvent, il y a de quoi me faire casser. — Mais alors, monsieur, que faut-il faire? c'est à en perdre la tête. — Ma foi je n'en sais rien. Le plus sûr est d'attendre, » me dit le lieutenant... Alors, mon père, croyant avoir fait humainement ce qu'il était possible de faire, je

suis revenu... espérant que tu aurais été plus heureux que moi; malheureusement, je me suis trompé.

Ce disant, le forgeron, accablé de fatigue, se jeta sur une chaise.

Il y eut un moment de silence profond après ces mots d'Agricol, qui ruinaient les dernières espérances de ces trois personnes, muettes, anéanties sous le coup d'une inexorable fatalité.

Un nouvel incident vint augmenter le caractère sinistre et douloureux de cette scène.



XI

Découvertes.

La porte, qu'Agricol n'avait pas songé à refermer, s'ouvrit pour ainsi dire timidement, et Françoise Baudoin, la femme de Dagobert, pâle, défaillante, se soutenant à peine, parut sur le seuil.

Le soldat, Agricol et la Mayeux étaient plongés

dans un si morne abattement, qu'aucune de ces trois personnes ne s'aperçut d'abord de l'entrée de Françoise.

Celle-ci fit à peine deux pas dans la chambre et tomba à genoux, les mains jointes, en disant d'une voix humble et faible :

— Mon pauvre mari... pardon...

A ces mots, Agricol et la Mayeux, qui tournaient le dos à la porte, se retournèrent, et Dagobert releva vivement la tête.

— Ma mère !... s'écria 'Agricol en courant vers Françoise.

— Ma femme ! s'écria Dagobert en se levant et faisant aussi un pas vers l'infortunée.

— Bonne mère !... toi à genoux ! dit Agricol en se courbant vers Françoise et l'embrassant avec effusion, relève-toi donc !

— Non , mon enfant, dit Françoise de son accent à la fois doux et ferme, je ne me relèverai pas avant que ton père... m'ait pardonné... J'ai eu de grands torts envers lui... maintenant je le sais...

— Te pardonner !... pauvre femme, dit le soldat ému en s'approchant. Est-ce que je t'ai jamais accusée... sauf dans un premier mouvement de désespoir ?... Non... non... ce sont de mauvais prêtres que j'ai accusés... et j'avais raison... Enfin, te voilà, ajouta-t-il en aidant

son fils à relever Françoise ; c'est un chagrin de moins... on t'a donc mise en liberté?... Hier je n'avais pu encore savoir où était ta prison... j'ai tant de soucis que je n'ai pas eu qu'à songer à toi... Voyons, chère femme, assieds-toi là...

—Bonne mère... comme tu es faible... comme tu as froid... comme tu es pâle ! dit Agricol avec angoisse et les yeux remplis de larmes.

— Pourquoi ne nous as-tu pas fait prévenir? ajouta-t-il... Nous aurions été te chercher... Mais comme tu trembles !... chère mère... tes mains sont glacées..., reprit le forgeron agenouillé devant Françoise.

Puis, en se tournant vers la Mayeux :

— Fais donc un peu de feu tout de suite...

— J'y avais pensé quand ton père est arrivé, Agricol ; mais il n'y a plus ni bois ni charbon...

— Eh bien !... je t'en prie, ma bonne Mayeux, descends en emprunter au père Loriot... il est si bon homme qu'il ne te refusera pas... Ma pauvre mère est capable de tomber malade... vois comme elle frissonne.

A peine avait-il dit ces mots, que la Mayeux disparut.

Le forgeron se leva, alla prendre la couverture du lit et revint en envelopper soigneusement les genoux et les pieds de sa mère ; puis, s'agenouillant de nouveau devant elle, il lui dit :

— Tes mains, chère mère...

Et Agricol, prenant les mains débiles de sa mère dans les siennes, tâcha de les réchauffer de son haleine.

Rien n'était plus touchant que ce tableau... que de voir ce robuste garçon à la figure énergique et résolue, alors empreinte d'une expression de tendresse adorable, entourer des attentions les plus délicates cette pauvre vieille mère pâle et tremblante.

Dagobert, bon comme son fils, alla prendre un oreiller, l'apporta et dit à sa femme :

— Penche-toi un peu en avant, je vais mettre cet oreiller derrière toi ; tu seras mieux, et cela te réchauffera encore.

— Comme vous me gâtez tous deux ! dit Françoise en tâchant de sourire ; et toi surtout, es-tu bon... après tout le mal que je t'ai fait ! dit-elle à Dagobert.

Et dégageant une de ses mains d'entre celles de son fils, elle prit la main du soldat, sur laquelle elle appuya ses yeux remplis de larmes ; puis elle dit à voix basse :

— En prison, je me suis bien repentie... va...

Le cœur d'Agricol se brisait en songeant que sa mère avait dû être momentanément confondue dans sa prison avec tant de misérables créatures... elle, sainte et digne femme... d'une

pureté si angélique... Il allait, pour ainsi dire, tâcher de la consoler d'un passé si douloureux pour elle ; mais il se tut, songeant que ce serait porter un nouveau coup à Dagobert. Aussi reprit-il :

—Et Gabriel, chère mère?... comment va-t-il, ce bon frère? Puisque tu viens de le voir, donne-nous de ses nouvelles.

— Depuis son arrivée, dit Françoise en essuyant ses yeux, il est en retraite... ses supérieurs lui ont rigoureusement défendu de sortir... Heureusement, ils ne lui avaient pas défendu de me recevoir... car ses paroles, ses conseils m'ont ouvert les yeux ; c'est lui qui m'a appris combien, sans le savoir, j'avais été coupable envers toi, mon pauvre mari.

— Que veux-tu dire? reprit Dagobert.

— Dame! tu dois penser que si je t'ai causé tant de chagrin, ce n'était pas par méchanceté... En te voyant si désespéré, je souffrais presque autant que toi, mais je n'osais pas te le dire de peur de manquer à mon serment... Je voulais le tenir, croyant bien faire, croyant que c'était mon devoir... Pourtant... quelque chose me disait que mon devoir n'était pas de te désoler ainsi. « Hélas! mon Dieu, éclairez-moi! m'écriai-je dans ma prison, en m'agenouillant et en priant malgré les railleries des autres

femmes ; comment une action juste et sainte qui m'a été ordonnée par mon confesseur, le plus respectable des hommes, accable-t-elle moi et les miens de tant de tourments ? Ayez pitié de moi, mon bon Dieu ; inspirez-moi, avertissez-moi si j'ai fait mal sans le vouloir... » Comme je priais avec ferveur, Dieu m'a exaucée, il m'a envoyé l'idée de m'adresser à Gabriel... Je vous remercie, mon Dieu, je vous obéirai, me suis-je dit, Gabriel est comme mon enfant... il est prêtre aussi ;... c'est un saint martyr... Si quelqu'un au monde ressemble au divin Sauveur par la charité, par la bonté... c'est lui... Quand je sortirai de prison... j'irai le consulter... et il éclaircira mes doutes.

— Chère mère... tu as raison, s'écria Agricol, c'était une idée d'en haut... Gabriel... c'est un ange, c'est ce qu'il y a de plus pur, de plus courageux, de plus noble au monde ! c'est le type du vrai prêtre, du bon prêtre.

— Ah ! pauvre femme, dit Dagobert avec amertume, si tu n'avais jamais eu d'autre confesseur que Gabriel !...

— J'y avais bien pensé avant ses voyages, dit naïvement Françoise. J'aurais tant aimé me confesser à ce cher enfant... Mais, vois-tu, j'ai craint de fâcher l'abbé Dubois et que Gabriel ne fût trop indulgent pour mes péchés.

— Tes péchés, pauvre chère mère..., dit Agricol, en as-tu seulement jamais commis un seul?

— Et Gabriel, que t'a-t-il dit? demanda le soldat.

— Hélas! mon ami, que n'ai-je eu plus tôt un entretien pareil avec lui!... Ce que je lui ai appris de l'abbé Dubois a éveillé ses soupçons; alors il m'a interrogée, ce cher enfant, sur bien des choses dont il ne m'avait jamais parlé jusque-là... Je lui ai ouvert mon cœur tout entier, lui aussi m'a ouvert le sien, et nous avons fait de tristes découvertes sur des personnes que nous avions toujours crues bien respectables... et qui pourtant nous avaient trompés à l'insu l'un de l'autre...

— Comment cela?

— Oui, on lui disait à lui, sous le sceau du secret, des choses censées venir de moi, et à moi aussi, sous le sceau du secret, on me disait des choses comme venant de lui... Ainsi... il m'a avoué qu'il ne s'était pas d'abord senti de vocation pour être prêtre... Mais on lui a assuré que je ne croirais mon salut certain dans ce monde et dans l'autre que s'il entrait dans les ordres, parce que j'étais persuadée que le Seigneur me récompenserait de lui avoir donné un si excellent serviteur, et que pourtant je n'oserais jamais demander, à lui Gabriel, une pareille

preuve d'attachement, quoique je l'eusse ramassé orphelin dans la rue et élevé comme mon fils, à force de privations et de travail... Alors, que voulez-vous! le pauvre cher enfant, croyant combler tous mes vœux... s'est sacrifié. Il est entré au séminaire.

— Mais c'est horrible, dit Agricol, c'est une ruse infâme, et pour les prêtres qui s'en sont rendus coupables, c'est un mensonge sacrilége...

— Pendant ce temps-là, reprit Françoise, à moi, on me tenait un autre langage : on me disait que Gabriel avait la vocation, mais qu'il n'osait me l'avouer, de peur que je ne fusse jalouse à cause d'Agricol qui, ne devant jamais être qu'un ouvrier, ne jouirait pas des avantages que la prêtrise assurait à Gabriel... Aussi, lorsqu'il m'a demandé la permission d'entrer au séminaire (cher enfant! il n'y entrait qu'à regret, mais il croyait me rendre très-heureuse), au lieu de le détourner de cette idée, je l'ai, au contraire, engagé de tout mon pouvoir à la suivre... l'assurant qu'il ne pouvait mieux faire, que cela me causait une grande joie... Dame!... vous entendez bien, j'exagérais, tant je craignais qu'il ne me crût jalouse pour Agricol.

— Quelle odieuse machination! dit Agricol,

stupéfait. On spéculait d'une manière indigne sur votre dévouement mutuel;... ainsi dans l'encouragement presque forcé que tu donnais à sa résolution, Gabriel voyait, lui, l'expression de ton vœu le plus cher...

— Peu à peu pourtant, comme Gabriel est le meilleur cœur qu'il y ait au monde, la vocation lui est venue. C'est tout simple : consoler ceux qui souffrent, se dévouer à ceux qui sont malheureux; il était né pour cela;... aussi ne m'aurait-il jamais parlé du passé sans notre entretien de ce matin... Mais alors, lui toujours si doux, si timide... je l'ai vu s'indigner... s'exaspérer, surtout contre M. Rodin et une autre personne qu'il accuse... Il avait déjà contre eux, m'a-t-il dit, de sérieux griefs;... mais ces découvertes comblaient la mesure.

A ces mots de Françoise, Dagobert fit un mouvement et porta vivement la main à son front, comme pour rassembler ses souvenirs. Depuis quelques minutes, il écoutait avec une surprise profonde et presque avec frayeur le récit de ces menées souterraines, conduites avec une fourbe si habile et si profonde.

Françoise continua :

— Enfin... quand j'ai avoué à Gabriel que, par les conseils de M. l'abbé Dubois, mon con-

fesseur, j'avais livré à une personne étrangère les enfants qu'on avait confiés à mon mari… les filles du maréchal Simon… le cher enfant, hélas ! bien à regret m'a blâmée… non d'avoir voulu faire connaître à ces pauvres orphelines les douceurs de notre sainte religion, mais de ne pas avoir consulté mon mari, qui seul répondait devant Dieu et devant les hommes du dépôt qu'on lui avait confié… Gabriel a vivement censuré la conduite de M. l'abbé Dubois, qui m'avait donné, disait-il, des conseils mauvais et perfides ; puis ensuite ce cher enfant m'a consolée avec sa douceur d'ange en m'engageant à revenir tout te dire, mon pauvre mari ! Il aurait bien voulu m'accompagner, car c'est à peine si j'osais penser à rentrer ici, tant j'étais désolée de mes torts envers toi ; mais malheureusement Gabriel était retenu à son séminaire par des ordres très-sévères de ses supérieurs ; il n'a pu venir avec moi, et…

Dagobert interrompit brusquement sa femme ; il semblait en proie à une grande agitation.

— Un mot, Françoise, dit-il, car en vérité, au milieu de tant de soucis, de trames si noires et si diaboliques, la mémoire se perd, la tête s'égare… Tu m'as dit, le jour où les enfants ont disparu, qu'en recueillant Gabriel, tu avais trouvé à son cou une médaille de bronze, et

dans sa poche un portefeuille rempli de papiers écrits en langue étrangère?

— Oui... mon ami.

— Que tu avais plus tard remis ces papiers et cette médaille à ton confesseur?

— Oui, mon ami.

— Et Gabriel ne t'a-t-il jamais parlé depuis de cette médaille et de ces papiers?

— Non.

Agricol, en entendant cette révélation de sa mère, la regardait avec surprise et s'écria :

— Mais alors Gabriel a donc le même intérêt que les filles du maréchal Simon et mademoiselle de Cardoville... à se trouver demain rue Saint-François?

— Certainement, dit Dagobert; et maintenant, te souvient-il qu'il nous a dit, lors de mon arrivée, que dans quelques jours il aurait besoin de nous, de notre appui pour une circonstance grave?

— Oui, mon père.

— Et on le retient prisonnier à son séminaire; et il a dit à ta mère qu'il avait à se plaindre de ses supérieurs! et il nous a demandé notre appui, t'en souviens-tu? d'un air si triste et si grave, que je lui ai dit...

— Qu'il s'agirait d'un duel à mort qu'il ne nous parlerait pas autrement..., reprit Agricol

en interrompant Dagobert. C'est vrai, mon père... et pourtant, toi qui te connais en courage, tu as reconnu la bravoure de Gabriel égale à la tienne;... pour qu'il craigne tant ses supérieurs, il faut que le danger soit grand.

— Maintenant que j'ai entendu ta mère, je comprends tout..., dit Dagobert. Gabriel est comme Rose et Blanche, comme mademoiselle de Cardoville... comme ta mère, comme nous le sommes peut-être nous-mêmes, victimes d'une sourde machination de mauvais prêtres... Tiens, à cette heure que je connais leurs moyens ténébreux, leur persévérance infernale... je le vois, ajouta le soldat en parlant plus bas, il faut être bien fort pour lutter contre eux... Non, je n'avais pas d'idée de leur puissance...

— Tu as raison, mon père... car ceux qui sont hypocrites et méchants peuvent faire autant de mal, que ceux qui sont bons et charitables comme Gabriel... font de bien. Il n'y a pas d'ennemi plus implacable qu'un mauvais prêtre.

— Je te crois... et cela m'épouvante, car enfin mes pauvres enfants sont entre leurs mains... Faudrait-il les leur abandonner sans lutte?... Tout est-il donc désespéré?... Oh! non... non... pas de faiblesse... et pourtant...

depuis que ta mère nous a dévoilé ces trames diaboliques, je ne sais... mais je me sens moins fort... moins résolu... Tout ce qui se passe autour de nous me semble effrayant. L'enlèvement de ces enfants n'est plus une chose isolée, mais une ramification d'un vaste complot qui nous entoure et nous menace... Il me semble que moi et ceux que j'aime nous marchons la nuit, au milieu des serpents... au milieu d'ennemis et de piéges qu'on ne peut ni voir ni combattre... Enfin, que veux-tu que je te dise?... moi, je n'ai jamais craint la mort... je ne suis pas lâche... eh bien! maintenant... je l'avoue... oui, je l'avoue... ces robes noires me font peur... oui... j'en ai peur...

Dagobert prononça ces mots avec un accent si sincère que son fils tressaillit, car il partageait la même impression.

Et cela devait être; les caractères francs, énergiques, résolus, habitués à agir et à combattre au grand jour, ne peuvent ressentir qu'une crainte, celle d'être enlacés et frappés dans les ténèbres par des ennemis insaisissables; ainsi, Dagobert avait vingt fois affronté la mort, et pourtant, en entendant sa femme exposer naïvement ce sombre tissu de trahisons, de fourberies, de mensonges, de noirceurs, le soldat éprouvait un vague effroi; et quoique rien ne

fût changé dans les conditions de son entreprise nocturne contre le couvent, elle lui apparaissait sous un jour plus sinistre et plus dangereux.

Le silence qui régnait depuis quelques moments fut interrompu par le retour de la Mayeux.

Celle-ci, sachant que l'entretien de Dagobert, de sa femme et d'Agricol ne devait pas avoir d'importun auditeur, frappa légèrement à la porte, restant en dehors avec le père Loriot.

— Peut-on entrer, madame Françoise? dit l'ouvrière. Voici le père Loriot qui apporte du bois.

— Oui, oui, entre, ma bonne Mayeux, dit Agricol pendant que son père essuyait la sueur froide qui coulait de son front.

La porte s'ouvrit, et l'on vit le digne teinturier dont les mains et les bras étaient alors couleur amarante; il portait d'un côté un panier de bois, de l'autre de la braise allumée sur une pelle à feu.

— Bonsoir la compagnie, dit le père Loriot, merci d'avoir pensé à moi, madame Françoise, vous savez que ma boutique et ce qu'il y a dedans sont à votre service... entre voisins, on s'aide, comme de juste; vous avez, je l'espère, été dans le temps assez bonne pour feu ma femme !...

Puis, déposant le bois dans un coin et donnant la pelle à braise à Agricol, le digne teinturier, devinant, à l'air triste et préoccupé des différents acteurs de cette scène, qu'il serait discret à lui de ne pas prolonger sa visite, ajouta :

— Vous n'avez pas besoin d'autre chose, madame Françoise?

— Non, père Loriot, merci.

— Alors, bonsoir la compagnie...

Puis, s'adressant à la Mayeux, le teinturier ajouta :

— N'oubliez pas la lettre pour M. Dagobert... je n'ai pas osé y toucher, j'y aurais marqué les quatre doigts et le pouce en amarante. Bonsoir la compagnie.

Et le père Loriot sortit.

— M. Dagobert, voici cette lettre, dit la Mayeux.

Et elle s'occupa d'allumer le poêle, pendant qu'Agricol approchait du foyer le vieux fauteuil de sa mère.

— Vois ce que c'est, mon garçon, dit Dagobert à son fils, j'ai la tête si fatiguée que j'y vois à peine clair...

Agricol prit la lettre, qui contenait à peine quelques lignes, et lut avant d'avoir regardé la signature :

« En mer, le 25 décembre 1831.

« Je profite de la rencontre et d'une communication de quelques minutes avec un navire qui se rend directement en Europe, mon vieux camarade, pour t'écrire à la hâte ces lignes, qui te parviendront, je l'espère, par le Havre, et probablement avant mes dernières lettres de l'Inde... tu dois être maintenant à Paris avec ma femme et mon enfant... dis-leur...

« Je ne puis finir... le canot part... un mot en hâte... j'arrive en France... N'oublie pas le 13 février;... l'avenir de ma femme et de mon enfant en dépendent...

« Adieu, mon ami, reconnaissance éternelle.

« SIMON. »

— Agricol... ton père... vite..., s'écria la Mayeux.

Dès les premiers mots de cette lettre, à laquelle les circonstances présentes donnaient un si cruel à-propos, Dagobert était devenu d'une pâleur mortelle... L'émotion, la fatigue, l'épuisement, joints à ce dernier coup, le firent chanceler.

Son fils courut à lui, le soutint un instant

entre ses bras ; mais bientôt cet accès de faiblesse momentanée se dissipa, Dagobert passa la main sur son front, redressa sa grande taille ; son regard étincela, sa rude figure prit une expression de résolution déterminée, et il s'écria avec une exaltation farouche :

— Non, non, je ne serai pas traître, je ne serai pas lâche. Les robes noires ne me feront plus peur, et cette nuit Rose et Blanche Simon seront délivrées.



XII

Le code pénal.

Dagobert, un moment épouvanté des machinations ténébreuses et souterraines si dangereusement poursuivies par les *robes noires*, comme il disait, contre des personnes qu'il aimait, avait pu hésiter un instant à tenter la délivrance de Rose et de Blanche ; mais son indécision cessa aussitôt après la lecture de la

lettre du maréchal Simon, qui venait si inopinément lui rappeler des devoirs sacrés.

A l'abattement passager du soldat avait succédé une résolution d'une énergie calme et pour ainsi dire recueillie.

— Agricol, quelle heure est-il? demanda-t-il à son fils.

— Neuf heures ont sonné tout à l'heure, mon père.

— Il faut me fabriquer tout de suite un crochet de fer solide... assez solide pour supporter mon poids et assez ouvert pour s'adapter au chaperon d'un mur. Ce poêle de fonte sera ta forge et ton enclume ; tu trouveras un marteau dans la maison... et... quant à du fer, dit le soldat en hésitant et en regardant autour de lui, quant à du fer... tiens, en voici...

Ce disant, le soldat prit auprès du foyer une paire de pincettes à très-fortes branches, les présenta à son fils, et ajouta :

— Allons, mordieu! mon garçon, attise le feu, chauffe à blanc, et forge-moi ce fer...

A ces paroles, Françoise et Agricol se regardèrent avec surprise ; le forgeron resta muet et interdit, ignorant la résolution de son père et les préparatifs que celui-ci avait déjà commencés avec l'aide de la Mayeux.

— Tu ne m'entends donc pas, Agricol? ré-

péta Dagobert, tenant toujours la paire de pincettes à la main. Il faut tout de suite me fabriquer un crochet avec cela...

— Un crochet... mon père... et pour quoi faire?

— Pour mettre au bout d'une corde que j'ai là. Il faudra le terminer par une espèce d'œillet assez large pour qu'elle puisse y être solidement attachée.

— Mais cette corde, ce crochet, à quoi bon?

— A escalader les murs du couvent si je ne peux pas m'y introduire par une porte.

— Quel couvent? demanda Françoise à son fils.

— Comment, mon père! s'écria celui-ci en se levant brusquement, tu penses encore... à cela?

— Ah çà! à quoi veux-tu que je pense?

— Mais, mon père... c'est impossible... tu ne tenteras pas une pareille entreprise.

— Mais quoi donc, mon enfant? demanda Françoise avec anxiété; où ton père veut-il donc aller?

— Il veut, cette nuit, s'introduire dans le couvent où sont renfermées les filles du maréchal Simon, et les enlever.

— Grand Dieu!... mon pauvre mari!... un

sacrilége!... s'écria Françoise toujours fidèle à ses pieuses traditions.

Et joignant les mains elle fit un mouvement pour se lever et se rapprocher de Dagobert.

Le soldat, pressentant qu'il allait avoir à subir des observations, des prières de toutes sortes, et bien résolu de n'y pas céder, voulut tout d'abord couper court à ces supplications inutiles qui d'ailleurs lui faisaient perdre un temps précieux ; il reprit donc d'un air grave, sévère, presque solennel, qui témoignait de l'inflexibilité de sa détermination :

— Écoute, ma femme, et toi aussi, mon fils : quand, à mon âge, on se décide à une chose, on sait pourquoi ;... et une fois qu'on est décidé, il n'y a ni femme ni fils qui tiennent ;... on fait ce qu'on doit... c'est à quoi je suis résolu... épargnez-vous donc des paroles inutiles ;... c'est votre devoir de me parler ainsi, soit ; ce devoir, vous l'avez rempli, n'en parlons plus. Ce soir, je veux être le maître chez moi...

Françoise, craintive, effrayée, n'osa pas hasarder une parole; mais elle tourna ses regards suppliants vers son fils.

— Mon père !... dit celui-ci, un mot encore... un mot seulement.

— Voyons ce mot, reprit Dagobert avec impatience.

— Je ne veux pas combattre votre résolution, mais je vous prouverai que vous ignorez à quoi vous vous exposez...

— Je n'ignore rien ! dit le soldat d'un ton brusque. Ce que je tente est grave ; mais il ne sera pas dit que j'aie négligé un moyen, quel qu'il soit, d'accomplir ce que j'ai promis d'accomplir...

— Mon père, prends garde, encore une fois... tu ne sais pas à quel danger tu t'exposes ! dit le forgeron d'un air alarmé.

— Allons, parlons du danger, parlons du fusil du portier et de la faux du jardinier, dit Dagobert en haussant les épaules dédaigneusement, parlons-en et que cela finisse... Eh bien ! après, supposons que je laisse ma peau dans ce couvent, est-ce que tu ne restes pas à ta mère? Voilà vingt ans que vous avez l'habitude de vous passer de moi... ça vous coûtera moins...

— Et c'est moi, mon Dieu ! c'est moi qui suis cause de tous ces malheurs !... s'écria la pauvre mère. Ah ! Gabriel avait bien raison de me blâmer !

— Madame Françoise, rassurez-vous, dit tout bas la Mayeux qui s'était rapprochée de la femme de Dagobert, Agricol ne laissera pas son père s'exposer ainsi.

Le forgeron, après un moment d'hésitation, reprit d'une voix émue :

— Je te connais trop, mon père, pour songer à t'arrêter par la peur d'un danger de mort.

— De quel danger parles-tu alors?

— D'un danger... devant lequel tu reculeras ;... oui... devant lequel tu reculeras... toi si brave..., dit le jeune homme d'un ton pénétré qui frappa son père.

— Agricol, dit sévèrement et rudement le soldat, vous dites une lâcheté, vous me faites une insulte.

— Mon père!

— Une lâcheté, reprit le soldat courroucé, parce qu'il est lâche de vouloir détourner un homme de son devoir en l'effrayant ; une insulte, parce que vous me croyez capable d'être intimidé.

— Ah ! M. Dagobert, s'écria la Mayeux, vous ne comprenez pas Agricol...

— Je le comprends trop, répondit durement le soldat.

Douloureusement ému de la sévérité de son père, mais ferme dans sa résolution dictée par son amour et par son respect, Agricol reprit, non sans un violent battement de cœur :

— Pardonnez-moi si je vous désobéis, mon père ;... mais dussiez-vous me haïr, vous sau-

rez à quoi vous vous exposez en escaladant, la nuit, les murs d'un couvent...

— Mon fils! vous osez,... s'écria Dagobert le visage enflammé de colère.

— Agricol!... s'écria Françoise éplorée..., mon mari!

— M. Dagobert, écoutez Agricol!... c'est dans votre intérêt à tous qu'il parle, s'écria la Mayeux.

— Pas un mot de plus..., répondit le soldat en frappant du pied avec colère.

— Je vous dis... mon père... que vous risquez presque sûrement... les galères! s'écria le forgeron en devenant d'une pâleur effrayante.

— Malheureux! dit Dagobert en saisissant son fils par le bras, tu ne pouvais pas me cacher cela... plutôt que de m'exposer à être traître et lâche!

Puis, le soldat répéta en frémissant :

— Les galères!

Et il baissa la tête, muet, pensif, et comme écrasé par ces mots foudroyants.

— Oui, vous introduire dans un lieu habité, la nuit, avec escalade et effraction... la loi est formelle... ce sont les galères! s'écria Agricol, à la fois heureux et désolé de l'accablement de son père; oui, mon père... les galères si vous êtes pris en flagrant délit; et il y a dix chances contre une pour que cela soit : car la Mayeux

vous l'a dit, le couvent est gardé... Ce matin vous auriez tenté d'enlever en plein jour ces deux jeunes demoiselles, vous auriez été arrêté; mais au moins cette tentative, faite ouvertement, avait un caractère de loyale audace qui plus tard peut-être vous eût fait absoudre... Mais vous introduire ainsi la nuit avec escalade... je vous le répète, ce sont les galères... Maintenant... mon père... décidez-vous... ce que vous ferez, je le ferai... car je ne vous laisserai pas aller seul... Dites un mot... je forge votre crochet; j'ai là au bas de l'armoire un marteau, des tenailles... et dans une heure nous partons.

Un profond silence suivit les paroles du forgeron, silence seulement interrompu par les sanglots étouffés de Françoise qui murmurait avec désespoir :

— Hélas!... mon Dieu... voilà pourtant ce qui arrive... parce que j'ai écouté l'abbé Dubois.

En vain la Mayeux consolait Françoise; elle se sentait elle-même épouvantée, car le soldat était capable de braver l'infamie, et alors Agricol voudrait partager les périls de son père.

Dagobert, malgré son caractère énergique et déterminé, restait frappé de stupeur.

Selon ses habitudes militaires, il n'avait vu dans son entreprise nocturne qu'une sorte de ruse de guerre autorisée par son bon droit

d'abord, et aussi par l'inexorable fatalité de sa position ; mais les effrayantes paroles de son fils le ramenaient à la réalité, à une terrible alternative : ou il lui fallait trahir la confiance du maréchal Simon et les derniers vœux de la mère des orphelines, ou bien il lui fallait s'exposer à une flétrissure effroyable, et surtout y exposer son fils... son fils ! et cela même sans la certitude de délivrer les orphelines.

Tout à coup Françoise, essuyant ses yeux noyés de larmes, s'écria comme frappée d'une inspiration soudaine :

— Mais, mon Dieu, j'y songe... il y a peut-être un moyen de faire sortir ces chères enfants du couvent sans violence.

— Comment cela, ma mère ? dit vivement Agricol.

— C'est M. l'abbé Dubois qui les y a fait conduire ;... mais, d'après ce que suppose Gabriel, probablement mon confesseur n'a agi que par les conseils de M. Rodin...

— Et quand cela serait, ma chère mère, on aurait beau s'adresser à M. Rodin, on n'obtiendrait rien de lui.

— De lui, non, mais peut-être de cet abbé si puissant, qui est le supérieur de Gabriel et qui l'a toujours protégé depuis son entrée au séminaire.

— Quel abbé, ma mère?

— M. l'abbé d'Aigrigny.

— En effet, chère mère, avant d'être prêtre il était militaire... peut-être serait-il plus accessible qu'un autre... et pourtant...

— D'Aigrigny ! s'écria Dagobert avec une expression d'horreur et de haine. Il y a ici, mêlé à ces trahisons, un homme qui, avant d'être prêtre, a été militaire, et qui s'appelle d'Aigrigny?

— Oui, mon père, le marquis d'Aigrigny... avant la restauration... il avait servi en Russie... et, en 1815, les Bourbons lui ont donné un régiment...

— C'est lui ! dit Dagobert d'une voix sourde, encore lui ! toujours lui ! comme un mauvais démon... qu'il s'agisse de la mère, du père ou des enfants.

— Que dis-tu, mon père?

— Le marquis d'Aigrigny ! s'écria Dagobert. Savez-vous quel est cet homme? Avant d'être prêtre, il a été le bourreau de la mère de Rose et de Blanche, qui méprisait son amour. Avant d'être prêtre... il s'est battu contre son pays, et s'est trouvé deux fois face à face à la guerre avec le général Simon... Oui, pendant que le général était prisonnier à Leipzig, criblé de blessures à Waterloo, l'autre, le marquis renégat, triomphait avec les Russes et les Anglais !

Sous les Bourbons, le renégat, comblé d'honneurs, s'est encore retrouvé en face du soldat de l'empire persécuté. Entre eux deux, cette fois, il y a eu un duel acharné... Le marquis a été blessé ; mais le général Simon, proscrit et condamné à mort, s'est exilé... Maintenant le renégat est prêtre... dites-vous? Eh bien! moi, maintenant, je suis certain que c'est lui qui a fait enlever Rose et Blanche afin d'assouvir sur elles la haine qu'il a toujours eue contre leur mère et contre leur père... Cet infâme d'Aigrigny les tient en sa puissance... Ce n'est plus seulement la fortune de ces enfants que j'ai à défendre maintenant... C'est leur vie... Entendez-vous? leur vie!...

— Mon père... croyez-vous cet homme capable de...?

— Un traître à son pays, qui finit par être un prêtre infâme, est capable de tout ; je vous dis que peut-être à cette heure ils tuent ces enfants à petit feu..., s'écria le soldat d'une voix déchirante, car les séparer l'une de l'autre, c'est déjà commencer à les tuer...

Puis Dagobert ajouta avec une exaspération impossible à rendre :

— Les filles du maréchal Simon sont au pouvoir du marquis d'Aigrigny et de sa bande... et j'hésiterais à tenter de les sauver... par peur

des galères !... Les galères ? ajouta-t-il avec un éclat de rire convulsif, qu'est-ce que ça me fait, à moi, les galères? Est-ce qu'on y met votre cadavre ? Est-ce qu'après cette dernière tentative, je n'aurai pas le droit, si elle avorte, de me brûler la cervelle?... Mets ton fer au feu, mon garçon... Vite, le temps presse... forge... forge le fer...

— Mais... ton fils t'accompagne, s'écria Françoise avec un cri de désespoir maternel.

Puis se levant, elle se jeta aux pieds de Dagobert en disant :

— Si tu es arrêté... il le sera aussi...

— Pour s'épargner les galères... il fera comme moi... j'ai deux pistolets.

— Mais moi..., s'écria la malheureuse mère en tendant ses mains suppliantes, sans toi... sans lui... que deviendrai-je?...

— Tu as raison... j'étais égoïste... j'irai seul, dit Dagobert.

— Tu n'iras pas seul... mon père..., reprit Agricol.

— Mais ta mère !...

— La Mayeux voit ce qui se passe ; elle ira trouver M. Hardy, mon bourgeois, et lui dira tout... c'est le plus généreux des hommes ;... ma mère aura un abri et du pain jusqu'à la fin de ses jours.

— Et c'est moi... c'est moi qui suis cause de tout.... s'écria Françoise en se tordant les mains avec désespoir. Punissez-moi, mon Dieu... punissez-moi... c'est ma faute... j'ai livré ces enfants... je serai punie par la mort de mon enfant.

— Agricol... tu ne me suivras pas ! je te le défends, dit Dagobert en pressant son fils contre sa poitrine avec énergie.

— Moi... après t'avoir signalé le danger... je reculerais... tu n'y penses pas, mon père. Est-ce que je n'ai pas aussi quelqu'un à délivrer, moi? Mademoiselle de Cardoville, si bonne, si généreuse, qui m'avait voulu sauver de la prison, n'est-elle pas prisonnière à son tour? Je te suivrai, mon père ; c'est mon droit, c'est mon devoir, c'est ma volonté.

Ce disant, Agricol mit dans l'ardent brasier du poêle de fonte les pincettes destinées à faire un crochet.

— Hélas! mon Dieu! ayez pitié de nous tous! disait la pauvre mère en sanglotant, toujours agenouillée pendant que le soldat semblait en proie à un violent combat intérieur.

— Ne pleure pas ainsi, chère mère, tu me brises le cœur, dit Agricol en relevant sa mère avec l'aide de la Mayeux, rassure-toi. J'ai dû exagérer à mon père les mauvaises chances de

l'entreprise ; mais à nous deux, en agissant prudemment, nous pourrons réussir presque sans rien risquer, n'est-ce pas, mon père? dit Agricol en faisant un signe d'intelligence à Dagobert. Encore une fois, rassure-toi, bonne mère... je réponds de tout... Nous délivrerons les filles du maréchal Simon et mademoiselle de Cardoville... La Mayeux, donne-moi les tenailles et le marteau qui sont au bas de cette armoire...

L'ouvrière, essuyant ses larmes, obéit à Agricol, pendant que celui-ci, à l'aide d'un soufflet, avivait le brasier où chauffaient les pincettes.

— Voici tes outils... Agricol, dit la Mayeux d'une voix profondément altérée, en présentant, de ses mains tremblantes, ces objets au forgeron qui, à l'aide des tenailles, retira bientôt du feu les pincettes chauffées à blanc, qu'il commença de façonner en crochet à grands coups de marteau, se servant du poêle de fonte pour enclume.

Dagobert était resté silencieux et pensif. Tout à coup il dit à Françoise en lui prenant les mains :

— Tu connais ton fils : l'empêcher maintenant de me suivre, c'est impossible... Mais, rassure-toi... chère femme... nous réussirons...

je l'espère... Si nous ne réussissons pas... si nous sommes arrêtés, Agricol et moi, eh bien ! non... pas de lâchetés... pas de suicide... le père et le fils s'en iront en prison bras dessus, bras dessous, le front haut, le regard fier, comme deux hommes de cœur qui ont fait leur devoir... jusqu'au bout... Le jour du jugement viendra;... nous dirons tout... loyalement, franchement;... nous dirons que, poussés à la dernière extrémité... ne trouvant aucun secours, aucun appui dans la loi, nous avons été obligés d'avoir recours à la violence... Va, forge, mon garçon, ajouta Dagobert en s'adressant à son fils qui martelait le fer rougi, forge... forge... sans crainte, les juges sont honnêtes gens, ils absoudront d'honnêtes gens.

— Oui, brave père, tu as raison ; rassure-toi, chère mère ;... les juges verront la différence qu'il y a entre des bandits qui escaladent la nuit des murs pour voler... et un vieux soldat et son fils qui, au péril de leur liberté, de leur vie, de l'infamie, ont voulu délivrer de pauvres victimes.

— Et si ce langage n'est pas entendu, reprit Dagobert, tant pis !... ce ne sera ni ton fils, ni ton mari qui seront déshonorés aux yeux des honnêtes gens... Si l'on nous met au bagne,... si nous avons le courage de vivre...

eh bien ! le jeune et le vieux forçat porteront fièrement leur chaîne... et le marquis renégat... le prêtre infâme, sera plus honteux que nous... Va, forge le fer sans crainte, mon garçon ! Il y a quelque chose que le bagne ne peut flétrir : une bonne conscience et l'honneur... Maintenant, deux mots, ma bonne Mayeux ; l'heure avance et nous presse. Quand vous êtes descendue dans le jardin, avez-vous remarqué si les étages du couvent étaient élevés ?

— Non, pas très-élevés, M. Dagobert, surtout du côté qui regarde la maison des fous où est enfermée mademoiselle de Cardoville...

— Comment avez-vous fait pour parler à cette demoiselle ?

— Elle était de l'autre côté d'une claire-voie en planches qui sépare à cet endroit les deux jardins.

— Excellent..., dit Agricol en continuant de marteler son fer ; nous pourrons facilement entrer de l'un dans l'autre jardin ;... peut-être sera-t-il plus facile et plus sûr de sortir par la maison de fous... Malheureusement tu ne sais pas où est la chambre de mademoiselle de Cardoville.

— Si..., reprit la Mayeux en rassemblant ses souvenirs : elle habite un pavillon carré, et il y a au-dessus de la fenêtre où je l'ai vue pour

la première fois une espèce d'auvent avancé, peint couleur de coutil bleu et blanc.

— Bon... je ne l'oublierai pas.

— Et vous ne savez pas, à peu près, où sont les chambres de mes pauvres enfants ? dit Dagobert.

Après un moment de réflexion, la Mayeux reprit :

— Elles sont en face du pavillon occupé par mademoiselle de Cardoville, car elle leur a fait depuis deux jours des signes de sa fenêtre, et je me souviens maintenant qu'elle m'a dit que leurs deux chambres, placées à des étages différents, se trouvaient l'une au rez-de chaussée, l'autre au premier.

— Et ces fenêtres, sont-elles grillées ? demanda le forgeron.

— Je l'ignore.

— Il n'importe ; merci, ma bonne fille ; avec ces indications nous pouvons marcher, dit Dagobert ; pour le reste, j'ai mon plan.

— Ma petite Mayeux, de l'eau, dit Agricol, afin que je refroidisse mon fer.

Puis s'adressant à son père :

— Ce crochet est-il bien ?

— Oui, mon garçon ; dès qu'il sera refroidi nous ajusterons la corde...

Depuis quelque temps Françoise Baudoin

s'était agenouillée pour prier avec ferveur ; elle suppliait Dieu d'avoir pitié d'Agricol et de Dagobert qui dans leur malheureuse ignorance allaient commettre un grand crime ; elle conjurait surtout le Seigneur de faire retomber sur elle seule son courroux céleste, puisqu'elle seule était la cause de la funeste résolution de son fils et de son mari.

Dagobert et Agricol terminaient en silence leurs préparatifs ; tous deux étaient très-pâles et d'une gravité solennelle ; ils sentaient tout ce qu'il y avait de dangereux dans leur entreprise désespérée.

Au bout de quelques minutes, dix heures sonnèrent à Saint-Merry.

Le tintement de l'horloge arriva faible et à demi couvert par le grondement des rafales de vent et de pluie qui n'avaient pas cessé.

—Dix heures..., dit Dagobert en tressaillant, il n'y a pas une minute à perdre... Agricol, prends le sac.

— Oui, mon père...

En allant chercher le sac, Agricol s'approcha de la Mayeux qui se soutenait à peine et lui dit tout bas et rapidement :

— Si nous ne sommes pas ici demain matin... je te recommande ma mère... Tu iras chez M. Hardy ;... peut-être sera-t-il arrivé de

voyage. Voyons, sœur, du courage, embrasse-moi... Je te laisse ma pauvre mère.

Et le forgeron, profondément ému, serra cordialement dans ses bras la Mayeux qui se sentait défaillir.

— Allons, mon vieux Rabat-Joie... en route, dit Dagobert, tu nous serviras de vedette...

Puis s'approchant de sa femme qui, s'étant relevée, serrait contre sa poitrine la tête de son fils, qu'elle couvrait de baisers en fondant en larmes, le soldat lui dit, affectant autant de calme que de sérénité :

— Allons, ma chère femme, sois raisonnable, fais-nous bon feu... dans deux ou trois heures nous ramènerons ici deux pauvres enfants et une belle demoiselle... Embrasse-moi... cela me portera bonheur...

Françoise se jeta au cou de son mari sans prononcer une parole.

Ce désespoir muet, accentué par des sanglots sourds et convulsifs, était déchirant. Dagobert fut obligé de s'arracher des bras de sa femme, et, cachant son émotion, il dit à son fils d'une voix altérée :

— Partons... partons... elle me fend le cœur... Ma bonne Mayeux, veillez sur elle... Agricol... viens...

Et le soldat, glissant ses pistolets dans la

poche de sa redingote, se précipita vers la porte, suivi de Rabat-Joie.

— Mon fils... encore !... que je t'embrasse encore une fois ! Hélas !... c'est peut-être la dernière ! s'écria la malheureuse mère, incapable de se lever, et tendant les bras à Agricol. Pardonne-moi... c'est ma faute.

Le forgeron revint, mêla ses larmes à celles de sa mère, car il pleurait aussi, et murmura d'une voix étouffée :

— Adieu, chère mère... Rassure-toi... A bientôt...

Puis se dérobant aux étreintes de Françoise, il rejoignit son père sur l'escalier.

Françoise Baudoin poussa un long gémissement et tomba presque inanimée entre les bras de la Mayeux.

Dagobert et Agricol sortirent de la rue Brise-Miche au milieu de la tourmente, et se dirigèrent à grands pas vers le boulevard de l'Hôpital, suivis de Rabat-Joie.

XIII

Escalade et effraction.

Onze heures et demie sonnaient lorsque Dagobert et son fils arrivèrent sur le boulevard de l'Hôpital.

Le vent était violent, la pluie battante; mais malgré l'épaisseur des nuées pluvieuses, la nuit paraissait assez claire, grâce au lever tardif de la lune. Les grands arbres noirs et les murailles blanches du jardin du couvent se distinguaient au milieu de cette pâle clarté. Au loin, un réverbère agité par le vent, et dont on apercevait à peine la lumière rougeâtre à travers la brume et la pluie, se balançait au-dessus de la chaussée boueuse de ce boulevard solitaire.

A de rares intervalles, on entendait au loin... bien au loin, le sourd roulement d'une voiture attardée; puis tout retombait dans un morne silence.

Dagobert et son fils, depuis leur départ de la

rue Brise-Miche, avaient à peine échangé quelques paroles. Le but de ces deux hommes de cœur était noble, généreux, et pourtant résolus, mais pensifs, ils se glissaient dans l'ombre comme des bandits à l'heure des crimes nocturnes.

Agricol portait sur ses épaules un sac renfermant la corde, le crochet et la barre de fer ; Dagobert s'appuyait sur le bras de son fils, et Rabat-Joie suivait son maître.

— Le banc où nous nous sommes assis tantôt doit être par ici, dit Dagobert en s'arrêtant.

— Oui, dit Agricol en cherchant des yeux, le voilà, mon père.

— Il n'est que onze heures et demie, il faut attendre minuit, reprit Dagobert. Asseyons-nous un instant pour nous reposer et convenir de nos faits...

Au bout d'un moment de silence, le soldat reprit avec émotion, en serrant les mains de son fils entre les siennes :

— Agricol, mon enfant... il en est temps encore... je t'en supplie... laisse-moi aller seul... je saurai bien me tirer d'affaire ;... plus le moment approche... plus je crains de te compromettre dans cette entreprise dangereuse.

— Et moi, brave père, plus le moment approche, plus je crois que je te serai utile à quelque chose ; bon ou mauvais, je partagerai ton sort... Notre but est louable... c'est une dette d'honneur que tu dois acquitter... j'en veux payer la moitié. Ce n'est pas maintenant que je me dédirai... Ainsi donc, brave père... songeons à notre plan de campagne.

— Allons, tu viendras, dit Dagobert en étouffant un soupir.

— Il faut donc, brave père, reprit Agricol, réussir sans encombre, et nous réussirons... Tu avais remarqué tantôt la petite porte de ce jardin, là, près de l'angle du mur... c'est déjà excellent.

— Par là, nous entrons dans le jardin et nous cherchons des bâtiments que sépare un mur terminé par une claire-voie.

— Oui... car, d'un côté de cette claire-voie, est le pavillon où habite mademoiselle de Cardoville, et de l'autre la partie du couvent où sont enfermées les filles du général.

A ce moment Rabat-Joie, qui était accroupi aux pieds de Dagobert, se leva brusquement en dressant les oreilles et semblant écouter.

— On dirait que Rabat-Joie entend quelque chose, dit Agricol, écoutons.

On n'entendit rien que le bruit du vent

qui agitait les grands arbres du boulevard.

— Mais, j'y pense, mon père, une fois la porte du jardin ouverte, emmenons-nous Rabat-Joie ?

— Oui... oui ; s'il y a un chien de garde, il s'en chargera ; et puis, il nous avertira de l'approche des gens de ronde, et qui sait ?... il a tant d'intelligence, il est si attaché à Rose et à Blanche, qu'il nous aidera peut-être à découvrir l'endroit où elles sont ; je l'ai vu vingt fois aller les rejoindre dans les bois avec un instinct extraordinaire.

Un tintement lent, grave, sonore, dominant les sifflements de la bise, commença de sonner minuit.

Ce bruit sembla retentir douloureusement dans l'âme d'Agricol et de son père; muets, émus, ils tressaillirent... par un mouvement spontané, ils se prirent et se serrèrent énergiquement la main. Malgré eux, chaque battement de leur cœur se réglait sur chacun des coups de cette horloge dont la vibration se prolongeait au milieu du morne silence de la nuit...

Au dernier tintement, Dagobert dit à son fil d'une voix ferme :

— Voilà minuit... embrasse-moi... et en avant.

Le père et le fils s'embrassèrent. Le moment était décisif et solennel.

— Maintenant, mon père, dit Agricol, agissons avec autant de ruse et d'audace que des bandits allant piller un coffre-fort.

Ce disant, le forgeron prit dans le sac la corde et le crochet, Dagobert s'arma de la pince de fer, et tous deux, s'avançant le long du mur avec précaution, se dirigèrent vers la petite porte, située non loin de l'angle formé par la rue et par le boulevard, s'arrêtant de temps à autre pour prêter l'oreille avec attention, tâchant de distinguer les bruits qui ne seraient causés ni par la pluie ni par le grand vent.

La nuit continuant d'être assez claire pour que l'on pût parfaitement distinguer les objets, le forgeron et le soldat atteignirent la petite porte; les ais paraissaient vermoulus et peu solides.

— Bon, dit Agricol à son père, d'un coup elle cédera.

Et le forgeron allait appuyer vigoureusement son épaule contre la porte en s'arc-boutant sur ses jarrets, lorsque tout à coup Rabat-Joie grogna sourdement en se mettant pour ainsi dire en arrêt.

D'un mot Dagobert fit taire le chien, et,

saisissant son fils par le bras, il lui dit tout bas :

— Ne bougeons pas... Rabat-Joie a senti quelqu'un... dans le jardin...

Agricol et son père restèrent quelques minutes immobiles, l'oreille au guet, et suspendant leur respiration...

Le chien, obéissant à son maître, ne grognait plus ; mais son inquiétude et son agitation se manifestaient de plus en plus.

Cependant on n'entendait rien.

— Le chien se sera trompé, mon père..., dit tout bas Agricol.

— Je suis sûr que non ;... ne bougeons pas...

Après quelques secondes d'une nouvelle attente, Rabat-Joie se coucha brusquement et allongea autant qu'il le put son museau sous la traverse inférieure de la porte en soufflant avec force.

— On vient..., dit vivement Dagobert à son fils.

— Éloignons-nous..., reprit Agricol.

— Non, lui dit son père; écoutons, il sera temps de fuir si l'on ouvre la porte... Ici, Rabat-Joie, ici...

Le chien, obéissant, s'éloigna de la porte et vint se coucher aux pieds de son maître.

Quelques secondes après on entendit sur la terre, détrempée par la pluie, une espèce de pataugement causé par des pas lourds dans des flaques d'eau, puis un bruit de paroles qui, emportées par le vent, n'arrivèrent pas jusqu'au soldat et au forgeron.

— Ce sont les gens de ronde dont nous a parlé la Mayeux, dit Agricol à son père.

— Tant mieux... ils mettront un intervalle entre leur seconde tournée, cela nous assure au moins deux heures de tranquillité... maintenant... notre affaire est sûre.

En effet, peu à peu, le bruit des pas devint moins distinct, puis il se perdit tout à fait...

— Allons, vite, ne perdons pas de temps, dit Dagobert à son fils au bout de dix minutes ; ils sont loin ; maintenant, tâchons d'ouvrir cette porte.

Agricol y appuya sa puissante épaule, poussa vigoureusement, et la porte ne céda pas, malgré sa vétusté.

— Malédiction ! dit Agricol, elle est barrée en dedans, j'en suis sûr ; ces mauvaises planches n'auraient pas, sans cela, résisté au choc.

— Comment faire ?

— Je vais monter sur le mur à l'aide de la corde et du crochet... et aller l'ouvrir en dedans.

Ce disant, Agricol prit la corde, le crampon; et, après plusieurs tentatives, il parvint à lancer le crochet sur le chaperon du mur.

— Maintenant, mon père, fais-moi la courte échelle; je m'aiderai de la corde; une fois à cheval sur la muraille, je retournerai le crampon, et il me sera facile de descendre dans le jardin.

Le soldat s'adossa au mur, joignit ses deux mains dans le creux desquelles son fils posa un pied; puis, montant de là sur les robustes épaules de son père, où il prit un point d'appui, à l'aide de la corde et de quelques dégradations de la muraille, il en atteignit la crête. Malheureusement, le forgeron ne s'était pas aperçu que le chaperon du mur était garni de morceaux de verre de bouteilles cassées qui le blessèrent aux genoux et aux mains; mais de peur d'alarmer Dagobert il retint un premier cri de douleur, replaça le crampon comme il fallait, se laissa glisser le long de la corde, et atteignit le sol; la porte était proche, il y courut : une forte barre de bois la maintenait, en effet, intérieurement; la serrure était en si mauvais état, qu'elle ne résista pas à un violent effort d'Agricol; la porte s'ouvrit, Dagobert entra dans le jardin avec Rabat-Joie.

— Maintenant, dit le soldat à son fils, grâce

à toi, le plus fort est fait... Voici un moyen de fuite assuré pour mes pauvres enfants et pour mademoiselle de Cardoville... Le tout, à cette heure, est de les trouver... sans faire de mauvaise rencontre... Rabat-Joie va marcher devant en éclaireur... Va... va, mon bon chien, ajouta Dagobert, et surtout... sois muet... tais-toi.

Aussitôt l'intelligent animal s'avança de quelques pas, flairant, écoutant, éventant et marchant avec la prudence et l'attention circonspecte d'un limier en quête.

A la demi-clarté de la lune voilée par les nuages, Dagobert et son fils aperçurent autour d'eux un quinconce d'arbres énormes, auquel aboutissaient plusieurs allées. Indécis sur celle qu'ils devaient suivre, Agricol dit à son père :

— Prenons l'allée qui côtoie le mur, elle nous mènera sûrement à un bâtiment.

— C'est juste, allons, et marchons sur les bordures de gazon, au lieu de marcher dans l'allée boueuse ; nos pas feront moins de bruit.

Le père et le fils, précédés par Rabat-Joie, parcoururent pendant quelque temps une sorte d'allée tournante, qui s'éloignait peu de la muraille ; ils s'arrêtaient çà et là pour écouter... ou pour se rendre prudemment compte,

avant de continuer leur marche, des mobiles aspects des arbres et des broussailles qui, agités par le vent et éclairés par la pâle clarté de la lune, affectaient souvent des formes singulières.

Minuit et demi sonnait lorsque Agricol et son père arrivèrent à une large grille de fer qui servait de clôture au jardin réservé de la supérieure du couvent, réserve dans laquelle la Mayeux s'était introduite le matin, après avoir vu Rose Simon s'entretenir avec Adrienne de Cardoville.

A travers les barreaux de cette grille, Agricol et son père aperçurent, à peu de distance, une fermeture en planches à claire-voie aboutissant à une chapelle en construction, et au delà un petit pavillon carré.

— Voilà sans doute le pavillon de la maison de fous occupé par mademoiselle de Cardoville, dit Agricol.

— Et le bâtiment où sont les chambres de Rose et Blanche, mais que nous ne pouvons apercevoir d'ici, lui fait face sans doute, dit Dagobert. Pauvres enfants, elles sont là... pourtant, dans les larmes et le désespoir, ajouta-t-il avec une émotion profonde.

— Pourvu que cette grille soit ouverte, dit Agricol.

— Elle le sera probablement;... elle est située à l'intérieur.

— Avançons doucement.

En quelques pas, Dagobert et son fils atteignirent la grille, seulement fermée par le pêne de la serrure.

Dagobert allait l'ouvrir, lorsque Agricol lui dit :

— Prends garde de la faire crier sur ses gonds...

— Faut-il la pousser doucement ou brusquement ?

— Laisse-moi, je m'en charge, dit Agricol.

Et il ouvrit si brusquement le battant de la grille, qu'il ne grinça que faiblement; mais cependant ce bruit fut assez distinct pour être entendu au milieu du silence de la nuit pendant un des intervalles que les rafales de vent laissaient entre elles.

Agricol et son père restèrent un moment immobiles, inquiets, prêtant l'oreille... n'osant franchir le seuil de cette grille afin de se ménager une retraite.

Rien ne bougea, tout demeura calme, tranquille. Agricol et son père, rassurés, pénétrèrent dans le jardin réservé.

A peine le chien fut-il entré dans cet endroit, qu'il donna tous les signes d'une joie

extraordinaire ; les oreilles dressées , la queue battant ses flancs, bondissant plutôt que courant, il eut bientôt atteint la séparation en claire-voie , où le matin Rose Simon s'était un instant entretenue avec mademoiselle de Cardoville ; puis il s'arrêta un instant en cet endroit, inquiet et affairé, tournant et virant comme un chien qui cherche et démêle une voie.

Dagobert et son fils, laissant Rabat-Joie obéir à son instinct, suivaient ses moindres mouvements avec un intérêt , avec une anxiété indicibles , espérant tout de son intelligence et de son attachement pour les orphelines.

— C'est sans doute près de cette claire-voie que Rose se trouvait lorsque la Mayeux l'a vue, dit Dagobert. Rabat-Joie est sur ses traces, laissons-le faire.

Au bout de quelques secondes, le chien tourna la tête du côté de Dagobert, et partit au galop, se dirigeant vers une porte située au rez-de-chaussée du bâtiment qui faisait face au pavillon occupé par Adrienne ; puis , arrivé à cette porte, le chien se coucha, semblant attendre Dagobert.

— Plus de doute! c'est bien dans ce bâtiment que sont les enfants ! dit Dagobert en allant rejoindre Rabat-Joie ; c'est là qu'on aura tantôt renfermé Rose.

— Nous allons voir si les fenêtres sont ou non grillées, dit Agricol en suivant son père.

Tous deux arrivèrent auprès de Rabat-Joie.

— Eh bien ! mon vieux, lui dit tout bas le soldat en lui montrant le bâtiment, Rose et Blanche sont donc là ?

Le chien redressa la tête et répondit par un hognement de joie, accompagné de deux ou trois jappements.

Dagobert n'eut que le temps de saisir la gueule du chien entre ses mains.

— Il va tout perdre !... s'écria le forgeron. On l'a entendu, peut-être ?...

—Non..., dit Dagobert. Mais, plus de doute... les enfants sont là...

A cet instant, la grille de fer par laquelle le soldat et son fils s'étaient introduits dans le jardin réservé, et qu'ils avaient laissée ouverte, se referma avec fracas.

— On nous enferme..., dit vivement Agricol, et pas d'autre issue...

Pendant un instant le père et le fils se regardèrent atterrés ; mais Agricol reprit tout à coup :

— Peut-être le battant de la grille se sera-t-il fermé en roulant sur ses gonds par son propre poids ;... je cours m'en assurer... et la rouvrir si je puis...

— Va... vite, j'examinerai les fenêtres.

Agricol se dirigea en hâte vers la grille, tandis que Dagobert, se glissant le long du mur, arriva devant les fenêtres du rez-de-chaussée ; elles étaient au nombre de quatre ; deux d'entre elles n'étaient pas grillées ; il regarda au premier étage, il était peu élevé, et aucune de ses fenêtres n'était garnie de barreaux ; celle des deux sœurs qui habitait cet étage pourrait donc, une fois prévenue, attacher un drap à la barre d'appui de la fenêtre et se laisser glisser, comme l'avaient fait les orphelines pour s'évader de l'auberge du Faucon blanc ; mais il fallait, chose difficile, savoir d'abord quelle chambre elle occupait. Dagobert pensa qu'il pourrait en être instruit par celle des deux sœurs qui habitait le rez-de-chaussée ; mais là, autre difficulté ; parmi ces quatre fenêtres, à laquelle devait-il frapper ?

Agricol revint précipitamment.

— C'était le vent, sans doute, qui avait fermé la grille, dit-il ; j'ai ouvert de nouveau le battant et je l'ai calé avec une pierre ;... mais il faut nous hâter.

— Et comment reconnaître les fenêtres de ces pauvres enfants ? dit Dagobert avec angoisse.

— C'est vrai, dit Agricol inquiet, que faire ?

— Appeler au hasard, dit Dagobert, c'est donner l'éveil si nous nous adressons mal...

— Mon Dieu, mon Dieu, reprit Agricol avec une angoisse croissante, être arrivés ici, sous leurs fenêtres... et ignorer... !

— Le temps presse, dit vivement Dagobert en interrompant son fils, risquons le tout pour le tout.

— Comment, mon père?

— Je vais appeler Rose et Blanche à haute voix; désespérées comme elles le sont, elles ne dorment pas, j'en suis sûr;... elles seront debout à mon premier appel... Au moyen de son drap, attaché à la barre d'appui, en cinq minutes celle qui habite au premier sera dans nos bras. Quant à celle du rez-de-chaussée... si sa fenêtre n'est pas grillée, en une seconde elle est à nous... Sinon, nous avons bien vite descellé un barreau.

— Mais, mon père... cet appel à voix haute?

— Peut-être ne l'entendra-t-on pas...

— Mais si on l'entend, tout est perdu.

— Qui sait? Avant qu'on ait eu le temps d'aller chercher les hommes de ronde et d'ouvrir plusieurs portes, les enfants peuvent être délivrées; nous gagnons l'issue du boulevard et nous sommes sauvés...

— Le moyen est dangereux... mais je n'en vois pas d'autre.

— S'il n'y a que deux hommes, moi et Rabat-Joie nous nous chargeons de les maintenir s'ils accourent avant que l'évasion ne soit terminée, et pendant ce temps-là tu enlèves les enfants.

— Mon père, un moyen... et un moyen sûr, s'écria tout à coup Agricol. D'après ce que nous a dit la Mayeux, mademoiselle de Cardoville a correspondu par signes avec Rose et Blanche.

— Oui.

— Elle sait donc où elles habitent, puisque les pauvres enfants lui répondaient de leurs fenêtres.

— Tu as raison... il n'y a donc que cela à faire... allons au pavillon... Mais comment reconnaître...?

— La Mayeux me l'a dit : il y a une espèce d'auvent au-dessus de la croisée de la chambre de mademoiselle de Cardoville...

— Allons vite, ce ne sera rien que de briser une claire-voie en planches... As-tu la pince?

— La voilà.

— Vite, allons...

En quelques pas, Dagobert et son fils arrivèrent auprès de cette faible séparation ; trois planches arrachées par Agricol lui ouvrirent un facile passage.

— Reste là, mon père… et fais le guet, dit-il à Dagobert en s'introduisant dans le jardin du docteur Baleinier.

La fenêtre signalée par la Mayeux était facile à reconnaître : elle était haute et large; une sorte d'auvent la surmontait, car cette croisée avait été précédemment une porte, murée plus tard jusqu'au tiers de sa hauteur ; des barreaux de fer assez espacés la défendaient.

Depuis quelques instants, la pluie avait cessé; la lune, dégagée des nuages qui l'obscurcissaient naguère, éclairait en plein le pavillon ; Agricol, s'approchant des carreaux, vit la chambre plongée dans l'obscurité ; mais au fond de cette pièce, une porte entre-bâillée laissait échapper une assez vive clarté.

Le forgeron, espérant que mademoiselle de Cardoville veillait encore, frappa légèrement aux vitres.

Au bout de quelques instants, la porte du fond s'ouvrit tout à fait ; mademoiselle de Cardoville, qui ne s'était pas encore couchée, entra dans la seconde chambre, vêtue comme elle l'était lors de son entretien avec la Mayeux; une bougie qu'Adrienne tenait à la main éclairait ses traits enchanteurs ; ils exprimaient alors la surprise et l'inquiétude…

La jeune fille posa son bougeoir sur une ta-

ble, et parut écouter attentivement en s'avançant vers la fenêtre... Mais tout à coup elle tressaillit et s'arrêta brusquement.

Elle venait de distinguer vaguement la figure d'un homme regardant à travers ses carreaux.

Agricol, craignant que mademoiselle de Cardoville, effrayée, ne se réfugiât dans la pièce voisine, frappa de nouveau, et risquant d'être entendu au dehors, il dit d'une voix assez haute :

— C'est Agricol Baudoin.

Ces mots arrivèrent jusqu'à Adrienne. Se rappelant aussitôt son entretien avec la Mayeux, elle pensa qu'Agricol et Dagobert s'étaient introduits dans le couvent pour enlever Rose et Blanche ; courant alors vers la croisée, elle reconnut parfaitement Agricol à la brillante clarté de la lune et ouvrit sa fenêtre avec précaution.

— Mademoiselle, lui dit précipitamment le forgeron, il n'y a pas un instant à perdre ; le comte de Montbron n'est pas à Paris ; mon père et moi nous venons vous délivrer.

— Merci, merci, M. Agricol, dit mademoiselle Cardoville d'une voix accentuée par la plus touchante reconnaissance ; mais songez d'abord aux filles du maréchal Simon...

— Nous y pensons, mademoiselle ; je venais aussi vous demander où sont leurs fenêtres.

— L'une est au rez-de-chaussée, c'est la dernière du côté du jardin ; l'autre est située absolument au-dessus de celle-ci... au premier étage.

— Maintenant elles sont sauvées! s'écria le forgeron.

— Mais j'y pense, reprit vivement Adrienne, le premier étage est assez élevé ; vous trouverez là, près de cette chapelle en construction, de très-longues perches provenant des échafaudages ; cela pourra peut-être vous servir.

— Cela me vaudra une échelle, pour arriver à la fenêtre du premier. Maintenant il s'agit de vous, mademoiselle.

— Ne songez qu'à ces chères orphelines, le temps presse... Pourvu qu'elles soient libres cette nuit, il m'est indifférent de rester un jour ou deux de plus dans cette maison.

— Non, mademoiselle, s'écria le forgeron ; il est, au contraire, pour vous de la plus haute importance de sortir d'ici cette nuit... il s'agit d'intérêts que vous ignorez ; je n'en doute plus maintenant.

— Que voulez-vous dire?

— Je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage; mais je vous en conjure, mademoiselle... venez ; je puis desceller deux barreaux

de cette fenêtre ;... je cours chercher une pince...

— C'est inutile. On se contente de fermer et de verrouiller en dehors la porte de ce pavillon , que j'habite seule ; il vous sera donc facile de briser la serrure.

— Et dix minutes après, nous serons sur le boulevard , dit le forgeron. Vite, mademoiselle, apprêtez-vous ; prenez un châle , un chapeau, car la nuit est bien froide ; je reviens à l'instant.

— M. Agricol, dit Adrienne les larmes aux yeux, je sais ce que vous risquez pour moi. Je vous prouverai, je l'espère, que j'ai aussi bonne mémoire que vous... Ah!... vous et votre sœur adoptive, vous êtes de nobles et vaillantes créatures... Il m'est doux de vous devoir tant à vous deux... Mais ne revenez me chercher que lorsque les filles du maréchal Simon seront délivrées.

— Grâce à vos indications , c'est chose faite, mademoiselle ; je cours rejoindre mon père et nous revenons vous chercher.

Agricol, suivant l'excellent conseil de mademoiselle de Cardoville, alla prendre, le long des murs de la chapelle , une de ces longues et fortes perches servant aux constructions, l'enleva sur ses robustes épaules et rejoignit lestement son père.

A peine Agricol avait-il dépassé la claire-voie pour se diriger vers la chapelle, noyée d'ombre, que mademoiselle de Cardoville crut apercevoir une forme humaine sortir d'un des massifs du jardin du couvent, traverser rapidement l'allée et disparaître derrière une haute charmille de buis. Adrienne, effrayée, appela en vain Agricol à voix basse, afin de le prévenir. Il ne pouvait plus l'entendre ; déjà il avait rejoint son père, qui, dévoré d'impatience, allait, écoutant d'une fenêtre à l'autre, avec une angoisse croissante.

— Nous sommes sauvés ! lui dit Agricol à voix basse, voici les fenêtres de tes pauvres enfants : celle-ci au rez-de-chaussée... celle-là au premier.

— Enfin ! dit Dagobert avec un élan de joie impossible à rendre.

Et il courut examiner les fenêtres.

— Elles ne sont pas grillées ! s'écria-t-il.

— Assurons-nous d'abord si l'une des enfants est là, dit Agricol ; ensuite, en appuyant cette perche le long du mur, je me hisserai jusqu'à la fenêtre du premier... qui n'est pas haute.

— Bien, mon garçon, une fois là tu frapperas aux carreaux, tu appelleras Rose ou Blanche ; quand elle t'aura répondu, tu redescendras ; nous appuierons la perche à la barre

d'appui de la fenêtre , et la pauvre enfant se laissera glisser ;... elles sont lestes et hardies... Vite... vite à l'ouvrage.

— Et ensuite nous irons délivrer mademoiselle de Cardoville.

Pendant qu'Agricol, soulevant la perche, la plaçait convenablement et se disposait à y monter, Dagobert, frappant aux carreaux de la dernière fenêtre du rez-de-chaussée, dit à voix haute :

— C'est moi... Dagobert...

Rose Simon habitait en effet cette chambre. La malheureuse enfant, désespérée d'être séparée de sa sœur, était en proie à une fièvre brûlante, ne dormait pas, et arrosait son chevet de ses larmes.

Au bruit que fit Dagobert en frappant aux vitres, elle tressaillit d'abord de frayeur ; puis, entendant la voix du soldat, cette voix si chère, si connue, la jeune fille se dressa sur son séant, passa ses mains sur son front comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un songe, puis enveloppée de son long peignoir blanc, elle courut à la fenêtre en poussant un cri de joie.

Mais tout à coup... et avant qu'elle eût ouvert sa croisée, deux coups de feu retentirent, accompagnés de ces cris répétés :

— A la garde ! Au voleur !...

L'orpheline resta pétrifiée d'épouvante, les yeux machinalement fixés sur la fenêtre, à travers laquelle elle vit confusément, à la clarté de la lune, plusieurs hommes lutter avec acharnement, tandis que les aboiements furieux de Rabat-Joie dominaient ces cris incessamment répétés :

— A la garde !... Au voleur ! A l'assassin !...



XIV

La veille d'un grand jour.

Environ deux heures avant que les faits précédents se fussent passés au couvent de Sainte-Marie, Rodin et le père d'Aigrigny étaient réunis dans le cabinet où on les a déjà vus rue du Milieu des Ursins. Depuis la révolution de juillet, le père d'Aigrigny avait cru devoir transporter momentanément dans cette habitation temporaire les archives secrètes et la corres-

pondance de son ordre, mesure prudente, car il devait craindre de voir les révérends pères expulsés par l'État du magnifique établissement dont la restauration les avait libéralement gratifiés [1].

[1] Cette crainte était vaine, car on lit dans *le Constitutionnel* du 1er février 1832 (il y a douze ans de cela) :

« Lorsqu'en 1822, M. de Corbière anéantit brutalement cette brillante école normale qui en quelques années d'existence a créé ou développé tant de talents divers, il fut décidé que pour faire compensation on achèterait *l'hôtel de la rue des Postes* où elle siégeait et qu'on en gratifierait la congrégation du Saint-Esprit. Le ministre de la marine fit les fonds de cette acquisition, et le local fut mis à la disposition de la société qui régnait alors sur la France. Depuis cette époque elle a paisiblement occupé ce poste, qui était devenu une sorte d'hôtellerie où le jésuitisme hébergeait et choyait les nombreux affiliés qui venaient de toutes les parties du pays se retremper auprès du père Ronsin. Les choses en étaient là lorsque survint la révolution de juillet qui semblait devoir débusquer la congrégation de ce local. Qui le croirait? Il n'en fut pas ainsi, on supprima l'allocation, mais on laissa les jésuites en possession de l'hôtel de la rue des Postes, et aujourd'hui 31 janvier 1832, les hommes du Sacré-Cœur *sont hébergés aux frais de l'État,* et pendant ce temps-là, l'école normale est sans asile ; l'école normale, réorganisée, occupe un local infect dans un coin étroit du collége Louis-le-Grand. »

Voilà ce qu'on lisait dans *le Constitutionnel* en 1832, au sujet de l'hôtel de la rue des Postes; nous ignorons

Rodin, toujours vêtu d'une manière sordide, toujours sale et crasseux, écrivait modestement à son bureau, fidèle à son humble rôle de secrétaire, qui cachait, on l'a vu, une fonc-

quelles sortes de transactions ont eu lieu depuis cette époque entre les RR. PP. et le gouvernement, mais nous retrouvons, dans un article publié récemment par un journal sur l'organisation de la société de Jésus, l'hôtel de la rue des Postes comme faisant partie des immeubles de la congrégation.

Citons quelques fragments de cet article :

« Voici la liste des biens qu'on connaît à cette partie de la société de Jésus :

« La maison de la rue des Postes, qui vaut peut-être. . . . . fr. 500,000
« Celle de la rue de Sèvres, estimée. . . 300,000
« Une propriété à deux lieues de Paris. . . 150,000
« Une maison et une église à Bourges. . . 100,000
« Notre-Dame de Liesse, don fait en 1843. . 60,000
« Saint-Acheul, maison du noviciat. . . 400,000
« Nantes, une maison. 100,000
« Quimper, idem. 40,000
« Laval, maison et église. 150,000
« Rennes, maison. 20,000
« Vannes, idem. 40,000
« Metz, idem. 40,000
« Strasbourg, idem. 60,000
« Rouen, idem. 15,000

« On voit que ces diverses propriétés forment à peu de chose près deux millions.

« L'enseignement est, en outre, pour les jésuites une

tion bien autrement importante, celle de *socius*, fonction qui, selon les constitutions de l'ordre, consiste à ne pas quitter son supérieur, à surveiller, à épier ses moindres actions, ses plus

source importante de revenus. Le seul collége de Brugelette leur rapporte deux cent mille francs.

« Les deux provinces de France (le général des jésuites à Rome a partagé la France en deux circonscriptions, celle de Lyon et celle de Paris) possèdent en outre en bons sur le trésor, en actions sur les métalliques d'Autriche, plus de deux cent mille francs de rente. Chaque année la propagation de la foi fournit au moins de quarante à cinquante mille francs ; les prédicateurs récoltent bien de leurs sermons cent cinquante mille francs ; les aumônes pour une bonne œuvre ne montent pas à un chiffre moins élevé. Voilà donc un revenu de cinq cent quarante mille francs ; eh bien ! à ce revenu il faut ajouter le produit de la vente des ouvrages de la société, et le bénéfice que l'on retire du commerce des gravures.

« Chaque planche revient, dessin et gravure compris, à six cents francs, et peut tirer dix mille exemplaires qui coûtent, tirage et papier, quarante francs le mille. Or, on peut payer à l'éditeur responsable deux cent cinquante francs ; donc, sur chaque mille, bénéfice net : deux cent dix francs. N'est-ce pas bien opérer ? Et on peut imaginer avec quelle rapidité tout cela s'écoule ! Les pères sont eux-mêmes les commis voyageurs de la maison, et il serait difficile d'en trouver de plus zélés et de plus persévérants. Ceux-là sont toujours reçus, ils ne connaissent pas les ennuis du refus. Il est bien entendu que l'éditeur est un homme à eux. Le premier qu'ils choisirent pour ce rôle

légères impressions, et à en rendre compte à Rome.

Malgré son habituelle impassibilité, Rodin semblait visiblement inquiet et préoccupé ; il répondait d'une manière encore plus brève que de coutume aux ordres ou aux questions du père d'Aigrigny, qui venait de rentrer.

— Y a-t-il eu quelque chose de nouveau pendant mon absence? demanda-t-il à Rodin. Les rapports se sont-ils succédé favorables ?

— Très-favorables.

— Lisez-les-moi.

— Avant d'en rendre compte à Votre Révérence, dit Rodin, je dois la prévenir que depuis deux jours Morok est ici.

— Lui? dit l'abbé d'Aigrigny avec surprise. Je croyais qu'en quittant l'Allemagne et la Suisse, il avait reçu de Fribourg l'ordre de se

d'intermédiaire fut le *socius* du procureur N.-V. J***. Ce *socius* avait quelque fortune ; cependant ils furent obligés de lui faire des avances pour les frais de premier établissement. Quand ils virent s'assurer la prospérité de cette industrie, ils réclamèrent tout à coup leurs avances ; l'éditeur n'était pas en mesure de rembourser ; ils le savaient bien ; mais ils avaient à lui donner un successeur riche, avec lequel ils pouvaient traiter à des conditions plus avantageuses, et ils ruinèrent sans pitié leur *socius* en brisant la position dont ils lui avaient moralement garanti la durée. »

diriger vers le Midi. A Nîmes, à Avignon, dans ce moment, il aurait pu être un intermédiaire utile... car les protestants s'agitent, et l'on craint une réaction contre les catholiques.

— J'ignore, dit Rodin, si Morok a eu des raisons particulières de changer son itinéraire. Quant à ses raisons apparentes, il m'a appris qu'il allait donner ici des représentations.

— Comment cela?

— Un agent dramatique l'a engagé, à son passage à Lyon, lui et sa ménagerie, pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin, à un prix très-élevé. Il n'a pas cru devoir refuser cet avantage, a-t-il ajouté.

— Soit, dit le père d'Aigrigny en haussant les épaules, mais par la propagation des petits livres, par la vente des chapelets et des gravures, ainsi que par l'influence qu'il aurait certainement exercée sur des populations religieuses et peu avancées, telles que celles du Midi ou de la Bretagne, il pouvait rendre des services qu'il ne rendra jamais à Paris.

— Il est en bas avec une espèce de géant qui l'accompagne ; car, en sa qualité d'ancien serviteur de Votre Révérence, Morok espérait avoir l'honneur de vous baiser la main ce soir.

— Impossible... impossible... Vous savez

combien cette soirée est occupée... Est-on allé rue Saint-François ?

— On y est allé... Le vieux gardien juif a été, dit-il, prévenu par le notaire... Demain, à six heures du matin, des maçons abattront la porte murée, et, pour la première fois depuis cent cinquante ans, cette maison sera ouverte.

Le père d'Aigrigny resta un moment pensif, puis il dit à Rodin :

— A la veille d'un moment si décisif, il faut ne rien négliger, se remettre tout en mémoire. Relisez-moi la copie de cette note, insérée dans les archives de la société, il y a un siècle et demi, au sujet de M. de Rennepont.

Le secrétaire prit une note dans un casier, et lut ce qui suit :

« Ce jourd'hui, 19 février 1682, le R. P. provincial Alexandre Bourdon a envoyé l'avertissement suivant, avec ces mots en marge : *extrêmement considérable pour l'avenir*.

« On vient de découvrir, par les aveux d'un mourant, qu'un de nos pères a assisté, une chose fort secrète.

« M. Marius de Rennepont, l'un des chefs les plus remuants et les plus redoutables de la religion réformée, l'un des ennemis les plus acharnés de notre sainte compagnie, était apparem-

ment rentré dans le giron de notre maternelle Église, à la seule et unique fin de sauver ses biens menacés de la confiscation à cause de ses déportements irréligieux et damnables ; les preuves ayant été fournies par différentes personnes de notre compagnie comme quoi la conversion du sieur de Rennepont n'était pas sincère et cachait un leurre sacrilége, les biens dudit sieur, dès lors considéré comme *relaps*, ont été ce pourquoi confisqués par Sa Majesté notre roi Louis XIV, et ledit sieur de Rennepont condamné perpétuellement aux galères [1], auxquelles il a échappé par une mort volontaire, ensuite duquel crime abominable il a été traîné sur la claie, et son corps abandonné aux chiens de la voirie.

« Ces prémisses exposées, l'on arrive à la chose secrète, si extrêmement considérable pour l'avenir et l'intérêt de notre société.

« Sa Majesté Louis XIV, dans sa paternelle et catholique bonté pour l'Église et en particulier pour notre ordre, nous avait accordé le profit

[1] Louis XIV, le grand roi, punissait des galères perpétuelles les protestants qui, après s'être convertis, souvent forcément, revenaient à leur première croyance. Quant aux protestants qui restaient en France malgré la rigueur des édits, ils étaient privés de sépulture, traînés sur la claie et livrés aux chiens.

de cette confiscation, en gratitude de ce que nous avions concouru à dévoiler le sieur de Rennepont comme relaps infâme et sacrilége...

« Nous venons d'apprendre ASSURÉMENT qu'à cette confiscation, et conséquemment à notre société, ont été soustraits une maison, sise à Paris, rue Saint-François, n° 3, et une somme de cinquante mille écus en or.

« La maison a été cédée avant la confiscation, moyennant une vente simulée, à un ami du sieur de Rennepont, très-bon catholique cependant et bien malheureusement, car on ne peut sévir contre lui.

« Cette maison, grâce à la connivence coupable mais inattaquable de cet ami, a été murée, et ne doit être ouverte que dans un siècle et demi, selon les dernières volontés du sieur de Rennepont.

« Quant aux cinquante mille écus en or, ils ont été placés en mains malheureusement inconnues jusqu'ici, à cette fin d'être capitalisés et exploités durant cent cinquante ans, pour être partagés, à l'expiration desdites cent cinquante années, entre les descendants alors existants du sieur de Rennepont, somme qui, moyennant tant d'accumulations, sera devenue énorme, et atteindra nécessairement le chiffre

de quarante ou cinquante millions de livres tournois.

« Par des motifs demeurés inconnus, et qu'il a consignés dans un testament, le sieur de Rennepont a caché à sa famille, que les édits contre les protestants ont chassée de France et exilée en Europe, a caché le placement des cinquante mille écus ; conviant seulement ses parents à perpétuer dans leur lignée de génération en génération la recommandation aux derniers survivants de se trouver réunis, à Paris, dans cent cinquante ans, rue Saint-François, LE 13 FÉVRIER 1832, et pour que cette recommandation ne s'oubliât pas, il a chargé un homme dont l'état est inconnu, mais dont le signalement est connu, de faire fabriquer des médailles de bronze où ce vœu et cette date sont gravés, et d'en faire parvenir une à chaque personne de sa famille, mesure d'autant plus nécessaire que par un autre motif également ignoré et que l'on suppose aussi expliqué dans le testament, les héritiers seront tenus de se présenter ledit jour, avant midi, *en personne* et non par représentants, faute de quoi ils seraient exclus du partage.

« L'homme inconnu qui est parti pour distribuer ces médailles aux membres de la famille Rennepont, est un homme de trente à trente-

six ans, de mine fière et triste, de haute stature ; il a les sourcils noirs, épais et singulièrement rejoints ; il se fait appeler *Joseph;* on soupçonne fort ce voyageur d'être un actif et dangereux émissaire de ces forcenés républicains et réformés des *sept provinces unies.*

« De ce qui précède il résulte que cette somme, confiée par ce relaps à une main inconnue d'une façon subreptice, a échappé à la confiscation à nous octroyée par notre bien-aimé roi ; c'est donc un dommage énorme, un dol monstrueux, dont nous sommes tenus de nous récupérer, sinon quant au présent, du moins quant à l'avenir.

« Notre compagnie étant, pour la plus grande gloire de Dieu et de notre *saint-père*, impérissable, il sera facile, grâce aux relations que nous avons par toute la terre, au moyen des missions et autres établissements, de suivre dès à présent la filiation de cette famille Rennepont de génération en génération, de ne jamais la perdre de vue, afin que dans cent cinquante ans, au moment du partage de cette immense fortune accumulée, notre compagnie puisse rentrer dans ce bien qui lui a été si traîtreusement dérobé, et y rentrer *per fas aut nefas,* par quelque moyen que ce soit, même par ruse ou par violence, notre compagnie n'étant tenue

d'agir autrement à l'encontre des détenteurs futurs de nos biens, si malicieusement larronnés par ce relaps infâme et sacrilége... pour ce qu'il est enfin légitime de défendre, conserver et récupérer son bien par tous les moyens que le Seigneur met entre nos mains.

« Jusqu'à restitution complète, cette famille de Rennepont sera donc damnable et réprouvée, comme une lignée maudite de ce Caïn de relaps, et il sera bon de la toujours furieusement surveiller.

« Pour ce faire, il sera urgent que chaque année, à partir de ce jourd'hui, l'on établisse une sorte d'enquête sur la position successive des membres de cette famille. »

Rodin s'interrompit, et dit au père d'Aigrigny :

— Suit le compte rendu, année par année, de la position de cette famille depuis 1682 jusqu'à nos jours. Il est inutile de le lire à Votre Révérence?

— Très-inutile, dit l'abbé d'Aigrigny; cette note résume parfaitement les faits...

Puis, après un moment de silence, il reprit avec une expression d'orgueil triomphant :

— Combien est grande la puissance de l'association, appuyée sur la tradition et sur la

perpétuité!... Grâce à cette note insérée dans nos archives depuis un siècle et demi... cette famille a été surveillée de génération en génération;... toujours notre ordre a eu les yeux fixés sur elle, la suivant sur tous les points du globe où l'exil l'avait disséminée... Enfin, demain, nous rentrerons dans cette créance, peu considérable d'abord, et que cent cinquante ans ont changée en une fortune royale... Oui... nous réussirons, car je crois avoir prévu toutes les éventualités... Une seule chose pourtant me préoccupe vivement.

— Laquelle? demanda Rodin.

— Je songe à ces renseignements que l'on a déjà, mais en vain, essayé d'obtenir du gardien de la maison de la rue Saint-François. A-t-on tenté encore une fois, ainsi que j'en avais donné l'ordre?

— On l'a tenté...

— Eh bien?

— Cette fois, comme les autres, ce vieux juif est resté impénétrable; il est, d'ailleurs, presque en enfance, et sa femme ne vaut guère mieux que lui.

— Quand je songe, reprit le père d'Aigrigny, que depuis un siècle et demi que cette maison de la rue Saint-François a été murée et fermée, sa garde s'est perpétuée de génération en gé-

nération dans cette famille de Samuel ! Je ne puis croire qu'ils aient tous ignoré qui ont été et qui sont les dépositaires successifs de ces fonds devenus immenses par leur accumulation.

— Vous l'avez vu, dit Rodin, par les notes du dossier de cette affaire que l'ordre a toujours très-soigneusement suivie depuis 1682. A diverses époques, on a tenté d'obtenir quelques renseignements à ce sujet, que la note du père Bourdon n'éclaircissait pas. Mais cette race de gardiens juifs est restée muette, d'où l'on doit conclure qu'ils ne savaient rien.

— C'est ce qui m'a toujours semblé impossible... car enfin... l'aïeul de tous ces Samuel a assisté à la fermeture de cette maison il y a cent cinquante ans. Il était, dit le dossier, l'homme de confiance ou domestique de M. de Rennepont. Il est impossible qu'il n'ait pas été instruit de bien des choses dont la tradition se sera sans doute perpétuée dans sa famille.

— S'il m'était permis de hasarder une petite observation, dit humblement Rodin.

— Parlez...

— Il y a très-peu d'années qu'on a eu la certitude, par une confidence de confessionnal, que les fonds existaient, et qu'ils avaient atteint un chiffre énorme.

— Sans doute ; c'est ce qui a rappelé vive-

ment l'attention du révérend père général sur cette affaire...

— On sait donc ce que probablement tous les descendants de la famille Rennepont ignorent, l'immense valeur de cet héritage?

— Oui, répondit le père d'Aigrigny, la personne qui a certifié ce fait à son confesseur est digne de toute croyance... Dernièrement encore elle a renouvelé cette déclaration;... mais malgré toutes les instances de son directeur, elle a refusé de faire connaître entre les mains de qui étaient les fonds, affirmant toutefois qu'ils ne pouvaient être placés en des mains plus loyales.

— Il me semble alors, reprit Rodin, que l'on est certain de ce qu'il y a de plus important à savoir.

— Et qui sait si le détenteur de cette somme énorme se présentera demain, malgré la loyauté qu'on lui prête? Malgré moi, plus le moment approche, plus mon anxiété augmente... Ah reprit le père d'Aigrigny après un moment de silence, c'est qu'il s'agit d'intérêts si immenses, que les conséquences du succès seraient incalculables... Enfin, du moins... tout ce qu'il était possible de faire aura été tenté.

A ces mots, que le père d'Aigrigny adressait à Rodin, comme s'il eût demandé son adhésion, le *socius* ne répondit rien.

L'abbé, le regardant avec surprise, lui dit:

— N'êtes-vous pas de cet avis? Pouvait-on oser davantage? N'est-on pas allé jusqu'à l'extrême limite du possible?

Rodin s'inclina respectueusement, mais resta muet.

— Si vous pensez que l'on a omis quelque précaution, s'écria le père d'Aigrigny avec une sorte d'impatience inquiète, dites-le... Il est temps encore... Encore une fois, croyez-vous que tout ce qu'il était possible de faire, ait été fait? Tous les descendants enfin écartés, Gabriel en se présentant demain rue Saint-François ne sera-t-il pas le seul représentant de cette famille, et, par conséquent, le seul possesseur de cette immense fortune? Or, d'après sa renonciation et d'après nos statuts, ce n'est pas lui, mais notre ordre qui possédera. Pouvait-on agir mieux ou autrement? Parlez franchement.

— Je ne puis me permettre d'émettre une opinion à ce sujet, reprit humblement Rodin en s'inclinant de nouveau, le bon ou le mauvais succès répondront à Votre Révérence...

Le père d'Aigrigny haussa les épaules et se reprocha d'avoir demandé quelque conseil à cette machine à écrire qui lui servait de secrétaire, et qui n'avait, selon lui, que trois qualités : la mémoire, la discrétion et l'exactitude.

XV

L'étrangleur.

Après un moment de silence, le père d'Aigrigny reprit :

— Lisez-moi les rapports de la journée sur la situation de chacune des personnes signalées.

— Voici celui de ce soir ;... on vient de l'apporter.

— Voyons.

Rodin lut ce qui suit :

« Jacques Rennepont, dit Couche-tout-Nu, a été *vu* dans l'intérieur de la prison pour dettes, à huit heures, ce soir... »

— Celui-ci ne nous inquiétera pas demain... Et d'un... Continuez.

« Madame la supérieure du couvent de Sainte-Marie, avertie par madame la princesse de Saint-Dizier, a cru devoir enfermer plus étroitement encore les demoiselles Rose et Blanche Simon. Ce soir, à neuf heures, elles ont été enfermées soigneusement dans leur cellule, et

des rondes armées veilleront la nuit dans le jardin du couvent. »

— Rien non plus à craindre de ce côté, grâce à ces précautions, dit le père d'Aigrigny. Continuez.

« M. le docteur Baleinier, aussi prévenu par madame la princesse de Saint-Dizier, continue de faire très-rigoureusement surveiller mademoiselle de Cardoville ; à huit heures trois quarts la porte de son pavillon a été verrouillée et fermée. »

— Encore un sujet d'inquiétude de moins...

— Quant à M. Hardy, reprit Rodin, j'ai reçu ce matin de Toulouse un billet de M. de Bressac, son ami intime, qui nous a servi si heureusement à éloigner ce manufacturier depuis quelques jours ; ce billet contient une lettre de M. Hardy adressée à une personne de confiance. M. de Bressac a cru devoir détourner cette lettre de sa destination et nous l'envoyer comme une preuve nouvelle du succès de ses démarches, dont il espère que nous lui tiendrons compte, car, ajoute-t-il, pour nous servir, il trahit son ami intime de la manière la plus indigne en jouant une odieuse comédie. Aussi maintenant, M. de Bressac ne doute pas qu'après ses excellents offices on ne lui remette les pièces qui le placent dans notre dépendance

absolue, puisque ces pièces peuvent perdre à jamais une femme qu'il aime d'un amour adultère et passionné... Il dit enfin qu'on doit avoir pitié de l'horrible alternative où on l'a placé, de voir perdre et déshonorer la femme qu'il adore, ou de trahir d'une manière infâme son ami intime.

—Ces doléances adultères ne méritent aucune pitié, répondit dédaigneusement le père d'Aigrigny. D'ailleurs, on avisera... M. de Bressac peut nous être encore utile. Mais voyons cette lettre de M. Hardy, ce manufacturier impie et républicain, bien digne descendant de cette lignée maudite, et qu'il était si important d'écarter.

— Voici la lettre de M. Hardy, reprit Rodin; on la fera parvenir demain à la personne à qui elle est adressée.

Et Rodin lut ce qui suit :

Toulouse, 10 février.

« Enfin je trouve le moment de vous écrire, mon cher monsieur, et de vous expliquer la cause de ce départ si brusque qui a dû, non pas vous inquiéter, mais vous étonner; je vous écris aussi, pour vous demander un service;

en deux mots, voici les faits : Je vous ai bien souvent parlé de Félix de Bressac, un de mes camarades d'enfance, pourtant bien moins âgé que moi ; nous nous sommes toujours aimés tendrement, et nous avons mutuellement échangé assez de preuves de sérieuse affection pour pouvoir compter l'un sur l'autre. C'est pour moi *un frère*. Vous savez ce que j'entends par ces paroles. Il y a plusieurs jours, il m'a écrit de Toulouse, où il était allé passer quelque temps :

« *Si tu m'aimes, viens, j'ai besoin de toi... Pars à l'instant... Tes consolations me donneront peut-être le courage de vivre... Si tu arrivais trop tard... pardonne-moi et pense quelquefois à celui qui sera jusqu'à la fin ton meilleur ami.* »

« Vous jugez de ma douleur et de mon épouvante ; je demande à l'instant des chevaux ; mon chef d'atelier, un vieillard que j'estime et que je révère, le père du général Simon, apprenant que j'allais dans le Midi, me prie de l'emmener avec moi ; je devais le laisser durant quelques jours dans le département de la Creuse où il désirait étudier des usines récemment fondées. Je consentis d'autant plus volontiers à ce voyage, que je pouvais au moins épancher le chagrin et les angoisses que me causait la lettre de Bressac.

« J'arrive à Toulouse ; on m'apprend qu'il est parti la veille, emportant des armes, et en proie au plus violent désespoir. Impossible de savoir d'abord où il est allé ; au bout de deux jours quelques indications recueillies à grand'-peine me mettent sur ses traces ; enfin, après mille recherches, je le découvre dans un misérable village. Jamais, non jamais je ne vis un désespoir pareil : rien de violent, mais un abattement sinistre, un silence farouche ; d'abord il me repoussa presque ; puis cette horrible douleur, arrivée à son comble, se détendit peu à peu, et au bout d'un quart d'heure il tomba dans mes bras en fondant en larmes... Près de lui étaient ses armes chargées... Un jour plus tard, peut-être... et c'était fait de lui... Je ne puis vous apprendre la cause de son désespoir affreux ; ce secret n'est pas le mien ; mais son désespoir ne m'a pas étonné... Que vous dirai-je? c'est une cure complète à faire. Maintenant il faut calmer, soigner, cicatriser cette pauvre âme, si cruellement déchirée. L'amitié seule peut entreprendre cette tâche délicate, et j'ai bon espoir... Je l'ai décidé à partir et à faire un voyage de quelque temps ; le mouvement, la distraction, lui seront favorables... Je le mène à Nice, demain nous partons... S'il veut prolonger cette excursion, nous la prolongerons,

car mes affaires ne me rappelleront pas impérieusement à Paris avant la fin du mois de mars.

« Quant au service que je vous demande, il est conditionnel. Voici le fait :

« Selon quelques papiers de famille de ma mère, il paraît que j'aurais eu un certain intérêt à me trouver à Paris le 13 février, rue Saint-François nº 3. Je m'étais informé ; je n'avais rien appris, sinon que cette maison de très-antique apparence était fermée depuis cent cinquante ans, par une bizarrerie d'un de mes aïeux maternels, et qu'elle devait être ouverte le 13 de ce mois en présence des cohéritiers, qui, si j'en ai, me sont inconnus. Ne pouvant y assister, j'ai écrit au père du général Simon, mon chef d'atelier, en qui j'ai toute confiance, et que j'avais laissé dans le département de la Creuse, de partir pour Paris, afin de se trouver à l'ouverture de cette maison, non comme mon mandataire, cela serait inutile, mais comme curieux, et de me faire savoir à Nice ce qu'il aviendra de cette volonté romanesque d'un de mes grands parents. Comme il se peut que mon chef d'atelier arrive trop tard pour accomplir cette mission, je vous serais mille fois obligé de vous informer chez moi, au Plessis, s'il est arrivé, et, dans le cas contraire, de le rempla-

cer à l'ouverture de la maison de la rue Saint-François.

« Je crois bien n'avoir fait à mon pauvre ami Bressac qu'un insignifiant sacrifice en ne me trouvant pas à Paris ce jour-là ; mais ce sacrifice eût-il été immense, je m'en applaudirais encore, car mes soins et mon amitié étaient nécessaires à celui que je regarde comme un frère.

« Ainsi, allez à l'ouverture de cette maison, je vous en prie, et soyez assez bon pour m'écrire poste restante, à Nice, le résultat de votre mission de curieux, etc.

« François Hardy. »

— Quoique sa présence ne puisse avoir aucune fâcheuse importance, il serait préférable que le père du maréchal Simon n'assistât pas demain à l'ouverture de cette maison, dit le père d'Aigrigny, mais il n'importe ; M. Hardy est sûrement éloigné : il ne s'agit plus que du jeune Indien... Quant à lui, reprit-il d'un air pensif, on a fait sagement de laisser partir M. Norval, porteur des présents de mademoiselle de Cardoville pour ce prince. Le médecin qui accompagne M. Norval, et qui a été choisi par M. Baleinier, n'inspirera de la sorte aucun soupçon...

— Aucun, reprit Rodin. Sa lettre d'hier était complétement rassurante.

— Ainsi, rien à craindre non plus du prince indien, dit le père d'Aigrigny, tout va pour le mieux.

— Quant à Gabriel, reprit le père Rodin, il a écrit de nouveau ce matin pour obtenir de Votre Révérence l'entretien qu'il sollicite vainement depuis trois jours; il est affecté de la rigueur de la punition qu'on lui a infligée en lui défendant depuis cinq jours de sortir de notre maison.

— Demain... en le conduisant rue Saint-François, je l'écouterai... il sera temps... Ainsi donc à cette heure, dit le père d'Aigrigny d'un air de satisfaction triomphante, tous les descendants de cette famille, dont la présence pouvait ruiner nos projets, sont dans l'impossibilité de se trouver demain avant midi rue Saint-François, tandis que Gabriel seul y sera... Enfin nous touchons au but.

Deux coups discrètement frappés interrompirent le père d'Aigrigny.

— Entrez, dit-il.

Un vieux serviteur vêtu de noir se présenta et dit :

— Il y a en bas un homme qui désire parler à l'instant à M. Rodin pour affaire très-urgente.

— Son nom? demanda le père d'Aigrigny.

— Il n'a pas dit son nom, mais il dit qu'il vient de la part de M. Josué... négociant de l'île de Java.

Le père d'Aigrigny et Rodin échangèrent un coup d'œil de surprise, presque de frayeur.

— Voyez ce que c'est que cet homme..., dit le père d'Aigrigny à Rodin sans pouvoir cacher son inquiétude, et venez ensuite me rendre compte.

Puis, s'adressant au domestique qui sortit :

— Faites entrer.

Ce disant, le père d'Aigrigny, après avoir échangé un signe expressif avec Rodin, disparut par une porte latérale.

Une minute après, Faringhea, l'ex-chef de la secte des Étrangleurs, parut devant Rodin, qui le reconnut aussitôt pour l'avoir vu au château de Cardoville.

Le *socius* tressaillit, mais il ne voulut pas paraître se souvenir de ce personnage.

Cependant, toujours courbé sur son bureau, et ne semblant pas voir Faringhea, il écrivit aussitôt quelques mots à la hâte sur une feuille de papier placée devant lui.

— Monsieur..., reprit le domestique étonné du silence de Rodin, voici cette personne...

Rodin plia le billet qu'il venait d'écrire précipitamment et dit au serviteur :

— Faites porter ceci à son adresse... On m'apportera la réponse.

Le domestique salua et sortit.

Alors Rodin, sans se lever, attacha ses petits yeux de reptile sur Faringhea et lui dit courtoisement :

— A qui , monsieur , ai-je l'honneur de parler ?

XVI

Les deux frères de la bonne œuvre.

Faringhea, né dans l'Inde, avait, on l'a dit, beaucoup voyagé et fréquenté les comptoirs européens des différentes parties de l'Asie ; parlant bien l'anglais et le français, rempli d'intelligence et de sagacité, il était parfaitement *civilisé*.

Au lieu de répondre à la question de Rodin, il attachait sur lui un regard fixe et pénétrant ;

le *socius,* impatienté de ce silence, et pressentant avec une vague inquiétude que l'arrivée de Faringhea avait quelque rapport direct ou indirect avec la destinée de Djalma, reprit en affectant le plus grand sang-froid :

— A qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler?

— Vous ne me reconnaissez pas? dit Faringhea faisant deux pas vers la chaise de Rodin.

— Je ne crois pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir, répondit froidement celui-ci.

— Et moi je vous reconnais, dit Faringhea, je vous ai vu au château de Cardoville le jour du naufrage du bateau à vapeur et du trois-mâts.

— Au château de Cardoville? c'est possible... monsieur, j'y étais en effet un jour de naufrage...

— Et ce jour-là je vous ai appelé par votre nom. Vous m'avez demandé ce que je voulais de vous... je vous ai répondu : *Maintenant rien, frère;... plus tard beaucoup...* Le temps est venu... je viens vous demander beaucoup.

— Mon cher monsieur, dit Rodin toujours impassible, avant de continuer cet entretien, jusqu'ici passablement obscur, je désirerais savoir, je vous le répète, à qui j'ai l'avantage de parler... Vous vous êtes introduit ici sous prétexte d'une commission de M. Josué Van

Dael... respectable négociant de Batavia, et...

— Vous connaissez l'écriture de M. Josué? dit Faringhea en interrompant Rodin.

— Je la connais parfaitement.

— Regardez...

Et le métis, tirant de sa poche (il était assez pauvrement vêtu à l'européenne) la longue dépêche dérobée par lui à Mahal, le contrebandier de Java, après l'avoir étranglé sur la grève de Batavia, mit ces papiers sous les yeux de Rodin, sans cependant s'en dessaisir.

— C'est en effet de l'écriture de M. Josué! dit Rodin.

Et il tendit la main vers la lettre que Faringhea remit lestement et prudemment dans sa poche.

— Vous avez, mon cher monsieur, permettez-moi de vous le dire, une singulière manière de faire les commissions..., dit Rodin. Cette lettre étant à mon adresse... et vous ayant été confiée par M. Josué... vous devriez...

— Cette lettre ne m'a pas été confiée par Josué, dit Faringhea en interrompant Rodin.

— Comment l'avez-vous entre les mains?

— Un contrebandier de Java m'avait trahi; Josué avait assuré le passage de cet homme pour Alexandrie et lui avait remis cette lettre qu'il devait porter à bord, pour la malle d'Europe.

J'ai étranglé le contrebandier, j'ai pris la lettre, j'ai fait la traversée... et me voici...

L'étrangleur avait prononcé ces mots avec une jactance farouche ; son regard fauve et intrépide ne s'abaissa pas devant le regard perçant de Rodin, qui, à cet étrange aveu, avait redressé vivement la tête pour observer ce personnage.

Faringhea croyait étonner ou intimider Rodin par cette espèce de forfanterie féroce ; mais, à sa grande surprise, le *socius,* toujours impassible comme un cadavre, lui dit simplement :

— Ah !... on étrangle ainsi... à Java ?

— Et ailleurs... aussi..., répondit Faringhea avec un sourire amer.

— Je ne veux pas vous croire ;... mais je vous trouve d'une étonnante sincérité, monsieur... Votre nom ?...

— Faringhea.

— Eh bien ! M. Faringhea, où voulez-vous en venir ?... Vous vous êtes emparé, par un crime abominable, d'une lettre à moi adressée ; maintenant vous hésitez à me la remettre...

— Parce que je l'ai lue... et qu'elle peut me servir.

— Ah !... vous l'avez lue ? dit Rodin un instant troublé.

Puis il reprit :

— Il est vrai que, d'après votre manière de vous charger de la correspondance d'autrui, on ne peut s'attendre à une extrême discrétion de votre part... Et qu'avez-vous appris de si utile pour vous dans cette lettre de M. Josué ?

— J'ai appris, frère... que vous étiez comme moi un fils de la bonne œuvre.

— De quelle bonne œuvre voulez-vous parler ? demanda Rodin assez étonné.

Faringhea répondit avec une expression d'ironie amère :

— Dans sa lettre Josué vous dit :

Obéissance et courage, secret et patience, ruse et audace, union entre nous, qui avons pour patrie le monde, pour famille ceux de notre ordre, et pour reine Rome.

— Il est possible que M. Josué m'écrive ceci. Mais qu'en concluez-vous, monsieur ?

— Notre œuvre a, comme la vôtre, frère, le monde pour patrie ; comme vous, pour famille nous avons nos complices, et pour reine *Bhowanie.*

— Je ne connais pas cette sainte, dit humblement Rodin.

— C'est notre Rome à nous, répondit l'étrangleur.

Et il poursuivit :

— Josué vous parle encore de ceux de votre

œuvre qui, répandus sur toute la terre, travaillent à la gloire de Rome, votre reine. Ceux de notre œuvre travaillent ainsi dans divers pays à la gloire de Bhowanie.

— Et quels sont ces fils de Bhowanie, M. Faringhea ?

— Des hommes résolus, audacieux, patients, rusés, opiniâtres, qui, pour faire triompher la bonne œuvre, sacrifient pays, père et mère, sœur et frère, et qui regardent comme ennemis tous ceux qui ne sont pas des leurs !

— Il me paraît y avoir beaucoup de bon dans l'esprit persévérant et religieusement exclusif de cette œuvre, dit Rodin d'un air modeste et béat... Seulement, il faudrait connaître ses fins et son but.

— Comme vous, frère... nous faisons des cadavres.

— Des cadavres ! s'écria Rodin.

— Dans sa lettre, reprit Faringhea, Josué vous dit : *La plus grande gloire de notre ordre est de faire de l'homme un cadavre* [1]. Notre œuvre fait

[1] Rappelons au lecteur que la doctrine de l'obéissance passive et absolue, principal levier de la compagnie de Jésus, se résume par ces mots terribles de Loyola mourant : *Que tout membre de l'ordre soit dans les mains de ses supérieurs* COMME UN CADAVRE, PERINDE AC CADAVER.

aussi de l'homme un cadavre... La mort des hommes est douce à Bhowanie.

— Mais, monsieur, s'écria Rodin, M. Josué parle de l'âme... de la volonté, de la pensée qui doivent être anéanties par la discipline.

— C'est vrai, les vôtres tuent l'âme... nous tuons les corps. Votre main, frère ; vous êtes, comme nous, chasseurs d'hommes.

— Mais, encore une fois, monsieur, il s'agit de tuer la volonté, la pensée, dit Rodin.

— Et que sont des corps privés d'âme, de volonté, de pensée, sinon des cadavres?... Allez, allez, frère, les morts que fait notre lacet ne sont pas plus inanimés, plus glacés, que ceux que fait votre discipline. Allons, touchez là, frère... Rome et Bhowanie sont sœurs.

Malgré son calme apparent, Rodin ne voyait pas sans une secrète frayeur un misérable de l'espèce de Faringhea détenteur d'une longue lettre de Josué, où il devait être nécessairement question de Djalma. A la vérité, Rodin se croyait certain d'avoir mis le jeune Indien dans l'impossibilité d'être à Paris le lendemain; mais, ignorant les relations qui avaient pu se nouer depuis le naufrage entre le prince et le métis, il regardait Faringhea comme un homme probablement fort dangereux.

Plus le *socius* était intérieurement inquiet,

plus il affecta de paraître calme et dédaigneux. Il reprit donc :

— Sans doute ce rapprochement entre Rome et Bhowanie est fort piquant... Mais, qu'en concluez-vous, monsieur ?

— Je veux vous montrer, frère, ce que je suis, ce dont je suis capable, afin de vous convaincre qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

— En d'autres termes, monsieur, dit Rodin avec une ironie méprisante, vous appartenez à une secte meurtrière de l'Inde, et vous voulez, par une transparente allégorie, me donner à réfléchir sur le sort de l'homme à qui vous avez dérobé les lettres qui m'étaient adressées ; à mon tour, je me permettrai de vous faire observer en toute humilité, M. Faringhea, qu'ici on n'étrangle personne, et que si vous aviez la fantaisie de vouloir changer quelqu'un en cadavre pour l'amour de Bhowanie, votre divinité, on vous couperait le cou pour l'amour d'une autre divinité vulgairement appelée la justice.

— Et que me ferait-on, si j'avais tenté d'empoisonner quelqu'un ?

— Je vous ferai encore humblement observer, M. Faringhea, que je n'ai pas le loisir de vous professer un cours de jurisprudence criminelle. Seulement, croyez-moi, résistez à la

tentation d'étrangler ou d'empoisonner qui que ce soit. Un dernier mot : voulez-vous ou non me remettre les lettres de M. Josué ?

— Les lettres relatives au prince Djalma? dit le métis.

Et il regarda fixement Rodin, qui, malgré une vive et subite angoisse, demeura impénétrable et répondit le plus simplement du monde :

— Ignorant le contenu des lettres que vous retenez, monsieur, il m'est impossible de vous répondre. Je vous prie, et au besoin je vous requiers, de me remettre ces lettres... ou de sortir d'ici.

— Vous allez dans quelques minutes me supplier de rester, frère.

— J'en doute.

— Quelques mots feront ce prodige... Si tout à l'heure je vous parlais d'empoisonnement, frère, c'est que vous avez envoyé un médecin... au château de Cardoville pour empoisonner... momentanément, le prince Djalma.

Rodin, malgré lui, tressaillit imperceptiblement, et reprit :

— Je ne comprends pas...

— Il est vrai ; je suis un pauvre étranger qui ai sans doute beaucoup d'accent ; pourtant je vais tâcher de parler mieux. Je sais, par les lettres de Josué, l'intérêt que vous avez à ce que

le prince Djalma ne soit pas ici... demain, et ce que vous avez fait pour cela. M'entendez-vous?

— Je n'ai rien à vous répondre.

Deux coups frappés à la porte interrompirent la conversation.

— Entrez, dit Rodin.

— La lettre a été portée à son adresse, monsieur, dit un vieux domestique en s'inclinant, voici la réponse.

Rodin prit le papier qu'on lui présentait, et, avant de l'ouvrir, dit courtoisement à Faringhea :

— Vous permettez, monsieur?

— Ne vous gênez pas, dit le métis.

— Vous êtes bien bon, répondit Rodin, qui, après avoir lu, écrivit rapidement quelques mots au bas de la réponse qu'on lui apportait, et dit au domestique en la lui remettant :

— Renvoyez ceci à la même adresse.

Le domestique s'inclina respectueusement et disparut.

— Puis-je continuer? demanda le métis à Rodin.

— Parfaitement.

— Je continue donc, reprit Faringhea.. Avant-hier, au moment où, tout blessé qu'il était, le prince allait, par mon conseil, partir

pour Paris, est arrivée une belle voiture avec de superbes présents destinés à Djalma par un ami inconnu. Dans cette voiture il y avait deux hommes : l'un envoyé par l'ami inconnu ; l'autre était un médecin... envoyé par vous pour donner des soins à Djalma et l'accompagner jusqu'à son arrivée à Paris... C'était charitable, n'est-ce pas, frère ?

— Continuez votre histoire, monsieur.

— Djalma est parti hier... En déclarant que la blessure du prince empirerait d'une manière très-grave s'il ne restait pas étendu dans la voiture pendant tout le voyage, le médecin s'est ainsi débarrassé de l'envoyé de l'ami inconnu qui est reparti pour Paris de son côté; le médecin a voulu m'éloigner à mon tour; mais Djalma a si fort insisté, que nous sommes partis, le médecin, le prince et moi. Hier soir, nous arrivons à moitié chemin; le médecin trouve qu'il faut passer la nuit dans une auberge : nous avions, disait-il, tout le temps d'être arrivés à Paris ce soir, le prince ayant annoncé qu'il lui fallait absolument être à Paris le 12 au soir. Le médecin avait beaucoup insisté pour partir seul avec le prince. Je savais, par la lettre de Josué, qu'il vous importait beaucoup que Djalma ne fût pas ici le 13 ; des soupçons me sont venus; j'ai demandé à ce médecin s'il vous con-

naissait ; il m'a répondu avec embarras ;... alors au lieu de soupçons, j'ai eu des certitudes... Arrivé à l'auberge, pendant que le médecin était auprès de Djalma, je suis monté à la chambre du docteur, j'ai examiné une boîte remplie de plusieurs flacons qu'il avait apportés ; l'un d'eux contenait de l'opium... J'ai deviné.

— Qu'avez-vous deviné, monsieur?

— Vous allez le savoir... Le médecin a dit à Djalma, avant de se retirer : « Votre blessure est en bon état, mais la fatigue du voyage pourrait l'enflammer ; il sera bon demain dans la journée de prendre une potion calmante que je vais préparer ce soir afin de l'avoir toute prête dans la voiture... » Le calcul du médecin était simple, ajouta Faringhea, le lendemain (qui est aujourd'hui) le prince prenait la potion sur les quatre ou cinq heures du soir... bientôt il s'endormait profondément... Le médecin inquiet faisait arrêter la voiture dans la soirée... déclarait qu'il y avait danger à continuer la route... passait la nuit dans une auberge, et s'établissait auprès du prince dont l'assoupissement n'aurait cessé qu'à l'heure qui vous convenait. Tel était votre dessein ; il m'a paru habilement projeté, j'ai voulu m'en servir pour moi-même, et j'ai réussi.

— Tout ce que vous dites là, mon cher mon-

sieur, dit Rodin en rongeant ses ongles, est de l'hébreu pour moi.

— Toujours, sans doute, à cause de mon accent... mais dites-moi... connaissez-vous l'*array-mow ?*

— Non.

— Tant pis, c'est une admirable production de l'île de Java, si fertile en poisons.

— Eh! que m'importe? dit Rodin d'une voix brève et pouvant à peine dissimuler son anxiété croissante.

— Cela vous importe beaucoup. Nous autres fils de Bhowanie, nous avons horreur de répandre le sang, reprit Faringhea ; mais pour passer impunément le lacet autour du cou de nos victimes, nous attendons qu'elles soient endormies... Lorsque leur sommeil n'est pas assez profond, nous l'augmentons à notre gré ; nous sommes très-adroits dans notre œuvre ; le serpent n'est pas plus subtil, le lion plus audacieux. Djalma porte nos marques... L'array-mow est une poudre impalpable ; en en faisant respirer quelques parcelles pendant le sommeil, ou en le mêlant au tabac d'une pipe pendant qu'on veille, on jette sa victime dans un assoupissement dont rien ne peut la tirer. Si l'on craint de donner une dose trop forte à la fois, on en fait aspirer plusieurs fois durant le som-

meil, et on le prolonge ainsi sans danger autant de temps que l'homme peut rester sans boire ni manger... trente ou quarante heures environ... Vous voyez combien l'usage de l'opium est grossier auprès de ce divin narcotique... J'en avais apporté de Java une certaine quantité... par simple curiosité... sans oublier le contre-poison.

— Ah! il y a un contre-poison? dit machinalement Rodin.

— Comme il y a des gens qui sont tout le contraire de ce que nous sommes, frère de la bonne œuvre... Les Javanais appellent le suc de cette racine le *touboe;* il dissipe l'engourdissement causé par l'array-mow, comme le soleil dissipe les nuages... Or, hier soir, étant certain des projets de votre émissaire sur Djalma, j'ai attendu que ce médecin fût couché, endormi... Je me suis introduit en rampant dans sa chambre... et je lui ai fait aspirer une telle dose d'array-mow... qu'il doit dormir encore...

— Malheureux! s'écria Rodin de plus en plus effrayé de ce récit, car Faringhea portait un coup terrible aux machinations du *socius* et de ses amis. Mais vous risquiez d'empoisonner ce médecin.

— Frère... comme il risquait d'empoisonner Djalma. Ce matin nous sommes donc partis,

laissant votre médecin dans l'auberge, plongé dans un profond sommeil. Je me suis trouvé seul dans la voiture avec Djalma. Il fumait, en véritable Indien ; quelques parcelles d'array-mow, mélangées au tabac dont j'ai rempli sa longue pipe, l'ont d'abord assoupi... Une nouvelle dose qu'il a aspirée l'a endormi profondément, et à cette heure il est dans l'auberge où nous sommes descendus. Maintenant, frère... il dépend de moi de laisser Djalma plongé dans son assoupissement, qui durera jusqu'à demain soir... ou de l'en faire sortir à l'instant... Ainsi, selon que vous satisferez ou non à ma demande, Djalma sera ou ne sera pas demain rue Saint-François, nº 3.

Ce disant, Faringhea tira de sa poche la médaille de Djalma, et dit à Rodin en la lui montrant :

— Vous le voyez, je vous dis la vérité... Pendant le sommeil de Djalma, je lui ai enlevé cette médaille, la seule indication qu'il ait de l'endroit où il doit se trouver demain... Je finis donc par où j'ai commencé en vous disant : « Frère, je viens vous demander beaucoup ! »

Depuis quelques moments, Rodin, selon son habitude lorsqu'il était en proie à un accès de rage muette et concentrée, se rongeait les ongles jusqu'au sang.

A ce moment, le timbre de la loge du portier sonna trois coups espacés d'une façon particulière.

Rodin ne parut pas faire attention à ce bruit, et pourtant tout à coup une étincelle brilla dans ses petits yeux de reptile, pendant que Faringhea, les bras croisés, le regardait avec une expression de supériorité triomphante et dédaigneuse.

Le *socius* baissa la tête, garda le silence, prit machinalement une plume sur son bureau, et en mâchonna la barbe pendant quelques secondes, en ayant l'air de réfléchir profondément à ce que venait de lui dire Faringhea. Enfin, jetant la plume sur le bureau, il se retourna brusquement vers le métis, et lui dit d'un air profondément dédaigneux :

— Ah çà, M. Faringhea, est-ce que vous prétendez vous moquer du monde avec vos histoires ?

Le métis, stupéfait, malgré son audace, recula d'un pas.

— Comment, monsieur ! reprit Rodin, vous venez ici, dans une maison respectable, vous vanter d'avoir dérobé une correspondance, étranglé celui-ci, empoisonné ceux-là avec un narcotique ? Mais c'est du délire, monsieur ; j'ai voulu vous écouter jusqu'à la fin, pour voir jus-

qu'où vous pousseriez l'audace... car il n'y a qu'un monstrueux scélérat qui puisse venir se targuer de si épouvantables forfaits ; mais je veux bien croire qu'ils n'existent que dans votre imagination.

En prononçant ces mots avec une sorte d'animation qui ne lui était pas habituelle, Rodin se leva, et, tout en marchant, s'approcha peu à peu de la cheminée, pendant que Faringhea, ne revenant pas de sa surprise, le regardait en silence ; pourtant, au bout de quelques instants, il reprit d'un air sombre et farouche :

— Prenez garde, frère... ne me forcez pas à vous prouver que j'ai dit la vérité.

— Allons donc, monsieur, il faut venir des antipodes pour croire les Français si faciles à duper. Vous avez, dites-vous, la prudence du serpent et le courage du lion. J'ignore si vous êtes un lion courageux ; mais pour serpent prudent... je le nie. Comment? vous avez sur vous une lettre de M. Josué qui peut me compromettre (en admettant que tout ceci ne soit pas une fable) ; le prince Djalma est plongé dans une torpeur qui sert mes projets et dont vous seul pouvez le faire sortir. Vous pouvez enfin, dites-vous, porter un coup terrible à mes intérêts, et vous ne réfléchissez pas, lion terrible, serpent

subtil, qu'il ne s'agit pour moi que de gagner vingt-quatre heures. Or, vous arrivez du fond de l'Inde à Paris ; vous êtes étranger et inconnu à tous, vous me croyez aussi scélérat que vous, puisque vous m'appelez frère, et vous ne songez pas que vous êtes ici en mon pouvoir ; que cette rue est solitaire, cette maison écartée ; que je puis avoir ici sur-le-champ trois ou quatre personnes capables de vous garrotter en une seconde, tout étrangleur que vous êtes?... Et cela seulement en tirant le cordon de cette sonnette ! ajouta Rodin en le prenant en effet à la main. N'ayez donc pas peur, ajouta-t-il avec un sourire diabolique en voyant Faringhea faire un brusque mouvement de surprise et de frayeur ; est-ce que je vous préviendrais si je voulais agir de la sorte?... Voyons, répondez... Une fois garrotté et mis en lieu de sûreté pendant vingt-quatre heures, comment pourriez-vous me nuire? Ne me serait-il pas alors facile de m'emparer des papiers de Josué, de la médaille de Djalma qui, plongé dans son assoupissement jusqu'à demain soir, ne m'inquiéterait plus?... Vous le voyez donc bien, monsieur, vos menaces sont vaines... parce qu'elles reposent sur des mensonges, parce qu'il n'est pas vrai que le prince Djalma soit ici et en votre pouvoir... Allez... sortez d'ici, et une autre fois, quand

vous voudrez faire des dupes, adressez-vous mieux.

Faringhea restait frappé de stupeur : tout ce qu'il venait d'entendre lui semblait très-probable ; Rodin pouvait s'emparer de lui, de la lettre de Josué, de la médaille, et, en le retenant prisonnier, rendre impossible le réveil de Djalma, et pourtant Rodin lui ordonnait de sortir, à lui Faringhea qui se croyait si redoutable.

A force de chercher les motifs de la conduite inexplicable du *socius*, le métis s'imagina, et en effet il ne pouvait penser autre chose, que Rodin, malgré les preuves qu'il lui apportait, ne croyait pas que Djalma fût en son pouvoir ; de la sorte, le dédain du correspondant de Josué s'expliquait naturellement.

Rodin jouait un coup d'une grande hardiesse et d'une grande habileté ; aussi, tout en ayant l'air de grommeler entre ses dents d'un air courroucé, il observait en dessous, mais avec une anxiété dévorante, la physionomie de l'étrangleur.

Celui-ci, presque certain d'avoir pénétré le secret motif de la conduite de Rodin, reprit :

— Je vais sortir... mais un mot encore ;... vous croyez que je mens...

— J'en suis certain, vous m'avez débité un

tissu de fables ; j'ai perdu beaucoup de temps à les écouter ; faites-moi grâce du reste... Il est tard, veuillez me laisser seul.

— Une minute encore... vous êtes un homme, je le vois, à qui... l'on ne doit rien cacher, dit Faringhea ; à cette heure, je ne puis attendre de Djalma... qu'une espèce d'aumône et un mépris écrasant, car du caractère dont il est, lui dire : « Donnez-moi beaucoup, parce que pouvant vous trahir, je ne l'ai pas fait... » ce serait m'attirer son courroux et son dédain... J'aurais pu vingt fois le tuer... mais son jour n'est pas encore venu, dit l'étrangleur d'un air sombre, et pour attendre ce jour... et d'autres funestes jours, il me faut de l'or, beaucoup d'or... vous seul pouvez m'en donner en payant ma trahison envers Djalma, parce qu'à vous seul elle profite. Vous refusez de m'entendre, parce que vous me croyez menteur... J'ai pris l'adresse de l'auberge où nous sommes descendus ; la voici. Envoyez quelqu'un s'assurer de la vérité de ce que je dis, alors vous me croirez ; mais le prix de ma trahison sera cher. Je vous l'ai dit, je vous demanderai beaucoup...

Ce disant, Faringhea offrait à Rodin une adresse imprimée ; le *socius* qui suivait, du coin de l'œil, tous les mouvements de Faringhea, fit semblant d'être profondément absorbé,

de ne pas l'entendre, et ne répondit rien.

— Prenez cette adresse... et assurez-vous que je ne mens pas, reprit Faringhea en tendant de nouveau l'adresse à Rodin.

— Hein... qu'est-ce? dit celui-ci en jetant à la dérobée un rapide regard sur l'adresse qu'il lut avidement, mais sans y toucher.

— Lisez cette adresse, répéta le métis, et vous pourrez vous assurer que...

— En vérité, monsieur, s'écria Rodin en repoussant l'adresse de la main, votre impudence me confond. Je vous répète que je ne veux avoir rien de commun avec vous. Pour la dernière fois je vous somme de vous retirer... Je ne sais pas ce que c'est que le prince Djalma... Vous pouvez me nuire, dites-vous; nuisez-moi, ne vous en gênez pas, mais pour l'amour du ciel sortez d'ici.

Ce disant, Rodin sonna violemment.

Faringhea fit un mouvement comme s'il eût voulu se mettre en défense.

Un vieux domestique à figure débonnaire et placide se présenta aussitôt.

— Lapierre... éclairez monsieur, lui dit Rodin en lui montrant du geste Faringhea.

Celui-ci, épouvanté du calme de Rodin, hésitait à sortir.

— Mais, monsieur, lui dit Rodin, remarquant

son trouble et son hésitation, qu'attendez-vous? Je désire être seul...

— Ainsi, monsieur, lui dit Faringhea en se retirant lentement et à reculons, vous refusez mes offres? Prenez garde... demain il sera trop tard.

— Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

Et Rodin s'inclina avec courtoisie.

L'étrangleur sortit.

La porte se referma sur lui.

Aussitôt, le père d'Aigrigny parut sur le seuil de la pièce voisine. Sa figure était pâle et bouleversée.

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-il en s'adressant à Rodin. J'ai tout entendu... Ce misérable, j'en suis malheureusement certain, disait la vérité... l'Indien est en son pouvoir; il va le rejoindre...

— Je ne le pense pas, dit humblement Rodin en s'inclinant et reprenant sa physionomie morne et soumise.

— Et qui empêchera cet homme de rejoindre le prince?

— Permettez... Lorsqu'on a introduit ici cet affreux scélérat, je l'ai reconnu; aussi, avant de m'entretenir avec lui, j'ai prudemment écrit quelques lignes à Morok, qui attendait le bon

loisir de Votre Révérence dans la salle basse avec Goliath ; plus tard, pendant le cours de la conversation , lorsqu'on m'a apporté la réponse de Morok , qui attendait mes ordres , je lui ai donné de nouvelles instructions, voyant le tour que prenaient les choses.

— Et à quoi bon tout ceci, puisque cet homme vient de sortir de cette maison?

— Votre Révérence daignera peut-être remarquer qu'il n'est sorti qu'après m'avoir donné l'adresse de l'hôtel où est l'Indien, grâce à mon innocent stratagème de dédain... S'il eût manqué, Faringhea tombait toujours entre les mains de Goliath et de Morok, qui l'attendaient dans la rue à deux pas de la porte. Mais nous eussions été très-embarrassés , car nous ne savions pas où habitait le prince Djalma...

— Encore de la violence ! dit le père d'Aigrigny avec répugnance.

— C'est à regretter, très à regretter..., reprit Rodin... mais il a bien fallu suivre le système adopté jusqu'ici.

— Est-ce un reproche que vous m'adressez? dit le père d'Aigrigny qui commençait à trouver que Rodin était autre chose qu'une machine à écrire.

— Je ne me permettrais pas d'en adresser à Votre Révérence, dit Rodin en s'inclinant pres-

que jusqu'à terre ; mais il s'agit seulement de retenir cet homme pendant vingt-quatre heures.

— Et ensuite? Ses plaintes... ?

— Un pareil bandit n'osera pas se plaindre ; d'ailleurs il est sorti librement d'ici. Morok et Goliath lui banderont les yeux après s'être emparés de lui. La maison a une entrée dans la rue *Vieille des Ursins*. A cette heure et par ce temps d'ouragan, il ne passe personne dans ce quartier désert. Le trajet dépaysera complétement ce misérable ; on le descendra dans une cave du bâtiment neuf, et demain, la nuit, à pareille heure, on lui rendra la liberté avec les mêmes précautions... Quant à l'Indien, on sait maintenant où le trouver... il s'agit d'envoyer auprès de lui une personne de confiance, et s'il sort de sa torpeur... il est un moyen très-simple et surtout aucunement violent, selon mon petit jugement, dit modestement Rodin, de le tenir demain éloigné toute la journée de la rue Saint-François.

Le même domestique à figure débonnaire qui avait introduit et éconduit Faringhea, rentra dans le cabinet après avoir discrètement frappé ; il tenait à la main une espèce de petite gibecière en peau de daim qu'il remit à Rodin en lui disant :

— Voici ce que M. Morok vient d'apporter : il est entré par la rue Vieille.

Le domestique sortit.

Rodin ouvrit le sac et dit au père d'Aigrigny en lui montrant ces objets :

— La médaille et la lettre de Josué... Morok a été habile et expéditif.

— Encore un danger évité, dit le marquis; il est fâcheux d'en venir à de tels moyens...

— A qui les reprocher, sinon au misérable qui nous met dans la nécessité d'y avoir recours?... Je vais à l'instant dépêcher quelqu'un à l'hôtel de l'Indien.

— Et à sept heures du matin vous conduirez Gabriel rue Saint-François ; c'est là que j'aurai avec lui l'entretien qu'il me demande si instamment depuis trois jours.

— Je l'en ai fait prévenir ce soir, il se rendra à vos ordres.

— Enfin, dit le père d'Aigrigny, après tant de luttes, tant de craintes, tant de traverses, quelques heures maintenant nous séparent de ce moment, depuis si longtemps attendu.

. . . .

Nous conduirons le lecteur à la maison de la rue Saint-François.

NEUVIÈME PARTIE.

LE TREIZE FÉVRIER.

XVII

La maison de la rue Saint-François.

En entrant dans la *rue Saint-Gervais* par la rue *Doré* (au *Marais*), on se trouvait, à l'époque de ce récit, en face d'un mur d'une hauteur énorme, aux pierres noires et vermiculées par les années ; ce mur, se prolongeant dans presque toute la longueur de cette rue solitaire, servait de contre-fort à une terrasse ombragée d'arbres centenaires ainsi plantés à plus de quarante pieds au-dessus du pavé ; à travers

leurs épais branchages apparaissaient le fronton de pierres, le toit aigu et les grandes cheminées de briques d'une antique maison, dont l'entrée était située rue Saint-François, n° 3, non loin de l'angle de la rue Saint-Gervais.

Rien de plus triste que les dehors de cette demeure; c'était encore de ce côté une muraille très-élevée, percée de deux ou trois jours de souffrance, sortes de meurtrières formidablement grillagées. Une porte cochère en chêne massif, bardée de fer, constellée d'énormes têtes de clous, et dont la couleur primitive disparaissait depuis longtemps sous une couche épaisse de boue, de poussière et de rouille, s'arrondissait par le haut, et s'adaptait à la voussure d'une baie cintrée, ressemblant à une arcade profonde, tant les murailles avaient d'épaisseur; dans l'un des larges battants de cette porte massive, s'ouvrait une seconde petite porte, servant d'entrée au juif Samuel, gardien de cette sombre demeure.

Le seuil franchi, on arrivait sous une voûte, formée par le bâtiment donnant sur la rue. Dans ce bâtiment était pratiqué le logement de Samuel; les fenêtres s'ouvraient sur une cour intérieure, très-spacieuse, coupée par une grille, au delà de laquelle on voyait un jardin.

Au milieu de ce jardin s'élevait une maison

de pierre de taille à deux étages, si bizarrement exhaussée, qu'il fallait gravir un perron ou plutôt un double escalier de vingt marches pour arriver à la porte d'entrée murée depuis cent cinquante ans.

Les contrevents des croisées de cette habitation avaient été remplacés par de larges et épaisses plaques de plomb hermétiquement soudées et maintenues par des châssis de fer scellés dans la pierre. De plus, afin d'intercepter complétement l'air, la lumière, et de parer de la sorte à toute dégradation intérieure ou extérieure, le toit avait été recouvert d'épaisses plaques de plomb, ainsi que l'ouverture des hautes cheminées de briques, préalablement bouchées et maçonnées.

On avait usé des mêmes procédés pour la clôture d'un petit belvédère carré situé au faîte de la maison, en recouvrant sa cage vitrée d'une sorte de chape soudée à la toiture. Seulement, par suite d'une fantaisie singulière, chacune des quatre plaques de plomb qui masquaient les faces de ce belvédère, correspondant aux quatre points cardinaux, était percée de sept petits trous ronds, disposés en forme de croix, que l'on distinguait facilement à l'extérieur.

Partout ailleurs, les panneaux plombés des croisées étaient absolument pleins. Grâce à ces

précautions, à la solide construction de cette demeure, à peine quelques réparations extérieures avaient été nécessaires, et les appartements, complétement soustraits à l'influence de l'air extérieur, devaient être, depuis un siècle et demi, aussi intacts que lors de leur fermeture.

L'aspect de murailles lézardées, de volets vermoulus et brisés, d'une toiture à demi effondrée, de croisées envahies par des plantes pariétaires, eût été peut-être moins triste que la vue de cette maison de pierre bardée de fer et de plomb, conservée comme un tombeau.

Le jardin, complétement abandonné, et dans lequel le gardien Samuel entrait seulement pour faire ses inspections hebdomadaires, offrait, surtout pendant l'été, une incroyable confusion de plantes parasites et de broussailles. Les arbres, livrés à eux-mêmes, avaient poussé en tout sens et entremêlé leurs branches ; quelques vignes folles, reproduites par rejetons, rampant d'abord sur le sol jusqu'au pied des arbres, y avaient ensuite grimpé, enroulé leurs troncs, et jeté sur les branchages les plus élevés l'inextricable réseau de leurs sarments.

L'on ne pouvait traverser cette *forêt vierge* qu'en suivant un sentier pratiqué par le gardien pour aller de la grille à la maison dont les

abords, ménagés en pente douce pour l'écoulement des eaux, étaient soigneusement dallés sur une largeur de dix pieds environ.

Un autre petit chemin de ronde ménagé autour des murs d'enceinte, était chaque nuit battu par deux ou trois énormes chiens des Pyrénées, dont la race fidèle s'était aussi perpétuée dans cette maison depuis un siècle et demi.

Telle était l'habitation destinée à servir de rendez-vous aux descendants de la famille Rennepont.

La nuit qui séparait le 12 février du 13 allait bientôt finir.

Le calme succédant à la tourmente, la pluie avait cessé ; le ciel était pur, étoilé ; la lune, à son déclin, brillait d'un doux éclat, et jetait une clarté mélancolique sur cette demeure abandonnée, silencieuse, dont aucun pas humain n'avait franchi le seuil depuis tant d'années.

Une vive lueur, s'échappant à travers une des fenêtres du logis du gardien, annonçait que le juif Samuel veillait encore.

Que l'on se figure une assez vaste chambre, lambrissée du haut en bas en vieilles boiseries de noyer, devenues d'un brun presque noir à force de vétusté ; deux tisons à demi éteints

fument dans l'âtre au milieu des cendres refroidies ; sur la tablette de cette cheminée de pierre peinte couleur de granit gris, on voit un vieux flambeau de fer garni d'une maigre chandelle, coiffée d'un éteignoir, et auprès une paire de pistolets à deux coups et un couteau de chasse à lame affilée, dont la poignée de bronze ciselé appartient au XVIIe siècle ; de plus, une lourde carabine était appuyée à l'un des pilastres de la cheminée.

Quatre escabeaux sans dossier, une vieille armoire de chêne et une table carrée à pieds tors, meublaient seuls cette chambre. A la boiserie étaient symétriquement suspendues des clefs de différentes grandeurs ; leur forme annonçait leur antiquité; diverses étiquettes étaient fixées à leur anneau.

Le fond de la vieille armoire de chêne, à secret et mobile, avait glissé sur une coulisse, et l'on apercevait, scellée dans le mur, une large et profonde caisse de fer, dont le battant ouvert montrait le merveilleux mécanisme de l'une de ces serrures florentines du XVIe siècle, qui, mieux que toutes les inventions modernes, défiaient l'effraction, et qui de plus, selon les idées du temps, grâce à une épaisse doublure de toile d'amiante, tendue assez loin des parois de la caisse sur des fils d'or, rendait incombus-

tibles, en cas d'incendie, les objets qu'elle renfermait.

Une grande cassette de bois de cèdre, prise dans cette caisse et déposée sur un escabeau, contenait de nombreux papiers soigneusement rangés et étiquetés.

A la lueur d'une lampe de cuivre, le vieux gardien Samuel est occupé à écrire sur un petit registre, à mesure que sa femme Bethsabée dicte en lisant un carnet.

Samuel avait alors environ quatre-vingt-deux ans, et malgré cet âge avancé, une forêt de cheveux gris et crépus couvrait sa tête ; il était petit, maigre, nerveux, et la pétulance involontaire de ses mouvements prouvait que les années n'avaient pas affaibli son énergie et son activité, quoique dans *le quartier*, où il apparaissait d'ailleurs très-rarement, il affectât de paraître presque en enfance, ainsi que l'avait dit Rodin au père d'Aigrigny.

Une vieille robe de chambre de bouracan marron, à larges manches, enveloppait entièrement le vieillard, et tombait jusqu'à ses pieds.

Les traits de Samuel offraient le type pur et oriental de sa race : son teint était mat et jaunâtre, son nez aquilin, son menton ombragé d'un petit bouquet de barbe blanche ; ses pom-

mettes saillantes jetaient une ombre assez dure sur ses joues creuses et ridées. Sa physionomie était remplie d'intelligence, de finesse et de sagacité. Son front, large, élevé, annonçait la droiture, la franchise et la fermeté ; ses yeux, noirs et brillants comme les yeux arabes, avaient un regard à la fois pénétrant et doux.

Sa femme Bethsabée, de quinze ans moins âgée que lui, était de haute taille et entièrement vêtue de noir. Un bonnet plat, en linon empesé, qui rappelait la sévère coiffure des graves matrones hollandaises, encadrait son visage pâle et austère, autrefois d'une rare et fière beauté, d'un caractère tout biblique ; quelques plis du front, provenant du froncement presque continuel de ses sourcils gris, témoignaient que cette femme était souvent sous le poids d'une tristesse profonde.

A ce moment même, la physionomie de Bethsabée trahissait une douleur inexprimable : son regard était fixe, sa tête penchée sur sa poitrine ; elle avait laissé retomber sur ses genoux sa main droite dont elle tenait un petit carnet ; de son autre main, elle serrait convulsivement une grosse tresse de cheveux noirs comme le jais qu'elle portait au cou. Cette natte épaisse était garnie d'un fermoir en or d'un pouce carré ; sous une plaque de cristal

qui le recouvrait d'un côté comme un reliquaire. on voyait un morceau de toile plié carrément et presque entièrement couvert de taches d'un rouge sombre, couleur du sang depuis longtemps séché.

Après un moment de silence pendant lequel Samuel écrivit sur son registre, il dit tout haut en relisant ce qu'il venait d'écrire :

D'autre part, cinq mille métalliques d'Autriche de mille florins, et la date du 19 *octobre* 1826.

Ensuite de cette énumération, Samuel ajouta en relevant la tête et s'adressant à sa femme :

— Est-ce bien cela, Bethsabée? Avez-vous comparé sur le carnet?

Bethsabée ne répondit pas.

Samuel la regarda, et, la voyant profondément accablée, lui dit avec une expression de tendresse inquiète :

— Qu'avez-vous?... mon Dieu, qu'avez-vous ?

— Le 19 octobre... 1826.... dit-elle lentement, les yeux toujours fixes, et en serrant plus étroitement encore dans sa main la tresse de cheveux noirs qu'elle portait au cou. C'est une date funeste... Samuel... bien funeste... c'est celle de la dernière lettre que nous avons reçue de...

Bethsabée ne put continuer, elle poussa un

long gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

— Ah!... je vous entends, reprit le vieillard d'une voix altérée, un père peut être distrait par de graves préoccupations, mais, hélas! le cœur d'une mère est toujours en éveil.

Et jetant sa plume sur la table, Samuel appuya son front sur ses mains avec accablement.

Bethsabée reprit bientôt, comme si elle se fût douloureusement complu dans ces cruels souvenirs :

— Oui... ce jour est le dernier où notre fils, notre Abel, nous a écrit d'Allemagne en nous annonçant qu'il venait d'employer, selon vos ordres, les fonds qu'il avait emportés d'ici... et qu'il allait se rendre en Pologne pour une autre opération...

— Et en Pologne... il a trouvé la mort d'un martyr, reprit Samuel. Sans motif, sans preuve, car rien n'était plus faux, on l'a injustement accusé de venir organiser la contrebande... et le gouverneur russe, le traitant comme on traite nos frères dans ces pays de cruelle tyrannie, l'a fait condamner à l'affreux supplice du knout... sans vouloir le voir ni l'entendre... A quoi bon... entendre un juif?... Qu'est-ce qu'un juif? une créature encore bien au-dessous d'un serf... Ne leur reproche-t-on pas, dans ce pays,

tous les vices qu'engendre le dégradant servage où on les plonge? Un juif expirant sous le bâton ! Qui irait s'en inquiéter?

— Et notre pauvre Abel, si doux, si loyal, est mort sous le fouet... moitié de honte, moitié de douleur, dit Bethsabée en tressaillant. Un de nos frères de Pologne a obtenu à grand'-peine la permission de l'ensevelir... Il a coupé ses beaux cheveux noirs... et ces cheveux avec ce morceau de linge, taché du sang de notre cher fils, c'est tout ce qui nous reste de lui! s'écria Bethsabée.

Et elle couvrit de baisers convulsifs la tresse de cheveux et le reliquaire.

— Hélas! dit Samuel en essuyant ses larmes qui avaient aussi coulé à ce souvenir déchirant, le Seigneur, du moins, ne nous a retiré notre enfant que lorsque la tâche que notre famille poursuit fidèlement depuis un siècle et demi touchait à son terme... A quoi bon désormais notre race sur la terre? ajouta Samuel avec une profonde amertume, notre devoir n'est-il pas accompli?... Cette caisse ne renferme-t-elle pas une fortune de roi? Cette maison, murée il y a cent cinquante ans, ne sera-t-elle pas ouverte ce matin aux descendants du bienfaiteur de mon aïeul?...

En disant ces mots, Samuel tourna tristement

la tête vers la maison, qu'il apercevait de sa fenêtre.

A ce moment, l'aube allait paraître.

La lune venait de se coucher ; le belvédère, ainsi que le toit et les cheminées, se découpait en noir sur le bleu sombre du firmament étoilé.

Tout à coup Samuel pâlit, se leva brusquement et dit à sa femme d'une voix tremblante, en lui montrant la maison :

— Bethsabée... les sept points de lumière, comme il y a trente ans... Regarde... regarde...

En effet, les sept ouvertures rondes, disposées en forme de croix, autrefois pratiquées dans les plaques de plomb qui recouvraient les croisées du belvédère, étincelèrent en sept points lumineux, comme si quelqu'un fût monté intérieurement au faîte de la maison murée.

XVIII

Doit et avoir.

Pendant quelques instants, Samuel et Bethsabée restèrent immobiles, les yeux attachés

avec une frayeur inquiète sur les sept points lumineux qui rayonnaient parmi les dernières ténèbres de la nuit au sommet du belvédère. pendant qu'à l'horizon, derrière la maison, une lueur d'un rose pâle annonçait l'aube naissante.

Samuel rompit le premier le silence et dit à sa femme en passant la main sur son front :

— La douleur que vient de nous causer le souvenir de notre pauvre enfant, nous a empêchés de réfléchir et de nous rappeler qu'après tout, il ne devait y avoir pour nous rien d'effrayant dans ce qui se passe.

— Que dites-vous, Samuel ?

— Mon père ne m'a-t-il pas dit que lui et mon aïeul avaient plusieurs fois aperçu des clartés pareilles, à de longs intervalles?

— Oui, Samuel... mais sans pouvoir, non plus que nous, s'expliquer ces clartés...

— Ainsi que mon père et mon grand-père, nous devons croire qu'une issue inconnue de leur temps, comme elle l'est encore du nôtre, donne passage à des personnes qui ont aussi quelque devoir mystérieux à remplir dans cette demeure. Encore une fois, mon père m'a prévenu de ne pas m'inquiéter de ces circonstances étranges... qu'il m'avait prédites... et qui, depuis trente ans, se renouvellent pour la seconde fois...

— Il n'importe, Samuel... cela épouvante comme si c'était quelque chose de surnaturel.

— Le temps des miracles est passé, dit le juif en secouant mélancoliquement la tête, bien des vieilles maisons de ce quartier ont des communications souterraines avec des endroits éloignés; quelques-unes, dit-on, se prolongent même jusqu'à la Seine et jusqu'aux catacombes... Sans doute cette maison est dans une condition pareille, et les personnes qui y viennent si rarement s'y introduisent par ce moyen.

— Mais ce belvédère ainsi éclairé...

— D'après le plan annoté du bâtiment, vous savez que ce belvédère forme le faîte ou la lanterne de ce qu'on appelle la *grande salle de deuil,* située au dernier étage de la maison. Comme il y règne une complète obscurité, à cause de la fermeture de toutes les fenêtres, nécessairement on se sert de lumière pour monter jusqu'à cette *salle de deuil,* pièce qui renferme, dit-on, des choses bien étranges, bien sinistres..., ajouta le juif en tressaillant.

Bethsabée regardait attentivement, ainsi que son mari, les sept points lumineux, dont l'éclat diminuait à mesure que le jour grandissait.

— Ainsi que vous le dites, Samuel, ce mystère peut s'expliquer de la sorte..., reprit la femme du vieillard. D'ailleurs ce jour est un

jour si important pour la famille de Rennepont, que, dans de telles circonstances, cette apparition ne doit pas nous étonner.

— Et penser, reprit Samuel, que depuis un siècle et demi ces clartés ont apparu plusieurs fois ! Il est donc une autre famille qui, de génération en génération, s'est vouée, comme la nôtre, à accomplir un pieux devoir...

— Mais quel est ce devoir ? Peut-être aujourd'hui tout s'éclaircira-t-il...

— Allons, allons, Bethsabée, reprit tout à coup Samuel en sortant de sa rêverie, et comme s'il se fût reproché son oisiveté, voici le jour, et il faut qu'avant huit heures cet état de caisse soit mis au net, ces immenses valeurs classées (et il montra le grand coffret de cèdre), afin qu'elles puissent être remises entre les mains de qui de droit.

— Vous avez raison, Samuel ; ce jour ne nous appartient pas... c'est un jour solennel... et qui serait beau, oh ! bien beau pour nous... si maintenant il pouvait y avoir de beaux jours pour nous, dit amèrement Bethsabée en songeant à son fils.

— Bethsabée, dit tristement Samuel en appuyant sa main sur la main de sa femme, nous serons du moins sensibles à l'austère satisfaction du devoir accompli... Le Seigneur ne nous a-t-il pas été bien favorable, quoiqu'en

nous éprouvant cruellement par la mort de notre fils? N'est-ce pas grâce à sa providence que les trois générations de ma famille ont pu commencer, continuer et achever cette grande œuvre?

— Oui, Samuel, dit affectueusement la juive, et du moins pour vous, à cette satisfaction se joindront le calme et la quiétude, car lorsque midi sonnera vous serez délivré d'une bien terrible responsabilité.

Et ce disant, Bethsabée indiqua du geste la caisse de cèdre.

— Il est vrai, reprit le vieillard, j'aimerais mieux savoir ces immenses richesses entre les mains de ceux à qui elles appartiennent qu'entre les miennes ; mais aujourd'hui je n'en serai plus dépositaire... je vais donc contrôler une dernière fois l'état de ces valeurs, et ensuite nous le collationnerons d'après mon registre et le carnet que vous tenez.

Bethsabée fit un signe de tête affirmatif, Samuel reprit sa plume et se livra très-attentivement à ses calculs de banque ; sa femme s'abandonna de nouveau, malgré elle, aux souvenirs cruels qu'une date fatale venait d'éveiller en lui rappelant la mort de son fils.

Exposons rapidement l'histoire très-simple, et pourtant en apparence si romanesque, si

merveilleuse, de ces cinquante mille écus qui, grâce à l'accumulation et à une gestion sage, intelligente et fidèle, s'étaient naturellement, ou plutôt *forcément* transformés au bout d'un siècle et demi en une somme bien autrement importante que celle de *quarante millions*, fixée par le père d'Aigrigny qui, très-incomplétement renseigné à ce sujet, et songeant d'ailleurs aux éventualités désastreuses, aux pertes, aux banqueroutes qui, pendant tant d'années, avaient pu atteindre les dépositaires successifs de ces valeurs, trouvait encore énorme... le chiffre de quarante millions.

L'histoire de cette fortune se trouvant nécessairement liée à celle de la famille Samuel qui faisait valoir ces fonds depuis trois générations, nous en dirons deux mots.

Vers 1670, plusieurs années avant sa mort, M. Marius de Rennepont, lors d'un voyage en Portugal, avait pu, grâce à de très-puissants intermédiaires, sauver la vie d'un malheureux juif condamné au bûcher par l'inquisition pour cause de religion...

Ce juif était *Isaac Samuel*, l'aïeul du gardien de la maison de la rue Saint-François.

Les hommes généreux s'attachent souvent à leurs obligés au moins autant que les obligés s'attachent à leurs bienfaiteurs. S'étant d'abord

assuré qu'Isaac, qui faisait à Lisbonne un petit commerce d'échange, était probe, actif, laborieux, intelligent, M. de Rennepont, qui possédait alors de grands biens en France, proposa au juif de l'accompagner et de gérer sa fortune. L'espèce de réprobation et de méfiance dont les Israélites ont toujours été poursuivis, était alors à son comble. Isaac fut donc doublement reconnaissant de la marque de confiance que lui donnait M. de Rennepont.

Il accepta et se promit dès ce jour de vouer son existence tout entière au service de celui qui, après lui avoir sauvé la vie, avait foi en sa droiture et en sa probité, à lui juif, appartenant à une race si généralement soupçonnée, haïe et méprisée. M. de Rennepont, homme d'un grand cœur, d'un grand sens et d'un grand esprit, ne s'était pas trompé dans son choix. Jusqu'à ce qu'il fût dépossédé de ses biens, ils prospérèrent merveilleusement entre les mains d'Isaac Samuel qui, doué d'une admirable aptitude pour les affaires, l'appliquait exclusivement aux intérêts de son bienfaiteur.

Vinrent la persécution et la ruine de M. de Rennepont, dont les biens furent confisqués et abandonnés aux révérends pères de la compagnie de Jésus, ses délateurs, quelques jours avant sa mort. Caché dans la retraite qu'il avait

choisie pour y finir violemment ses jours, il y fit mander secrètement Isaac Samuel, et lui remit cinquante mille écus en or, seul débris de sa fortune passée ; ce fidèle serviteur devait faire valoir cette somme, en accumuler et en placer les intérêts ; s'il avait un fils, lui transmettre la même obligation ; à défaut de fils, il chercherait un parent assez probe pour continuer cette gérance, à laquelle serait d'ailleurs affectée une rétribution convenable ; cette gérance devait être ainsi transmise et perpétuée de proche en proche jusqu'à l'expiration d'un siècle et demi. M. de Rennepont avait en outre prié Isaac d'être pendant sa vie le gardien de la maison de la rue Saint-François, où il serait gratuitement logé, et de léguer ces fonctions à sa descendance, si cela était possible.

Lors même qu'Isaac Samuel n'aurait pas eu d'enfants, le puissant esprit de solidarité qui unit souvent certaines familles juives entre elles, aurait rendu praticable la dernière volonté de M. de Rennepont. Les parents d'Isaac se seraient associés à sa reconnaissance envers son bienfaiteur, et eux, ainsi que leurs générations successives, eussent accompli religieusement la tâche imposée à l'un des leurs ; mais Isaac eut un fils plusieurs années après la mort de M. de Rennepont.

Ce fils, Lévi Samuel, né en 1689, n'ayant pas eu d'enfants de sa première femme, s'était remarié à l'âge de près de soixante ans, et en 1750, il lui était né un fils : David Samuel, le gardien de la maison de la rue Saint-François, qui, en 1832 (époque de ce récit), était âgé de quatre-vingt-deux ans, et promettait de fournir une carrière aussi avancée que son père mort à quatre-vingt-treize ans; disons enfin qu'Abel Samuel, le fils que regrettait si amèrement Bethsabée, né en 1790, était mort sous le knout russe à l'âge de vingt-six ans.

Cette humble généalogie établie, on comprendra facilement que la longévité successive de ces trois membres de la famille Samuel, qui s'étaient perpétués comme gardiens de la maison murée, et reliaient ainsi le XIXe siècle au XVIIe, avait singulièrement simplifié et facilité l'exécution des dernières volontés de M. de Rennepont, ce dernier ayant d'ailleurs formellement déclaré à l'aïeul des Samuel qu'il désirait que la somme qu'il laissait ne fût augmentée que par la seule capitalisation des intérêts à 5 p. °/₀, afin que cette fortune arrivât jusqu'à ses descendants, pure de toute spéculation déloyale.

Les coreligionnaires de la famille Samuel, premiers inventeurs de la lettre de change, qui

leur servit, au moyen âge, à transporter mystérieusement des valeurs considérables d'un bout à l'autre du monde, à dissimuler leur fortune, à la mettre à l'abri de la rapacité de leurs ennemis ; les juifs, disons-nous, ayant fait presque seuls le commerce du change et de l'argent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, aidèrent beaucoup aux transactions secrètes et aux opérations financières de la famille Samuel, qui, jusqu'en 1820 environ, plaça toujours ses valeurs, devenues progressivement immenses, dans les maisons de banque ou dans les comptoirs israélites les plus riches de l'Europe. Cette manière d'agir, sûre et occulte, avait permis au gardien actuel de la rue Saint-François d'effectuer, à l'insu de tous, par simples dépôts ou par lettres de change, des placements énormes, car c'est surtout lors de sa gestion que la somme capitalisée avait acquis, par le seul fait de l'accumulation, un développement presque incalculable, son père, et surtout son grand-père, n'ayant eu, comparativement à lui, que peu de fonds à gérer.

Quoiqu'il s'agît simplement de trouver successivement des placements assurés et immédiats, afin que l'argent ne restât pas pour ainsi dire un jour sans rapporter d'intérêt, il avait fallu une grande capacité financière pour arri-

ver à ce résultat, surtout lorsqu'il fut question de cinquantaines de millions ; cette capacité, le dernier Samuel, d'ailleurs instruit à l'école de son père, la déploya à un haut degré, ainsi que le démontreront des résultats prochainement cités.

Rien ne semble plus touchant, plus noble, plus respectable que la conduite des membres de cette famille israélite qui, solidaires de l'engagement de gratitude pris par un des leurs, se vouent pendant de si longues années, avec autant de désintéressement que d'intelligence et de probité, au lent accroissement d'une fortune de roi, dont ils n'attendent aucune part, et qui, grâce à eux, doit arriver pure et immense aux mains des descendants du bienfaiteur de leur aïeul.

Rien enfin n'est plus honorable pour le proscrit qui fait le dépôt et pour le juif qui le reçoit, que ce simple échange de paroles données, sans autre garantie qu'une confiance et une estime réciproques, lorsqu'il s'agit d'un résultat qui ne doit se reproduire qu'au bout de cent cinquante ans.

. . . .

Après avoir relu attentivement son inven taire, Samuel dit à sa femme :

— Je suis certain de l'exactitude de mes addi

tions ; voulez-vous maintenant collationner sur le carnet que vous avez à la main l'énoncé des valeurs que je viens d'écrire sur ce registre ; je m'assurerai en même temps que les titres sont classés par ordre dans cette cassette, car je dois ce matin remettre le tout au notaire, lorsqu'on ouvrira le testament.

— Commencez, mon ami, je vous suis, dit Bethsabée.

Samuel lut l'état suivant, vérifiant à mesure dans sa caisse.

Débit. Résumé du compte des héritiers de M. de Rennepont remis par David Samuel. **Crédit.**

Débit	
Fr. 2,000,000 de rente 5 % français en inscriptions nominatives et au porteur, achetées de 1825 à 1832, suivant bordereaux à l'appui, à un cours moyen de 99 fr. 50 c.	39,800,000
Fr. 900,000 de rente 3 % français, en diverses inscriptions achetées pendant les mêmes années à un cours moyen de 74 fr. 25 c.	22,275,000
5,000 actions de la banque de France, achetées en commune à 1,900 fr.	9,500,000
3,000 actions des Quatre Canaux, en un certificat de dépôt desdites actions à la compagnie, achetées au cours moyen de 1,115 fr.	3,345,000
125,000 ducats de rentes de Naples, au cours moyen de 82 fr. — 2,050,000 ducats : soit à 4 fr. 40 c. le ducat.	9,020,000
5,000 métalliques d'Autriche de 1,000 florins, au cours moyen de 93 florins. — 4,650,000 florins au change de 2 fr. 50 c. par florin.	11,625,000
75,000 liv. sterl. de rente 3 % consolidés anglais, à 88 3/4. — 2,218,750 liv. sterl. à 25 fr. par liv. sterl.	55,468,750
1,200,000 florins en 2 1/2 % hollandais à 60 fr. — 28,860,000 florins à 2 fr. 10 c. par florin des Pays-Bas.	60,606,000
Appoints en billets de banque, or et argent.	535,250
	212,175,000

Crédit		
Fr. 150,000 reçus de M. de Rennepont, en 1682, par Isaac Samuel, mon grand-père, et placés successivement par lui, mon père et moi, à l'intérêt de 5 %, avec règlement de compte par semestre et en capitalisant les intérêts, ont produit, suivant les comptes ci-joints . . . . . . fr.	225,950,000	
Mais il faut en déduire, suivant le détail ci-annexé, pour pertes éprouvées dans des faillites, pour commissions et courtages payés à divers, et aussi pour appointements des trois générations de gérants.	13,775,000	
		212,175,000
		212,175,000

Paris, le 12 février 1832.

— C'est bien cela, reprit Samuel après avoir vérifié les lettres renfermées dans la cassette de cèdre. Il reste en caisse, à la disposition des héritiers de la famille Rennepont, la somme de DEUX CENT DOUZE MILLIONS cent soixante et quinze mille francs.

Et le vieillard regarda sa femme avec une expression de bien légitime orgueil.

— Cela n'est pas croyable ! s'écria Bethsabée, frappée de stupeur ; je savais que d'immenses valeurs étaient entre vos mains ; mais je n'aurais jamais cru que cent cinquante mille francs laissés il y a cent cinquante ans fussent la seule source de cette fortune incroyable.

— Et c'est pourtant la seule , Bethsabée..., reprit fièrement le vieillard. Sans doute , mon grand-père, mon père et moi nous avons toujours mis autant de fidélité que d'exactitude dans la gestion de ces fonds ; sans doute il nous a fallu beaucoup de sagacité dans le choix des placements à faire lors des temps de révolution et de crises commerciales ; mais cela nous était facile, grâce à nos relations d'affaires avec nos coreligionnaires de tous les pays ; mais jamais ni moi ni les miens nous ne nous sommes permis de faire un placement, non pas usuraire... mais qui ne fût pas même un peu au-dessous du taux légal... Les ordres formels de M. de Ren-

nepont, recueillis par mon grand-père, le voulaient ainsi, et il n'y a pas au monde de fortune plus pure que celle-ci... Sans ce désintéressement, et en profitant seulement de quelques circonstances favorables, ce chiffre de deux cent douze millions aurait peut-être de beaucoup augmenté.

— Est-ce possible? mon Dieu!

— Rien de plus simple, Bethsabée... tout le monde sait qu'en quatorze ans un capital est doublé par la seule accumulation et composition de ses intérêts à cinq pour cent; maintenant, réfléchissez qu'en cent cinquante ans il y a dix fois quatorze ans... que ces cent cinquante premiers mille francs ont été ainsi doublés et martingalés; ce qui vous étonne vous paraîtra tout simple : en 1682, M. de Rennepont a confié à mon grand-père cent cinquante mille francs; cette somme, capitalisée ainsi que je vous l'ai dit, a dû produire en 1696, quatorze années après, trois cent mille francs. Ceux-ci, doublés en 1710, ont produit six cent mille francs. Lors de la mort de mon grand-père, en 1719, la somme à faire valoir était déjà de près d'un million; en 1724, elle aurait dû monter à douze cent mille francs; en 1738, à deux millions quatre cent mille francs; en 1752, deux ans après ma naissance, à quatre

millions huit cent mille francs ; en 1766, à neuf millions six cent mille francs; en 1780, à dix-neuf millions deux cent mille francs; en 1794, douze ans après la mort de mon père, à trente-huit millions quatre cent mille francs; en 1808, à soixante et seize millions huit cent mille francs ; en 1822, à cent cinquante-trois millions six cent mille francs ; et aujourd'hui, en composant les intérêts de dix années, elle devrait être au moins de deux cent vingt-cinq millions environ. Mais des pertes, des non-valeurs et des frais inévitables, dont le compte est d'ailleurs ici rigoureusement établi, ont réduit cette somme à deux cent douze millions cent soixante et quinze mille francs, en valeurs renfermées dans cette caisse.

— Maintenant, je vous comprends, mon ami, reprit Bethsabée pensive ; mais quelle incroyable puissance que celle de l'accumulation ! et que d'admirables choses on pourrait faire pour l'avenir avec de faibles ressources au temps présent !

— Telle a été, sans doute, la pensée de M. de Rennepont; car, au dire de mon père, qui le tenait de mon aïeul, M. de Rennepont était un des plus grands esprits de son temps, répondit Samuel en refermant la cassette de bois de cèdre.

— Dieu veuille que ses descendants soient dignes de cette fortune de roi, et en fassent un noble emploi ! dit Bethsabée en se levant.

Le jour était complétement venu, sept heures du matin sonnèrent.

— Les maçons ne vont pas tarder à arriver, dit Samuel en replaçant la boîte de cèdre dans sa caisse de fer, dissimulée derrière la vieille armoire de chêne. Comme vous , Bethsabée, reprit-il , je suis curieux et inquiet de savoir quels sont les descendants de M. de Rennepont qui vont se présenter ici...

Deux ou trois coups vigoureusement frappés avec le marteau de fer de l'épaisse porte cochère, retentirent dans la maison. L'aboiement des chiens de garde répondit à ce bruit.

Samuel dit à sa femme :

— Ce sont sans doute les maçons que le notaire envoie avec un clerc; je vous en prie, réunissez toutes les clefs en trousseau avec leurs étiquettes ; je vais revenir les prendre.

Ce disant, Samuel descendit assez lestement l'escalier , malgré son âge , s'approcha de la porte , ouvrit prudemment un guichet , et vit trois manœuvres en costume de maçon , accompagnés d'un jeune homme vêtu de noir.

— Que voulez-vous , messieurs? dit le juif

avant d'ouvrir afin de s'assurer encore de l'identité de ces personnages.

— Je viens de la part de maître Dumesnil, notaire, répondit le clerc, pour assister à l'ouverture de la porte murée ; voici une lettre de mon patron, pour M. Samuel, gardien de la maison.

— C'est moi, monsieur, dit le juif, veuillez jeter cette lettre dans la boîte, je vais la prendre.

Le clerc fit ce que désirait Samuel, mais il haussa les épaules. Rien ne lui semblait plus ridicule que cette demande du soupçonneux vieillard.

Le gardien ouvrit la boîte, prit la lettre, alla à l'extrémité de la voûte afin de la lire au grand jour, compara soigneusement la signature à celle d'une autre lettre du notaire qu'il prit dans la poche de sa houppelande ; puis, après ces précautions, ayant mis ses dogues à la chaîne, il revint enfin ouvrir le battant de la porte au clerc et aux maçons.

— Que diable! mon brave homme, dit le clerc en entrant, il s'agirait d'ouvrir la porte d'un château fort qu'il n'y aurait pas plus de formalités...

Le juif s'inclina sans répondre.

— Est-ce que vous êtes sourd, mon cher? lui cria le clerc aux oreilles.

— Non, monsieur, dit Samuel en souriant doucement et faisant quelques pas en dehors de la voûte.

Il ajouta en montrant la maison :

— Voici, monsieur, la porte maçonnée qu'il faut dégager ; il faudra aussi desceller le châssis de fer et de plomb de la seconde croisée à droite.

— Pourquoi ne pas ouvrir toutes les fenêtres? demanda le clerc.

— Parce que tels sont les ordres que j'ai reçus comme gardien de cette demeure, monsieur.

— Et qui vous les a donnés, ces ordres?

— Mon père... monsieur, à qui son père les avait transmis de la part du maître de cette maison... Une fois que je n'en serai plus le gardien, qu'elle sera en possession de son nouveau propriétaire, celui-ci agira comme bon lui semblera.

— A la bonne heure, dit le clerc assez surpris.

Puis s'adressant aux maçons, il ajouta :

— Le reste vous regarde, mes braves, dégagez la porte et descellez les châssis de fer seulement de la seconde croisée à droite.

Pendant que les maçons se mettaient à l'ouvrage sous l'inspection du clerc de notaire, une

voiture s'arrêta devant la porte cochère, et Rodin, accompagné de Gabriel, entra dans la maison de la rue Saint-François.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

